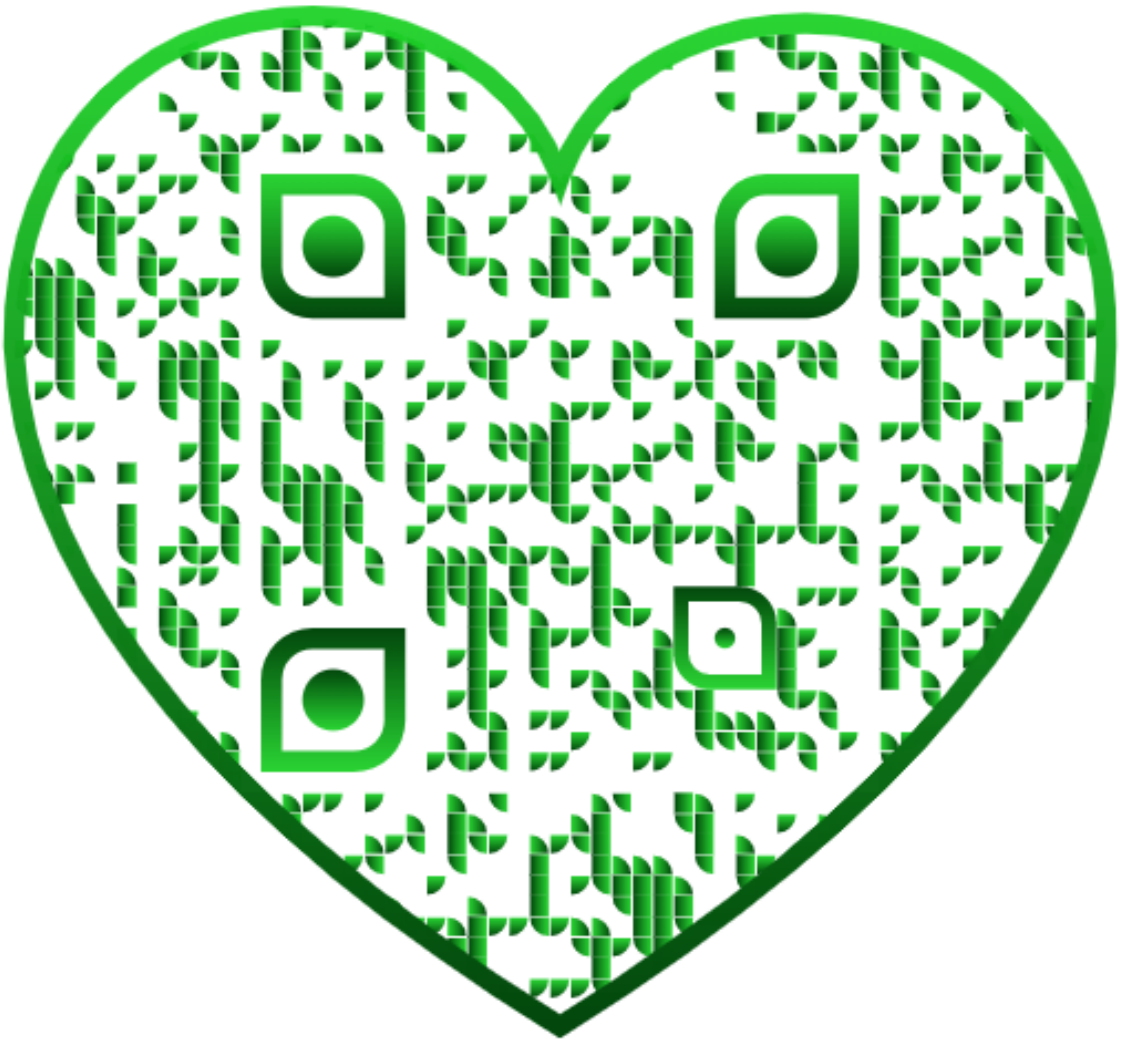
Gilles Lipovetsky

De la légèreté

Grasset



GILLES LIPOVETSKY

DE LA LÉGÈRETÉ

Vers une civilisation du léger

BERNARD GRASSET
PARIS

INTRODUCTION

Jamais, nous n’avons vécu dans un monde matériel aussi léger, fluide et mobile. Jamais, la légèreté n’a créé autant d’attentes, de désirs et d’obsessions. Jamais, elle n’a autant fait acheter et vendre. Jamais, ce qu’écrivait Nietzsche n’a sonné aussi juste à nos oreilles : « Ce qui est bon est léger, tout ce qui est divin court sur des pieds déliés[1]. »

Le léger innerve de plus en plus notre monde matériel et culturel, il a envahi nos pratiques ordinaires et remodelé notre imaginaire. Il était admiré dans le seul domaine de l’art, il est devenu une valeur, un idéal, un impératif dans d’innombrables sphères : objets, corps, sport, alimentation, architecture, design. Partout s’affirme, au cœur de l’âge hypermoderne, le culte polymorphe de la légèreté. Son champ était circonscrit et périphérique : on n’en voit plus les limites tant il s’immisce dans tous les aspects de notre vie sociale et individuelle, dans les « choses » et les existences, les rêves et les corps.

Longtemps, dans le domaine techno-économique, la priorité a été accordée aux équipements lourds. Elle l’est dorénavant à l’ultra-léger, à la miniaturisation, à la dématérialisation. Le lourd évoquait le respectable, le sérieux, la richesse ; le léger la pacotille, l’absence de valeur. Cet univers n’est plus le nôtre. Nous vivons une immense révolution du monde matériel dans lequel les techniques et les marchés renvoient davantage aux logiques du léger qu’à celles du pesant. Et cette dynamique se double d’une révolution symbolique en ce que le léger, si longtemps inférioriſé et méprisé, s’est chargé de valeur positive. La légèreté n’est plus associée au vice, elle l’est à la mobilité, au virtuel, au respect de l’environnement. Voici le temps de la revanche du léger, un léger admiré, désiré, capteur de rêves, porteur d’immenses promesses comme de terribles menaces.

La légèreté comme monde et comme culture

La légèreté ne se limite plus à une douce rêverie poétique. Elle renvoie à notre quotidien technologisé, à un univers transistorisé et nomade. *Small is better* : notre cosmos technique, irrésistiblement, se miniaturise, s'allège, se dématérialise. On écoute toute la musique du monde au moyen d'appareils légers comme l'air. On regarde des films sur des tablettes tactiles qui tiennent dans la poche. Microélectronique, microrobotique, microchirurgie, nanotechnologie, l'infiniment petit s'impose comme la nouvelle frontière de l'innovation et du progrès. Désormais, la légèreté se lit moins dans le style que dans les nouveaux matériaux, les réseaux numériques, la miniaturisation à l'extrême. Nous sommes passés de la légèreté imaginaire à la légèreté monde.

La miniaturisation et la conquête du minuscule se trouvent engagées dans une course hyperbolique. L'époque voit naître « l'ingénierie lilliputienne » qui manipule les atomes à volonté, transforme les propriétés de la matière, crée de nouveaux matériaux, manipule les gènes, fusionne la matière vivante et la matière inerte à l'échelle nanométrique. La révolution de la légèreté ne relève pas de l'imaginaire fictionnel : investissant la sphère submicroscopique, elle invente un monde qui touche tous les secteurs de la vie. Une nouvelle ère de la légèreté commence, qui coïncide avec son moment high-tech.

Dans le même temps, afin de répondre aux défis de l'épuisement des ressources fossiles, du poids de l'empreinte carbone du réchauffement climatique, s'affirme l'exigence d'une mutation énergétique, d'une nouvelle révolution industrielle fondée non plus sur le pétrole et le nucléaire, mais sur les énergies renouvelables. Énergie éolienne, solaire, géothermique, marine : nous sommes témoins de l'essor des énergies douces et de l'amorce d'une « économie légère » qui, mobilisant moins de matière première et ne reposant plus sur l'exploitation intensive des ressources naturelles, réduit son impact sur l'environnement. On a pu qualifier d'« herculéenne » la tâche que représente la transition énergétique. Elle n'en est pas moins nécessaire pour préserver l'avenir des générations futures et constituer une civilisation du léger-durable.

La visée de légèreté s'exprime dans les domaines les plus divers : mode, design, décoration, architecture. Aussi bien, le rapport au corps voit-il se

déchaîner les passions de l'aérien et de la « ligne ». Dans les airs planent les parapentes et les deltaplanes ; sur les vagues, les pistes de neige et l'asphalte évoluent des corps aériens qui s'adonnent aux sports de glisse. Et qui, de nos jours, ne rêve pas de garder un corps éternellement jeune et svelte ? Les livres de régimes prolifèrent, les produits light se trouvent dans les rayons de tous les supermarchés, la liposuccion devient une pratique de masse, les salles de fitness fleurissent, les top-modèles présentent un look « anorexique », les images du corps lisse et longiligne envahissent magazines et écrans. Dans cette culture devenue lipophobe, « rien n'est aussi bon que la minceur », déclare l'icône de la mode, Kate Moss.

L'ordre du léger ne se réduit plus à une attitude individuelle envers la vie ou envers les autres. Il s'impose désormais comme mode de fonctionnement économique et culturel global. Avec le capitalisme d'hyperconsommation, des pans entiers de la vie économique se voient restructurés par la logique frivole du changement perpétuel, de l'inconstance et de la séduction. Un fonctionnement analogue au système de la mode organise le capitalisme hypermoderne en tant que capitalisme de séduction. Gadgets, publicités *fun*, jeux télévisuels et vidéo, musiques de variété, spectacles et animations perpétuelles : l'opposition de l'économique et du frivole s'est brouillée, notre principe de réalité se confondant à présent avec le principe de légèreté. Univers de la nécessité et univers futile s'entremêlent, se croisent, s'hybrident : la logique du léger n'est plus l'autre de la réalité économique, elle en est le cœur.

Nous vivons l'âge du triomphe de la légèreté au sens propre comme au sens figuré du terme. C'est une culture quotidienne de légèreté mass-médiatisée qui nous gouverne, l'univers de la consommation ne cessant d'exalter les référentiels hédonistes et ludiques. Via les objets, les loisirs, la télévision, la publicité, se diffuse un climat de divertissement permanent et d'incitation à « profiter » des plaisirs immédiats et faciles. Substituant la séduction à la coercition, l'hédonisme au devoir rigoriste, l'humour à la solennité, l'univers consommatoire tend à s'afficher comme un univers délesté de toute gravité idéologique, de toute épaisseur de sens. Le léger, qu'on l'entende au sens premier ou au sens second, est devenu l'un des grands miroirs où se reflète notre époque.

Il y a peu encore, les classes populaires et les classes supérieures se différenciaient par des styles de vie fondés sur des oppositions majeures : le

lourd et le « grossier » pour les classes populaires ; le léger, le fin et le style pour les classes supérieures[2]. Nous sommes sortis de cet univers aux habitus dissemblables : avec l'effondrement des cultures de classe, le lourd et le gras sont disqualifiés dans tous les groupes, chacun se montre désormais avide de légèreté en matière d'alimentation, d'apparence personnelle, de mobilité, de communication, de style de vie. Tous les groupes sociaux ont integré dans leur imaginaire et dans nombre de leurs pratiques, la valeur de la légèreté. Les manières de vivre effectives des différents groupes qui forment la société ne sont évidemment pas similaires, loin s'en faut. Néanmoins, ces différences réelles se déploient sur fond d'une culture qui célèbre, de haut en bas de la société, le svelte, la mode, les loisirs, la mobilité, le virtuel. Le monde social est clivé, mais les normes du léger triomphent à tous les étages.

L'utopie de la légèreté

Les transformations de la vie collective et individuelle illustrent d'une autre manière la poussée du léger. En rupture avec la première modernité – rigoriste, moraliste, conventionnelle –, s'affirme une seconde modernité de type « liquide » (Zygmunt Bauman) et flexible. À l'âge hypermoderne, la vie des individus est marquée par l'instabilité, livrée qu'elle est au changement perpétuel, à l'éphémère, au « bougisme ». Les lourdes impositions collectives ont cédé le pas au self-service généralisé, à la volatilité des rapports et des engagements. Telle est la dynamique sociale de l'hypermodernité instituant le règne d'un individualisme de type nomade et zappeur. L'individualisation extrême du rapport au monde constitue la dynamique sociale majeure située au cœur de la révolution du léger. La vie sexuelle est libre, la famille et la religion désinstitutionnalisées ; les mœurs et les individus se veulent *cool*. Affranchis des appartenances religieuses, familiales, idéologiques, les individus « détachés », déliés, désengagés, fonctionnent comme des atomes en état de flottaison sociale. Non sans effets paradoxaux.

Dans ce contexte, nous n'attendons plus un « pays ruisselant de lait et de miel », nous ne rêvons plus ni de révolution ni de libération : nous rêvons de légèreté. Les uns s'engagent dans la voie du « toujours plus » consumériste afin d'oublier ou d'alléger leur présent. D'autres opposent la

légèreté « vraie » à une légèreté marchande déclarée « fausse » et aliénante. Dans ce cas, « changer la vie » signifie se délester des poids excessifs qui pèsent sur nos existences, combattre la légèreté pesante du consumérisme par la voie des technologies de la légèreté intérieure. L'heure est au « détox », mais aussi à la méditation, au yoga, aux techniques de relaxation, au feng shui, au « mieux-être », bref, à tout ce qui permet de « se sentir bien dans son corps et dans sa tête ».

Les livres sont innombrables qui ambitionnent de fournir les clés permettant de se libérer des pesanteurs du matérialisme envahissant[3]. On ne compte plus les articles de magazines qui font l'éloge de la simplicité, de la sobriété, du désencombrement de la vie : moins de choses pour une vie intérieure plus riche, plus équilibrée, plus aérienne. Aux utopies du désir ont succédé les attentes de légèreté, celle du corps et de l'esprit, d'une vie quotidienne moins stressante, d'un présent moins lourd à porter : mieux vivre ne se sépare plus de la légèreté d'être. Voici venu l'âge des utopies du moins, des utopies *light.*

La civilisation du léger et ses limites

Une dynamique dotée d'une puissance surmultipliée est en marche qui construit une civilisation d'un genre nouveau : la *civilisation du léger*. Nous n'en sommes qu'à ses premiers pas, mais elle gagne chaque jour de nouveaux territoires, accomplit de nouvelles prouesses, suscite de nouvelles espérances en même temps que de nouvelles angoisses. Du *cloud computing* aux biotechnologies, des nano-objets aux gadgets high-tech, du culte de la minceur à l'alimentation light, des sports de glisse aux techniques de relaxation, des tendances de mode aux industries de l'*entertainment*, c'est au travers d'une multitude de dispositifs hétéroclites et multiformes que progresse la révolution hypermoderne du léger.

La légèreté était un idéal stylistique ou un vice moral. Elle est devenue une dynamique globale, un paradigme transversal, un « fait social total » chargé de valeur technologique et économique, fonctionnelle et psychologique, esthétique et existentielle. Désormais, les domaines foisonnent qui expriment le combat du léger contre le pesant. L'ère hypermoderne est inséparable d'une révolution multidimensionnelle de la légèreté dont le rythme est vertigineux.

Matériaux, communication, médecine, formation, agriculture, entreprise, loisirs : toutes ces sphères connaissent un bouleversement radical sous le choc de la révolution du léger enclenchée par les techniques numériques, les nanotechnologies, les biotechnologies. L'importance de cette révolution est considérable tant elle ouvre des horizons quasiment illimités dans les domaines de l'environnement matériel et naturel, de la santé, de la vie elle-même. Le léger, qui était le plus insignifiant et le plus futile, est devenu la plus grande force de transformation du monde. À l'âge de l'hypermodernité, ce n'est pas le pouvoir sur le lourd qui change la face du monde, c'est la puissance sur l'ultra-léger. Dans l'époque qui commence, la maîtrise technicienne de l'infiniment petit est ce qui ouvre à l'infini l'horizon des possibles, rendant réel ce qui, jusqu'alors, était déclaré impossible. Avec les nanomatériaux, les nanomédicaments ou les nanorobots, une mutation sans précédent est sur les rails, portée non plus par la lutte des classes et autres affrontements héroïques, mais par la conquête de l'infra-léger. Ce qui nous fait changer de civilisation, ce n'est plus le travail de la « vieille taupe », mais la positivité du « nanopouvoir », le contrôle des particules infinitésimales, la domination de l'immatériel. Après le temps des grandes révolutions politiques, s'affirme l'âge de la nanorévolution, d'autant plus puissante qu'elle s'exerce sur l'imperceptible et l'intangible.

Précisons-le d'emblée, cette dynamique est loin d'être également développée dans toutes les sphères. Les énergies fossiles (pétrole, gaz, charbon) restent dominantes dans la consommation mondiale d'énergie. Le nucléaire continue d'assurer une part significative de la fourniture d'électricité. Les grandes infrastructures, le gigantisme et les équipements pharaoniques ne sont nullement en voie de disparition. Bien au contraire : même les banques sont devenues *too big to fail*. Cela étant, le principe légèreté n'en progresse pas moins à une vitesse démultipliée, investissant un nombre croissant de secteurs : énergie, aéronautique, télécommunication, automobile, banque, chirurgie, mais aussi jeux, musique, photographie, cinéma, architecture, design.

Par ailleurs, civilisation du léger signifie tout sauf vivre léger. Car si les normes sociales voient leur poids s'alléger, la vie, elle, paraît plus pesante. Chômage, précarité, instabilité des couples, emploi du temps surchargé, risques sanitaires – à se demander ce qui, de nos jours, n'alimente pas le sentiment de pesanteur de la vie. Partout se multiplient les signes de

déréliction, les nouvelles expressions du « malaise dans la civilisation ». Du fait même des menaces sur l'emploi et des informations sanitaires et médicales, la vie se charge d'une gravité nouvelle. Les dispositifs légers ont beau foisonner, les mécanismes du marché et la dynamique d'individualisation n'en continuent pas moins à produire d'innombrables dégâts.

Ironie hypermoderne : c'est à présent la légèreté qui nourrit l'esprit de pesanteur. Car l'idéal de légèreté s'accompagne de normes exigeantes aux effets épuisants et parfois déprimants : avoir un corps svelte implique le plus souvent le renoncement à la tranquillité du *carpe diem*, une existence aux antipodes d'une vie insouciante. La consommation elle-même s'impose, pour de larges fractions de la population, comme source de soucis quotidiens et de pratiques ressemblant à un « travail » fait de recherches et de comparaisons patientes et sérieuses. Et il est plus pesant de ne pas être heureux dans une civilisation qui célèbre l'idéal de légèreté hédonistique, que dans les sociétés qui, comme par le passé, enseignaient la résignation dans l'ici-bas en vue du salut dans l'au-delà. Notre monde a fait naître des désirs de bonheur impossibles à satisfaire, d'où la démultiplication des déceptions relatives à une vie qui n'est jamais assez légère, assez fun, assez mobile. Le sentiment aérien de l'existence recule tandis que triomphent la culture du divertissement et les dispositifs matériels de l'ultra-léger. Un nouvel « esprit de lourdeur » s'est emparé de l'époque.

Archétypes de la légèreté

Cette nouvelle puissance du léger est unique dans l'Histoire. Pour autant, aucune civilisation ne l'a ignoré. Quel que soit le nom qu'on lui donne, la quête de légèreté s'est concrétisée au fil du temps dans certaines formes de la vie sociale aussi bien que dans l'imaginaire individuel et collectif. Depuis le fond des âges, la légèreté, sous des formes et selon des pratiques très différentes, n'a jamais cessé d'être enviable, de nourrir mythes, contes, légendes et pratiques artistiques. Bachelard n'hésitait pas à parler d'un « instinct de légèreté », comme étant « l'un des instincts les plus profonds de la vie[4] ». Il faut penser la légèreté comme une structure anthropologique de l'imaginaire, en même temps que comme une aspiration humaine ayant toujours trouvé des formes d'incarnation dans la vie sociale. Une constante

anthropologique qui, autour de quelques archétypes fondamentaux, a revêtu des formes extrêmement différentes. Je ne ferai, ici, qu'en dessiner les contours, schématisés à l'extrême.

La *légèreté aérienne*. Le rêve de s'élever dans les cieux est immémorial. Nombreux sont les mythes, les contes, les croyances religieuses qui expriment cette fascination au travers des images ascensionnelles, des représentations de l'élévation, des symboles destinés à atteindre le ciel. La puissance des chamanes est inséparable de la croyance dans des voyages extracorporels vers le ciel habité d'esprits. Certaines peintures rupestres montrent des chamanes transformés en hirondelles, en créatures ailées. Il est dit que Bouddha a lévité et le Christ a « marché sur l'eau » ; un pouvoir de lévitation est attribué également à saint François d'Assise, saint Ignace de Loyola, saint Paul de la Croix. Puissance d'attraction de l'imaginaire aérien dont témoignent encore les ailes de Mercure, le vol d'Icare, l'apesanteur séraphique.

Et depuis des lustres, les hommes ont inventé des dispositifs volants. Les cerfs-volants apparaissent en Chine ancienne, utilisés à des fins militaires mais aussi pour chasser le mauvais sort et les mauvais esprits. Des ingénieurs, dont Léonard, à partir de la Renaissance, ont dessiné des projets de machines volantes en s'inspirant de formes et de systèmes vivants. Jusqu'au moment où, aux XVIII^{e} et XIX^{e} siècles, la technique sera en mesure de défier la pesanteur, de nous libérer de l'étreinte terrestre en réalisant les rêves millénaires de s'arracher du sol.

La *légèreté-mobilité.* Dans le cours de la vie des sociétés, la légèreté n'est pas restée cantonnée dans le domaine des représentations imaginaires. Elle est présente depuis les temps les plus anciens au travers des habitations traditionnelles des peuples nomades : huttes, tentes, yourtes, tipis combinent légèreté, souplesse, mobilité. Légèreté des matériaux de construction qui a permis aux peuples nomades de vivre sous les climats les plus rudes de la planète. Des milliers et des milliers d'années après et dans des contextes historiques radicalement différents, la valorisation du léger est plus que jamais d'actualité via la recherche de nouveaux matériaux, mais aussi la miniaturisation des objets qui, connectés à Internet, permettent de s'affranchir des contraintes temporelles et spatiales, inventer une nouvelle mobilité faite de fluidité et de nomadisme numérique.

La *légèreté-distraction*. Les codes et pratiques sociales destinés à alléger le poids de l'existence, à échapper à la pesanteur du monde et des règles sont innombrables et de tous les temps. Les poètes en Grèce ancienne reconnaissent dans leur ensemble que la poésie a pour fin le plaisir et selon Hésiode, Zeus a créé la poésie pour permettre aux mortels « l'oubli des maux et une trêve aux soucis ». Les fêtes, les bouffonneries, farces, plaisanteries, déguisements sont présents depuis l'aube de l'humanité. S'amuser, batifoler, folâtrer, badiner : la légèreté est celle du rire mais aussi des jeux et loisirs. Aucune société ne peut exister sans aménager différents dispositifs qui, desserrant les contraintes de la vie collective, répondent au besoin de vivre des moments de « respiration », de délassement, de récréation.

La *légèreté frivole.* Elle se concrétise dans l'ordre de la mode, le goût de la toilette, de ses artifices et de tous les « petits riens » qui font le charme des apparences. Également, elle a eu son heure de gloire dans la vie mondaine des salons où il convient de papillonner d'une idée à l'autre, ne rien approfondir, ne parler que de choses sans conséquence, ne s'appesantir sur aucun sujet. On peut voir dans le consumérisme contemporain l'ultime grande figure de ce paradigme dont les liens avec la légèreté-distraction sont évidents.

La *légèreté volage*. Elle est de tout temps, concernant le commerce sexuel, l'infidélité, l'amour qui ne saurait durer sans lasser. À partir du XVIII^{e} siècle, la légèreté-volage a pu s'affirmer comme un système de valeurs, une norme de vie exaltant le changement, le renouvellement dans l'ordre du sentiment et des conquêtes amoureuses. Libertinage, donjuanisme, aventures amoureuses, infidélités, flirts de vacances, *casual sex* : ses formes sont diverses qui reposent sur l'inconstance et la mobilité du désir. Elle tend à donner du prestige à l'homme séducteur et à déprécier les femmes dénoncées comme « légères », dévergondées, de petite vertu.

La *légèreté-style*. L'art apparaît comme un des grands domaines où se concrétise l'exigence anthropologique de la légèreté. De la musique à la danse, des arts décoratifs à la peinture, de la poésie à l'architecture, l'histoire de l'art fourmille d'exemples qui illustrent la valeur reconnue au raffinement esthétique. Toute œuvre d'art n'offre pas une image légère, mais depuis des siècles et des millénaires, la poésie, les ornements, la délicatesse, l'élégance des formes, la grâce du mouvement se sont exprimés

dans les arts des civilisations les plus diverses. Il est impossible de penser l'histoire de la beauté sans reconnaître la place prépondérante qu'y occupe l'esthétique de la légèreté.

La *légèreté-sagesse*. La vie frivole, et sa fuite en avant dans les plaisirs toujours nouveaux, n'épuise pas à elle seule l'imaginaire de la légèreté. À l'archétype de la frivolité s'oppose celui de la légèreté-sérénité renvoyant à l'idéal antique du bonheur défini par l'ataraxie, l'état paisible où l'homme est affranchi de ses peurs et de ses faux désirs. Qu'est-ce que la sagesse, la vie bienheureuse chez les Anciens, sinon la paix de l'âme à laquelle on parvient une fois libéré des passions et des opinions vaines ? C'est ce modèle de vie paisible, simple, intérieure qu'enseignent les philosophies antiques et à bien des égards le bouddhisme. Diététique spirituelle, médecine de l'âme, « purge mentale » : la philosophie n'a d'autre but que de guérir l'homme, décharger son âme, la désencombrer de ses craintes et de ses passions, la délivrer du poids de la souffrance.

Sans doute, le concept de légèreté est-il peu présent, pour ne pas dire absent dans la philosophie antique. Il n'en demeure pas moins que c'est cet imaginaire qui est au principe de l'idéal de joie de vivre coïncidant avec la tranquillité de l'âme, avec une existence délivrée des peurs, du superflu et des plaisirs fuyants. Le bonheur est l'état d'une âme allégée du poids des choses, des ambitions, de toutes les craintes du futur et de l'au-delà. Cet archétype n'est pas le propre de l'Occident. Il est présent en particulier dans le bouddhisme qui vise également à la paix intérieure par la voie du « non-attachement » aux réalités impermanentes de ce monde. La doctrine bouddhiste se pose comme la voie qui, menant à la délivrance de toute souffrance, conduit à la paix de l'âme, à la sérénité, à l'Éveil, au Nirvâna. Tout comme l'épicurisme, le bouddhisme ne donne pas à cet état bienheureux le nom de légèreté. Mais l'idée y est.

Le monde contemporain accorde manifestement la primauté à la légèreté frivole. Mais le modèle de la légèreté-sagesse n'a pas dit son dernier mot, comme le montre le regain d'intérêt que suscitent à présent les spiritualités anciennes, le bouddhisme, les critiques de la société d'hyperconsommation. Légèreté frivole, légèreté-équilibre : ces deux pôles antinomiques continueront longtemps encore à diviser les voies du bonheur.

Attrait de la sagesse parce que celle-ci engage, non les plaisirs ponctuels et discontinus, mais le tout de l'existence. Elle vise l'équilibre, la paix, la

plénitude de l'être, le bonheur et ce qui en est la substance : la joie d'exister. Dans des pages célèbres, Rousseau a exalté cet état de « bonheur suffisant, parfait et plein » qu'accompagne l'adhérence à soi, le plaisir de sentir l'existence pure délestée de la mémoire et de toute pensée de l'avenir : « De quoi jouit-on dans une pareille situation ? De rien d'extérieur à soi, de rien sinon de soi-même et de sa propre existence, tant que cet état dure on se suffit à soi-même comme Dieu[5]. » Volupté d'exister, jouissance douce du sentiment global de l'existence : qu'est-ce sinon la suprême légèreté vécue ?

Bonheur d'exister qui se vit dans l'expérience de la joie d'être au monde, dans la joie d'exister pleinement. Spinoza définit la joie comme ce sentiment que nous éprouvons lorsque notre puissance de vivre se trouve accrue. Mais sur le plan phénoménologique, la joie est moins vécue comme accroissement de la puissance d'agir que comme allègement du pesant de la vie, « lévitation », expérience ascensionnelle, enivrement de l'existence : on « saute de joie », on a l'impression de planer, d'être « sur un petit nuage ». Expérience aérienne, la joie concrétise le rêve universel des hommes de « s'envoler », de se soustraire au poids de la vie. Elle est la plus belle, la plus parfaite des manifestations de la légèreté subjective.

Rouvrir la question de la légèreté

On ne trouvera dans ces pages ni une apologie ni une condamnation morale ou politique de la légèreté. Celle-ci est analysée non comme un vice ou une vertu, mais comme une exigence anthropologique, un principe d'organisation sociale, une valeur esthétique et technologique qui, à l'âge hypermoderne, ont pris une importance capitale. Ce n'est pas de la légèreté en soi, « éternelle » ou métaphysique, qu'il sera question dans cet essai, mais de celle qui s'incarne dans des figures concrètes observables, dans l'histoire des sociétés et plus particulièrement dans le monde contemporain. C'est une approche anthropologico-sociale de la légèreté qui commande les analyses qui suivent.

Non pas une légèreté transhistorique écrite en lettres majuscules, mais les dispositifs techniques, culturels et sociaux qui l'incarnent, et la manière dont ils transforment les modes de vie, le rapport aux objets et à soi, à notre corps et aux autres. Il n'y a pas une légèreté, mais des légèretés obéissant à

des principes et des objectifs qui ne se ressemblent pas. La civilisation émergente du léger ne signifie pas déploiement d'un modèle unique de légèreté, même si ce sont les mêmes grandes forces structurantes de l'hypermodernité – la technoscience, le marché, l'individualisme – qui sont à la base de sa récente prééminence sociale. Ces légèretés plurielles sont l'objet de ce livre.

On l'a compris, il ne s'agira pas de poursuivre la diabolisation de l'insignifiance du monde contemporain, ni d'entonner un hymne à la gloire du frivole. Deux attitudes tout aussi infondées à mes yeux. Car n'en déplaise aux thuriféraires du « profond », il existe une positivité sociale de la légèreté[6], y compris celle de la frivolité érigée en principe organisateur des économies de consommation. L'industrialisation de masse de la légèreté a largement contribué à consolider le monde de la liberté démocratique, à agencer un univers plus pacifié, plus ouvert, plus individualisé. Quels que soient ses « vices », et ils ne sont pas minimes, la révolution du léger a généré un monde de bien-être matériel, de choix et d'autogouvernement de soi. À cet égard, la civilisation du léger représente une étape nouvelle dans l'aventure de la modernité démocratique et humaniste.

Les apologies de la légèreté ont cependant quelque chose d'insupportable : elles respirent trop le dandysme intellectuel. Sous l'apparence de l'audace, la facilité de la provocation et les acrobaties de l'exercice dissertatoire. Érigée en principe ou en idéal de vie, la légèreté est aussi inacceptable qu'irresponsable. Comment glorifier la légèreté consumériste quand elle fait reculer la valeur et la désirabilité de la haute culture, génère l'obsession du consommable, contribue à dégrader l'écosphère ? Comment parfaire la liberté et le bien-être sans le sérieux du travail, de la raison, de l'éducation ? Comment concevoir un monde matériel plus léger sans l'effort des hommes, sans les conquêtes de la raison et de la technique ? Toute éducation fondée sur le principe de légèreté conduit à l'échec. Passé une certaine limite, la légèreté frivole devient ennuyeuse et répétitive : trop de légèreté tue la légèreté. Et comment ne pas souligner les échecs de la civilisation du léger en matière de bonheur ? La légèreté est belle et souhaitable, mais elle ne saurait être posée en principe suprême dirigeant la conduite du genre humain.

La légèreté consubstantielle au cosmos consumériste n'est pas à diaboliser, mais elle est insuffisante pour donner le cap d'une vie belle et

sensée. La conquête du monde infinitésimal est riche de potentialités exceptionnelles : elle sera peut-être à même de transformer radicalement les conditions de notre séjour terrestre. Mais de quelle manière ? Pour l'heure, nul ne sait où conduira cette immense révolution porteuse du meilleur comme du pire. Quoi qu'il en soit, voilà une question qui, jusqu'alors secondaire et subalterne, est devenue centrale pour notre destin. Le livre que voici s'attache à jeter quelque lumière sur cette civilisation du léger à son stade naissant.

Une ultime remarque. À ma connaissance, les livres consacrés à la légèreté en tant que telle peuvent se compter sur les doigts d'une main. Elle fait partie de ces problèmes qu'une très longue tradition a jugés indignes d'intérêt parce que futiles. Seule la grâce des créations artistiques méritait l'attention et l'admiration des gens de Lettres. Or, la voici qui s'impose, dans nos sociétés et dans nos vies, comme une affaire éminemment sérieuse. C'est ce constat qui m'a conduit à reprendre à nouveaux frais la question. Compte tenu du poids tout à fait inédit pris par la légèreté dans notre monde, on ne s'étonnera pas du fait que cet essai n'apparaisse pas sous la forme… légère que ce thème fait le plus souvent espérer sitôt qu'il est évoqué.

---

1 Nietzsche, *Le Cas Wagner*, Paris, Jean-Jacques Pauvert, 1968, p. 40.

2 Pierre Bourdieu, *La Distinction*, Paris, Éditions de Minuit, 1979, p. 196-230.

3 Les titres des livres de Dominique Loreau sont particulièrement éclairants à cet égard : *L'Art de la simplicité ; L'Art de l'essentiel ; L'Art de la frugalité et de la volupté ; L'Infiniment peu*.

4 Gaston Bachelard, *L'Air et les songes* (1943), Paris, Le Livre de poche, 2010, p. 40.

5 Jean-Jacques Rousseau, *Les Rêveries du promeneur solitaire*, Paris, Flammarion, 1978, Cinquième promenade, p. 102.

6 Que peut-on imaginer de plus désirable que la joie qui est ce qu'il y a de plus léger dans l'existence ? Quelle vie serait la nôtre sans les joies de l'insouciance, de la détente, du rire, de l'élégance, de la grâce de l'art ? Mettre de la légèreté dans l'existence, danser avec la vie : qui ne le souhaite ardemment ? Rêve magnifique, mais qu'y a-t-il de plus difficile que de gagner la légèreté d'être ?

CHAPITRE I

Alléger la vie : bien-être, économie et consommation

On peut définir la modernité par ces logiques structurelles que sont la rationalisation, la différenciation fonctionnelle, l'individualisation, la sécularisation ou encore la marchandisation du monde. Mais il est également possible d'éclairer la question par une voie plus métaphorique, en faisant usage d'un schème sensible, suggestif ou symbolique. Dans cette perspective, aucune idée n'éclaire mieux ce qu'il en est de la dynamique des sociétés modernes que celle d'« allègement de la vie » et ce qui a été justement appelé « la guerre du léger contre le lourd[1] ».

Ce programme commence son aventure philosophique aux XVII^e^ et XVIII^e^ siècles. Il est porté par la foi dans la Raison scientifique, morale et politique. Les plus hauts espoirs sont placés dans l'action révolutionnaire mais aussi dans les progrès technoscientifiques censés pouvoir réaliser une vie meilleure, desserrer la contrainte des besoins, éliminer le poids accablant de la misère et de la souffrance. Cela n'est pas resté un rêve. Dès la fin du XVIII^e^ siècle, l'époque des grands ravages de la faim et de la peste est close. Peu à peu les grandes famines ont disparu, la santé s'est améliorée, la durée moyenne du travail a été abaissée. Autant de phénomènes qui expriment le commencement de l'aventure moderne de l'allègement de l'existence au travers de conditions matérielles moins écrasantes.

Inaugurée à l'époque des Lumières, la lutte du léger contre le lourd franchit un palier crucial, à partir du milieu du XX^e^ siècle, avec l'essor des économies de consommation. Partout, dans les économies développées, prolifèrent les biens destinés à faciliter la vie quotidienne (hygiène et confort du logement, électroménager, automobile) mais aussi à informer et communiquer (téléviseur, téléphone, ordinateur, Internet), à embellir (prêt-à-porter, produits cosmétiques, objets décoratifs), à divertir (télévision, chaîne hi-fi, musique, cinéma, jeux, tourisme). Si l'univers consumériste se rattache intimement au mouvement d'allègement de la vie, c'est qu'il ne cesse de multiplier les offres de confort, de développer les aisances, commodités et agréments du bien-être matériel.

Avec l'ère consumériste, c'est une culture quotidienne marquée du sceau de la légèreté hédonistique qui triomphe. De tous côtés, s'affichent les images luxuriantes de l'évasion et les promesses du plaisir. Sur les murs de la ville s'exhibent les signes du bonheur parfait et de l'érotisme libéré. Les visuels du tourisme et des vacances dégagent un air de félicité paradisiaque. Publicité, prolifération des loisirs, animations, jeux et modes : tout notre monde quotidien vibre d'hymnes aux divertissements, aux plaisirs du corps et des sens, à la légèreté de vivre. Diffusant partout des images de bonheur consommatoire, de ludisme et d'érotisme, la civilisation consumériste affiche son ambition de libérer le principe de plaisir, arracher l'homme à son passé immémorial de manque, de coercition et d'ascétisme. Avec le culte du bien-être, du divertissement, du bonheur ici et maintenant, c'est un idéal de vie léger, hédoniste, ludique qui triomphe.

En même temps, c'est l'économie elle-même qui se trouve réorganisée par le principe légèreté, le capitalisme de consommation fonctionnant structurellement à la séduction, à la frivolité, au renouvellement perpétuel des modèles. Autant de logiques qui signifient l'avènement d'un système-mode gouvernant l'ordre de la production et des besoins. Dans ce cadre, les objets ne se définissent plus exclusivement par leur stricte valeur d'usage, ils acquièrent une connotation ludique ou tendance qui les fait basculer du côté du léger : tout objet, à la limite, devient *gadget* chargé d'inutilité et de séduction ludique[2]. Non plus la gravité des machines de production, mais une espèce de légèreté trans-esthétique qui enveloppe les biens de consommation. Tout à la fois utilitaire, esthétique, gadget, l'objet de consommation est non seulement physiquement de plus en plus léger mais

il s’entoure d’une dimension symbolique frivole : il est promu autant pour ses services « objectifs » que pour le plaisir, l’évasion, la distraction. Le léger apparaît comme l’emblème ou la tonalité dominante du monde des économies de consommation.

Le capitalisme de consommation et maintenant d’hyperconsommation marque une mutation dans l’histoire sociale et culturelle de la légèreté. Jusqu’alors, celle-ci renvoyait à des phénomènes qui, délimités dans l’espace et le temps (fêtes, jeux, spectacles), étaient commandés soit par la tradition, soit par les codes de la vie mondaine (le paraître, la mode, la conversation). Il n’en va plus ainsi : à l’âge du tout-consumérisme, la légèreté s’impose comme norme générale, idéal universel et permanent, principe fondamental de la vie en société stimulé par l’ordre marchand. À travers le consommationnisme, nous vivons le temps de la légitimation et de la généralisation sociale de la légèreté, exaltée comme valeur quotidienne et mode de vie pour tous.

Dans le passé, le léger renvoyait à des sphères posées comme secondaires et périphériques de la vie sociale. Sur ce plan, le changement est radical : produite et exigée par le système économique lui-même, diffusée par les médias de masse, la légèreté est devenue une ambiance générale en même temps qu’une dynamique centrale se logeant au cœur du monde productif et marchand. On est au moment où le léger ne s’oppose plus au sérieux, toute une partie de notre réalité la plus matérielle, la plus névralgique, ne se séparant plus du frivole : il ne s’agit plus seulement comme dans l’humour, de parler avec légèreté de choses graves, mais de produire un monde marchand sous les espèces du léger.

La mutation est également techno-économique. Jusqu’au milieu du xx^{e} siècle, les secteurs qui jouent un rôle déterminant dans le développement économique sont les industries du charbon et du fer, les industries hydro-électriques et chimiques, les machines-outils. La croissance est tirée par les industries minières et les grands équipements collectifs ; ce sont les productions lourdes qui sont centrales, les biens de consommation durable ayant une diffusion sociale encore très limitée. Ceux-ci progressent certes à grande vitesse à partir des années 1920 aux États-Unis, mais c’est seulement après la Seconde Guerre mondiale que l’économie du léger deviendra prépondérante avec l’avènement du capitalisme de consommation de masse.

Dans cette nouvelle économie, l'élan du développement repose sur la production de services et de biens de consommation durables. La société de consommation est celle où les services et les biens légers priment sur les productions et équipements lourds. À présent, la consommation des ménages en France et aux États-Unis représente respectivement 60 % et 70 % du PIB de ces nations : elle est devenue le principal levier de croissance de nos économies.

Voilà un système économique qui produit en très grande quantité des biens matériels destinés à la consommation des ménages, mais aussi des services dont la part dans l'économie est grandissante. Économie de services et « société de l'information » sont maintenant intimement liées et constituent ce qu'on appelle parfois le « capitalisme immatériel », c'est-à-dire une économie dans laquelle la création de valeur repose avant tout sur les ressources immatérielles (innovation, marque, connaissance, organisation, etc.) et dans laquelle une grande part du produit est elle-même immatérielle. Des biens matériels aux services, c'est l'ordre du « léger » qui redessine nos économies.

Légèreté des Anciens, légèreté des Modernes

Si le combat du léger contre le lourd est constitutif de l'âge moderne, cela ne signifie pas que les sociétés antérieures aient ignoré l'exigence de répondre au besoin psychologique d'alléger, au moins ponctuellement, l'existence des hommes. Les données ethnologiques et historiques révèlent à profusion que les sociétés humaines ont toujours eu à leur disposition des pratiques, des institutions, des croyances permettant de soulager diverses souffrances, mettre entre parenthèses les malheurs de la vie, oublier la lourdeur des choses « sérieuses ». Il faut cesser de tenir la légèreté pour une expérience « indigne » ou épiphénoménale : à l'échelle anthropologique, elle est d'abord et avant tout une nécessité psychologique propre à la nature humaine, un besoin fondamental qui pousse à rechercher des expériences de détente, de jeu, de décompression comme manières de ressentir un certain état de bien-être. Un état de légèreté universellement désiré, souvent éphémère et procuré de manière très différente selon les sociétés.

Depuis le fond des âges, jeux, fêtes, plaisanteries, spectacles, comédies, facéties, beuveries ont ponctué le cours des sociétés, de moments de plaisir,

de rire, d'allégresse, comme manière d'échapper à la pesanteur du social, de s'affranchir des contraintes du sérieux et des différentes peurs qui accablent les hommes. *Légèreté ludique* (jeux, moqueries, blagues, farces, bouffonneries, badineries, rire, humour) ; *légèreté esthétique* (comédie, danse, musique et autres arts) ; *légèreté-ivresse* (drogues, alcool) : le génie humain n'a jamais cessé d'inventer des dispositifs de décompression, de détente, de respiration drôle ou sublimée, destinés à jouer, exorciser le malheur et les difficultés, réduire l'angoisse, oublier les souffrances. Comme l'écrivait déjà un apologiste du rire au XV^e^ siècle : « Nous tous, les hommes, sommes des tonneaux mal joints que le vin de la sagesse ferait éclater, s'il se trouvait dans l'incessante fermentation de la piété et de la peur divine. Il faut lui donner de l'air afin qu'il ne se gâte pas[3]. » Sur le plan anthropologique, la légèreté apparaît comme un besoin universel, une exigence inhérente à la condition humaine.

D'autres activités et pratiques, du chamanisme à la philosophie, ont eu partie liée avec l'allègement de la peine des hommes. Dans la Grèce antique, les écoles philosophiques se proposent de libérer l'homme du poids des soucis, de la peur de la mort, de la crainte des dieux. Elles se présentent comme des thérapeutiques des angoisses et de la misère humaine ; toutes se donnent pour but de guérir l'âme humaine en changeant nos manières de penser et plus précisément, les jugements de valeur que nous portons sur les choses. Il s'agit de soulager l'homme de la misère provoquée par les conventions sociales (les cyniques), les faux désirs et les fausses peurs (les épicuriens), les fausses opinions (les sceptiques), la recherche du plaisir et de l'intérêt égoïste (les stoïciens). La philosophie, ou la voie permettant d'atteindre la tranquillité de l'âme et, pour s'en tenir aux épicuriens, accéder au pur plaisir d'exister, vivre comme les dieux dans une oisive indolence, dans la paix intérieure, la sérénité, la joie simple[4].

Par quoi, les exercices de l'âme et autres disciplines ascétiques des philosophies antiques peuvent se rapprocher des techniques orientales telles que le yoga[5] en tant que discipline spirituelle et corporelle destinée à procurer plénitude, équilibre, sérénité. En Occident (philosophie) comme en Orient (bouddhisme), les recherches spirituelles visent à réduire le mal-être consubstantiel à la vie individuelle, à décharger l'homme du poids de l'existence, à provoquer l'émerveillement de la joie que représente « le dépôt du fardeau[6] ».

Et si les religions ont généré la terreur de la colère des dieux et celle des tourments éternels de l'enfer, elles ont fonctionné également comme « médications sacerdotales » (Nietzsche), « opium du peuple » (Marx), analgésiques, moyens d'évasion et de consolation (Freud). La religion apporte des baumes et des remèdes aux maux qu'elle a elle-même créés et entretenus, disait Nietzsche. Fêtes, religions, magie : dans les sociétés les plus diverses, se déploient des dispositifs et des pratiques qui visent à adoucir les souffrances, à soulager ponctuellement les hommes de leur misère. De même qu'il existe ce que Mauss appelait les « techniques du corps », de même existe-t-il des techniques d'allègement de la vie, présentes dans toutes les sociétés.

Une constante anthropologique qui ne doit pas occulter la mutation opérée par les Modernes. Dans les sociétés antérieures, les outils d'allègement n'avaient nullement pour fin l'avènement d'un monde terrestre autre : il s'agissait d'apporter des soulagements ponctuels, temporaires, essentiellement spirituels au cœur d'une « vallée de larmes » dont le cours fondamental apparaissait soustrait à la prise humaine parce que sous la dépendance de la volonté divine. L'humanité n'ayant pas la capacité de se sauver, ni même de progresser par ses propres moyens, ce qui soulage ne pouvait être sous-tendu par le projet global d'une amélioration continue de l'ici-bas. Seul Dieu peut sécher les larmes et seule la foi peut aider à supporter les épreuves qu'inflige l'existence. Ce qui est prôné est la résignation, l'humble acceptation de la souffrance et de la misère, l'adversité purifiant la foi et la douleur préparant au bonheur de la vie dans l'au-delà. Dans la doctrine chrétienne traditionnelle, le seul objectif qui vaille est de purifier l'âme et le cœur, se libérer du poids de nos péchés (par la prière, la pénitence, la confession, l'amour de Dieu), gagner le salut éternel en vivant dans la foi et selon la charité. Tandis que le recul de la souffrance semble un objectif inaccessible, tout notre engagement doit être tourné vers les choses d'en haut et les vertus chrétiennes, non vers la facilitation de la vie intramondaine.

C'est aux antipodes de cette perspective que s'est construite la civilisation des Modernes. Ceux-ci sont partis en guerre contre l'idée tragique de destin, contre les puissances « oppressives » du passé avec l'ambition de réaliser, ici-bas, le règne de la liberté et du bonheur, autrement dit, rendre la vie toujours moins pénible pour le plus grand nombre d'hommes possible. Avec l'âge moderne, l'idéal de guérir les maux sociaux

et la volonté de faire disparaître toutes les souffrances inacceptables ont pris la place qu'occupait l'espérance céleste ou la rédemption dans l'univers chrétien[7]. Libérer les hommes des fardeaux du passé, les soulager définitivement de la misère et autres pesanteurs matérielles : le cosmos moderne se construit autour de l'idéologie du Progrès et de sa promesse de bonheur universel, qui n'est autre que le projet prométhéen d'allègement de l'existence.

Avec les Modernes, celui-ci est devenu une option globale, un projet central, un schème directeur qui, commandé par un idéal de progrès général, inspire les actions, la politique, les techniques, la science. La guerre du léger contre le lourd s'impose comme une orientation de structure, une norme organisatrice centrale, un foyer de sens qui, redéfinissant les liens du ciel et de la terre, guide le travail de la société sur elle-même en quête d'un progrès continu.

Dans cette perspective, et si l'on adopte une approche historique surplombante, on peut distinguer trois grandes phases historiques par lesquelles s'est concrétisé le combat moderne du léger contre le lourd. La première va du XVIII^e^ au milieu du XX^e^ siècle : elle est dominée par la volonté techno-politique de faire reculer la contrainte des besoins matériels élémentaires. Le processus d'allègement de l'existence est enclenché mais reste socialement limité. La seconde phase s'amorce dans les années 1950 : elle est marquée par la diffusion sociale du bien-être matériel, le consumérisme de masse, de même que le combat contre les disciplines sociales et l'émancipation des individus vis-à-vis des grands encadrements collectifs. Nous sommes maintenant témoins d'une troisième étape portée par la révolution du high-tech électronique et numérique, créant une légèreté mobile affranchie des lourdeurs spatio-temporelles. À chaque palier, de nouvelles stratégies donnent le ton de l'époque et, croisées avec les précédentes, poursuivent l'œuvre séculaire d'allègement de la vie.

Le capitalisme de séduction : une économie de la légèreté

Avec l'essor des économies de consommation ce qui, jusqu'alors, était promesse de soulagement devant se réaliser dans le long cours de l'Histoire, est devenu « utopie réalisée », « utopie matérialisée[8] » de l'abondance. Non plus un idéal ou un programme renvoyant à demain, mais une profusion de

biens techniques et marchands qui doivent permettre une vie humaine moins pénible ici et maintenant. Après plus de deux siècles de prophéties progressistes, l'économie de marché s'est employée à assurer la victoire de la légèreté matérialiste sur le fardeau du nécessaire.

L'ère de la consommation de masse, au cours des Trente Glorieuses, s'est accompagnée d'un formidable développement du niveau de vie de l'ensemble de la population. La France, dit Fourastié, a plus changé de 1946 à 1975 que de 1700 à 1946[9], le niveau de vie national étant multiplié par trois et les salaires les plus modestes par quatre. Les signes de l'amélioration des conditions de vie sont spectaculaires : l'époque est marquée par la réduction de l'habitat insalubre, l'amélioration générale des conditions d'habitation, l'électrification et la mécanisation des foyers, la démocratisation des éléments de base du confort domestique moderne. Dès la fin des années 1970, plus des trois quarts des familles ouvrières possèdent une automobile, un téléviseur, un réfrigérateur, une machine à laver.

C'est dès lors dans le détail même de la vie quotidienne que le principe légèreté fait son œuvre. Les objets modernes simplifient les tâches ordinaires, font gagner du temps, apportent hygiène et intimité, « libèrent » la femme des anciennes corvées domestiques. Les « produits noirs », c'est-à-dire l'ensemble du matériel audiovisuel, permettent la démocratisation de l'univers du divertissement au travers de la télévision et de la musique enregistrée. La motorisation des ménages a favorisé le tourisme de masse, elle a permis à un plus grand nombre de personnes de s'évader du quotidien, d'aller voir le monde, de partir en vacances à la mer ou à la montagne, de voyager, de s'échapper le week-end loin de chez soi. La mythologie légère du confort, des vacances, des loisirs s'est installée au cœur du quotidien et des aspirations de masse.

La généralisation sociale de la légèreté consumériste

En diffusant les biens de consommation à l'échelle des masses, le capitalisme a propagé un nouvel idéal de vie, de nouvelles normes exprimant la victoire idéologique du léger sur le lourd. Avec le capitalisme de consommation, le triomphe du léger se lit autant dans la vie matérielle que dans la culture, les idéaux et les valeurs. Voilà en effet une économie

qui se construit en façonnant une culture quotidienne d'un nouveau genre, une culture d'essence « légère » puisque centrée sur les référentiels hédonistes et ludiques. Via les objets, la publicité, les loisirs, les médias, la mode, le capitalisme de consommation exalte les plaisirs à tous les coins de rue, invite à vivre dans le présent, à goûter les jouissances dès l'aujourd'hui : il légitime une certaine insouciance des jours. L'idéologie qui s'écrivait en lettres majuscules a cédé le pas à une éthique de la satisfaction immédiate, à une culture ludique et hédoniste centrée sur les jouissances du corps, de la mode, des vacances, des nouveautés marchandes. Ce qui triomphe, c'est un idéal de vie facile, une *fun morality* disqualifiant les grands buts collectifs, le sacrifice, l'austérité puritaine. Les hommes ont gagné le droit à vivre en mode léger, de manière frivole, en jouissant sans attendre de l'instant présent.

Si la République des Lettres, à partir du XVIII^e^ siècle, a réussi, contre la morale religieuse, à réhabiliter la vie heureuse et ses plaisirs, c'est l'ordre économique qui en a fait deux siècles plus tard une éthique de masse s'incarnant au quotidien : la légèreté du plaisir n'est plus exaltée à travers les écrits philosophiques, mais via les dispositifs matériels et idéologiques de l'économie de consommation. C'en est fini de l'indignité traditionnelle de la légèreté du plaisir : elle n'est plus une faute morale ou une faiblesse honteuse, elle s'affirme comme un idéal de vie conforme à la « vérité » du désir humain. Une vie sans plaisir n'est plus une vraie vie ; vivre sans légèreté consumériste est devenu synonyme de vie ennuyeuse, perdue.

C'est une culture hédoniste empreinte de ludisme et de divertissement que véhicule le capitalisme de consommation, tout est invitation aux plaisirs, incitation à l'évasion dans une sorte de rêve éveillé. Dès les années 1950 et 1960, les objets de consommation s'enveloppent d'un halo de ludisme et de juvénilité : juke-box, flipper, scooter, transistor, microsillon, mobilier pop, jeans et minijupe, autant de produits qui, associés à la jeunesse, à l'Éros, au divertissement, révèlent le processus d'allègement récréatif de l'univers consommatoire. Les films, les séries télé, les loisirs, les émissions et les musiques de variétés créent un univers de divertissement en continu. Un peu partout, de la publicité à la presse, de la bande dessinée aux émissions de variétés, des gadgets au design, s'affirme une rhétorique fun et humoristique qui répudie la lourdeur et la gravité du sens au profit d'un climat récréatif permanent.

C’est un monde quotidien dominé par les signes du divertissement et la négation du tragique qu’agence le capitalisme de séduction. Il ne s’agit plus d’élever les âmes, d’inculquer des valeurs supérieures, de former un citoyen exemplaire : seulement divertir pour mieux vendre. Non plus une culture du sens et du devoir, mais de l’évasion, du loisir, du droit à l’insouciance. La légèreté des signes et du sens a phagocyté la sphère de la vie quotidienne.

Offrant du récréatif en continu, diffusant des images et de la musique non-stop, traitant tous les sujets sous le signe du divertissement, transformant toute chose (culture, information, art) en spectacle de show-business, la culture de consommation est celle de l’*entertainment* généralisé[10]. Le phénomène est nouveau. Dans les sociétés prémodernes, les fêtes avaient lieu à dates fixes ; dictées par la coutume et la religion, elles remplissaient des fonctions sociales et symboliques majeures : régénérer l’ordre cosmique, assurer la cohésion du groupe, renforcer les sentiments collectifs. Nous n’en sommes plus là : le léger doit être en toute chose, il s’impose comme un environnement permanent pour le seul plaisir individualiste des consommateurs. Ne parlons pas de « fascisme d’amusement » (Sloterdijk), mais d’une économie et d’une culture remodelées par le principe légèreté.

Même l’univers de l’information n’échappe pas tout à fait à cette logique. Sans doute, l’information ne cesse-t-elle pas de déverser des flots d’images tragiques, de révéler des scandales et des évènements plus dramatiques les uns que les autres : rien d’euphorique dans ces bulletins où sont portées à la connaissance du public toutes les désolations du monde. Cela étant, traitées à grande vitesse, de manière discontinue, sans lien entre elles, les informations hétérogènes se chassent l’une l’autre : on passe du drame effroyable au distrayant en quelques secondes. Par ce rythme précipité, même le tragique s’entoure de légèreté. C’est comme une sorte d’animation du quotidien, de show émotionnel et sensationnaliste que fonctionne le spectacle de l’information. Si les contenus peuvent être horribles, la forme d’ensemble, elle, est légère, livrée qu’elle est au principe du fugitif, de l’oubli, du spectaculaire.

Le stade hypermode du capitalisme

Les liens du capitalisme de consommation avec la légèreté vont bien au-delà du desserrement des menaces matérielles pesant sur la vie quotidienne des hommes : voilà en effet un type d'économie qui fonctionne systématiquement selon une logique frivole. S'il convient de poser le capitalisme comme l'un des principaux agents de la montée en puissance du principe légèreté, c'est en ce que l'ordre marchand a réussi à incorporer dans un très grand nombre de sphères les logiques du futile, du changement accéléré et de la séduction, typiques de la mode. Les objets et la publicité, l'alimentaire et les loisirs, la musique et les sports, les médias et les magasins : plus aucun de ces univers n'est extérieur aux opérations de la mode. L'univers classique de la mode était centré sur la parure vestimentaire : ce n'est plus le nôtre. Avec le nouvel âge de modernité s'impose une économie *hypermode*, autrement dit, le règne de la mode généralisée, omniprésente, tentaculaire, phagocytant les sphères de la production et de la consommation, de la distribution et de la communication, des loisirs, de l'art et de la culture. Nous voici à l'heure des économies industrielles de la légèreté fonctionnant structurellement au jetable, au toujours nouveau, à la frivolité de la mode[11].

L'âge de l'hypermode désigne l'époque où les industries de la consommation, des loisirs et de la communication sont gouvernées par l'accélération des rythmes du changement, par le renouvellement perpétuel des modèles, des images et des programmes. De nouveaux modèles de téléphone sont lancés tous les huit mois, de nouvelles lignes de baskets voient le jour chaque saison, un film chasse l'autre, les tubes disparaissent au bout de quelques semaines. Les stratégies de l'éphémère, le lancement accéléré de produits nouveaux, la multiplication des variantes des produits, caractéristiques du monde de la mode, s'imposent dorénavant comme principes cardinaux des économies tournées vers la consommation.

En même temps, l'économie de l'hypermode coïncide avec la généralisation du principe de séduction esthétique appliqué aux biens de consommation. Objets high-tech, ustensiles de la maison, matériel sportif, packaging : désormais les produits et les signes obéissent à une logique de *design process*, de cosmétisation et de création mode (fantaisie, humour, image jeune, style « cool »). Le principe de séduction esthétique n'est plus un phénomène limité au vêtement, à l'art et au luxe, il innerve l'univers de la consommation dans son ensemble sous le signe de la versatilité de la

mode. Au travers des industries légères, se construit une économie d'hyperconsommation d'essence frivole.

Chaque jour, le cosmos consumériste s'aligne un peu plus sur celui de la mode. Même les objets autrefois d'apparence « sérieuse » s'entourent maintenant d'un parfum de frivolité esthétique : les téléphones, ustensiles de salle de bains, brosses à dents, sous-vêtements, baskets, montures de lunettes, montres-bracelets ne s'affichent plus comme des produits « techniques » mais comme des accessoires de mode griffés, sans cesse renouvelés et présentés en collections saisonnières. Il ne suffit plus de lancer des produits de qualité technique, il faut innover, séduire par le look, produire des effets drôles ou « sympas », créer systématiquement de nouvelles lignes à l'instar des collections de mode. Même certaines séries de voitures sont conçues en collaboration avec des marques de mode afin d'afficher un look tendance et créatif. La légèreté hypermoderne est au métissage trans-esthétique de l'économie, de la frivolité et de la séduction.

Principe de séduction-mode qui redéfinit également l'univers des bars, hôtels, spas, et plus généralement les lieux commerciaux. Nos sommes témoins de l'essor des bars lounge, cafés tendance, cafés design avec leurs lignes épurées, écrans d'atmosphère, effets de lumière, décor *hype*. En réaction aux grandes chaînes standardisées, se multiplient les « boutiques-hôtels » proposant un design original, un style singulier articulé autour d'une thématique. Séduction esthétique des espaces qui s'accompagne d'opérations de relooking de plus en plus fréquentes.

Dans cette même voie, l'âge de l'hypermode est contemporain des magasins éphémères (pop-up stores) et des concept-stores affichant architectures singulières et mises en scène originales. Partout s'affirme l'exigence d'ambiance créative, de diversification, de personnalisation destinée à favoriser l'achat-plaisir et les goûts du changement. Au travers du *fun shopping* visant à faire de l'acte d'achat un divertissement, l'heure est aux stratégies de « réenchantement » des magasins, aux animations interactives, aux sollicitations des sens par le truchement des odeurs, couleurs et musiques. Voici les lieux de vente métamorphosés en « espaces d'aventures », en vecteurs de shopping récréationnel mariant commerce, plaisir, détente, « tendance », sensorialité.

Objets, magasins, merchandising, sites Internet, publicité : tout notre environnement marchand quotidien a basculé dans le règne léger, frivole,

esthétique de l’hypermode.

L’industrialisation de la légèreté

Dire que le capitalisme de consommation est celui de la légèreté industrialisée, c’est dire qu’il n’est autre qu’un *capitalisme de séduction* ou capitalisme trans-esthétique. À l’heure de l’industrialisation de la légèreté, le capitalisme produit à grande échelle du rêve et des émotions, il esthétise les objets les plus courants, le packaging des produits, les points de vente, les gares et les aéroports, les cafés et restaurants, les lieux touristiques. Tout est conçu pour faire « tendance », mobiliser les émotions, séduire les consommateurs. Il coïncide avec l’expansion illimitée de la séduction esthétique, avec la mise en scène totale de notre cadre de vie ordinaire. On ne vend plus seulement de la valeur d’usage, mais du style, du glamour, du « branché », des accessoires de mode. Le règne de la production lourde a été supplanté par celui de la séduction esthétique, ludique, frivole.

La publicité et les industries créatives obéissent au même mouvement d’esthétisation et de séduction : ensemble elles fonctionnent selon une logique de légèreté intégrée. Dans le domaine des images et messages publicitaires, il s’agit de faire court et simple, mais aussi de charmer, divertir, étonner, provoquer. La publicité est structurellement une forme légère de communication-séduction. Les industries culturelles s’emploient à faire rêver et distraire le public du cinéma, de la télévision, de la musique à travers une évasion accessible à tous, ne mobilisant aucune formation, aucun repère culturel particulier ou savant. Partout le capitalisme de consommation exploite en grand les ressorts de la séduction : nouveauté, facilité, étonnement, beauté, starification, émotion, mise en scène, recherche d’effets. Sur ce plan, le monde consumériste de la légèreté apparaît comme un immense théâtre de séduction en continu.

Selon Simmel, la coquetterie est un jeu de séduction qui illustre la forme « la plus légère, la plus ludique » de la sociabilité[12] : c’est précisément cette dimension de séduction, de ludicité, de légèreté que produisent à échelle industrielle les économies de consommation. Simplement, la séduction n’est plus ici un jeu social se déployant entre personnes, mais principe d’organisation de l’économie, stratégie marchande généralisée. À cet égard, on peut définir le capitalisme de consommation comme le système qui

fonctionne de façon prévalente à la séduction ou à la légèreté, via la stimulation perpétuelle de la demande et des plaisirs distractifs.

À présent, les industries manufacturières tout comme les industries culturelles relèvent du même mode de production légère centrée sur le perpétuellement neuf, le divertissement, la création esthétique. L'époque hypermoderne est celle de la prise de contrôle de la légèreté par les technologies industrielles et médiatiques : elle peut se définir par l'industrialisation, la médiatisation et la marchandisation du léger en vue de la consommation de masse. Façonnant une nouvelle économie, de nouvelles manières de vivre et de sentir, le capitalisme de consommation a fait de la légèreté un univers industrialisé, un environnement quotidien en même temps qu'un imaginaire social central.

Barbarie, esthétique et légèreté

L'avènement du capitalisme de séduction a entraîné une avalanche de discours critiques dénonçant ses effets calamiteux sur la culture et la beauté. Voilà une société qui engendre la « pollution visuelle » des espaces publics, qui diffuse des programmes dominés par la bêtise, la vulgarité, le sexe, la violence, autrement dit « du temps de cerveau humain disponible ». La vulgarité, l'appauvrissement esthétique, le nivellement par le bas, l'infantilisme : telle est l'œuvre du marché dégradant et assassinant la vraie culture. Tandis que le monde s'enlaidit chaque jour un peu plus, les consommateurs sont transformés en moutons de Panurge déculturés. Quelque chose de meurtrier habite la culture légère du tout-commercial.

Plus rien de grand et de sublime : à la différence des œuvres hautes que les hommes continuent d'admirer par-delà les siècles, la civilisation du léger crée des produits à « durée déterminée » pour le seul divertissement éphémère. Faisant triompher le « tout-jetable » et l'insignifiance, elle est une nouvelle forme de « barbarie » qui atrophie la sensibilité esthétique au profit d'un zapping généralisé dévastateur. Ce qui se généralise n'est rien d'autre qu'une misère symbolique et imaginaire croissante, un processus de prolétarisation des consommateurs.

Il faut s'inscrire en faux contre cette condamnation rédhibitoire de la légèreté industrialisée. Car les productions affligeantes qui existent n'empêchent pas de nombreuses belles réalisations dans les domaines très

divers du design, de la mode, du cinéma, de la musique, de la décoration : quelle que soit la puissance de la logique commerciale, la création n'est nullement annihilée. Si la médiocrité est proliférante, nous avons aussi un plus grand nombre d'œuvres « moyennes » qui, bien que ne prétendant pas au statut de chefs-d'œuvre, sont de qualité et capables d'émouvoir le public. La production industrialisée de la légèreté n'est pas systématiquement synonyme de monotonie répétitive et de créativité nulle. C'est une de ses pentes, non la seule[13].

En même temps, l'industrialisation de la légèreté a démocratisé les goûts, les attentes et les aspirations esthétiques. Désormais, en masse, les individus veulent admirer les beautés de la nature et de l'art, écouter de la musique, décorer leurs intérieurs, voir des spectacles, voyager. Le capitalisme de séduction est la grande force qui a contribué à la formation d'un consommateur esthétique en quête perpétuelle d'émotions, de design, de musiques, d'images, de paysages. Ce système n'a pas seulement produit en masse des objets et des signes légers, il a favorisé un rapport plus léger au monde au travers de la généralisation de l'attitude esthétique. Car qu'est-ce qu'un regard proprement esthétique sinon une vision distanciée, « désintéressée », allégée de l'orientation utilitaire ? La civilisation du léger a moins dégradé la sensibilité du consommateur qu'elle ne l'a esthétisé.

Légèreté industrialisée, surpoids de l'économie

Le capitalisme de séduction n'est pas le tout de l'économie régnante. Parallèlement au formidable essor de l'industrialisation du léger, l'époque voit se déployer une obésité inédite : celle du marché et de la puissance financière globalisée. L'âge du « capitalisme total » est celui du « turbo-capitalisme » : il coïncide avec l'affaissement de la force structurante des idéologies, des institutions et des forces sociales qui, dans le passé, faisaient contrepoids à la puissance du marché, de même qu'avec le démantèlement des mesures protectionnistes et administratives, l'assouplissement ou la suppression des règles encadrant les transactions financières. Le capitalisme libéralisé a entraîné le gonflement du secteur financier et boursier, les mouvements spéculatifs sur les monnaies, l'expansion du crédit, débouchant sur une succession de « bulles » spéculatives. Dans ce système globalisé, la masse des capitaux internationaux disponibles et des « capitaux

flottants » placés à court terme dans une logique purement financière s'est considérablement accrue. Cette financiarisation est à l'origine d'une évolution autonome de la sphère financière : autonomisation de la finance qui est une pesante réalité en même temps qu'un mythe. Lorsque l'écart avec l'économie réelle devient trop énorme, les « bulles » spéculatives résultant de l'excès de crédit explosent, créant un champ de ruines. La déréglementation globalisée et la computérisation des transactions ont généré une économie financière sans frein interne, de plus en plus qualifiée d'« économie virtuelle », mobile et instable, qui constitue la version économique de la civilisation du léger.

D'où un capitalisme financiarisé dont l'obésité est paradoxale puisqu'il fonctionne en même temps à la circulation instantanée, fluide et virtuelle des capitaux. De plus en plus, la richesse résulte des flux immatériels et de moins en moins de l'exploitation des matières premières ou des produits manufacturés. Le système « dématérialisé », mobile, rapide, de l'économie financière et électronique a détrôné, au moins partiellement, le capitalisme matériel, « lourd » et lent à l'ancienne. Côté face, un capitalisme de séduction, léger et ludique ; côté pile, un capitalisme financier tout à la fois intangible, vorace et hypertrophique.

Parce qu'il s'appuie de plus en plus sur des opérations immatérielles, l'hypercapitalisme constitue l'une des composantes de la révolution du léger. Mais cette légèreté a un poids social et politique exorbitant. Désormais plus rien n'échappe au marché et au règne du capital : dans l'art, le sport, la culture, c'est partout une culture business globale qui gouverne le monde et ses activités. L'économie de marché est devenue surpuissante au point d'avoir engendré un système échappant à tout contrôle, à celui des banquiers, des institutions internationales comme des États. Dans ce contexte, le principe de pleine souveraineté des États recule, ceux-ci ayant de moins en moins de marges de manœuvre. Économie obèse, État modeste ou impuissant. Tout fonctionne à la vitesse, à la fluidité, à l'instabilité, mais c'est la loi de fer du marché qui dirige le devenir collectif. À l'ombre de la légèreté industrialisée et des flux dématérialisés, augmente le poids de l'économie et de la finance générant l'impuissance du politique dans les démocraties.

Volatilité, mobilité et frivolité du consommateur

Il n’en demeure pas moins que la guerre du léger contre le lourd a franchi un seuil décisif avec l’avènement du capitalisme de consommation. Jusqu’alors, seules les classes riches jouissaient d’un pouvoir d’achat discrétionnaire seul capable de créer un rapport léger ou frivole avec les biens de consommation. L’économie de consommation de masse a bouleversé cette situation sociale, le plus grand nombre disposant désormais d’un revenu dépassant le minimum nécessaire pour subvenir aux strictes nécessités. Ce ne sont plus seulement les couches supérieures qui peuvent acheter « par plaisir » et consommer au-delà de la couverture de leurs besoins de base mais les masses elles-mêmes. Par là, la grande majorité des consommateurs a accédé à un nouveau registre d’existence : celui de la légèreté consumériste, lequel exige le décollage par rapport aux stricts besoins physiologiques.

Dès lors que les besoins « élémentaires » sont satisfaits, la consommation tend à se détacher du registre fonctionnel-utilitaire au bénéfice d’une quête croissante de divertissements et de plaisirs. Ce qui est privilégié c’est la recherche de nouveautés et de sensations en tout genre : gadgets, jeux, modes, spectacles, musiques, films, voyages. Nous voici dans un monde où les consommateurs se nourrissent quotidiennement de musiques, films, séries télé, modes, voyages. Qu’est-ce qui est au centre de la vie des adolescents d’aujourd’hui, si ce n’est leurs looks, leurs sorties, leurs marques de jeans, leurs jeux vidéo, leurs échanges de photos sur Facebook ? Et la passion des gadgets, des spectacles, de la mode, des jeux, du tourisme concerne toutes les catégories sociales. Avec la marchandisation croissante de la vie, l’ethos frivole ne cesse de gagner en surface sociale. La légèreté hypermoderne coïncide avec la généralisation de la dimension *fun*, ludique, distractive de la consommation.

Volatilité

Pour le plus grand nombre, les goûts de nécessité reculent au bénéfice des goûts de mode, du « dernier cri », des engouements éphémères, de la soif de renouvellement permanent. Les consommateurs renouvellent en moyenne leur téléphone portable tous les dix-huit mois alors que leur durée de vie objective est bien supérieure. Dans ce contexte, le néoconsommateur apparaît comme un « collectionneur d’expériences[14] », un consommateur

moins obsédé d'affichage social que de plaisirs inédits. C'est ainsi que se déploie une consommation plus volatile que « statique », moins ostentatoire qu'émotionnelle, moins tournée vers l'avoir que vers les plaisirs toujours renouvelés. Avec le capitalisme de séduction triomphe une esthétique de la consommation inséparable d'un consommateur labile, en mouvement perpétuel, qui semble plus glisser sur le monde qu'y être fixé.

Une dynamique encore renforcée par les nouveaux outils numériques qui libèrent le consommateur de l'obligation de se déplacer dans les lieux de vente. Avec l'e-commerce, le webconsommateur peut passer ses commandes à n'importe quelle heure du jour et de la nuit chez lui devant son ordinateur ou dans la rue grâce à son smartphone. Libérée des contraintes spatio-temporelles de l'univers marchand, la consommation gagne une légèreté, une fluidité sans précédent.

De surcroît, on est au moment où les comportements de consommation se sont largement dégagés des encadrements collectifs, des normes religieuses, des habitudes et règles de classe qui prévalaient jusqu'alors. La profusion de choix marchands et la dynamique d'individualisation ont entraîné la dissolution des impositions collectives et par là un nouveau type de consommateur qui, affranchi du poids des conventions et des conformismes de classe, s'impose comme un acheteur zappeur et volatil, infidèle et décoordonné. Avec le recul de l'enfermement des individus dans leur culture de classe, la consommation est marquée par l'individualisation des choix, la latitude des acteurs vis-à-vis des normes collectives et des habitus. Tandis que se délitent les sentiments d'appartenance de classe, les choix des acheteurs sont de moins en moins déterminés unilatéralement par l'habitus de classe et se montrent largement imprévisibles, désunifiés, « transfrontières ». La consommation enregistre, de ce fait, la victoire hypermoderne de la légèreté détraditionalisée sur la pesanteur des contrôles collectifs. La mobilité qui caractérise le consommateur contemporain est fille des processus de dérégulation, de détraditionalisation et d'individualisation hypermoderne.

Dans ce nouveau cadre, les stratégies antagonistes et les luttes pour l'appropriation des signes distinctifs qui, depuis la nuit des temps, structurent le champ de la consommation, passent souvent au second plan. Nous sommes au moment où celle-ci tend à se vider de son ancienne dimension conflictuelle : c'est maintenant une consommation plus intimisée

et hédoniste qui domine, largement délestée des logiques de défi interhumain, de rivalité statutaire, d'affrontement symbolique. Délivrée de l'impératif d'exhiber un rang social, moins concurrentielle, moins dramaturgique, la consommation enregistre un fort courant d'allègement de son sens social honorifique traditionnel.

Finalement, le néo-consommateur veut moins afficher un « poids » social aux yeux des autres qu'être mis en mouvement et oublier la lourdeur du présent : aux luttes symboliques de classes succèdent les visées d'allègement du vécu individuel. À présent, la consommation fonctionne largement comme palliatif des désirs déçus, moyen pour se « remonter le moral », viatique de consolation, petite ivresse susceptible de faire oublier, l'espace d'un moment, les misères, déceptions et frustrations de chacun. Des changements incessants des biens de consommation, on attend qu'ils nous soustraient à la pesanteur des jours en dynamisant peu ou prou le quotidien. La consommation de nos jours s'apparente à un voyage : elle apparaît comme un *trip* léger ayant une fonction d'oxygénation ou d'animation du présent. Permettant de combattre les temps morts de la vie, de suspendre le pesant des routines, d'intensifier ou « rajeunir » le présent vécu, la consommation hypermoderne doit être pensée comme un instrument d'allègement ponctuel mais quotidien de l'existence.

Loisirs

Avec le déclin progressif du temps de travail et l'élévation du niveau de vie, les individus consacrent toujours plus d'argent et de temps pour les loisirs, les sports, les activités de divertissement. Désormais le temps dévolu aux loisirs et à la sociabilité représente 30 % du temps éveillé des plus de 15 ans, soit davantage que le temps requis pour les travaux domestiques. Tandis que le travail cesse d'être, pour une large proportion d'individus, l'activité la plus importante, ceux-ci placent de plus en plus leurs intérêts et leurs attentes dans les occupations de loisirs, les vacances, le sport, les jeux, les voyages, les spectacles. C'est au moment où le travail n'est plus le temps socialement dominant que sont consacrés les voies récréatives ou distractives de l'existence, la « conception ludique de la vie » (Edgar Morin) et ses rêves d'évasion.

En ce sens, les formes de la vie légère se sont massivement démocratisées : elles ne se concrétisent plus dans les frasques du libertinage et les conversations de salon mais dans la consommation de loisirs et de spectacles, dans les jeux, le tourisme, le divertissement marchand. Ici se cherchent et parfois se trouvent une légèreté d'être, l'ivresse des sensations et des émotions nouvelles, le bonheur des « petites aventures » insouciantes, comme manières de se décharger temporairement du fardeau du travail et des ennuis de la vie. Nos contemporains montrent un appétit toujours plus gourmand de jeux, de spectacles, de musiques, de voyages touristiques, de parcs de loisirs. Telle est la légèreté des temps hyperconsumériste qui s'incarne dans la consommation perpétuellement changeante, dans les vacances et les activités de loisirs, dans les sensations *fun* recherchées pour échapper aux scléroses du travail et du quotidien, se détendre, s'amuser, « se défouler ».

Voyager

Hédoniste, le consommateur hypermoderne est également mobile. Dans le monde, on compte des milliards de touristes internes et le nombre de touristes internationaux est en hausse quasi ininterrompue : il est passé de 25 millions en 1950 à 278 millions en 1980 et à 1 milliard en 2012. Ce nombre pourrait atteindre 1,8 milliard en 2030. Que ce soit pour partir en vacances ou pour des raisons professionnelles, de plus en plus de voyages s'effectuent en avion. Voler dans le ciel : ce rêve immémorial de légèreté est devenu l'un des actes les plus simples, les plus faciles qui soient, et qui touche un nombre considérable de personnes. « Je suis capable de m'envoyer en l'air en quelques secondes », lit-on sur une publicité humoristique du comparateur de vol Liligo.com. Il existe 14 000 aéroports dans le monde et presqu'un avion décolle toutes les secondes, soit 29,2 millions de vols par an. Grâce au transport aérien, le poids des déplacements de longue distance a été considérablement réduit, on franchit aisément les distances, et tout un chacun est curieux de découvrir les beautés de notre planète. Les individus sont de moins en moins rivés au lieu où ils vivent quotidiennement : le nomadisme virtuel se double d'un nomadisme aérien de masse.

On assiste également au début d'un nomadisme spatial. Depuis le premier vol de ce genre inauguré avec Denis Tito en 2001, huit milliardaires ont séjourné dans la Station spatiale internationale. À présent, diverses compagnies proposent de voyager dans l'espace afin de pouvoir admirer la Terre et vivre des moments en apesanteur. On évoque aussi l'ouverture d'hôtels de luxe dans l'espace. Le rêve de voyager dans l'espace et se soustraire à l'attraction de la Terre n'est plus hors de portée : pour l'heure il ne concerne qu'une clientèle très fortunée. Pour combien de temps encore ?

L'augmentation de la mobilité des personnes va bien au-delà du seul domaine aérien. Avec l'étalement des villes, l'éloignement croissant entre les lieux d'habitat et d'emploi, l'essor des activités de loisirs et des « sorties », les individus se déplacent de plus en plus souvent. Tous motifs confondus, les personnes parcouraient en moyenne chaque jour de semaine 17,4 km en 1982 et 25,2 km en 2008. En 2005, chaque Français a parcouru en moyenne 16 600 km. La progression de la mobilité gagne tous les âges et augmente fortement chez les enfants et les personnes âgées de plus de 75 ans qui se déplacent plus souvent et plus loin. L'individu hypermoderne est de plus en plus mobile.

La voiture reste le moyen de transport le plus utilisé, mais son utilisation se réduit à mesure que se densifient les zones d'habitation. À présent, dans les grandes villes, davantage de personnes ont recours aux transports en commun, mais aussi au vélo, à la marche à pied, afin d'échapper à toute une série d'inconvénients bien connus. Il n'en demeure pas moins que la pratique du vélo en ville reste très limitée : la part de celui-ci dans les villes françaises représente en moyenne moins de 5 % de tous les déplacements mécanisés.

Là encore, la civilisation du léger est loin d'être achevée qui exige le développement des transports en commun mais aussi des infrastructures au niveau des pistes cyclables. Ce type d'aménagement est réclamé par 90 % des Français, de plus en plus sensibles aux problèmes de la pollution et des embouteillages. Plébiscite récent du vélo qui reste néanmoins un mode de déplacement peu pratiqué. Sur ce plan, la France est en « retard » par rapport à nombre de pays européens : déjà dans les années 1990, le vélo représentait 28 % des déplacements à Amsterdam et 26 % à Copenhague[15]. Cette large pratique ne tient pas à des facteurs culturels ou à des goûts particuliers des consommateurs du nord de l'Europe : elle est la

conséquence de politiques particulièrement volontaristes en faveur du deux-roues menées depuis des dizaines d'années. L'Allemagne, qui en 1999 présentait une situation comparable à celle de la France, a développé, non sans succès, un certain nombre de mesures en faveur du développement du vélo, dans quelques villes pilotes. La civilisation du léger exige pareilles politiques afin de favoriser l'essor de modes de déplacement plus fluides, d'une mobilité « douce », légère, durable.

L'individu hypermoderne n'est pas seulement un consommateur mobile ou nomade : il veut voyager avec de plus en plus de confort, de facilité et de divertissement. Les changements sont tels que l'on voyage maintenant avec le même confort que si l'on était chez soi. Les compagnies aériennes offrent toujours plus de prestations aux usagers : musique, films, jeux virtuels, connexion Internet. Les paquebots de croisière sont équipés de terrain de tennis, piscine, minigolf, piste de jogging, salle de fitness, thalassothérapie, cinéma, casino, boutiques, discothèque. La catégorie de l'aventure a cédé le pas au transport ludique : tout est aménagé pour que le voyage ne pèse pas sur la qualité de bien-être. Il ne s'agit plus tant d'aller plus vite que de privilégier une approche qualitative du temps de transport destinée à alléger l'expérience vécue du voyageur.

Sans doute, tous les consommateurs ne sont-ils pas égaux en matière de mobilité touristique. Ces dernières années, un Français sur deux n'est pas parti en vacances l'été pour des raisons financières. Plus d'un quart des enfants de 5 à 18 ans ne partent pas en vacances d'été. Certains vont à l'autre bout du monde, d'autres ne dépassent pas les limites de leur département. D'où l'opposition parfois avancée entre les infranomades défavorisés et les hypernomades mondialisés. Cette opposition a indéniablement une part de vérité, mais elle masque trop le phénomène majeur qui est la démocratisation de masse de la mobilité, la montée de l'hypermobilité sous-tendue par les instruments numériques, les offres de voyage en low cost, les nouvelles facilités de déplacement. Dans la civilisation du léger, tout le monde rêve de mobilité, fait des projets de vacances, veut se baigner dans tous les océans, visiter les sites célèbres, découvrir les grands musées du monde. Aujourd'hui, la tendance est de partir moins loin, moins longtemps, moins cher : mais on part plus souvent. Les jeunes voyagent de plus en plus, de même que les retraités. Au moins dans le domaine des communications électroniques et « dans les têtes », nous sommes tous des hypernomades. C'est si vrai qu'il est devenu

vaguement déshonorant, humiliant de ne pas voyager, d'être sédentaire. La révolution du léger rend de plus en plus insupportable d'être rivé à un lieu fixe.

Rire

L'individu contemporain ne consomme pas seulement à haute dose des objets, des images, des voyages, mais aussi du rire et de l'humour. Les talk-shows et émissions drôles sont plébiscités par des millions de téléspectateurs. Les spectacles des imitateurs, des humoristes femmes et hommes remplissent les salles. Dans la liste des personnes préférées des Français, les humoristes et les acteurs comiques figurent dans les premières places : en 2012, Florence Foresti a été élue Femme préférée des Français. Ces dernières années, les films français qui ont réalisé le plus d'entrées en salle sont des films comiques : *Bienvenue chez les Ch'tis* et *Intouchables* ont déplacé respectivement 20 et 15 millions de spectateurs. C'est ce qui a conduit Paul Yonnet à parler d'une époque « particulièrement retentissante de rires », d'une « planète du rire[16] ».

Bien sûr, les sociétés humaines ont toujours disposé de formes de divertissement sous le signe de la drôlerie, du récréatif, du non-sérieux. Mais à la différence du passé, le rire qui progresse est un rire de consommation, non le rire « communicatif » qui se déploie dans les interactions humaines, dans la proximité interpersonnelle : celui-là, tout indique qu'il est sur une pente déclinante. De retour du Brésil, Jean de Léry en 1578 rapporte, à son grand étonnement, que les Indiens rient sans cesse, « ils ne font que rire » et ce, à propos des moindres évènements[17]. On en est loin.

Les Français rient en moyenne 4,6 fois par jour, avec une fréquence qui diminue avec l'âge : un jeune de moins de 25 ans rit environ sept fois par jour, tandis qu'un senior ne rit que quatre fois par jour, 21 % des plus de 65 ans reconnaissent rire moins d'une fois par jour. Si l'on en croit certains sondages, la franche rigolade est en voie de régression : de vingt minutes par jour en 1939, nous sommes passés à six minutes au début des années 1980 et à quelque 60 secondes pour plus d'un tiers des adultes d'aujourd'hui. On rit si peu que notre époque voit se développer la « rigologie », les thérapies par le rire, les clubs de rire, les stages de yoga du

rire afin d'aider à vivre mieux, avec plus de légèreté. Le rire est devenu une thérapie, un sujet qui mobilise la science, une chose sérieuse destinée à nous délivrer des inhibitions, diminuer l'angoisse, chasser le stress, stimuler les processus de formation d'équipe. Tout se passe comme si la civilisation du léger voulait confirmer le mot de Raymond Devos : « le rire est une chose sérieuse avec laquelle il ne faut pas plaisanter » ! Quoi qu'il en soit, la culture fun n'est pas vraiment celle de la légèreté du rire.

On rit devant sa télé, mais l'espace public est peu joyeux, peu vibrant d'hilarité. Au bureau, dans la rue, dans les transports, dans les restaurants, les « gros » rires sont rares. Dans les fêtes, où entend-on rire à gorge déployée ? Où voit-on encore se déployer les farces et autres blagues ? Plus nos sociétés s'affichent sous le signe de l'humour, moins elles vibrent de fou rire. En lieu et place de l'explosion de rire, nous avons une légèreté de façade. Même les lycéens et les collégiens semblent préférer les communications par SMS aux grands chahuts d'autrefois. Il y a d'autant moins d'hilarité dans les liens interhumains qu'il y a toujours plus de rires provoqués par les spectacles médiatiques. C'est maintenant l'industrie culturelle qui prend en charge le rire des individus. La légèreté hypermoderne est moins spontanée que consommée.

La consommation comme fardeau

Si la société consumériste s'affirme sous le signe de la légèreté, elle est loin de réussir à façonner une vie à proprement parler insouciante. Le paradoxe est notable : plus l'ordre de la consommation est fluide, délivré des traditions et des impositions de classe, et plus une nouvelle pesanteur se fait sentir sur nos vies.

Les années 1950 ont représenté l'époque enchantée et triomphale de la consommativité euphorique : elle est maintenant révolue. Tandis que le marché envahit la presque totalité des aspects de l'existence humaine, se multiplient les méfiances, les protestations, les interrogations des consommateurs. Patienter dans les embouteillages, se garer en ville, faire ses courses au supermarché : tout cela tend à être vécu comme des moments de corvée. On décèle comme une fatigue du consommateur qui voit là un nouveau travail contraint. Les griefs sont innombrables qui dénoncent la monotonie des nouveaux espaces urbains, les paysages défigurés par les

hordes de touristes, les agressions publicitaires, la télévision « débile ». À mesure que l'ordre marchand colonise les expériences vécues, les insatisfactions et déceptions se multiplient, faisant obstacle à la légèreté d'être. À quoi s'ajoutent de nouvelles formes de culpabilité chez le consommateur s'accusant d'être incapable de résister à ses impulsions d'achat, de manger trop et trop mal, de perdre son temps devant les programmes « nuls » de la télévision, d'acheter des produits « inutiles » ou trop chers : le lourd, ici, l'emporte sur l'heureuse légèreté. La consommation moderne, longtemps assimilée à un ordre ludique et insouciant, a changé de tonalité.

Tout ce qui, dans le monde coutumier, allait de soi, tend à devenir problématique : disposant d'informations véhiculées par les médias, le néoconsommateur se montre plus vigilant, plus critique, il ne cesse d'évaluer les produits et les risques, mobilisant diverses connaissances pour effectuer ses achats. Téléphoner avec son portable, utiliser un four à micro-ondes, n'est-ce pas dangereux ? On s'inquiète au sujet des aliments transgéniques et on évite les produits polluants et les pesticides. Acheter implique maintenant actualisation des connaissances, informations, comparaison, choix « éclairés » : nous sommes à l'heure de la réflexivité consumériste qui, transformant la consommation en problème, en fait un objet de souci et d'interrogation.

Le travail du néoconsommateur se poursuit avec le *do it yourself* : c'est au consommateur de monter lui-même les meubles achetés en kit. Cette dynamique connaît un extraordinaire essor avec les nouvelles technologies de l'information et de la communication. Désormais c'est le consommateur lui-même qui installe ses logiciels sur son ordinateur, et si la connexion à Internet ne fonctionne pas, c'est encore lui qui doit réaliser, non sans mal ou panique, les tâches de réparation en s'informant auprès des services d'assistance. Dans les supermarchés, il pèse ses fruits et légumes et étiquette le prix ; pour ses vacances, il fait sur Internet ses propres recherches d'information en matière d'hôtel, d'horaires de transport, de prix, effectue lui-même les réservations. Partout l'hyperconsommateur contribue à la production des services en réalisant lui-même tout un ensemble de tâches. De plus en plus, l'hyperconsommateur est celui qui doit travailler pour pouvoir consommer : il tend à devenir *prosumer*, le coproducteur de ce qu'il consomme[18]. On dit souvent que la société

consumériste développe l'infantilisme du consommateur[19] : ne perdons pas de vue qu'elle exige surtout de celui-ci une sorte de « professionnalisme », un travail parfois éprouvant. L'hypermodernité se signale moins par la flambée d'une consommation légère et insouciante que par son recul.

Compter, s'informer, économiser

L'univers consumériste se présente comme une espèce de fête luxuriante qui, niant la rareté, vibre d'hymnes aux plaisirs des sens et aux divertissements démultipliés. La publicité, les magazines, les vitrines resplendissantes, les loisirs, tout invite au désir, à vivre tout de suite, « sans penser » : jouissez, vous paierez plus tard ; oubliez tout et partez au Club Med. C'est sous le signe de l'abondance heureuse, de la légèreté insouciante que se déploie l'hyperconsommation.

Force est de constater que cette image se trouve en contradiction avec une multitude d'aspects du vécu des consommateurs contemporains aux prises avec les difficultés matérielles du moment. Du fait d'une crise économique persistante, de nouvelles formes de paupérisme ont fait leur apparition dans les sociétés développées, les classes les moins favorisées voient se fragiliser ou décliner leur pouvoir d'achat et des proportions importantes de la population vivent maintenant sous le seuil de la pauvreté. Tandis que les besoins s'accroissent à grande vitesse, les revenus ne suivent pas au même rythme et les dépenses contraintes ou incompressibles (remboursement de prêt, loyer[20], énergie…) augmentent : entre 2001 et 2006, elles sont passées de 50 % à 70 % pour les ménages les plus modestes. Mécaniquement, la montée de celles-ci fait décliner la part des dépenses non contraintes, hédonistes, esthétiques, superflues. Dans ce contexte, la consommation, pour de larges fractions de la population, ne ressemble plus guère à l'image édénique délivrée par la publicité et le spectacle de l'abondance.

On voit ainsi des ménages obligés de réduire drastiquement leur budget de chauffage et couper dans leurs dépenses de santé et d'alimentation. Un nombre croissant de consommateurs courent sans cesse pour trouver les produits les moins chers ou en promotion, attendent les soldes, cherchent les invendus, utilisent les coupons de réduction, font du troc, vendent et achètent des produits d'occasion sur les sites Internet, revendent les

cadeaux reçus[21]. Les plus fragiles récupèrent les objets sur le trottoir ou dans les poubelles des magasins. Accompagnant ce mouvement, les magazines multiplient les guides de « combines », les plans malins pour dépenser moins. Tandis que les charges contraintes pèsent de plus en plus lourd, progresse le « consommateur malin » qui investit du temps et de l'énergie à la recherche de la bonne affaire, compare les offres, calcule en permanence afin de maîtriser son budget. Non pas une consommativité insouciante et impulsive, mais un « consomm'acteur » qui cherche à optimiser ses dépenses en profitant des « bons plans » et des « bonnes affaires ».

Pour les plus démunis, c'est la peur de ne plus pouvoir se chauffer, de manquer de l'essentiel, de ne plus pouvoir payer son loyer, d'être incapables de joindre les « deux bouts » qui domine. Plus largement, il y a la nécessité de faire des économies en permanence, dénicher la bonne information, s'informer et calculer. En lieu et place des achats ludiques et d'impulsion, c'est une consommation économe et calculatrice qui progresse, une consommation qui, délaissant le superflu, mobilise des expertises et des compétences en matière de produits, de lieux de vente, de canaux d'information. Aux antipodes de la légèreté futile et buissonnière, la consommation se déploie ici selon une logique de travail exigeant toute une série d'activités « professionnelles ».

Le recul de la frivolité s'observe particulièrement dans la consommation écologique et responsable, mais aussi dans la « consommation collaborative » fondée sur la mutualisation et le troc, l'échange et le don, la location, le prêt, la revente entre particuliers. Autant de nouvelles pratiques qui n'ignorent pas le plaisir et le loisir mais qui privilégient surtout le meilleur prix, l'optimisation de la dépense en raison des nouvelles contraintes budgétaires. La révolution du léger n'est pas extérieure à ce nouveau modèle de consommation qui repose sur l'usage d'Internet, ses plates-formes de vente ou de location entre particuliers, ses sites de covoiturage, d'auto-partage et jusqu'à la laverie de pair à pair. Ces nouvelles pratiques qui concernent maintenant près de la moitié des Français, ont des buts divers : dépenser moins, arrondir les fins de mois, mais aussi faire un geste pour la planète, lutter contre le gaspillage, s'entraider, recréer du lien social. Autant de motivations et de visées fort éloignées de la frivolité consommationniste. En utilisant les ressources du

Web et en privilégiant l'usage sur la possession, ce nouveau mode de consommation participe indéniablement de la révolution du léger : ce qui n'empêche pas qu'il s'accompagne d'une baisse de l'esprit de légèreté. Moins d'achats insouciants, plus de pratiques « intelligentes » et économes : telle est l'une des manifestations du nouvel esprit de la civilisation du léger.

En fin de compte, la profusion hypermoderne des biens ne crée que très inégalement et très imparfaitement un esprit de légèreté. Comme l'a remarquablement montré Marshall Sahlins, ce n'est pas dans les économies développées que se trouve l'insouciance du consommateur mais dans les premières économies de chasse et de collecte[22]. À l'âge paléolithique, les chasseurs, qui festoient sans compter et sans constituer de stocks de nourriture, font montre d'une étonnante nonchalance, d'une désinvolture à l'égard du lendemain, considérant que celui-ci leur apportera toujours de nouveaux festins. La civilisation moderne s'est donné pour but l'allègement des contraintes matérielles, mais le résultat est loin d'être à la hauteur de l'ambition. De fait, en matière d'insouciance, ce ne sont pas nos contemporains, mais les sauvages des économies primitives qui ont réussi à donner la première et unique grande leçon collective de légèreté envers les biens de subsistance.

Les nouvelles quêtes de légèreté

Tandis que progressent les consommateurs calculateurs, notre époque est contemporaine de l'essor de nouveaux désirs de légèreté. Autre temps, autre attente : la révolution ne mobilise plus personne, la politique est désutopisée et la consommation effrénée est porteuse de nombreuses déceptions. On rêve maintenant d'alléger nos vies sans pour autant se détourner vraiment de la société de consommation. L'individu hypermoderne n'affiche plus l'ambition de changer le monde, de fabriquer la société sans classes et l'homme nouveau : il veut « respirer », vivre mieux, plus « léger ». De là, la montée de nouvelles spiritualités, la recherche de nouvelles manières de consommer et de vivre rejetant les pressions matérialistes du « toujours plus ».

Les religiosités à la carte

Depuis la fin des années 1970, les sociétés occidentales sont témoins de la réaffirmation de nouveaux mouvements religieux, de nouvelles attentes et interrogations de type spirituel. Le bouddhisme, la mystique, les littératures religieuses, les sagesses anciennes rencontrent un notable écho. Pour tout un ensemble d'individus, les voies matérialistes du bonheur ne font que mener à une impasse. Un « changement de paradigme » est nécessaire, une libération s'impose qui passe par l'auto-perfectionnement intérieur, par des activités spirituelles et psycho-spirituelles. La vie bonne ne peut provenir des « choses » extérieures : elle exige une « sagesse », l'harmonie du corps et de l'esprit, l'expansion de la conscience, une approche globale de l'existence prenant en compte la dimension spirituelle. Changer le monde touche à ses limites : ce qui importe, pour tous ces courants, c'est de réinvestir la dimension de l'esprit, changer la conscience en l'éveillant à des potentiels inexploités.

On affirme souvent que ce regain d'intérêt pour le spirituel trouve son origine dans un « besoin de sens » annihilé par la sécularisation moderne. Mais que faut-il entendre par « recherche de sens » ? De fait, le yoga, la méditation zen, les disciplines bouddhistes et autres méthodes transformatrices de soi visent, au travers de diverses pratiques corporelles, à améliorer le bien-être senti et la qualité des expériences, à apporter une certaine sérénité, une légèreté dans le rapport à l'existence. Que recherchent les adeptes mystiques ésotéristes sinon le bonheur en ce monde, un mieux-être synonyme de plénitude, d'harmonie, d'accord avec soi ? Le « sens de la vie » ne se sépare plus de l'idée d'une vie, certes riche du rapport à autrui, mais aussi faite de mieux-être personnel. Avec la civilisation du léger, le sens de la vie se subjectivise, fonctionnant comme vecteur d'une existence personnelle meilleure et accomplie. C'est la réalisation de soi qui se trouve au principe tant des expériences des croyants proprement dits, que des nouvelles « religions sans Dieu[23] ». De la religion, on attend non plus le salut dans l'au-delà, mais une vie subjective et intersubjective meilleure ici-bas. Non pas une religion préparant à la vie éternelle, mais celle qui favorise l'harmonie et la paix intérieure, l'épanouissement complet de la personne, la joie d'exister. On a tout lieu de penser que la faveur dont bénéficient les courants spirituels est moins une expression d'un besoin de sens absolu que d'une quête d'allègement de l'existence.

C’est si vrai que chez les mystiques-ésotéristes, les croyances sont marquées par le flou, l’incertitude, l’ambiguïté : elles s’expriment sur le mode du « peut-être », du « pourquoi pas ». En même temps, la catégorie de vérité est seconde par rapport à celle du mieux-être et de l’expérience personnelle. L’important n’est pas la vérité en tant que telle, mais ce qui nous aide à mieux vivre, à résoudre pragmatiquement les problèmes existentiels[24].

À cela s’ajoute le fait que ces quêtes de spiritualité sont empreintes de mobilité, de volatilité, de flottement. Nous sommes entrés dans l’âge post-traditionnel ou désinstitutionnalisé du religieux marqué par le refus des vérités dictées par les grandes autorités religieuses, ainsi que par le bricolage individualisé et l’affectivisation de la foi, les conversions commandées par les choix personnels, les croyances sans appartenance ni participation. L’heure est aux religions à la carte, au zapping, au quant-à-soi religieux, à la subjectivisation du croire et de l’agir. Ainsi voit-on de plus en plus d’hybridations des traditions spirituelles d’Orient et d’Occident, du bouddhisme et du christianisme. On voit les nouveaux adeptes adopter sans cesse de nouvelles spiritualités, changer d’école et de gourous, passer d’une « offre spirituelle » à l’autre à l’instar du néoconsommateur volatil. *Homo religiosus* s’est coulé dans le monde d’*Homo mobilis* délivré du fardeau des impositions institutionnelles.

Les sagesses anciennes avaient pour but de délivrer l’homme de ses vains appétits. Pareille révolution dans le mode de vie exigeait des exercices spirituels répétés, une autodiscipline de fer, un entraînement rigoureux, des modes de vie ascétiques. On en est loin. Nous voulons la légèreté tout de suite, sans sacrifice, sans ascèse ni exercices spirituels envahissants. Quelques lectures, quelques séances de relaxation, un week-end spirituel : l’heure est à la sagesse à efficacité immédiate, une sagesse *light* en phase avec l’hyperconsommateur labile d’aujourd’hui. Les techniques ascétiques de renoncement au monde ont cédé le pas à des méthodes censées procurer tout à la fois réussite matérielle et calme intérieur, succès et sérénité, énergie et tranquillité. Bref, un bonheur intérieur qui n’exige plus d’ascèse, plus de renoncement rédhibitoire à quoi que ce soit d’extérieur (bien-être matériel, performance professionnelle, sexe, divertissements). L’individu aspire à la légèreté sans changer réellement de style d’existence. Alléger le vécu, mais sans effort spirituel permanent, sans discipline de vie ascétique,

sans perdre les avantages du monde moderne : à ce jour, le yoga et la méditation font florès chez les opérateurs de la City comme techniques *mindfulness* pour combattre le stress et l'épuisement au travail, augmenter la concentration, favoriser une productivité optimale. Par où le retour du religieux et des sagesses anciennes exprime moins un « changement de paradigme » que le prolongement de l'esprit d'efficacité et du consumérisme par d'autres moyens. Si les nouvelles religiosités promettent un état de légèreté intérieure malmené par la société performantielle, elles n'en adoptent pas moins son ethos profond.

Frugalité heureuse

De nouvelles attitudes envers la consommation expriment également l'aspiration à une vie moins pesante. Contre la course effrénée à la consommation, sont prônées maintenant la « sobriété heureuse » (Pierre Rabhi), l'autolimitation des besoins, le retour à l'essentiel. Tandis que le culte du « plus avoir » est battu en brèche, s'affirme la foi dans le recul de la prégnance de l'ordre marchand comme voie du « bien vivre » : moins de biens, moins de gaspillage, moins de vitesse. Un nouveau salut se cherche dans le dégonflement de l'obésité consommationniste : « moins et mieux », moins vite, moins de choses, l'heure est au détox, à l'allègement matériel, à « l'art de la simplicité ».

Nombre d'ouvrages plaident ainsi la cause de la décroissance et de la « frugalité heureuse », présentées comme voies permettant d'échapper aux catastrophes écologiques et aux impasses du développement infini. La spirale de la surconsommation doit céder le pas à la « simplicité volontaire », laquelle consiste à se débarrasser du superflu, à vivre avec moins de « choses », à se libérer au maximum des contraintes matérielles, à privilégier la qualité plutôt que la quantité, l'être plutôt que l'avoir, le partage et l'entraide plutôt que le chacun pour soi.

L'objectif n'est autre que se « donner de l'air » en désencombrant la vie matérielle. Marcher à pied plutôt qu'utiliser une voiture, moins prendre l'avion pour ses vacances, limiter sa garde-robe, faire durer les objets et non les renouveler sans cesse, louer plutôt qu'acheter, manger léger, privilégier la nourriture produite localement : il s'agit de sortir de la « toxico-dépendance » vis-à-vis de la consommation qui, accaparant notre temps et

nos désirs, ruine la qualité de vie et la relation aux autres. « Moins de biens, plus de liens » : grâce à la « sobriété joyeuse », nous pouvons gagner du temps, travailler moins, accorder plus d'attention à nos proches. L'esprit plus léger, nous pouvons « respirer » et mieux vivre. L'instrument de l'allègement de l'existence n'est plus le progrès techno-marchand, mais la réduction du poids de la consommation marchande pesant sur les existences.

Cette critique de l'hyperconsommation touche quelque chose d'indéniablement juste. Dans nos contrées, on achète toujours plus de biens, on bénéficie de toujours plus de loisirs : nous ne sommes pas plus heureux pour autant. L'escalade consumériste ne peut être tenue pour un authentique idéal de vie. Comme l'ont vu les sagesses anciennes, la vie bonne exclut l'excès, la démesure, l'escalade de l'inutile : elle se trouve dans la simplicité, la sobriété, l'allègement de l'esprit. La voie est juste et bonne qui valorise le « moins », le mieux, la qualité de vie.

Mais ce qui s'affirme comme mode de vie « raisonnable » a-t-il quelque chance de s'imposer à l'échelle du grand nombre ? La frivolité hyperconsumériste est-elle vouée à être supplantée par la « frugalité heureuse » ? Peut-on imaginer celle-ci en éthique dominante de l'avenir ? Disons-le : c'est très peu probable. Et ce, parce que la fièvre consumériste se rattache, au plus profond, non à des opérations de manipulation marketing, mais à l'état social démocratique, moderne et détraditionalisé, dans lequel se déchaînent la soif néophilique et le « mal de l'infini ». Les meilleurs esprits du XIX^{e} siècle ont souligné le lien étroit de la modernité avec le transitoire, le fugitif (Baudelaire), le changement perpétuel. Tocqueville note « le besoin continuel du nouveau » chez les hommes démocratiques : il leur faut « de l'inattendu et du nouveau, des émotions vives et rapides […] qui les tirent à l'instant d'eux-mêmes[25] ». Durkheim parle d'une « passion de l'infini » : dégagés des freins de la tradition, les appétits se déchaînent, les individus ne se contentent plus de leur sort et « rêvent à l'impossible », ils ont « soif de choses nouvelles, de jouissances ignorées, de sensations innommées[26] ». La passion moderne pour les nouveautés est fille de l'affaiblissement de l'autorité des règles sociales, elle s'enracine dans l'état social démocratique.

Comment croire un instant que cette passion du neuf, consubstantielle à la culture moderne démocratique, puisse demain s'évaporer ? Les

nouveautés marchandes, qu'elles soient matérielles, distractives ou culturelles, procurent des plaisirs fugitifs, allègent l'instant vécu, font oublier les tracas de la vie ordinaire, remplissent le vide, compensent les sentiments d'incomplétude. Dans ces conditions, les transformations qui voient le jour (écomobilité, écoconsommation, consommation collaborative) n'entraîneront certainement pas l'avènement d'une culture frugale post-consumériste généralisée. Rien n'arrêtera le tropisme néophilique et ce, parce qu'il s'enracine dans la détraditionalisation propre aux sociétés modernes et qu'il ne cesse d'être relancé par une culture hédoniste ainsi qu'un ordre économique fondé sur l'innovation perpétuelle. Ces phénomènes de fond, inséparables des sociétés de mobilité, empêchent d'imaginer la disparition de la passion du Nouveau.

Il est vrai, cependant, qu'on observe une demande croissante pour « consommer autrement », de façon plus soutenable, plus responsable : éviter le gaspillage, louer au lieu d'acheter, réparer plutôt que jeter, prolonger la vie des appareils. Déjà sont en place des *repair cafés* visant à contrer l'obsolescence programmée des appareils. Sur la Toile, des sites, des vidéos aident les particuliers qui souhaitent réparer eux-mêmes leurs matériels. Des lois existent qui imposent d'allonger la garantie des produits, par exemple, de six mois à deux ans. Des entreprises s'attachent à prévenir le gaspillage énergétique en améliorant la qualité et la robustesse des objets. D'aucuns annoncent le passage d'une économie de remplacement et de fourniture des produits à une économie de réparation et de fonctionnalité[27].

Autant d'évolutions souhaitables mais qui ont peu de chances de provoquer le déclin de l'attrait pour le Nouveau en général et l'avènement d'une culture post-consumériste. Conserver plus longtemps les objets matériels, soit, mais qui peut croire que les passions liées à la mode, lesquelles se déchaînent en Occident depuis quelque huit siècles, vont subitement s'évanouir ? Comment imaginer que les individus hypermodernes, nourris à l'hédonisme, puissent cesser d'être à l'affût de musiques et de films récents, d'aller au concert, de découvrir de nouveaux restaurants, de vouloir ressentir les plaisirs des jeux, des festivals, du tourisme ? Et louer, ce n'est pas cesser de consommer, ce n'est pas non plus renoncer au Nouveau. Le scénario qui s'annonce est que nous aurons davantage de souci de consommation durable, mais en même temps plus de consommation de services, de loisirs, de mode, de produits culturels.

Passion du tourisme, des spectacles, des instruments de communication, des soins du corps, des films, musiques, jeux et sports nouveaux : l'appétit des jouissances procurées par tout ce qui change n'est pas près de s'évanouir. Il y a beaucoup de naïveté à croire que la « sobriété heureuse » soit un modèle capable de faire muter le néoconsommateur avide d'offres et de plaisirs nouveaux. Pour le plus grand nombre, la valorisation actuelle de l'économie du partage et de l'échange est moins un idéal que de la nécessité faite vertu. Dans ces conditions, la généralisation sociale de la « frugalité choisie », la fin du « mouvementisme » et de la passion acheteuse relèvent du mythe. Pour longtemps encore, et quels que soient ses égarements, la recherche de l'allègement de l'existence passera par le consumérisme, ses plaisirs et paradoxalement son poids croissant.

Ralentir

Face aux diktats de l'urgence et de la performance, divers courants appellent à lutter contre l'accélération frénétique de l'époque, à prendre le temps de vivre, à savourer les moments vécus. Prolongeant le mouvement Slow Food apparu en 1986, de nouvelles voies s'affirment qui recherchent la qualité de vie par la décélération des rythmes quotidiens : slow money, slow management, slow city, slow sex, slow tourism, l'époque est à l'éloge de la lenteur, à la Slow Life attitude qui privilégie le mieux plutôt que le plus, l'être plutôt que l'avoir, la qualité plutôt que la quantité.

« Donner du temps au temps », non pour le ralentissement en tant que tel, mais pour mieux goûter ce que l'on fait, l'espace où l'on vit, les relations avec les autres. Pendant les Trente Glorieuses, l'allègement de la vie s'identifiait à la rationalisation techniciste du quotidien, à l'électrification et à la mécanisation des foyers, à la possession de tout un ensemble d'objets capables de faire gagner du temps, d'aller plus vite, plus loin avec moins d'efforts. Le changement par rapport à ce cycle est notable. Nous avons maintenant le sentiment que l'environnement technicien, loin de nous soulager, impose un tempo de plus en plus démentiel, une pression insupportable sur nos existences. Alléger la vie, ce n'est plus dès lors, réaliser plus vite les opérations du quotidien, mais au contraire décélérer, « lever le pied », respirer au rythme de la lenteur retrouvée : prendre son

temps, décongestionner les agendas, se déplacer à pied, rouler à bicyclette, mieux connaître ses amis, « réduire pour survivre ».

Les projets de ralentissement et d'allègement de la vie ont maintenant gagné l'espace urbain. Contre les villes tentaculaires et l'horreur des embouteillages, nombre d'agglomérations limitent la circulation des automobiles, donnent la priorité aux transports en commun et aux commerces de proximité, multiplient les zones piétonnes et les espaces verts, s'engagent à diminuer les déchets et limiter les grands centres commerciaux. L'heure est à l'utopie de la vie allégée dans une ville lente et verte.

Quel sera le destin de ces courants ? Est-ce une planète slow qui se dessine ? Ne perdons pas de vue que la charte « Slow City » ne s'applique qu'aux villes comprenant moins de 60 000 habitants, alors que la planète voit se multiplier le nombre de mégapoles. On dénombrait dans le monde, en 2005, 23 métropoles de plus de 10 millions d'habitants : on estime qu'il en comptera 36 en 2015. À l'échelle planétaire, c'est moins la ville « allégée » qui se profile à l'horizon que la ville hypertrophique. On rêve de slow city, mais c'est « la ville en mouvement » qui progresse, celle où l'on observe de plus en plus de trafics en tout genre, toute l'année, la nuit comme le jour, pour le travail comme pour les loisirs.

Les livres et articles se multiplient qui font l'éloge de la lenteur et prônent un rapport paisible au temps. Cependant, les consommateurs se montrent toujours plus impatients, ne supportent plus les files d'attente, veulent surfer toujours plus vite sur le Web en connexion 4G. Vive la marche, les randonnées, le vélo, le slow travel, mais en même temps le tourisme international ne cesse de s'accroître. Vivre plus lentement et plus simplement, « avoir moins mais mieux » : cet éloge contemporain du léger est excellent. Mais la vérité est que les Français achètent six fois plus de matériels électriques et électroniques que dans les années 1990. L'idéal de la slow life a toutes les chances de trouver de nombreux adeptes intermittents, en « contrat à durée déterminée », et aucune chance de s'instituer en modèle général de la vie.

L'individu hypermoderne est polychronique, il jongle avec les rythmes temporels, zigzaguant entre accélération et ralentissement, intensification et relâchement. La qualité de vie ne repose plus sur un seul vecteur, elle requiert, selon les moments et selon les arbitrages individuels, tantôt plus de

vitesse (transport, communication électronique…), tantôt moins de précipitation et d'halètement. Dorénavant, l'expérience de l'allègement de l'existence passe autant par la voie de la vitesse que par celle du ralentissement. Voici le temps de l'allègement désynchronisé, « éclaté », à la carte.

S'exprimer, créer

La recherche de nouveaux rapports avec la consommation n'est pas la seule voie où s'expriment les demandes contemporaines d'allègement de l'existence. On ne compte plus les gens qui filment, photographient, diffusent leurs vidéos sur la Toile. Les ateliers d'écriture, les sites de haïku et autres tanka ont le vent en poupe. Depuis les années 1970, la pratique en amateur d'un instrument et celle du théâtre ont doublé, celle de la danse a triplé. On est à l'époque où se répand le goût de créer et de s'exprimer, où l'écart entre professionnel et amateur tend à se réduire[28]. Il n'est pas exact d'assimiler la société d'hyperconsommation à une société de pure passivité, tant cet univers est contemporain d'une démocratisation de la passion de créer des images, de s'exprimer par l'écriture, la musique, le chant, la danse, le théâtre. Un certain désir artiste gagne des cercles élargis de la population.

Il faut rattacher ce phénomène à l'avènement de la nouvelle culture de l'individu célébrant les désirs d'autonomie, d'accomplissement et d'expression de soi. Le sacre des référentiels hédonistes et psychologiques a favorisé l'exigence de réalisation de soi au travers d'activités plus riches et créatives, singulières et personnelles. Un besoin d'autant plus fort que les grands engagements politiques ont perdu leur capacité à donner sens à l'existence. À l'évidence, la consommation tout comme le travail se montre incapable d'être à la hauteur des ambitions « supérieures » de l'individu hypermoderne. Parce que la consommation est passive, parce que le travail est trop souvent synonyme de monotonie, d'absence d'initiative, d'étouffement de la singularité individuelle, les individus cherchent dans les activités créatives la voie pour être eux-mêmes, accomplir quelque chose qui les passionne, qui les valorise aux yeux d'eux-mêmes et des autres.

Par où l'allègement contemporain de l'existence peut emprunter des chemins très différents, parfois opposés. L'un procure, avec la

consommation, un sentiment de légèreté épisodique et compensatrice. L'autre, qui relève de la création artiste, suscite une respiration d'un genre fort différent, associée qu'elle est à l'enrichissement de la vie, au bonheur esthétique, à la joyeuse transformation des formes évoquée par Nietzsche, fût-ce à un tout autre niveau. Pratique de la musique, de la danse, de la photographie : autant de manières d'échapper à l'existence lourde et routinière, de manifester un Soi unique sous le signe de la créativité, d'avoir le sentiment d'une vie personnelle plus riche. Dans la création esthétique, un type de légèreté se cherche, non par-delà le bien et le mal, mais par-delà la répétition fastidieuse de la vie professionnelle et l'insignifiance du quotidien consumériste.

L'insupportable légèreté de la consommation ?

Les demandes d'allègement de l'existence en vigueur dans le cosmos consumériste sont nombreuses. Mais comment interpréter ce phénomène ? Cela signifie-t-il que les dispositifs constitutifs du capitalisme de consommation exercent un poids insupportable sur nos vies ? Il est intéressant, à ce propos, de revenir sur le schéma de pensée qui organise le roman fameux de Milan Kundera, *L'Insoutenable Légèreté de l'être*. Selon Kundera, tandis que « la contradiction lourd-léger est la plus mystérieuse et la plus ambiguë de toutes les contradictions », tout ce qui est apprécié et vécu comme légèreté se transforme, à partir d'un certain moment, en son contraire : le libertin volage se métamorphose en amant fidèle, le culte de l'instant devient fardeau de la vacuité. Pareil renversement se retrouve à l'échelle du monde commercial et politique : le « kitsch », avec ses « images embellissantes », son divertissement frivole et superficiel, dessine un univers standardisé, répétitif, monotone – une légèreté fausse, sans densité d'être, synonyme d'oubli du monde réel, de l'histoire, de la vérité profonde de soi. La légèreté finit en non-sens, routine fastidieuse, poids écrasant. Telle est la pesanteur insoutenable, dramatique, de la légèreté.

« Que choisir ? La pesanteur ou la légèreté[29] ? » À cette hauteur de questionnement philosophique, les arguments ne manquent évidemment pas, qui peuvent conforter la vision de Kundera. Mais si l'on préfère une moins haute altitude et que l'on considère, au plus près du vécu, le poids qui accompagne certaines figures de la légèreté, les choses ne sont peut-être pas

aussi tranchées. Le consumérisme invite à remettre sur le métier l'idée de drame de la légèreté.

Qu'il y ait un poids de la légèreté consumériste est indéniable. Mais quel poids ? Quelle intensité ? Là est la vraie question, car la légèreté tout comme la lourdeur est affaire de degré. Toutes les choses pesantes et toutes les choses légères ne le sont pas d'égale manière. Poser la question de la légèreté et de la pesanteur sans prendre en compte leur degré est une facilité intellectuelle qui voile la complexité du problème. Il n'y a pas une légèreté mais des légèretés qui s'accompagnent de vécus différents : ne traitons pas le léger et le lourd comme des choses substantielles, toujours identiques à elles-mêmes. Ce sont, pour parler comme Bergson, des états de conscience qui se déploient avec des plus et des moins admettant de nombreuses nuances.

On peut certes souligner des oppositions rédhibitoires et des retournements paradoxaux : encore faut-il ne pas perdre de vue le monde tel qu'il se vit dans sa complexité. Soit la vie consumériste : que voit-on ? Y a-t-il renversement de la légèreté affichée en pesanteur écrasante ? La vérité est autre. Hormis les états extrêmes, l'expérience de la frivolité consumériste ne sombre qu'exceptionnellement dans l'horreur du pesant : la légèreté ne devient pas systématiquement lourde. De fait, ce que l'on observe à l'échelle du plus grand nombre, c'est moins le sentiment d'un fardeau que le désir du « toujours nouveau », moins la pesanteur que des désirs toujours plus nombreux, toujours plus divers et renaissants. Sans doute, la vie consumériste ne va pas sans le poids de diverses frustrations et insatisfactions. Mais toutes, à l'évidence, sont loin d'être « invivables ». Le plus souvent, les individus s'adaptent à leur situation matérielle, trouvent des satisfactions là où ils sont, avec ce qu'ils ont. Et lorsque monte l'ennui, c'est par une recherche d'un autre type de consommation qu'ils réagissent : la télé est fastidieuse, vive la tablette ! La consommation peut devenir pesante, mais souvent de manière provisoire et circonstanciée : les promesses de sa légèreté sont plus significatives que sa pesanteur. Le poids exercé par la société d'hyperconsommation est réel, mais il n'entre pas dans la catégorie de l'« insoutenable », il ne peut être assimilé à un fardeau insupportable rejoignant le « tragique[30] ».

On ne contestera pas, lorsque plus rien n'a de poids ni de sens dans la vie, qu'il puisse y avoir une « pesanteur de la légèreté ». L'absence de toute

profondeur de sens peut indéniablement peser lourd sur l'existence. Sauf que les sociétés de consommation et d'hyperconsommation ne coïncident nullement avec l'infinie légèreté d'un monde sans dimension de sens et de valeurs. Les sociétés hyperindividualistes continuent de se reconnaître très largement dans les principes de l'humanisme moral. Les grands impératifs de la morale (honnêteté, entraide, désintéressement, droits de l'homme, solidarité, respect des enfants, condamnation de la violence et de la cruauté), tout comme le sens de l'indignation morale ne sont nullement pulvérisés, comme en témoignent l'ampleur des dons secouristes et caritatifs, l'expansion du bénévolat, les multiples ONG, les organisations antiracistes. Un paysage social qui ne ressemble pas à un désert de valeurs morales. Même si les conflits de morale et les affrontements entre systèmes de valeurs se multiplient, le dissensus hypermoderne a des limites : il n'est nullement équivalent à un quelconque état de décadence nihiliste ou d'apesanteur morale.

Au vrai, le plus pesant, ce n'est pas la futilité consumériste mais la pauvreté réelle, le souci de manquer et de compter en permanence, l'élimination de toute frivolité, l'absence d'horizon et de futur. Ajoutons encore, que le plus lourd se trouve moins dans la légèreté du kitsch marchand que dans les conflits intersubjectifs, les insatisfactions du monde du travail, les blessures subjectives. L'idée selon laquelle le drame de nos contemporains n'est pas celui de la pesanteur mais de la légèreté, séduit par son aspect paradoxal : elle n'en est pas moins trompeuse. De fait, les jouissances frivoles de la consommation l'emportent sur les lourdeurs qui sont les siennes. C'est ailleurs, dans les domaines de la vie affective, professionnelle, subjective, les domaines chargés de sens existentiel profond, que le fardeau se montre le plus accablant.

Pas de retournement spectaculaire : le léger reste à bien des égards léger et le lourd, lui, pèse de plus en plus lourd. Il ne s'agit pas de dresser un panégyrique en l'honneur d'une légèreté auréolée d'une pleine positivité. Si la critique du consumérisme envahissant est nécessaire, elle l'est non du fait de sa pesanteur supposée, mais parce qu'elle ne suffit pas à réaliser une vie « riche ». Une vie humaine digne de ce nom ne saurait se ramener à cette dimension, tant manquent les autres horizons de l'existence. La légèreté consommationniste n'est pas indigne : elle est humainement pauvre lorsqu'elle devient règle de vie prépondérante et omniprésente.

La réflexion sur la légèreté doit s'employer à éviter de ramener cette question à l'expérience métaphysique ultime, lorsque les êtres sont comme des plumes qui voltigent parce que plus rien n'a de poids ni de sens. La vérité est que la légèreté est avant tout, on l'a vu, un besoin psychologique fondamental et universel, correspondant à la nécessité de se détendre, se divertir, diminuer les tensions de la vie. Sur ce plan, et quelle que soit sa « pauvreté » ou son insuffisance éthique, l'expérience de la légèreté est souhaitable et bonne. D'autant plus qu'elle ne se transforme pas systématiquement en fardeau : un voyage, un concert, une lecture[31], un repas entre amis, un spectacle distrayant, tout cela reste léger « pour toujours ». Même s'ils sont brefs, les moments de légèreté pure existent bel et bien. La légèreté n'est pas en soi porteuse d'expérience tragique : ce qui est tragique c'est non la légèreté de l'être, mais l'absence de légèreté.

---

1 Peter Sloterdijk, *Essai d'intoxication volontaire*, Paris, Pluriel, 1999, p. 165.

2 Jean Baudrillard, *La Société de consommation*, Paris, SGPP, 1970, p. 168-173.

3 Cité par Mikhaïl Bakhtine, *L'Œuvre de François Rabelais*, Paris, Gallimard, 1970, p. 83-84.

4 Pierre Hadot, *Qu'est-ce que la philosophie antique* ?, Paris, Folio/Gallimard, 1995.

5 Jean-Pierre Vernant, *Mythe et pensée chez les Grecs*, Paris, Petite collection Maspero, 1971, tome I, p. 114 ; tome II, p. 110.

6 Michel Hulin, *La Mystique sauvage*, Paris, PUF, 1993, p. 238-251.

7 Peter Sloterdijk, *op. cit.*, p. 171.

8 Jean Baudrillard, « L'Amérique ou la pensée de l'espace », in *Citoyenneté et urbanité*, Paris, Seuil, « Esprit », 1991, p. 156.

9 Jean Fourastié, *Les Trente Glorieuses*, Paris, Fayard/Pluriel, 1979, p. 47.

10 Neil Postman, *Se distraire à en mourir*, Paris, Flammarion, 1986.

11 Gilles Lipovetsky, *L'Empire de l'éphémère. La mode et son destin dans les sociétés modernes*, Paris, Gallimard, 1986.

12 Georg Simmel, « La sociabilité », dans *Sociologie et épistémologie*, Paris, PUF, 1981, p. 130.

13 Gilles Lipovetsky et Jean Serroy, *L'Esthétisation du monde*, Paris, Gallimard, 2013 ; également, et en rapport avec le cinéma : Gilles Lipovetsky et Jean Serroy, *L'Écran global*, Paris, Points Seuil, 2011.

14 Alvin Toffler, *Le Choc du futur*, Paris, Denoël, « Médiations », 1971, p. 258.

15 En 1991, la France comptait 8,10 % de cyclistes réguliers, contre 28,90 % en Belgique, 33,20 % en Allemagne, 50,10 % au Danemark et jusqu'à 65,80 % aux Pays-Bas.

16 Paul Yonnet, *Travail, loisir*, Paris, Gallimard, 1999, p. 200.

17 Georges Minois, *Histoire du rire et de la dérision*, Paris, Fayard, 2000, p. 266.

18 Sur ce point, voir les analyses de Marie-Anne Dujarier dans *Le Travail du consommateur*, Paris, La Découverte, 2008.

19 Voir Benjamin R. Barber, *Comment le capitalisme nous infantilise*, Paris, Fayard, 2007.

20 Le logement représente de nos jours 20 % du budget des ménages contre 10 % en 1960.

21 Dominique Desjeux, « Du consommateur malin au consommateur contraint », *Le Monde*, 23 octobre 2012.

22 Marshall Sahlins, *Âge de pierre, âge d'abondance*, Paris, Gallimard, 1976, p. 37-81.

23 Cf. le numéro spécial d'*Esprit*, « Le temps des religions sans Dieu », juin 1997.

24 Martine Champion, « Croire en l'incroyable : les nouvelles religiosités mystiques-ésotériques », dans Leïla Babès (sous la direction de), *Les Nouvelles Manières de croire*, Paris, Éditions de l'Atelier, 1996, p. 83-84.

25 Alexis de Tocqueville, *De la démocratie en Amérique*, t. 1, vol. II, Paris, Gallimard, 1961, p. 66 et 64.

26 Émile Durkheim, *Le Suicide*, Paris, PUF, 1979, p. 285, 287 et 304.

27 Philippe Moati met en avant le modèle d'une « économie des effets utiles » permettant d'économiser les ressources matérielles en intensifiant l'usage des biens, cf. « Refonder le modèle de consommation pour une nouvelle croissance », in *Une croissance intelligente* (sous la direction de Philippe Lemoine), Paris, Descartes & Cie, 2012, p. 217-257.

28 Voir Patrice Flichy, *Le Sacre de l'amateur*, Paris, Le Seuil, 2010.

29 Milan Kundera, *L'Insoutenable Légèreté de l'être*, Paris, Folio/Gallimard, 1989, p. 15.

30 Jean-Marie Domenach, *Le Retour du tragique*, Paris, Le Seuil, 1967, p. 233-253.

31 Maurice Blanchot évoque le « oui léger et transparent » de la lecture, *L'Espace littéraire*, Paris, Gallimard, « Idées », 1955, p. 261.

CHAPITRE II

Un nouveau corps

De même qu'on assiste à une révolution des objets, de même sommes-nous témoins d'une extraordinaire mutation du corps. Celle-ci est contemporaine de l'allongement de la durée moyenne de la vie, du recul des corps brisés par le travail, la faim et la souffrance, du corps libéré de la maternité subie comme un destin, du corps délivré du naufrage de la vieillesse, sauf à l'extrême fin de la vie. À travers cette révolution du corps, une nouvelle condition humaine s'affirme qui est l'une des expressions les plus significatives du projet moderne d'allègement de la vie.

Mutation du corps qui s'illustre également dans le regard que l'on porte sur lui, en particulier dans les attentes esthétiques qui sont les nôtres en matière de minceur et de jeunesse. Nombreux sont les phénomènes qui traduisent la puissance de cette nouvelle esthétique : cuisine légère, produits « allégés », fitness, phobie du surpoids, régimes amaigrissants, ce sont des pans entiers de la culture du corps qui s'alignent maintenant sur l'idéal de sveltesse.

Révolution du léger qui se manifeste encore dans les quêtes de plus en plus nombreuses de sensations icariennes au travers des nouveaux sports de glisse, mais aussi dans les demandes de mieux-être, de relaxation, d'harmonie du corps et de l'esprit. C'est par ce « travail » sur le corps sensible que se cherche la légèreté contemporaine.

Partout l'objectif est de chasser le gras, rendre les corps fluides, les alléger du pesant de la corporéité. L'âge hypermoderne voit le triomphe d'une culture trans-esthétique de la légèreté porteuse de jouissances aériennes, de rêves, mais aussi de cauchemars. Tandis que s'affirme la victoire symbolique du léger sur le lourd, montent l'obsession de la santé et la tyrannie de la « ligne », sources d'une nouvelle pesanteur. Telle est l'ironie de la légèreté des temps hypermodernes.

Un corps sans souffrance

Ne sous-estimons pas la légèreté qui est la nôtre, celle rendue possible par les progrès de la médecine et de l'hygiène, de la vaccination et des produits pharmaceutiques. Au XVIIIe siècle, l'espérance de vie à la naissance est de 25 ans, près d'un nouveau-né sur trois meurt avant d'atteindre la première année, un enfant sur deux ne parvient pas à l'âge adulte, 10 % des femmes en âge de procréer meurent à la suite d'un accouchement. Autrefois fréquente, rarement calmée, la souffrance physique touchait tous les êtres du haut en bas de la pyramide sociale. L'idéal était de supporter avec résignation la souffrance, dotée dans la religion chrétienne d'une valeur rédemptrice.

Ce monde est derrière nous. La deuxième moitié du XXe siècle a vu le spectaculaire recul des maladies autrefois mortelles, de même que l'essor des remèdes analgésiques ou antalgiques adoucissant la douleur au point de la faire disparaître d'une grande partie de la vie. Les femmes sont libérées des grossesses à répétition et de la souffrance de l'accouchement jugée autrefois inévitable. La moindre douleur apparaît comme un scandale, le plus souvent assez vite dissipée. Comme l'écrit Michel Serres, nous assistons à l'avènement d'un tout autre corps : voici le temps du bonheur du corps allégé de la peine physique quotidienne, libéré de la servitude millénaire de la souffrance et de la mort précoce. Il devient possible de traverser la vie sans jamais souffrir[1]. Sur ce plan, le léger ne cesse de gagner des points, car de quelle légèreté peut-on jouir, plié sous le poids de la douleur et de l'infirmité ?

Les progrès des soins médicaux, l'amélioration des techniques agricoles et de l'alimentation, l'expansion de l'hygiène, les politiques de vaccination ont rendu possible, à partir de 1800, l'allongement de la durée de vie

moyenne et une réduction considérable de la mortalité infantile. Ils ont permis de mieux soigner, mieux nourrir, mieux vêtir les classes les plus défavorisées. En cent cinquante ans, l'espérance de vie a doublé. De 1900 à la fin du siècle, celle-ci a augmenté de quelque trente ans. Tandis que depuis trois décennies, l'espérance de vie s'accroît de près d'un trimestre par an, la vieillesse n'a plus le même sens. Celle-ci, sauf en fin de vie, est de moins en moins synonyme de dégradation physique : nous vivons de plus en plus vieux sans avoir une vie de vieux, sans sentir le poids et les grandes misères de l'âge.

Le dynamisme et la mobilité étaient associés à la vitalité de la jeunesse : dorénavant, les retraités s'envolent aux quatre coins du monde, divorcent pour « refaire leur vie », font du sport à l'âge où leurs aïeux étaient déjà morts. Diana Nyad, âgée de 64 ans, a traversé à la nage, en un peu moins de 53 heures, les 170 kilomètres de mer séparant Cuba de la Floride. Au Japon, nombre de sexagénaires créent leur entreprise. On voit des surfeurs et des groupes de rap « vieux ». Un septuagénaire a réussi à gravir l'Everest, un autre a couru le marathon de Toronto en moins de trois heures. Des êtres qui vieillissent en restant sémillants, agiles, mobiles.

L'allègement de l'existence des seniors accompagne l'allongement de la durée moyenne de la vie : un processus qui ne fait que commencer, tant sont immenses les promesses de la maîtrise de l'ADN, de la médecine régénérative, des nano et biotechnologies. La victoire historique du léger signifie avènement d'un corps affranchi de la misère et de la souffrance, mobilité et disponibilité de soi jusqu'aux âges avancés de la vie[2].

Cela conduit à une remarque qui a son importance. Tandis que montent les inquiétudes relatives aux récents progrès technoscientifiques, il faut souligner avec insistance tout ce que ceux-ci apportent aux hommes en matière de légèreté d'être. Les écoles de sagesse et de spiritualité, en tant que thérapeutiques des passions, affirment que la guérison de l'âme et la liberté résultent d'un travail de soi sur soi, d'exercices spirituels, d'une transformation intérieure. Mais de quelle légèreté jouit-on lorsqu'on est accablé sous le poids de la souffrance physique ? Le courage du sage stoïcien face à l'adversité et à la souffrance est une chose, le sentiment de légèreté en est une autre. On peut souffrir et ne pas se plaindre, rester digne, « accepter ce qui arrive » ; mais on ne peut souffrir atrocement et ressentir la légèreté d'être. Il y a une limite aux pouvoirs de l'esprit pour échapper

aux maux qui nous assaillent : la souffrance physique le montre tragiquement. Souffrance du corps et légèreté de l'existence sont antinomiques. Ce sont les prouesses de la science et de la technique qui, nous délivrant de la souffrance du corps, apparaissent, sur ce plan, comme les meilleurs outils rendant possible une certaine expérience de la légèreté. Une légèreté qui, il est vrai, est peu ressentie, très vite oubliée une fois la souffrance disparue. Nous avons un corps délesté le plus souvent de la douleur : pourtant nous ne jouissons pas du plaisir de nous sentir légers.

Santé et médicalisation

Qui plus est, cette légèreté a un prix. Dans les sociétés hypermodernes, la santé devient une préoccupation omniprésente, une obsession, une thématique présente quotidiennement, tant dans les conversations ordinaires que dans les médias. Tandis qu'un nombre grandissant de domaines, autrefois extérieurs à l'action des professionnels de la santé, sont investis par l'expertise médicale, ce sont les manières de vivre et la consommation quotidienne qui se médicalisent à grands pas. Dans pareil contexte de médicalisation de la société, les phénomènes décrétés porteurs de risques ne se comptent plus : OGM, ondes du mobile, du micro-ondes et des éoliennes, tabac, soleil, sucres, graisses, acariens, qu'est-ce qui aujourd'hui n'est pas perçu comme menaçant ? C'est ainsi que la science et l'information médicale ne cessent de faire reculer l'insouciance tranquille des individus.

En vue de leur santé, les individus corrigent et réorientent les comportements quotidiens et leur mode de vie. La médecine ne se contente plus de soigner, il s'agit maintenant de prévenir les maux, d'informer sur les risques encourus, d'inciter aux contrôles de santé et aux dépistages des maladies. Avec la nouvelle place dévolue à la médecine préventive, tout est fait pour inciter les bien-portants à changer les comportements porteurs de risques, à faire des exercices d'entretien, à se surveiller régulièrement[3], à se conscientiser. À l'ère de la médicalisation, le rapport insouciant et léger au présent vécu doit céder le pas aux attitudes de prévention, de surveillance, de correction des facteurs de risques. Plus nous bénéficions d'un long état de santé, plus s'imposent les tests et examens médicaux et plus montent les sentiments d'insécurité et les attitudes de vigilance. Il s'agit moins de jouir de la vie comme elle va que d'intervenir en amont des maladies. Avec la

médicalisation de la vie, c'est moins le *carpe diem* qui se diffuse que sa régression.

Nous ne sommes qu'au début de ce processus qui devrait encore s'intensifier avec la diffusion des téléphones mobiles intelligents et les progrès du *cloud computing*. Déjà certains smartphones sont équipés afin que puissent s'afficher les électrocardiogrammes sur les écrans portables des patients. Les sujets souffrant d'une pathologie cardiaque pourront enregistrer eux-mêmes leur fréquence cardiaque, les stocker dans un *cloud*, l'envoyer par email à leur médecin. Des smartphones peuvent afficher le taux de glucose sanguin, calculer la masse graisseuse et le niveau de « stress physiologique », rappeler la prise de médicaments. Avec les dispositifs ultraportables de la médecine, les patients pourront davantage prendre leur santé en main, gérer leur maladie au quotidien, se surveiller en temps réel, mesurer leur glycémie et leurs propres données physiologiques. On avance vers une « prévention personnalisée » et mobile qui accentuera encore la médicalisation des existences[4], l'avènement d'un *homo medicus* se prenant plus et mieux en charge et intervenant en amont de l'apparition des situations critiques. Nous vivons plus longtemps et en meilleure santé, mais cet immense bénéfice se paie d'une plus grande anxiété, d'une pathologisation grandissante de soi.

La dynamique de la technoscience et du marché nous a délivré des grandes souffrances et des misères, la profusion s'étale, et cela est indéniablement une victoire du léger sur le pesant de la vie. Pourtant, chacun de nous a le sentiment que sa vie propre est toujours lourde, difficile, insatisfaisante. Les expressions de la peine à vivre, les dépressions, anxiétés, addictions, suicides, la consommation de médicaments psychotropes sont sur une courbe ascendante. Alors même que resplendit l'euphorie du bien-être matériel, le mal-être subjectif poursuit invinciblement sa course, remettant à toujours demain la légèreté d'être.

Détente et harmonie

Le corps hypermoderne se signale également par des pratiques[5] et des styles de vie nouveaux. Même si la médecine et la chirurgie montrent chaque jour leur pouvoir de faire reculer la souffrance, elles ne suffisent pas à répondre aux nouvelles exigences de légèreté des individus. L'essor des

méthodes et des activités se rattachant à ce qu'on appelle le « mieux-être » en témoigne. Parce qu'elles promettent de soulager les tensions, d'échapper au stress, de restaurer le calme, l'équilibre intérieur, l'harmonie du corps et de l'esprit, les techniques du mieux-être s'imposent comme les nouveaux viatiques de la légèreté d'être. Désormais, l'obsession de la légèreté objective (la minceur) se double de la recherche d'une légèreté sensitive, subjective, synonyme d'un bien-être tout à la fois physique et psychique. Cette quête de légèreté est tout sauf immatérielle, elle fait appel aux ressources du corps sensible mobilisé en vue de l'équilibre intérieur.

Depuis les années 1980, les pratiques du mieux-être connaissent un succès grandissant. L'offre est immense : du yoga au tai-chi-chuan, du qi gong au reiki, de l'eutonie à la gymnastique holistique, on ne compte plus les méthodes destinées à retrouver un sentiment de paix intérieure, favoriser l'harmonie mentale et physique. Relaxation et sensation d'apaisement également par la voie des multiples techniques de massages, du shiatsu à la réflexologie plantaire, du massage californien au massage thaï. Des massages non pas thérapeutiques mais « bien-être », qui contribuent à se détendre, obtenir un soulagement du stress, un allègement des tensions.

La quête de légèreté se lit encore dans l'engouement dont bénéficient les spas, hammams, saunas, jacuzzis, jets hydromassants et autres séances d'aromathérapie et de musicothérapie, de vinothérapie et de chromathérapie. On compte 20 000 spas dans le monde, fréquentés par quelque 150 millions de personnes. Autant de lieux et de techniques qui ont pour vocation d'apporter calme, relaxation, sensation d'allègement. Même le « fitness » tend à se transformer en *wellness*. Depuis une vingtaine d'années, les aspirations des personnes qui fréquentent les salles de remise en forme sont plus tournées vers la santé, l'entretien et la décompression que vers la musculation. De plus en plus « forme » devient synonyme d'harmonie et bien-être.

On ne peut certes pas détacher cette aspiration à la légèreté-bien-être des nouveaux modes de vie et de l'organisation du travail marqués par la vitesse, le manque de temps, le stress croissant dans l'entreprise, les multiples pressions de la vie quotidienne. Le culte du mieux-être est ainsi souvent présenté comme une réaction ou une compensation face à l'essor de la société de performance : lorsque le surmenage et la course du temps se généralisent, le besoin de décompresser devient inévitable.

Mais si les diktats de l'efficacité jouent un rôle non négligeable, ceux-ci ne peuvent expliquer à eux seuls le phénomène. Les pratiques du mieux-être ne se développent pas « mécaniquement » à partir des dégâts subjectifs provoqués par l'activisme productiviste : elles expriment la nouvelle importance qu'ont prise les valeurs hédonistes, les aspirations au bien-être, le goût du soin de soi. Nos sociétés ne reposent pas seulement sur le principe de performance, mais aussi sur la valorisation du corps et de ses plaisirs : le culte du mieux-être n'est que l'une des manifestations de cette culture hédonistique. C'est comme source de mieux-être que toutes ces pratiques sont recherchées et non seulement comme des sortes d'antidépresseurs destinés à « remonter le moral ». Le sacre du mieux-être tient autant à l'ampleur du surmenage qu'à la nouvelle légitimité dont bénéficient l'écoute de soi, les jouissances sensitives, le désir de se « sentir bien dans son corps et dans sa tête ». Massages, sauna, bains californiens, autant de techniques qui sont certes prisées comme moyens pour se requinquer, mais aussi pour les plaisirs polysensoriels qui accompagnent le sentiment d'être léger et en forme. En ce sens, le « mieux-être » traduit la montée d'*homo aestheticus* au sens étymologique du mot (sensation, perception), la consécration de l'esthétisation des goûts, de la consommation et des modes de vie typiques de l'individualisme contemporain. À l'âge hypermoderne s'affirme un individualisme néonarcissique autant obsédé par l'image normée du corps léger que par le désir de trouver les plaisirs procurés par la sensation de légèreté physique et intérieure.

Au principe du culte narcissique du mieux-être, se trouve une quête de qualité des expériences vécues. Ce n'est ni la passion de l'émancipation individuelle ni la « quête de sens » qui portent dorénavant les désirs de légèreté, mais l'exigence de la qualité de vie, la qualité des moments de la vie au présent. En ce sens, la poussée des passions de légèreté est inséparable du grand basculement de l'ordre du temps caractéristique de l'hypermodernité ayant institué la primauté du présent social et individuel. C'est lorsque le présent s'impose comme l'axe temporel dominant que montent les désirs de légèreté-bien-être : ils sont l'enfant de notre système référentiel présentiste plus encore que de notre culture performative.

La glisse ou la revanche d'Icare

Longtemps, la danse est apparue comme la pratique par excellence illustrant la lutte victorieuse du corps contre la pesanteur. Nous sommes au moment où d'autres activités donnent au désir de légèreté une nouvelle chance de concrétisation. Il s'agit de tous les sports de « plane », aériens et ludiques qui, depuis les années 1980, s'attachent, non sans succès, à défier la gravité.

À l'inverse des sports classiques centrés sur la confrontation, la compétition et la performance chiffrée, les sports dits de glisse se caractérisent par la recherche des sensations vives, du vertige, des émotions, loin des cadres réglementaires et des contraintes normalisantes. Une nouvelle culture sportive s'est affirmée dont l'objectif n'est plus la victoire sur l'autre, mais le fun, l'« éclate », la beauté des figures gestuelles. Non plus tant le primat de la force, mais l'esthétique du mouvement, la stylisation des pratiques, la « qualité artistique des gestes » : l'important n'est plus seulement l'efficacité des gestualités, mais leurs qualités formelles ou esthétiques, la perfection de la pratique, la sensation intime de beauté.

Les acteurs de la glisse ont pour dénominateur commun de chercher à « s'envoyer en l'air », à décoller des surfaces, à jouer avec la loi gravitationnelle : à cet égard, on a parlé justement de pratiques et de recherches icariennes[6]. Remonter sur la crête d'une vague (surfeur), décoller de l'élément liquide (planchiste), gagner de l'altitude (vélideltiste), planer dans le ciel (parapentiste), effectuer des figures en l'air *(half-pipe)*, autant d'activités marquées par l'envol, visant à faire triompher le haut sur le bas, beaucoup plus qu'à se « distinguer » vis-à-vis des autres. À l'affût de sensations et de vertiges ascensionnels, le glisseur est davantage son propre spectateur qu'un spectacle tourné vers les autres[7]. Et le roller qui glisse sur le trottoir en se faufilant entre les piétons, enchaîne ses courbes aériennes comme s'il planait au-dessus du bitume. Même les basketteurs qui « smashent » sont appelés des *skywakers* (marcheurs du ciel) : *come fly with me*, propose Michael Jordan, surnommé « Air Jordan », à ses admirateurs[8]. Décoller de l'asphalte, de la falaise, de la mer, de la neige : les néoglisseurs donnent consistance au rêve icarien de se libérer de la pesanteur. Autant de néosports qui relèvent bien d'une esthétique ou plus exactement d'une trans-esthétique de la légèreté en ce qu'ils mêlent efficacité et beauté, sport et élégance gestuelle, risque et harmonie avec les éléments, exploit et

esthétique, mode et *feeling*, jeu et défi aux forces naturelles, sociabilité et sensations euphorisantes.

Pratiques aériennes, « magiques » disent certains, mais qu'il faut éviter d'assimiler à des « formes de spiritualité[9] ». Alice Chalanset soutient que « l'aspiration à la légèreté serait le pressentiment d'un monde où reviendraient en force les valeurs spirituelles, pas nécessairement religieuses, philosophiques aussi. Le culte du light exprimerait maladroitement[…] la revendication des droits de l'esprit, des droits de l'âme au sens, à l'idéal, au rêve d'un ailleurs[10] ». On peut en douter. Ici, point de « culture de l'âme », mais une culture ludique des sensations, du fun, de l'« éclate » et rien de plus. Les adeptes de la glisse recherchent des sensations vertigineuses, à sentir leur corps, à vibrer, à s'enivrer, non à élever ou « augmenter » leur conscience : c'est une activité hédoniste, intime et sensorielle, délestée de toute finalité sociale, politique ou éthique qui s'affirme dans le ciel, sur les vagues ou sur la terre. La légèreté planante est désirée pour elle-même, en tant qu'ivresse dionysiaque procurant la jouissance synesthésique de se libérer de la pesanteur, d'échapper aux cadres lourds de notre condition : la jouissance d'une « quatrième dimension[11] ». Loin des visées spirituelles, l'activité du néoglisseur est une manifestation de l'individualisme trans-esthétique.

Avec son ironie dévastatrice, Philippe Muray s'en est pris plus d'une fois au « crétinisme à roulettes », aux néopatineurs dans la ville, présentés comme symptomatiques d'une post-histoire dématérialisée et disneylandisée. Par son activité planante, le rolleriste ne fait qu'illustrer le processus de liquidation des conflits, des contradictions et affrontements du monde réel-historique. Au cosmos tragique de l'Histoire succède un univers en apesanteur, une espèce de parc d'attractions juvénophile où glissent des patineurs célestes « asexués et zéphirisés[12] ». Plus rien de réel, seulement des « planeurs béats » et « angéliques », des glisseurs « morts-vivants », dans un monde qui n'est plus un monde, mais une culture de flux « immatériels et hallucinatoires ».

Le talent iconoclaste de Philippe Muray ne doit pas cacher la faiblesse de l'analyse. Il n'est pas vrai que sports de glisse et surf sur Internet témoignent de l'avènement d'un même monde fluide, lisse, dématérialisé (« patin en ligne »). Les néosports ne sont pas immatériels et célestes : l'analogie entre le surfeur et l'internaute trouve vite ses limites. D'abord,

les sports extrêmes se paient au prix de la vie, tant les risques y sont immenses. Ensuite, si le spectacle est fluide, cela ne veut pas dire qu'il n'y ait pas d'obstacles « matériels », de résistances, d'apprentissages difficiles et indéfiniment recommencés. Le corps se trouve toujours aux prises avec le réel, non sans efforts, victoires et échecs : si le combat avec les forces de la nature n'apparaît pas, il n'en est pas absent. La légèreté est ici semblable à celle obtenue dans le chef-d'œuvre artistique où tout semble réalisé sans travail besogneux. Le travail transformateur de soi, la négation de ce qui est ne sont nullement annihilés dans l'immédiateté festiviste, ils persistent dans et au travers de la légèreté trans-esthétique[13].

Il n'y a pas à vouer aux gémonies la légèreté hypermoderne qui s'incarne dans des corps aériens livrés à des rythmes sensitifs, libres et esthétiques. S'il y a une « mauvaise » légèreté commandée par les diktats abusifs du marché et de la mode, il est aussi une « bonne » légèreté libre et enivrante, où se mêlent l'apollinien et le dionysiaque. Car l'ivresse ou l'extase dionysiaque de l'envol ne se réalise pleinement que par l'activité apollinienne de maîtrise exercée sur les éléments. On doit penser la légèreté trans-esthétique du corps comme ce qui fait signe en quelque sorte à ce que Nietzsche appelait le « grand style ». À cet égard, la jouissance de la légèreté trans-esthétique signifie moins infantilisme festif que domination sur soi, volonté victorieuse, perfection idéale des gestualités. C'est dans une synthèse d'« éclatement » subjectif et de « belle forme » que s'accomplit le ravissement aérien de la glisse.

De la finesse à la minceur

C'est également le culte de la minceur qui signale, avec une particulière prégnance, la révolution du léger appliquée au corps. L'obsession de la minceur se généralise dans toutes les couches sociales, concerne tous les âges et n'est plus étrangère aux hommes. Les top-modèles affichent leur silhouette filiforme, les industries alimentaires allègent tout un ensemble de produits, la médecine et les exercices physiques déclarent la guerre au surpoids, la chirurgie esthétique réduit, aspire, élimine tout ce qui apparaît comme un trop de volume adipeux. Alimentation et mieux-être, beauté et santé ne se conçoivent plus sans les vertus du corps léger.

L’époque contemporaine n’est certes pas la première à valoriser les formes longilignes. Toutefois, à l’échelle de la longue durée historique, le phénomène est rare et relativement récent. Pendant des siècles et des millénaires et dans la plupart des civilisations traditionnelles, la luxuriance des chairs est valorisée, parfois « obligatoire ». Au Cameroun, le chef des Bangwas est engraissé pendant plus de deux mois au début de son règne, son poids volumineux conditionnant la prospérité du groupe. Dans les régions du monde les plus diverses, les femmes fortes, sauf dans les cas d’extrême grosseur, suscitent désir et admiration, les formes plantureuses étant indices de fécondité, d’opulence, de beauté. Manger gras et à satiété, absorber de grandes quantités de nourriture est censé donner force, vigueur, beauté[14].

Si l’Occident n’a pas connu de pratiques d’engraissement de ce genre, il a loué les nourritures démesurées, les rondeurs des corps, la corpulence des hommes, les hanches larges des femmes. Au Moyen Âge, ce sont les nourritures riches et grasses, les ripailles plantureuses, les bombances qui sont les plus appréciées en tant que signes de vie noble. Tandis que la grosseur est valorisée, la femme maigre fait horreur qui rappelle la famine, la peste, la pauvreté, la mélancolie : la femme belle est décrite comme « grosse et grasse ». Au moins jusqu’au XIX^e^ siècle, les rotondités et les chairs pulpeuses vont bénéficier d’une image positive. Balzac déclare dans sa *Théorie de la démarche* : « La grâce veut les formes rondes », et Brillat-Savarin, en écho : « La beauté consiste surtout dans les rondeurs des formes et la courbure gracieuse des lignes[15]. »

Cela n’a pas empêché la valorisation des profils élancés. À partir du XIII^e^ siècle, la finesse de la taille et les seins menus deviennent des critères de beauté féminine. La Renaissance promeut la légèreté du paraître, la prestance, l’allure du courtisan contre la valorisation des pesanteurs accompagnant la société guerrière. Au début du XVI^e^ siècle, Cranach se rend célèbre avec ses Muses et Vénus aux corps grêles et sinueux, aux petits seins et bassin étroit. Dans cette foulée, aux XVI^e^ et XVII^e^ siècles, les stigmatisations des « grosses créatures » s’accentuent ; les mots se multiplient qui spécifient les différents degrés de grosseur et rondeur (rondelet, dodu, ventripotent, grassouillet, ventru, embonpoint). Les médecins mettent davantage en garde contre les dangers liés aux excès graisseux. Même si la maigreur féminine est jugée toujours autant

inesthétique, les épaisseurs et volumes commencent à perdre leur prestige, la crainte de grossir s'affirme davantage. Un nouveau modèle du corps s'affirme dans lequel le gros se charge de valeur négative, associé qu'il est au grossier, au vulgaire, au peuple[16].

Les traités de beauté de la Renaissance célèbrent les tailles minces et l'étroitesse de ceinture des femmes, la beauté du ventre ferme, lisse et plat. Afin d'éviter les chairs alourdies, il est recommandé un certain type d'aliments, parfois même de la craie ou du vinaigre, les acides étant censés détenir un pouvoir amaigrissant. Au XVIII^e siècle, tandis que la gloutonnerie n'est plus à la mode et que la cuisine s'allège, rien n'est pire pour une femme que d'apparaître comme une « dondon[17] ».

L'idéal de légèreté s'aiguise encore au XIX^e siècle[18]. Le courant romantique fait l'apologie de la maigreur, du teint blafard, de l'air immatériel et vaporeux : ce qui était marque de pauvreté apparaît comme un idéal esthétique. Au cours de la seconde moitié du siècle, la lutte contre le poids gagne en intensité. La pratique de la pesée s'accentue pendant les cures. Les publicités pour réduire le ventre et les hanches se diffusent, les régimes amaigrissants et les cures thermales se multiplient à la fin du siècle. L'exigence d'affinement se précise qui s'accompagne de chiffres et de mesures. Il ne s'agit plus seulement d'être svelte : des proportions, des chiffres sont donnés. Mais la finesse n'est pas la minceur telle que nous l'entendons, la beauté féminine ne se concevant pas sans le charme du moelleux et du pulpeux[19].

L'esthétique de la « ligne »

Il faut attendre les années 1910-1920, pour que se déploie la vraie révolution moderne de la légèreté, la mutation instituant le principe d'une minceur féminine impliquant le corps dans son ensemble. Dès lors, il ne s'agit plus de masquer les épaisseurs par le corset ou d'autres ruses artificielles, mais d'affiner le corps, réduire objectivement les rondeurs, lutter contre les grosseurs, carrément « maigrir » : non plus une stratégie de dissimulation[20], mais un travail d'allègement réel du corps féminin. La légèreté passe du monde de la théâtralité mondaine à celui de l'opérationnalité et de l'efficacité modernistes.

Tandis que l’excès de poids est présenté comme dangereux pour la santé et incompatible avec la beauté féminine, les balances individuelles pour se peser font leur apparition dans l’Amérique de l’entre-deux-guerres. À partir des années 1920, est célébré un modèle d’esthétique féminine qui magnifie les jambes longues et nerveuses, les ventres plats, les profils élancés et effilés. La légèreté prend une nouvelle signification : celle-ci n’est plus célébrée au nom de la fragilité et de la délicatesse naturelle attribuée à la femme, mais comme signe de dynamisme, de mobilité, de contrôle de soi. La valorisation des appas féminins traditionnels cède le pas à une « ligne » étroite et sans taille, à un corps élancé et droit. Tandis que l’impératif est de maigrir à tout prix, la grosseur devient plus souvent objet de moquerie. C’est l’époque où la duchesse de Windsor lance sa fameuse sentence : « Une femme n’est jamais trop riche, ni trop mince. »

Le point est à souligner. La nouvelle esthétique de la légèreté s’est imposée, non tant en raison des prescriptions médicales que des injonctions de la mode, des images du cinéma et des nouvelles pratiques liées aux sports et aux loisirs de plage. Les stars et les mannequins font rêver qui affichent leur ligne élancée et fluide. Les miss qui se présentent dans les concours de beauté révèlent également la promotion sociale de l’idéal d’amincissement. Plus généralement, les poids et mesures qui envahissent les magazines signalent l’obsession nouvelle des mensurations chiffrées, d’une beauté mesurée, d’un idéal corporel de plus en plus difficile à réaliser et qui appelle des actions correctrices : pour une femme mesurant 1,60 mètre, le magazine *Votre Beauté* conseille en 1929 le poids idéal de 60 kilos et de 51,5 kilos dix ans plus tard.

L’obsession de la minceur

En dépit de la révolution esthétique du début de siècle, jusqu’aux années 1960, la maigreur est restée signe de « mauvaise santé », les formes généreuses du féminin sont valorisées et nombre de stars des années 1950 sont encore « rondes ». Mais à partir des années 1960-1970, la culture de la minceur franchit une nouvelle étape : elle entre dans sa phase hypermoderne marquée par les logiques d’excès et la formidable expansion sociale des désirs et des pratiques d’amaigrissement. Avec cette

intensification de l'idéal de minceur, une des figures exemplaires de la civilisation du léger est en place.

Mensurations

En témoigne le succès des mannequins brindilles telles Twiggy, Penelope Tree, Jean Shrimpton : en 1966, Twiggy pesait 41 kilos pour 1,69 mètre. Dans la période récente, Kate Moss mesure 173 centimètres et pèse 53 kilos, Ana Carolina Reston mesurait 1,74 mètre et pesait 40 kilos. Les mannequins faméliques, filiformes, aux joues creuses, sont devenus des modèles esthétiques : la mode en vient à célébrer la beauté d'un corps ayant un poids inférieur à un IMC[21] considéré comme normal. On est au stade de la légèreté superlative, jusqu'au-boutiste, extrême[22]. Avec les mannequins squelettiques ou « anorexiques », la légèreté obéit à une logique hyperbolique et publicitaire, typique de l'hypermodernité. La légèreté a rompu les liens qu'elle pouvait entretenir avec la douce fluidité du corps, avec la grâce de l'élégance : elle est entrée dans le règne du choc, du hors-limite, de l'hyperspectacle.

L'évolution des mensurations des gagnantes au titre de Miss America témoigne également de l'intensification des critères esthétiques de la minceur. Si les gagnantes des années 1920 pesaient en moyenne 63,5 kilos et mesuraient 1,73 mètre, celles du début des années 1980 pesaient 53 kilos pour 1,76 mètre. À l'aune de cet idéal de beauté, même Marilyn Monroe paraît « enrobée ». La silhouette en « sablier » (forte poitrine, taille fine, hanches relativement larges) a été détrônée par le look juvénile, tonique, dynamique et parfois « anorexique » : joues et hanches creuses, côtes apparentes. Il ne s'agit plus d'être svelte, mais maigre, absolument mince, transparente, grâce à des régimes drastiques et des exercices physiques.

Manger léger

Tandis que les moyens techniques destinés à réaliser l'idéal de minceur deviennent pléthoriques, les demandes de légèreté explosent. Pour preuve, la démultiplication des régimes de même que la vogue de la nourriture légère dans les assiettes. À partir des années 1970, s'est mis en place ce que

Claude Fischler appelle la « lipophobie », se caractérisant par l'exécration de la graisse et la lutte sans merci menée contre celle-ci[23]. Dans ce contexte, on voit se réduire la consommation de viande rouge[24], d'œufs, de beurre, de sucre ; sont privilégiés les sauces légères[25], la viande de volaille, le poisson, les légumes. On est entré dans un temps où la peur esthétique de prendre du poids a pris le pas sur l'angoisse millénaire de la famine. Il faut manger moins « riche », non pour éviter d'être trop gros, mais pour être en bonne santé et svelte, sans trace d'adiposité.

Le spectaculaire développement du light à partir du milieu des années 1980 fait partie du même phénomène. L'époque voit exploser les « produits allégés en matière grasse », les « produits à valeur énergétique réduite », les produits étiquetés « sans cholestérol », « allégés en sucre », « 0 % de matière grasse ». Si dans les années 1960 apparaissent les produits laitiers écrémés et demi-écrémés, vingt ans plus tard ce sont tous les autres secteurs qui investissent le créneau de l'allègement : charcuterie, plats cuisinés, viandes, apéritifs, glaces et confitures, biscuits et confiseries, boissons et chocolat. L'allègement ne vise pas seulement les matières grasses, mais aussi le sucre, le cholestérol, l'alcool, la caféine, le sel. Vers la fin des années 1980, près de 100 millions d'Américains consommaient des produits allégés.

En 1990, au Salon international de l'alimentation qui se tient à Paris, près d'un produit nouveau sur deux est allégé ou léger et 150 nouveaux produits « light » apparaissent chaque mois dans le monde ; dans les supermarchés en France, on compte quelque 4 500 références d'allégés, alors qu'il n'y en avait que 300 au début des années 1970. Entre 1995 et 2003, la croissance des ventes est en moyenne de 9 % chaque année. Elle est maintenant en réelle perte de vitesse : le marché des allégés en France pesait 6 milliards d'euros en 2008 et 1,5 milliard en 2011.

Les produits allégés se sont d'abord développés portés par la vague minceur des années 1990. Puis leur essor a été sous-tendu par la tendance santé, bien-être et naturalité des années 2000. Même si davantage de personnes se montrent soucieuses de leur poids et font des régimes, le marché du light voit ses parts de marché reculer au bénéfice du sain et du bio. Désormais, près d'un Français sur deux pense qu'il faut éviter ou ne consommer qu'exceptionnellement des produits allégés mis à mal ces dernières années par une image trop artificielle. Agissant comme des leurres

n’ayant aucun impact sur la masse pondérale, les allégés ont cessé d’apparaître comme des produits miracles : seules les boissons light continuent de progresser.

Activisme et consumérisme

La minceur n’est plus seulement un idéal esthétique, elle s’impose comme une industrie et un marché de masse en constante expansion. Ce marché multidimensionnel comporte d’une part des produits (produits light, compléments alimentaires, substituts de repas, produits diététiques, cosmétiques minceur), d’autre part des services et soins amincissants. L’époque voit apparaître un nombre croissant d’opérateurs regroupant des médecins nutritionnistes, des diététiciens, des laboratoires fabriquant des compléments alimentaires et des produits diététiques, des coachings minceur et diététique, des spécialistes du régime. En 2010, selon une étude du cabinet Xerfi, le marché de la minceur (compléments alimentaires, produits diététiques, livres, soins amincissants) était estimé, en France, à 1,5 milliard d’euros, hors produits allégés. Les Américains ont dépensé en 2008 62 milliards de dollars en produits et programmes pour lutter contre le surpoids.

Nous sommes au moment où la peur de l’excès de poids touche tout le monde, hommes, femmes, enfants : en France, un homme sur deux et sept femmes sur dix souhaitent perdre du poids ; huit Américaines sur dix et une Française sur deux ont au moins une fois entrepris de faire un régime. Près de 30 % des femmes ont déjà suivi cinq régimes dans leur vie et 9 % en ont déjà fait plus de dix. Les plus jeunes sont concernés : 48 % des 18-24 ans ont déjà pratiqué un régime[26], 63 % des étudiantes américaines font des régimes, 80 % des fillettes entre 10 et 13 ans déclarent avoir cherché à maigrir[27]. On voit également la littérature des régimes amaigrissants envahir les colonnes des magazines et les rayons des librairies. Selon le palmarès Ipsos-*Livres Hebdo*, en 2010, parmi les cinq ouvrages les plus vendus en France, trois étaient l’œuvre du médecin nutritionniste Pierre Dukan : *Je ne sais pas maigrir*, qui s’est vendu à près de 600 000 exemplaires.

L’obsession hypermoderne de la légèreté se lit également dans l’essor de l’industrie et des pratiques du fitness. En 2008, entre 14 et 15 millions de

Français, soit près du tiers de la population adulte, s'adonnaient, chez soi ou en salle, au fitness, à la musculation, à la remise en forme. La pratique du fitness est plus développée chez les femmes que chez les hommes et la motivation principale des pratiquants est la santé, mais six personnes sur dix mettent en avant le désir de « garder la ligne », se muscler, perdre du poids. Environ 2 500 à 3 000 clubs commerciaux opèrent en France, sur un total de 10 000 salles à but non lucratif. En 2008, 3,5 millions de Français étaient inscrits dans un club de remise en forme, ce qui représentait un chiffre d'affaires avoisinant 2 milliards d'euros.

Les produits, techniques et méthodes d'amincissement prolifèrent à l'infini, constituant des marchés en plein essor. Les gels amincissants, patchs, crèmes minceur fleurissent, de même que les techniques anticellulite : celluponction, lipotomie, mésothérapie. Avec plus de radicalité, les techniques de liposuccion qui se diversifient sont en plein boom : Super-Wet Technique, Tumescent liposuction, vibro-lipo-sculpture, liposuccion au laser. Aux États-Unis, les liposuccions sont dix fois plus nombreuses en 2000 qu'en 1990. En 2009, plus de 28 000 liposuccions ont été réalisées en France. Dans le monde, les interventions de lipoaspiration viennent en tête des actes de chirurgie esthétique (plus de 18 % de toutes les interventions), devant l'augmentation mammaire.

Régimes, fitness, chirurgie esthétique : alléger le poids de son corps est devenu pour nombre de personnes une préoccupation permanente impliquant effort, restriction, « sculpture » de soi. Nous sommes entrés dans l'ère de la légèreté activiste, individualiste et consumériste. Non plus une légèreté indolente et ludique, mais celle qui exige un travail acharné de soi sur soi en vue d'un corps jeune et effilé conforme au modèle véhiculé par les images médiatiques. Parce que « gros » est devenu synonyme de laideur, de manque de volonté, de laisser-aller, tout doit être mis en œuvre pour améliorer notre apparence. Ici la légèreté ne renvoie plus à Icare mais à Narcisse, un Narcisse hypermoderne s'employant à optimiser son apparence, à valoriser son capital corps. Sur le désert des finalités collectives, triomphe un Moi autocentré obsédé par un corps à entretenir et embellir continûment. La culture du léger, sous-tendue par la culture hyperindividualiste, ne fait qu'exacerber celle-ci en célébrant une norme esthétique impliquant une mobilisation narcissique sans fin.

Sur ce plan, la révolution du léger est inséparable de la culture de l'individu performatif reconnu responsable de son corps et en même temps de plus en plus sous l'emprise de la norme standardisée de la beauté et de la jeunesse. Notre époque s'accompagne du « design » hyperindividualiste du corps et en même temps d'une plus grande emprise sociale exercée par le modèle uniforme, implacable de l'esthétique de la minceur. Il y a moins de culpabilisation morale, mais plus d'anxiété narcissique, plus de volontarisme autoconstructeur mais aussi plus de consumérisme débridé en vue de conquérir ou conserver la « ligne ». Ce qui s'agence c'est une civilisation du léger tout à la fois hyperindividualiste, hypernormative, hyperconsumériste.

Le modèle triomphant de la minceur s'applique aux deux sexes : hommes et femmes se doivent indistinctement de faire la chasse aux tissus adipeux et à l'embonpoint. De là, l'idée que ce code travaillerait à réduire la différence masculin/féminin en matière de formes, à dissoudre le dimorphisme sexuel. Tandis que la valeur de la beauté masculine est réhabilitée, le corps féminin tendrait à perdre ses formes spécifiques, rondes et généreuses. La différence des « emblèmes » traditionnels du masculin et du féminin s'érode, créant une espèce d'androgynie des apparences : la révolution du léger ou la marche vers la dé-différenciation des genres.

Pourtant, les faits ne manquent pas qui empêchent d'adhérer à ce modèle théorique. L'époque voit, côté féminin, le succès social des interventions d'augmentation mammaire, du Wonderbra et des culottes push-up qui relèvent le fessier. Et côté masculin, nous voyons, en particulier aux États-Unis, se déployer la vogue des corps athlétiques ultramusclés : selon une étude publiée en 2012 par la revue *Pediatrics*, plus de 40 % de collégiens et lycéens américains affirment s'entraîner régulièrement afin d'augmenter leur masse musculaire[28]. À Hollywood, le métrosexuel n'est plus le modèle des héros de l'écran : on est passé de Gary Grant à Stallone, d'Antony Perkins à Arnold Schwarzenegger, de Roger Moore à Daniel Craig ou Chris Evans. De même que les femmes s'attachent à mettre en valeur leurs appas sexuels traditionnels, de même nombre d'hommes s'entraînent passionnément afin de pouvoir afficher un physique puissant et viril.

Force est de l'observer, la révolution du léger n'entraîne nullement un mouvement d'indifférenciation « transsexualiste ». C'est même l'inverse qui est vrai, tant on assiste de nos jours à une reféminisation et

remasculinisation des corps sexués. Lorsque les femmes font du body-building, elles cherchent, sauf exception, non à sculpter des muscles saillants et volumineux, mais à éliminer « ce qui pend », raffermir les parties du corps jugées « molles, flasques, grasses ». L'objectif est d'affiner le corps, de l'améliorer dans le sens du longiligne et du tonique, non de concurrencer les hommes sur le plan de la prise de masse et de volume musculaire.

À l'évidence, le code de la minceur ne conduit pas à l'effacement de la différence féminité/masculinité. Seules les femmes continuent de valoriser un corps esthétique associé à la légèreté. Les hommes, eux, sont toujours attachés à la démonstration de la virilité dont les muscles pectoraux puissants sont l'un des symboles. La révolution du léger n'est pas un instrument de dissolution des différences : elle est avant tout un agent de responsabilisation individuelle vis-à-vis du corps posé désormais comme un antidestin. L'ennemi, ce n'est pas la dissimilarité sexuelle, mais la lourdeur des chairs et la passivité à l'égard du corps.

Sacre de la minceur, planète d'obèses

Jamais on n'a autant fait d'efforts, consacré autant de temps et dépensé autant d'argent pour garder la ligne. L'âge de la légèreté hypermoderne est marqué par la démultiplication des comportements lipophobes, les logiques exponentielles de l'amincissement, les images hyperboliques du corps parfait, l'obsession généralisée de la minceur. Des enquêtes révèlent que parmi les femmes ayant un IMC normal, soit 61,4 % des Françaises, seules 14 % se sentent à l'aise avec leur corps et 65,4 % souhaiteraient peser moins, en moyenne 6 kilos en dessous de leur poids. Plus de 50 % des femmes ayant un IMC normal se sont déjà engagées dans des régimes. Ce sont les diktats esthétiques qui commandent la prolifération des régimes, beaucoup plus que les normes médicales condamnant le surpoids. Désormais, on ne veut plus seulement être mince, mais plus mince que la normale : telle est la logique *hyper* qui emporte la révolution du léger.

Partout est célébré l'idéal esthétique de la minceur, partout prolifèrent les pratiques finalisées par la sveltesse du corps. Et pourtant, jamais l'obésité n'a touché une telle proportion d'individus. Le fait est là : la civilisation du léger est contemporaine d'une proportion grandissante d'obèses dans le

monde où 1,4 milliard de personnes souffrent de surpoids ou d'obésité, soit plus d'un adulte sur trois. Entre 1980 et 2008, le nombre de ces personnes a été quasiment multiplié par 4 dans les pays en développement et par 1,7 dans les pays riches. Aux États-Unis, l'obésité a augmenté de 31 % entre 1971 et 1991 et de 24 % entre 1994 et 2000 : désormais, les deux tiers des adultes américains sont soit obèses, soit en surpoids. L'augmentation moyenne du poids touche les hommes, les femmes, les enfants : le nombre d'enfants américains en surpoids a doublé en vingt ans. En France, la progression est sensible : l'obésité affectait 5,5 % de la population en 1992 et 14,5 % en 2009. Plus l'individu hypermoderne se rêve léger, plus il montre d'excès pondéral[29]. C'est une manifestation patente de l'échec de la civilisation du léger à son stade actuel : plus sont omniprésentes les injonctions à la légèreté, moins les corps s'alignent sur cet idéal.

Minceur et puissance sur soi

Bien que la norme de la minceur ait été consacrée au XX^e^ siècle, celle-ci a été analysée par un certain nombre d'auteurs féministes non comme une logique en rupture avec le passé, mais comme le prolongement d'une culture religieuse millénaire. Dans cette perspective, des saintes médiévales aux jeunes filles anorexiques d'aujourd'hui, des jeûneuses du XV^e^ siècle aux *fasting girls* du XIX^e^ siècle, se donneraient à voir le même refus de l'alimentation, les mêmes pratiques d'abstinence alimentaire, le même devoir de renoncement aux plaisirs de la bonne chère. Notre culture lipophobe serait ainsi en continuité avec les pratiques de mortification des mystiques religieux, avec l'ascèse chrétienne relative à la nourriture. C'est ainsi que Kim Cherkin, Susan Bordo ou Naomi Klein voient dans l'obsession de la minceur contemporaine, la poursuite d'une mentalité religieuse millénaire dont les conséquences sont la détestation du corps, la culpabilisation des femmes, la ruine de la sensualité. Le culte de la légèreté serait la nouvelle voie de l'ancienne dépréciation religieuse de la vie, la nouvelle bible génératrice de la haine du soi féminin.

Les analogies qui peuvent exister entre le jeûne mystique et les renoncements alimentaires contemporains sont cependant trompeuses. Elles cachent de quelle manière le culte de la minceur est porteur des principes les plus radicaux de la modernité désenchantée, sécularisée, technicienne.

Les pratiques de jeûne mystique s'exerçaient pour se rapprocher de Dieu, vivre l'expérience extatique de la présence du Très-Haut au travers de l'abandon de sa propre volonté et de l'amour que l'individu se porte à lui-même. Le système qui nous régit se construit en opposition frontale avec pareille logique de dépossession de soi. C'est un processus post-théologique qui est à l'œuvre, le culte hypermoderne de la légèreté fonctionnant selon une logique strictement autonome, émancipée de tout rapport avec un dehors surnaturel : le corps n'est plus au service de l'âme et d'une spiritualité religieuse, il s'impose comme fin en soi. Non plus des restrictions alimentaires impliquant le dépouillement de soi-même et le renoncement à toute forme de gratification sociale du Moi, mais au contraire la valorisation de soi par le biais du management du corps. À un idéal spirituel et mystique a succédé un idéal corporel autonome qui, obéissant à une dynamique performantielle, donne satisfaction au narcissisme individuel. Il s'agissait d'échapper à notre finitude en renonçant aux pouvoirs du Moi, il s'agit maintenant de parfaire notre condition terrestre, l'optimiser indéfiniment en nous rendant comme « maître et possesseur » du corps.

Au principe de notre esthétique de la minceur se trouve l'ambition moderne de maîtrise de ce qui est reçu naturellement, le refus de l'acceptation de la fatalité. Non plus le règne passéiste du corps, mais celui du corps-responsabilité appelant le contrôle, la correction, le combat volontariste et illimité contre le poids et les rides, la nature et le temps. En lieu et place de l'hétéronomie du corps, le principe du gouvernement de soi et de prise souveraine appliquée au domaine des formes physiques. La culture de la minceur a pour but de responsabiliser les individus vis-à-vis de leur corps, de faire de celui-ci un domaine à contrôler, surveiller, entretenir continûment : un corps qui doit apparaître comme une « œuvre », une réussite personnelle obtenue par un travail permanent de soi sur soi.

Le culte de la minceur traduit ainsi dans le domaine du corps les valeurs modernes d'appropriation technicienne de l'existant : sous la légèreté esthétique c'est toujours la raison prométhéenne moderne qui se poursuit dans son refus du destin, du laisser-faire et du laisser-aller. Avec les Modernes, le corps esthétique tend à être pensé comme ce qui se mérite par des efforts continus et réguliers, par le contrôle alimentaire, les exercices physiques, les interventions de chirurgie esthétique. Le fait que ce code s'impose sans recul depuis un siècle, montre qu'on ne peut le tenir pour un

caprice esthétique fabriqué artificiellement par le marketing : il faut y reconnaître l'écho de l'esprit même de la modernité technicienne et individualiste dans son idéal de maîtrise illimitée du monde et de toute-puissance sur soi[30].

Si les femmes s'emploient plus que jamais à rester minces, c'est aussi parce que l'activité professionnelle féminine a acquis une pleine légitimité sociale. Dès lors qu'est rejetée une identité constituée exclusivement par les fonctions « naturelles » de mère et d'épouse, l'efficacité, la compétence professionnelle, la construction de soi deviennent des principes revendiqués par les femmes. Paradoxalement, l'investissement féminin dans la sphère professionnelle renforce l'importance accordée au paraître. Les femmes qui travaillent pratiquent davantage le fitness et recourent plus à la chirurgie esthétique que les femmes au foyer. Voulant réussir leur vie au travail en même temps que rester séduisantes, elles transfèrent en quelque sorte leurs compétences professionnelles, leur dynamisme constructif à la sphère esthétique. Il s'agit pour elles de ne pas subir leur corps, mais de l'entretenir, le contrôler, le gérer au même titre que leur carrière, avec le même ethos d'efficience. Sous-tendu par une éthique de l'efficacité, le culte de la minceur ne reconduit pas la femme traditionnelle : il traduit l'avènement de la femme hypermoderne mobilisant la souveraineté personnelle dont elle dispose, pour corriger ce qui peut l'être, alléger le corps de ses anciennes pesanteurs naturelles.

Légéreté et mobilité

Le culte de la légèreté traduit également dans le rapport au corps la structuration temporelle propre à la civilisation moderne. Avec la modernité s'impose un régime de temporalité radicalement inédit, dominé par la dissolution de l'axe traditionnel du passé législateur et une formidable accélération de la vitesse des processus sociaux. Cette révolution de la vitesse a transformé la production, les transports, la communication, les rythmes de vie, mais aussi l'esthétique et la culture du corps, en particulier celle du corps féminin.

Si, dans le passé, la beauté féminine était rarement associée à la minceur, c'est que la femme était vouée à des rôles sociaux sédentaires : grossesse, éducation des enfants, entretien de la maison, « objet » décoratif,

« ornement » de l'homme. Pendant des millénaires, la vocation suprême du féminin n'est pas l'action, mais la reproduction : les tâches qui lui incombent sont associées à l'immobilité, à l'inertie, au paraître et non au « faire ». C'est ce modèle de sédentarité féminine qui est ébranlé par la modernité et sa mobilité perpétuelle, sa vitesse accélérée, son « amour du mouvement pour lui-même[31] ». La société de mobilité et ses instruments techniques (voiture, avion, sport) ont contribué fortement à transformer l'image idéal du corps féminin en rendant légitime le principe de la femme en mouvement, de la dynamisation du « deuxième sexe » : à l'esthétique enveloppée évoquant une féminité statique ou entravée s'est substituée la valorisation du corps en action, du corps mobile et souple, libre de ses mouvements, c'est-à-dire svelte.

Minceur et rêve de jeunesse

C'est pourquoi cet idéal de beauté n'a cessé de s'intensifier au cours du siècle dernier. Le modèle de la femme encore un peu ronde des années 1950 a été détrôné par celui du corps ferme et sportif sous-tendu par l'essor de la culture juvénile. Le *lady look* a fait son temps, remplacé qu'il est par le modèle de la silhouette adolescente érigé en prototype de la mode. L'impératif de classe se trouve supplanté par l'esthétique-jeune en corrélation avec le mode de structuration temporelle de la modernité : dans une société de mobilité accélérée, ce ne sont plus les anciens transmettant l'héritage qui sont les modèles, mais le jeune et ce, parce qu'il incarne la mobilité, le dynamisme, l'ouverture au changement. Il faut rattacher la consécration du corps mince à celle du jeunisme, lequel est inséparable du monde moderne de la vitesse et du changement permanent. À cet égard, tout indique que la norme de la minceur n'a rien d'une lubie culturelle, cette esthétique exprimant la valeur attribuée par les Modernes à la célérité, au mouvement et à la jeunesse.

C'est ainsi que dans la course à la minceur, il y a plus que l'obéissance aux canons de la mode. En luttant contre les kilos « en trop », les hommes et les femmes ne veulent pas seulement séduire selon les critères esthétiques de l'époque, ils expriment une quête plus intime, plus existentielle, à savoir une espèce de jeunesse éternelle, la minceur étant associée au corps jeune. L'obsession de la minceur ne traduit pas uniquement une volonté de

maîtrise sur soi, mais aussi un combat contre le temps, le désir de conserver un corps d'allure toujours juvénile.

Fin de la dictature de la minceur ?

Le caractère exceptionnel du code de la minceur dans notre culture qui revendique la tolérance et le pluralisme des valeurs, mérite d'être souligné. Voilà en effet une norme qui impose un modèle uniforme du corps en opposition frontale avec la célébration du pluralisme et de la diversité, de la différence et de la singularité individuelle. Si la mode vestimentaire, la musique, l'art, le design, la décoration sont dominés par la démultiplication, la pluralisation et l'hétérogénéisation des styles, le corps lui, est sommé d'obéir à une norme aussi unique que rigide : celui de la minceur. Nous célébrons la tolérance et tous les styles ont droit de cité, mais le corps, lui, est commandé par le modèle unique de la « ligne ».

C'est pourquoi se multiplient les critiques à l'endroit des excès de la légèreté, dénoncés comme tyrannie normalisatrice, idéal aussi épuisant qu'inatteignable. Ses farouches contempteurs proclament, dès les années 1960, *No more Miss America*, puis *Fat is beautiful*. On ne compte plus les livres qui fustigent la terreur du poids et l'« insupportable légèreté[32] » magnifiée par les images médiatiques. Les critiques soulevées au sujet de l'impératif de minceur fleurissent sur le Net. Des magazines (*V Magazine*, *Glamour US*, *Vanity Fair Italie*) mettent à la une des mannequins plus en chair ; *Elle* a publié en couverture le mannequin Tara Lynn à l'occasion d'un dossier « Spécial rondes ». En 2010, le magazine allemand *Brigitte* a pris la décision de ne plus passer de photos de mannequins professionnels et de ne publier que des femmes « réelles ». En 2012, les rédacteurs en chef des 19 éditions mondiales de *Vogue* se sont engagés à ne faire figurer dans leurs pages que des mannequins de plus de 16 ans et présentant une image « saine », non famélique de la beauté. Il est à noter également que depuis la mort de plusieurs mannequins en 2006, différents pays (Espagne, Italie, Israël, Inde) interdisent aux mannequins dont l'IMC est inférieur à la normale de participer aux défilés de mode. Le marketing lui-même s'engage dans une voie parallèle : la marque Dove s'est distinguée par ses campagnes publicitaires « pour toutes les beautés », montrant des femmes

« normales » aux formes plus ou moins pulpeuses afin de défier le terrorisme de la minceur.

Cela étant, le remarquable tient moins dans ces volontés de briser la dictature de la minceur que dans le caractère ponctuel, rare et bref de ces entreprises. Deux ans après sa spectaculaire décision de boycott, le magazine *Brigitte* a été contraint de faire marche arrière au vu de l'effondrement des ventes de ses numéros. Les polémiques au sujet des corps faméliques des top-modèles n'ont nullement empêché une jeune fille de 15 ans d'apparence squelettique, de gagner le concours Elite Model Look 2011.

Les accusations lancées contre l'esthétique de la minceur sont certes légion, mais force est d'observer que la culture de la légèreté ne cesse d'étendre son empire, gagnant les hommes, les enfants, les personnes âgées et même les femmes enceintes. Des femmes se soumettent maintenant à des régimes drastiques et font du sport à outrance pour rester minces, avant et après leur accouchement. Les *mommyrexics* sont tendance, en particulier chez les stars : la presse magazine révèle, non sans admiration, que Victoria Beckham a perdu tous les kilos pris durant sa grossesse, une semaine seulement après la naissance de son quatrième enfant. Selon l'étude épidémiologique NutriNet-Santé lancée en 2009, un homme sur deux souhaite être plus mince et 27 % des hommes ayant un poids reconnu normal aimeraient perdre du poids. Près de 4 hommes sur 10 qui souhaitent maigrir déclarent avoir fait au moins un régime dans leur vie, 1 sur 7 a suivi plus de cinq régimes et parfois jusqu'à dix. L'idéal de minceur est plus que jamais à l'ordre du jour.

Et tout laisse à penser qu'il en sera encore ainsi demain. Les forces économiques et culturelles sont immenses qui favorisent l'expansion de l'idéal de légèreté : industries de la beauté, mode, jeunisme, médicalisation de la société, sport, dénudation sur les plages, idéal de contrôle sur soi, autant d'éléments qui sous-tendent le canon de la légèreté. Rien pour l'heure n'annonce son recul. Bien au contraire. On peut certes imaginer l'interdiction des modèles squelettiques sur les podiums et dans la publicité. On voit maintenant apparaître des femmes plus mûres dans certains visuels publicitaires. Et un rapport remis à la ministre de la Santé début 2014 suggère l'interdiction de faire défiler des mannequins trop maigres ou encore de retoucher les photos dans les magazines. Cependant, la

perspective du déclin du canon de la minceur est peu probable. L'idée sympathique que les femmes accepteront mieux à l'avenir les rondeurs de leur corps, qu'elles se montreront plus tolérantes envers elles-mêmes, moins sévères, moins obsédées par leur poids, est peu crédible : l'âge hypermoderne exalte partout le léger. On peut douter qu'une inversion de tendance puisse s'effectuer à ce sujet.

Sans doute, de manière abstraite, rien n'interdit d'imaginer un retournement de tendance, lequel serait, au demeurant, en concordance avec une société célébrant l'hédonisme, l'individualité, la libre disposition de soi. Après le temps des diktats de la légèreté stéréotypée pourrait s'affirmer le règne relativiste et déstéréotypé des beautés naturelles, individuelles, diverses.

Il faut hélas doucher ces belles espérances parfaitement utopiques, un scénario de ce genre ayant fort peu de chances de voir le jour. Il est naïf de croire qu'une société puisse exister sans célébrer des idéaux et des normes plus ou moins drastiques s'exerçant sur le corps. Dans toutes les sociétés connues, le corps est corrigé, modifié, marqué par des signes très divers. Nulle part, le corps n'est accepté dans sa réalité naturelle immédiate : ici tout est fait pour qu'il soit corpulent, là pour qu'il soit élancé. Depuis le fond des âges, le corps a été incisé, amputé, scarifié, tatoué ; partout il a été couvert d'ornements, habillé d'artifices, assujetti à des normes collectives strictes qui permettent de le distinguer du corps nu animal. Les impositions esthétiques corporelles et les discriminations qui les accompagnent sont des phénomènes présents universellement[33].

Cette universalité du corps marqué par l'ordre social est corrélative du fait que, sur le plan anthropo-sociologique, l'homme est « l'animal qui n'accepte pas simplement le donné naturel, qui le nie… et qui se nie lui-même[34] ». L'ordre humain se définit par le refus du donné immédiat, par la négation du monde extérieur et de sa propre animalité. Les normes et idéaux esthétiques, tout comme le travail et la religion, traduisent cette puissance humaine de négatif, en ce qu'ils conduisent à exercer une certaine violence sur l'élément naturel, à refuser l'animalité première, à remodeler le corps.

Les combats actuels visant à la reconnaissance de la diversité, d'une beauté plurielle délivrée de toute pression, de toute imposition collective, permettront sans doute de voir se multiplier des images moins irréelles,

moins stéréotypées, moins parfaites. Mais ils ne parviendront pas à créer une culture relativiste où seraient traités de la même manière et sur un pied d'égalité tous les corps, toutes les beautés, toutes les corpulences. Point de société sans idéaux collectifs. Comme l'écrivait Tocqueville : sans idées communes, « il existe encore des hommes, mais non un corps social. Pour qu'il y ait société[…] il faut donc que tous les esprits des citoyens soient toujours rassemblés et tenus ensemble par quelques idées principales[35] ». Les idéaux propres à une communauté peuvent varier, être plus ou moins intériorisés, mais ils ont « nécessairement une place[36] ». C'est pourquoi, nos sociétés ne verront pas de sitôt l'éclipse du règne de la minceur et ce, quelles que soient les protestations qui s'élèvent contre la « tyrannie de la beauté ».

Un nouvel esprit de lourdeur

Nous voici dans une civilisation où l'esthétique du corps revêt une importance croissante et est en mesure de générer de mini ou grands drames personnels. Tandis que prendre du poids fait horreur, la grande majorité des femmes se trouvent trop grosses, même lorsqu'elles présentent un poids normal. Les idéaux inatteignables de la minceur qui poussent nombre de femmes à s'observer continûment, les conduisent à porter des jugements esthétiques négatifs sur leur apparence, à ne pas se voir belles, à ne pas aimer leur corps. Notre culture est riche en célébrations narcissiques du corps, mais c'est moins l'amour de celui-ci qui triomphe que les autodépréciations esthétiques à son endroit. En permanence nous sommes invités aux jouissances narcissiques du corps : le rendre plus beau et plus ferme, le choyer, le masser, le tonifier. Mais derrière les hymnes au corps et aux jouissances censées réconcilier les individus avec eux-mêmes, c'est paradoxalement un *narcissisme négatif*, insatisfait, toujours en lutte contre lui-même qui se déploie. Civilisation du léger ne signifie pas existence légère.

C'est dans ce contexte que se répandent les régimes en vue d'un corps débarrassé des tissus adipeux. L'ironie du phénomène, on le sait, est que la grande majorité des régimes se soldent, une fois arrêtés, par une reprise de poids, voire un retour au poids initial. Échecs des régimes qui ne sont pas sans effets négatifs sur le plan psychologique : parce que la reprise de poids

est vécue comme un manque de volonté, les espoirs se transforment en sentiment d'échec, culpabilité, perte d'estime de soi. Ce qui doit alléger le poids du corps alourdit le poids de l'existence.

L'impératif du léger appliqué au corps n'est pas seulement déprimant, il est devenu dangereux pour le cycle vital. On ne compte plus les livres et les articles qui signalent l'envolée des désordres de la conduite alimentaire et l'augmentation de l'anorexie, en particulier dans les pays les plus développés où la minceur s'impose comme un impératif catégorique. La mort récente de plusieurs mannequins anorexiques a donné un écho particulier aux périls de la légèreté extrême. Le renversement de l'image heureuse de la légèreté est ici à son comble : sous les dehors glamour des photos de mode, se répand le tragique de la légèreté hyperbolique.

Plus banalement, les régimes amaigrissants requièrent information, restriction alimentaire, autosurveillance quotidienne : l'idéal de légèreté appelle des exercices et des efforts continus, le contrôle permanent de soi, tout le contraire du dilettantisme primesautier. Au nom de la santé et de la minceur, il convient de renoncer aux plaisirs immédiats, se contrôler, se surveiller continûment. De moins en moins synonyme de joyeuse insouciance, la légèreté hypermoderne se trouve paradoxalement associée à l'obsession de la mesure, à la discipline des régimes, à la « déprime » des kilos en trop ou repris[37]. On assimilait la légèreté à la frivolité : la voici porteuse d'insécurité psychologique et d'anxiété esthétique, de blessure de l'estime de soi, de dégradation de la confiance en soi. Une légèreté mauvaise nous gouverne qui crée une nouvelle figure de l'esprit de lourdeur. Souffrance créée par le dérisoire : au travers de la dictature de la minceur, la civilisation du léger ne cesse de générer de minidrames subjectifs, développant l'art de nous empoisonner la vie pour rien ou presque rien. Sur ce plan, la légèreté est l'ennemi de la légèreté.

Nietzsche rattachait « l'esprit de lourdeur » au fardeau de la transcendance des arrière-mondes, aux idéaux de la religion, de la morale, de l'État empêchant l'homme de vivre léger. Il est indéniable qu'avec l'hypermodernité, la force contraignante des grandes valeurs idéalistes s'est dissipée, cependant l'esprit de pesanteur lui, ne s'est nullement évanoui, tant il se prolonge sous la forme de la mésestime de soi, de la dépression, de l'anxiété. Au vrai, notre époque n'a guère avancé en direction de la vie légère, si celle-ci signifie, comme le dit Nietzsche, « s'aimer soi-même[38] » :

la vie est toujours aussi lourde à porter. Le remarquable c'est que ce soit une culture de légèreté qui contribue à reconduire le nihilisme de « l'esprit de lourdeur ». La pesanteur ne résulte plus du monde suprasensible, mais des normes d'une culture narcissique devant favoriser la légèreté. Désormais, les appels insistants à la légèreté fonctionnent contre la légèreté de vivre.

---

1 Michel Serres, *Hominescence*, Paris, Le Pommier, 2001, p. 19-50.

2 Voir Hervé Juvin, *L'Avènement du corps*, Paris, Gallimard, 2005.

3 Il existe même maintenant une fourchette (la « Hapifork ») qui, équipée d'une carte électronique, se met à vibrer dès que l'on mange trop vite : l'objectif est de corriger une habitude mauvaise pour la santé et de fournir en temps réel, sur le smartphone de l'utilisateur, des informations relatives à son comportement alimentaire.

4 Marc Gozlan, « Un médecin à portée de main », *Le Monde*, 5 janvier 2013.

5 Pratiques esthétiques, pratiques sportives mais aussi pratiques médicales dont témoigne le succès des médecines douces, naturelles ou alternatives (homéopathie, acupuncture, phytothérapie, thérapies manuelles…). Dans la civilisation du léger, celles-ci séduisent un nombre croissant de patients à la recherche de médications moins « agressives », moins lourdes pour l'organisme.

6 Claude Sobry, « Le retour d'Icare », *Esprit*, avril 1987.

7 Antoine Maurice, *Le Surfeur et le militant*, Paris, Autrement, 1987, p. 70-76.

8 Alain Loret, *Génération glisse*, Paris, Autrement, 1995, p. 220.

9 Selon Antoine Maurice, « par sa démarche de solitude et de dépouillement, le néosportif lance des ponts vers les régions les plus élevées de sa sensibilité ainsi que de sa communion avec la nature », *op. cit.*, p. 85.

10 Alice Chalanset, *Légèreté. Corps et âme, un rêve d'apesanteur*, Autrement, 1996, p. 94.

11 Alain Loret, *op. cit.*, p. 14.

12 Philippe Muray, *Après l'Histoire 1*, Paris, Les Belles Lettres, 1999, p. 28-29.

13 Plus généralement, c'est le modèle de la mutation post-historique conçue comme éradication des différences, des antagonismes et oppositions qui est irrecevable. Car partout l'énergie anthropologique du négatif est à l'œuvre. Point de mutation anthropologique, mais l'éternelle puissance de négation du reçu. Ainsi, et pour rester dans les limites de la présente interrogation, les visées de légèreté impliquent à l'évidence le travail du négatif s'exerçant contre le poids, les effets de l'âge, l'immédiateté et les maladresses du corps.

14 En Polynésie se déroulaient des concours de beauté de femmes corpulentes ; en Mauritanie, où existaient des maisons d'engraissement, les filles étaient suralimentées dès leur

plus jeune âge pour les embellir ; pour la même raison, dans nombre de sociétés musulmanes, la *hajba* consiste à gaver systématiquement les futures mariées.

15 Jean-Anthelme Brillat-Savarin, *Physiologie du goût*, Paris, Flammarion, « Champs », 1982, p. 135.

16 Sur ces points, voir Georges Vigarello, *Les Métamorphoses du gras*, Paris, Le Seuil, 2010.

17 Philippe Perrot, *Le Travail des apparences ou les transformations du corps féminin, XVIIIe-XIXe siècle*, Paris, Le Seuil, 1984, p. 68.

18 Un idéal de minceur qui s'applique inégalement aux hommes et aux femmes. S'il y a un « mauvais » gros qui suscite la moquerie, il y a aussi un « bon » gros synonyme de « bon vivant », d'individu amusant, jovial, chaleureux, ouvert aux autres. L'homme gras est associé à la réussite sociale, à la fortune, à la notabilité, à la force aussi *:* « Ce qui m'a fait le plus de tort dans ma vie, c'est d'avoir les cheveux blonds et la taille mince », écrit Alfred de Vigny, cité par Georges Vigarello, *op. cit.*, p. 192.

19 Georges Vigarello, *op. cit.*

20 Ce point sera examiné plus en détail dans le chapitre IV.

21 L'indice de masse corporelle permet d'estimer la corpulence d'une personne. Il se calcule en divisant le poids exprimé en kilogrammes par la taille au carré exprimée en mètres.

22 Jean-Pierre Corbeau, « Les canons dégraissés : de l'esthétique de la légèreté au pathos du squelette », dans Annie Hubert (sous la direction de), *Corps de femmes sous influence. Questionner les normes*, Paris, Cahiers de l'Ocha, n° 10, 2004.

23 Voir Claude Fischler, *L'Homnivore*, Paris, Points Seuil, 1993.

24 Après une augmentation de la consommation des produits carnés du début du XIXe siècle jusqu'aux années 1980, celle-ci connaît un net recul : entre 1999 et 2007, la consommation des produits carnés en France a diminué de plus de 20 % dans la population globale.

25 À dater des années 1970, la « Nouvelle Cuisine » française illustre le recul du règne du gras avec la condamnation des sauces riches et lourdes au bénéfice des sauces légères.

26 Estelle Masson, « Le mincir, le grossir, le rester mince », dans Annie Hubert (sous la direction de), *Corps de femmes sous influence. Questionner les normes*, *op. cit.*

27 Gérard Apfeldorfer, *Je mange, donc je suis*, Paris, Petite Bibliothèque Payot, 1993, p. 51-53.

28 On estime que près de trois millions d'hommes aux États-Unis pourraient avoir utilisé des stéroïdes anabolisants pour augmenter leur masse musculaire.

29 Toutes les catégories socioprofessionnelles sont concernées, mais ce sont les milieux à faible niveau économique et culturel qui sont les plus touchés par le phénomène.

30 Voir Gilles Lipovetsky, *La Troisième Femme*, IIe partie, Paris, Gallimard, 1997.

31 La formule est de Frédéric Ancillon, cité par Hartmut Rosa, *Accélération*, Paris, La Découverte, 2010, p. 54.

32 Voir Portia de Rossi, *Unbearable Lightness. A Story of Loss and Gain*, Simon & Schuster Ltd, 2011.

33 France Borel, *Le Vêtement incarné. Les métamorphoses du corps*, Paris, Calmann-Lévy, 1992.

34 Georges Bataille, *L'Érotisme*, Paris, Éditions de Minuit, 1957, p. 237.

35 Alexis de Tocqueville, *De la démocratie en Amérique*, vol. II, *op. cit.*, p. 16.

36 *Ibid.*, p. 17.

37 Une étude publiée en 2011 par l'Agence de sécurité sanitaire de l'alimentation fait apparaître que seules 20 % des personnes suivant un régime perdaient du poids à long terme ; la plupart retrouvent leur poids de départ, voire davantage.

38 Nietzsche écrit : « Celui qui veut devenir léger comme un oiseau doit s'aimer soi-même », *Ainsi parlait Zarathoustra*, III^{e} partie (« De l'esprit de lourdeur »), Paris, Gallimard, 1947, p. 180.

CHAPITRE III

Le micro, le nano et l'immatériel

Un des traits les plus caractéristiques des sociétés modernes tient à l'avènement d'un nouveau modèle temporel dominé par l'accélération du rythme des changements techniques, sociaux et culturels. Le phénomène n'épargne aucun secteur : que ce soit dans la production, les transports, la communication, les institutions, le droit, les relations interhumaines, la vie quotidienne, partout, il y a accroissement de la vitesse, tout va toujours plus vite, « tout ce qui avait solidité et permanence s'en va en fumée » (Marx) : la tendance à l'accélération est consubstantielle au processus de modernisation[1].

Si celle-ci est engagée dans une course perpétuelle aux gains de temps, notre époque est également marquée par un travail portant sur la matière, le volume et la lourdeur des choses : gagner du temps certes, mais aussi diminuer le poids des objets et les rendre plus mobiles, réduire les quantités de matière utilisée, fabriquer des micro et des nano-objets, remplacer l'échange de produits physiques par celui de flux électroniques sur les réseaux informatiques. Nous sommes dans des sociétés où le principe d'accélération se double d'un autre principe, le *principe légèreté*, dont les applications sont innombrables dans les secteurs les plus variés de la vie économique et sociale. Il se concrétise dans les techniques de miniaturisation et de numérisation, les micro-technologies et les

nanotechnologies, tous les domaines d'activités s'orientant vers la conquête de l'infiniment petit et élaborant des microsystèmes, mini et micromoteurs, micromachines, microcanaux, microcapteurs, microactionneurs.

La légèreté comme monde matériel

Utiliser des matériaux légers ou ultra-légers, obtenir plus de fonctions avec moins de matière, traiter celle-ci au niveau le plus minuscule qui soit, optimiser les instruments en les faisant plus petits et moins lourds, produire mieux avec moins, dématérialiser les supports d'information : voilà quelques-unes des opérations relevant du principe légèreté. Dans le monde des semi-conducteurs, il est commun de dire, « petit c'est mieux » : tel est l'un des sens et des objectifs du principe légèreté, principe « transverse » en expansion vertigineuse. Le monde hypertechnologique se construit dans la formidable poussée des études, de la manipulation, de la fabrication du micro et du nano.

Au cours des époques qui nous ont précédés, les figures de la légèreté se sont exprimées soit au travers des imaginaires poético-mythologiques (les ailes d'Icare, les anges, les séraphins, les sylphes et sylphides, zéphirs, fées et autres tapis volants), soit dans des styles artistiques marqués par la délicatesse et la grâce. Cet univers, en grande partie, n'est plus le nôtre : à l'âge hypermoderne, la légèreté dominante n'est plus véhiculée par l'art et l'imagination romanesque, mais par l'arraisonnement du monde : c'est la puissance de la rationalité scientifique et technique qui génère dorénavant l'expansion des choses légères. L'époque hypermoderne est celle qui fait passer le principe légèreté du stade esthétique au stade démiurgique techno-scientifique.

Nous sommes au moment où, dans divers secteurs, s'affirme la prédominance du léger, du petit, du micro sur le lourd. Le culte du toujours plus s'accompagne d'un mouvement vers le toujours moins : moins de volume et de masse, moins de matière, moins d'encombrement, notre rapport à l'univers des objets est commandé par un idéal de miniaturisation, par la volonté technicienne de contrôler la matière dans ses éléments les plus minuscules. Nous voici dans un cosmos dominé simultanément par la vitesse et la course à la miniaturisation et à la dématérialisation. Réduire les flux de matière nécessaires au fonctionnement de l'économie, produire plus

d’objets de haute qualité avec moins de matière première, miniaturiser les produits techniques, dématérialiser l’information et les échanges, manipuler la matière à l’échelle des atomes, telles sont les tendances de fond qui ordonnent le rapport hypermoderne au monde des choses : cette dynamique hyperbolique est devenue centrale dans la civilisation du léger qui commence.

Longtemps, la légèreté s’est incarnée dans le monde imaginaire, enchanté, « irréel » de l’art. Mais c’est un tout autre modèle qui s’impose lorsque c’est la réalité matérielle elle-même qui devient objet d’allègement, de miniaturisation, de dématérialisation : le lourd devient léger et le léger, de plus en plus léger. Celui-ci n’est plus l’exception, le rare, le précieux : il est devenu le banal se manifestant concrètement et quotidiennement. À travers l’art, la légèreté apparaissait comme un autre univers, une idéalisation du monde, un moyen d’évasion de la réalité insatisfaisante, sous-tendu par le principe de plaisir (Freud). Ce mode de légèreté a cessé d’être prépondérant : celui qui progresse chaque jour n’est plus du côté des apparences, de l’illusion, de la sublimation, il est du côté du principe de réalité techno-économique redessinant la réalité commune. On est passé du monde de la fiction à celui de la production matérielle, du poétique à la fabrication industrielle, des sylphides à l’économie de l’immatériel. Nous ne vivons plus seulement avec la légèreté fictionnelle, superstructurelle de l’art, mais avec celle, concrète et infrastructurelle des prothèses high-tech.

À bien des égards, c’est une dynamique contraire à celle qui prévalait jusqu’alors qui nous régit. Car tout un pan de l’art contemporain tourne le dos explicitement à l’idéal esthétique de légèreté. Et c’est au moment où nombre d’artistes (mais pas tous, comme on le verra plus loin) se dégagent de cet idéal que l’industrie s’engage de manière forcenée dans cette voie. Les grands maîtres de la légèreté ne sont plus les artistes, ce sont les ingénieurs. Dès lors, celle-ci n’est plus une fuite hors du monde ou une qualité extra-mondaine ; elle est ce qui change la réalité même du monde matériel.

Bien sûr, la quête moderne de légèreté matérielle ne date pas d’aujourd’hui. Elle se signale dès le XIX^{e} siècle dans les architectures de verre et d’acier, certains ouvrages d’art, puis dans le mobilier design d’avant-garde, mais aussi dans les dirigeables, ballons et avions dont on cherche à réduire le poids des matériaux qui les composent. Un peu plus

tard, Ford s'est employé à alléger l'automobile de masse afin de la rendre moins coûteuse : « La lourdeur des véhicules, voilà l'ennemi… Les plus belles choses sont celles dont tout excès de poids a été éliminé[2]. » La bicyclette connaît un immense succès populaire en permettant au grand nombre de se déplacer au moyen d'une structure légère et résistante. À quoi il convient d'ajouter, à partir des années 1920, la production en série des premiers appareils électroménagers : aspirateur, lave-linge, réfrigérateur, cuisinière, grille-pain, fer à repasser.

Il n'en demeure pas moins que l'âge industriel est marqué au plus profond par la primauté des équipements de poids, les infrastructures lourdes (routes, voies ferrées, ouvrages d'art), l'industrie du charbon et de l'acier, l'électricité, les machines agricoles et industrielles. La France, en particulier, à la différence des États-Unis et de l'Italie, s'est caractérisée, en raison d'une culture de notables et d'ingénieurs de grandes écoles, par une espèce de dépréciation des biens légers de la consommation, assimilés à des sous-produits qui ne dépassent pas le rang des inventions du concours Lépine. Il y a bien, depuis 1923, un Salon des arts ménagers, mais ce qui est exposé est regardé de haut et n'a pas donné lieu à des projets industriels ambitieux et reconnus. Les petits ustensiles de l'électroménager, puis de l'électronique grand public, sont certes sympathiques mais non nobles, vaguement méprisés, d'importance secondaire dans l'ordre des honneurs et des hiérarchies du monde industriel. Seul le « lourd » de la grande industrie est valorisé, digne du travail des grands « ingénieurs thaumaturges[3] ».

Si la modernité industrielle s'est engagée de longue date dans la voie du léger, cette dynamique est passée à une vitesse supérieure après la Seconde Guerre mondiale avec la percée éclair de la société de consommation et tous ses petits ustensiles destinés à améliorer le confort domestique. Depuis lors, le processus s'est accéléré de manière exponentielle : la conquête du léger connaît un essor vertigineux, une véritable mutation portée par les nouveaux matériaux, les technologies numériques, la miniaturisation extrême, les nano et biotechnologies. La modernité héroïque à l'âge de la mécanisation massive des processus industriels a accompli la première révolution technique et esthétique de la légèreté. Avec l'époque hypermoderne, une seconde révolution est en marche qui a pour centre les micro et les nanotechnologies, les technologies de l'information et de la communication (TIC). Révolution de la miniaturisation, révolution des

nanotechnologies, révolution du numérique : nous vivons le temps de la légèreté-monde portée par les nouvelles technologies. Elle est au cœur de la civilisation naissante du léger.

Alléger, miniaturiser, dématérialiser

Allègement des matériaux

Appliqué au monde des objets, le principe légèreté se concrétise d'abord dans l'invention et l'utilisation de tout un ensemble de matériaux de plus faible poids. Au cours de la deuxième moitié du siècle dernier, l'industrie des matières plastiques a permis le développement d'une foule de petits objets légers, mobiles et bon marché. À partir des années 1960, le polystyrène, le polyéthylène, le chlorure, le polyvinyle, le polyamide, le polypropylène et bien d'autres entrent dans toutes les maisons, remplaçant les matériaux traditionnels. Grâce à la polymérisation, nombre de petits objets légers ont pu être fabriqués industriellement : boîtes Tupperware, bouilloires électriques, postes de radio et de télévision, rasoirs électriques, montres, téléphones. Depuis 1980, la production des plastiques dépasse en volume celle des métaux ; ils sont présents dans quasiment tous les domaines de l'activité humaine : nous sommes entrés dans l'« âge du plastique ».

Dès les années 1950, Barthes annonçait l'avènement de la civilisation du plastique : « Le monde entier peut être plastifié. » Dans sa phénoménologie du plastique, Barthes présente celui-ci comme une « matière miraculeuse » qui « n'existe presque pas comme substance », en ce qu'il est un « matériau disgracié », d'« apparence floconneuse », de constitution « négative[4] ». On peut ajouter que cette faible substantialité tient aussi à son extrême légèreté. Le polystyrène expansé est composé de 98 % d'air : la part de matière polystyrène ne représente que 2 % du matériau. Les « films à bulles » utilisés pour les emballages et fabriqués en polyéthylène sont constitués d'hémisphères remplis d'air que les enfants s'amusent à crever avec les doigts. Voilà des matériaux synthétiques résistants, solides, mais légers comme une plume ou comme des bulles d'air : comme on le sait, les billes de polystyrène s'envolent au moindre souffle. Le plastique apparaît ici

comme une sorte de matérialité volante, « aérienne » : là réside aussi son caractère « magique » (Barthes).

En raison des progrès technoscientifiques, l'allègement des matériaux est en progression constante dans de nombreux secteurs industriels. La construction de la tour Eiffel a nécessité 7 000 tonnes de fer : 2 000 tonnes seraient à présent suffisantes du fait des aciers contemporains. Dans l'industrie des télécommunications, 25 kilos de fibre de verre peuvent remplacer les services rendus par une tonne de fil de cuivre. On voit se multiplier les nouvelles associations de matériaux, les matériaux composites ou hybrides qui permettent d'améliorer les qualités de légèreté et de résistance. À la pointe extrême, l'aérogel, composé à 99,8 % d'air, est à ce jour le matériau le plus léger du monde et possède la meilleure propriété d'isolation : matériau fragile, il est capable de supporter 2 000 fois son poids. Grâce aux nanotechnologies, il est possible d'incorporer des nanoparticules dans certains matériaux habituels afin d'en réduire le poids. Les nanotubes de carbone, 100 fois plus résistants que l'acier, sont 6 fois plus légers que lui. D'ores et déjà, ils sont utilisés dans certains équipements sportifs comme les cadres de vélos, les clubs de golf, les raquettes de tennis, les piolets d'alpiniste. Une équipe de chercheurs américains vient de réussir à mettre au point le premier ordinateur fonctionnant à l'aide de ce matériau, afin de remplacer le silicium dont les performances commencent à atteindre leurs limites. Un autre nanomatériau, le graphène, six fois plus léger que l'acier (comme les nanotubes) mais 200 fois plus solide que celui-ci, pourra bientôt s'intégrer dans les matériaux composites et être utilisé dans la fabrication des écrans flexibles et des composants électroniques ultra-rapides.

Dans l'industrie aéronautique, afin de réaliser des économies de carburant et diminuer l'empreinte carbone, faire mincir les structures, notamment en remplaçant les métaux par des composites à fibre carbone, s'impose comme une nécessité absolue[5]. D'ores et déjà, dans les nouveaux avions commerciaux, les composites – 60 % plus légers que l'acier et six fois plus solides – sont devenus le matériau dominant : ils représentent 50 % de la masse du Boeing 787 Dreamliner. Cette innovation a permis de diminuer son poids de 20 % par rapport à une structure en alliage d'aluminium et également de réduire de 20 % la consommation de kérosène. Le nouveau A350 (Airbus) construit à plus de 50 % en matériaux

composites a été allégé de 15 tonnes. Pour des raisons tant économiques qu'écologiques, les composites ont un avenir certain[6].

Grâce aux matériaux composites et aux techniques de miniaturisation, se multiplient les systèmes de drones. À côté des drones géants, apparaît une troisième génération de drones : les drones ultra-légers et autres microdrones. Un minidrone spécialisé dans la surveillance et la prévention des incendies pèse seulement 2 kilos et peut voler jusqu'à 150 mètres d'altitude. Le Black Hornet Nano est un mini-hélicoptère qui, équipé d'une minuscule caméra, mesure 10,1 centimètres sur 2,5 et pèse 16 grammes. Voilà les engins volants pris dans la course hyperbolique au toujours plus léger.

Les aménagements intérieurs d'avion sont également concernés. L'utilisation des fibres de carbone et du titane permet maintenant de réaliser des sièges ultra-légers et ultra-fins pesant seulement 4 kilos, soit deux fois moins que les plus légers actuellement disponibles. Une réduction de poids qui devrait occasionner une économie de plus de 300 000 dollars de carburant par avion et par an.

Si pendant quarante ans, et jusqu'au début des années 2000, les automobiles n'ont cessé de gagner en embonpoint, c'est maintenant la tendance contraire qui s'affirme. La Golf, la 208 ou la Clio 4 pèsent chacune 100 kilos de moins que les modèles de la génération précédente. Partout, il s'agit de fabriquer des carrosseries moins lourdes et des équipements plus légers : en trente ans, le poids du système de frein ABS de la classe S de Mercedes a été divisé par cinq. Grâce à l'utilisation de l'aluminium – trois fois plus léger que l'acier –, la nouvelle version du pick-up Ford F-150 a perdu 320 kilos pour un poids total de 2 tonnes. À la base de ces cures de régime imposées aux avions comme aux automobiles, se trouve l'impératif de consommer moins d'énergie et de limiter les émissions de CO_2. Cette course à la réduction de poids va encore se poursuivre, notamment en raison du développement des voitures électriques, lesquelles, pour avoir une autonomie satisfaisante, devront être les plus légères possible.

Miniaturisation

Parallèlement à la révolution des matériaux, se développe la révolution de la miniaturisation portée par l'invention du transistor, du circuit intégré en silicium, du microprocesseur. Grâce à une gravure toujours plus fine, tous les deux ans environ, la miniaturisation des puces électroniques franchit une nouvelle étape. La loi dite de Moore est célèbre qui énonce que le nombre de transistors sur la surface d'une puce double tous les dix-huit mois. Cette course à la réduction de taille des transistors élémentaires a conduit l'industrie électronique à faire appel aux nanosciences, la taille des composants électroniques se rapprochant maintenant de celle de simples atomes. Et tandis qu'on commence à maîtriser la fabrication de transistors à nanotubes et d'interrupteurs moléculaires, certains envisagent le développement d'ordinateurs dont les composants électroniques seront des atomes ou des molécules individuels. La fameuse prédiction de Moore pourrait ainsi être dépassée. Un groupe international de chercheurs vient en effet d'annoncer qu'il est en mesure de fabriquer un transistor composé d'un unique atome de phosphore sur une couche d'atomes de silicium. Ce n'est pas le premier transistor monoatomique mais c'est la première fois que sa fabrication permet d'espérer passer un jour à une production industrielle.

Du fait de l'augmentation de la puissance des puces, les gros systèmes n'ont cessé de reculer au profit des mini puis micro-appareils électroniques ayant toujours moins de volume et de poids, toujours plus de mobilité et de capacités : on estime qu'un smartphone a désormais autant de capacités de calcul que les ordinateurs de la NASA ayant permis les premiers pas de l'homme sur la Lune en 1969. En même temps, les circuits intégrés ont envahi les appareils de notre vie quotidienne, du lecteur de DVD à la carte bancaire en passant par la télévision, le téléphone, l'appareil photo numérique, l'ordinateur, la machine à laver, le four à micro-ondes et l'automobile.

Grâce à la miniaturisation des composants, sont apparus les objets multifonctionnels qui intègrent plusieurs objets en un seul (téléphone, appareil photo, disque dur, caméra, lecteur de musique et de vidéo). La tendance est à l'augmentation des fonctions pour un encombrement à la baisse. On voit aujourd'hui apparaître des lunettes high-tech capables d'intégrer tout un ensemble de fonctionnalités : éléments virtuels, agenda, SMS, géolocalisation, photos, vidéos, emails, appels. On joue de moins en moins sur des consoles de jeux et de plus en plus sur des smartphones et des

tablettes. La légèreté de l'objet connecté dépasse désormais la seule question de son poids, elle renvoie à la multitude de fonctionnalités qu'il remplit par rapport à son poids ultra-léger.

À notre époque, la légèreté, au même titre que la vitesse, est commandée par une dynamique hyperbolique. Les objets les plus quotidiens se trouvent engagés dans une course sans fin à l'ultra-léger, à l'hyperfin, au toujours moins encombrant. Téléphones, chaînes hi-fi, appareils photo, micro-ordinateurs, MP3, tablettes tactiles, objets connectés, *wearable devices* : partout il s'agit de réduire au maximum le volume et le poids des objets. Nous sommes au moment où prédominent le poids plume et les équipements de l'hypermobilité numérique. Toujours plus de fonctionnalités, de capacités de connexion et de communication, mais aussi toujours plus d'objets compacts et légers. Le premier ordinateur électronique, l'ENIAC, mis au point en 1946, pesait 80 tonnes et consommait l'énergie de plusieurs locomotives ; le premier ordinateur personnel IBM, en 1981, pesait plus de 20 kilos. À présent, un MacBook ultra-portable, bien que doté d'une puissance démultipliée, pèse à peine plus de 1 kilo et ne dépasse pas 2 centimètres d'épaisseur. Le lecteur audionumérique Kana Micro pèse 10 grammes avec 1 centimètre d'épaisseur. On en est aux tablettes mini 7 pouces, aux appareils photo plus petits qu'une carte de crédit, aux imprimantes photo de poche, aux caméscopes ultra-compacts d'un poids inférieur à 100 grammes. Et bientôt déferleront sur le marché tout un ensemble d'objets à écran flexible, malléables, fins comme du papier à cigarette.

La révolution du léger avance à une vitesse sidérante. Grâce à la miniaturisation des puces et aux progrès du numérique, se développe l'*Internet of Things* (l'Internet des objets) déjà dépassé par l'*Internet of Everything* (le tout Internet), tant il semble ne plus y avoir de limites à la connectivité. La ville, la route, la voiture, l'équipement ménager, les animaux peuvent maintenant être concernés. Un nouveau slogan voit le jour : « connecter l'inconnectable ». Le cabinet d'études Idate évalue à 80 milliards le nombre d'objets connectés à l'horizon 2020. Smart cities, smart homes, smart grids, smart objects : on est passé des tapis volants aux puces électroniques, de la légèreté poétique à la légèreté « intelligente », miniaturisée, connectée.

Dans cette voie, les équipements *wearable*, portés par la personne, sont en phase de décollage. Bracelets, montres, lunettes, autant d'objets ultra-légers qui, connectés à Internet ou à un smarphone, sont capables d'apporter des informations, prendre des vidéos et des photos, indiquer un itinéraire, bientôt de payer ses achats en caisse en passant simplement le poignet près d'une borne NFC. Montres intelligentes qui permettent d'accéder aux SMS et emails ; bagues équipées de transmetteurs qui ouvrent les portes ; lunettes commandées à la voix qui enregistrent des vidéos, affichent des informations en surimpression de la vue : l'heure est aux supports connectés que l'on porte sur soi. Smartphone, smartwatch, smart textiles : le paradigme de la légèreté renvoie de plus en plus aux technologies intelligentes, connectées et portables. Et plus les objets sont miniaturisés, plus ils peuvent enrichir la réalité d'éléments virtuels : allègement des choses, réalité augmentée.

Les appareils discrets et légers dédiés au *quantified self* (podomètres, capteurs, bracelets connectés) se multiplient qui mesurent le rythme cardiaque, le pourcentage d'oxygène dans le sang, les distances parcourues, le nombre de calories brûlées. Après les podomètres et bracelets, on voit apparaître des capteurs directement intégrés dans les vêtements, les chaussures, les casquettes et même les chaussettes. Des vêtements intelligents qui mesurent le pouls, le rythme cardiaque et respiratoire, la température extérieure. Non plus de lourds instruments de mesure, mais des capteurs miniaturisés embarqués dans les objets du quotidien afin de récolter des données relatives à la santé, à la forme, à l'hygiène de vie.

Dématérialisation

Le fait est là : dans la production des biens matériels, on est en mesure d'utiliser proportionnellement de moins en moins de matière et d'énergie. Tel est ce que l'on appelle la « dématérialisation relative » : faire les mêmes objets avec moins de matière, produire plus de biens à partir d'une quantité de matière identique ou moindre, diminuer la consommation de ressources matérielles par unité de valeur ajoutée[7]. Une dématérialisation sous-tendue par le processus de miniaturisation et la fabrication de matériaux et d'objets plus légers, c'est-à-dire exigeant moins de matière.

Désormais, la dématérialisation repose de plus en plus sur l'essor de la numérisation de tout un ensemble de services et de contenus. Avec les nouvelles technologies de l'information et de communication, la dématérialisation consiste dans la transformation d'activités physiques ou à support matériel en des activités immatérielles rendues possibles par les outils informatiques. Les TIC permettent de réaliser par voie électronique ce qui l'était à travers un processus physique. À l'âge du déferlement numérique, les données informatiques, les fichiers électroniques, le traitement numérique jouent un rôle central dans tous les domaines de l'activité humaine. Nous voici dans un monde marqué par la « substitution informationnelle » : le cybercommerce peut se substituer au magasin, l'e-learning à la salle de cours, la téléconférence aux réunions physiques, le télétravail au bureau, l'écoute de la musique en ligne aux CD, le livre électronique au livre papier : « Cet été, je voyage léger : un bikini, une jupe et 1 000 bouquins » (publicité de la liseuse Kobo).

Avec le *cloud computing*, la dématérialisation touche maintenant l'informatique elle-même. Plus besoin de passer par un ordinateur local pour accéder à des services informatiques qui sont désormais sur la Toile, plus besoin de puissance de calcul par acquisition de matériel : on utilise, via le réseau Internet, les aptitudes et la puissance d'un système dématérialisé. Il n'est même plus nécessaire d'installer « matériellement » le fameux logiciel Word sur le disque dur de l'ordinateur : tout est disponible « dans les nuages ». Les Modernes, cherchant à réaliser le rêve immémorial de voler, ont mis au point des engins volants, plus légers que l'air (les ballons dirigeables à air chaud ou à hélium) : ce stade est dépassé. Ce n'est plus le « plus léger que l'air » qui illustre l'idéal de légèreté, mais les « armoires virtuelles », « l'infonuagique », l'informatique dématérialisée.

La dématérialisation portée par les TIC est constitutive de la révolution du léger, non seulement parce que des processus physiques sont remplacés par des opérations informationnelles, mais aussi parce qu'elles peuvent contribuer à la diminution de l'impact environnemental des activités dans lesquelles elles sont impliquées. Sans doute de très nombreuses études soulignent les effets négatifs des nouvelles technologies sur l'environnement. Elles n'en sont pas moins porteuses de l'espoir d'un monde où les flux d'information remplacent les flux physiques de marchandises, où l'immatériel occupe l'ancienne place des machines-outils,

où la croissance économique serait compatible avec la réduction de son impact global sur la biosphère. Avec l'essor des technologies numériques, apparaît l'idée d'une économie de l'immatériel qui ne serait pas supportée par des flux physiques aux effets délétères pour les écosystèmes. Beaucoup d'espoirs sont placés dans les TIC en tant que vecteurs d'une économie dématérialisée, d'une « économie légère[8] » diminuant la charge qui pèse sur l'écosphère. Est-il besoin de préciser que nous ne sommes qu'au début de cette économie légère dont le bilan actuel est controversé et les manifestations, encore très limitées ?

La conquête du nanomonde

La dynamique du léger est passée à une vitesse supérieure. Nous voici à l'heure des nanosciences et des nanotechnologies manipulant les matériaux aux échelles atomiques, moléculaires et macromoléculaires. Depuis les années 1980, grâce au microscope « à effet tunnel », il est possible de déplacer et d'agencer les molécules ou les atomes un par un[9]. Un immense champ de recherches s'est constitué qui investit et recompose le monde de l'imperceptible aux confins de l'infiniment petit. L'âge hypermoderne est contemporain de l'exploration des univers lilliputiens, de l'intervention sur le plus léger que le léger, sur les entités du minuscule à l'échelle du « nano », c'est-à-dire du milliardième de mètre. Le vieux slogan « small is beautiful » trouve une apothéose absolue dans le « small bang[10] » qui, résultant de la combinaison du progrès de l'informatique, des nanotechnologies, de la biologie et des sciences cognitives, est en mesure de fabriquer des nano-objets de finalités diverses.

Même si la définition précise des nanotechnologies fait débat, il est peu douteux qu'une révolution de première grandeur est en marche dont les applications touchent déjà des domaines très variés et qui, à plus ou moins long terme, modifiera nos manières de vivre, de protéger l'environnement, de produire, de consommer, de soigner. Avec la nanorévolution, la médecine est en train de franchir un nouveau cap. Des recherches sont en cours qui visent à fabriquer des nanorobots capables de réaliser diverses tâches médicales : détection rapide des maladies et des anomalies cellulaires, réparation et « surveillance » des cellules, nanochirurgie. Sont en chantier, des nanorobots destructeurs de virus, des nanonettoyeurs de

cholestérol, des nanoparticules magnétiques capables de transporter des gènes sains dans un tissu cellulaire malade (thérapie génique). En particulier, la nanomédecine laisse entrevoir de profonds changements dans le diagnostic, la prévention et le traitement du cancer : déjà les nanocapsules travaillent à éradiquer les cellules cancéreuses sans endommager les tissus normaux. Un monde nouveau s'élabore porté par les fulgurants progrès des nanomatériaux, nanomachines et autres nanomédicaments. De plus en plus, la manipulation des constituants élémentaires de la matière apparaît comme la voie royale de la lutte contre la mort, l'instrument clé qui repousse les limites de ce qui paraissait possible en matière de miniaturisation, de science des matériaux, de médecine.

Ce qui suscite les plus grandes espérances, nourrit les utopies futuristes et aussi les nouvelles peurs, c'est le paradigme « nano », l'action sur les éléments de la matière au niveau atomique et moléculaire. Fabrication de matériaux aux propriétés nouvelles, développement d'une médecine capable de régénérer les tissus de l'organisme et de cibler exclusivement les cellules malades, avènement d'une planète plus verte, projets d'un « homme augmenté » aux performances améliorées : la maîtrise de l'infime, du nanomonde, va ouvrir de manière vertigineuse le champ des possibles et des pouvoirs de l'homme. Dorénavant, la manifestation par excellence de la puissance de la rationalité instrumentale ne s'exprime plus tant dans la conquête du lourd, qu'à travers l'extrême miniaturisation des technologies et le contrôle de l'infiniment petit.

Mais le léger nanométrique est aussi ce qui alimente les peurs d'un certain nombre de chercheurs qui alertent l'opinion sur les dangers potentiels dont il est porteur. Au nom du principe de précaution, certains mouvements exigent un moratoire total ou partiel sur les nanotechnologies en invoquant leurs risques sanitaires. Un peu partout, celles-ci suscitent de la méfiance, de l'hostilité, et font naître des mises en garde contre les « risques incalculables » que pourrait comporter le contact des nanoparticules avec notre organisme. Les inquiétudes sont nombreuses au sujet des « nanoaliments » et autres nanoproduits utilisés dans les produits d'entretien, articles de sport, produits cosmétiques. L'inhalation d'une grande quantité de nanoparticules, leur pénétration dans le corps pourrait entraîner des troubles circulatoires, des inflammations des tissus pulmonaires, des dommages au cerveau. Tandis que se multiplient les

publications en nanotoxicologie, d'aucuns n'hésitent pas à reconnaître, dans ces nouvelles créatures technologiques, des réalisations « diaboliques » qui, menaçant l'humanité tout entière, présentent des risques du même ordre de grandeur que la technologie nucléaire.

Jusqu'alors, la légèreté était associée à une invitation poétique au voyage, à un imaginaire « aérien libérateur », à une impulsion heureuse vers le haut. Les images de légèreté étaient rattachées à une esthétique de la grâce, au merveilleux, au bonheur de se débarrasser de notre poids[11]. Il n'en va plus ainsi. À l'heure des nanomatériaux, l'infra-léger se trouve associé au franchissement des barrières biologiques, à la toxicité, aux risques sanitaires et environnementaux. Non plus un imaginaire planant et doux, mais la peur des effets pathogènes sur l'organisme, de la diffusion de particules biopersistantes, non gérées par les cellules. Le léger était ascensionnel, il se déploie maintenant sous le signe obscur des recherches d'apprentis sorciers, d'une pénétration dangereuse dans les organismes biologiques, d'un pouvoir total d'autant plus intrusif que ses outils sont invisibles à l'œil nu, impalpables, nanoscopiques.

Quelles que soient les appréciations que l'on porte sur les effets du progrès technologique, le doute n'est pas permis : la civilisation du léger est appelée à connaître un immense développement via les nanotechnologies. L'avenir est à l'extrême miniaturisation, à l'action sur l'infime et le réel quasi invisible : ce que nous serons dépendra de plus en plus de notre puissance à assembler et exploiter les éléments les plus minuscules de la matière. Non plus un « bio-pouvoir » (Foucault) s'exerçant par des mesures massives sur les populations, mais un nanopouvoir qui, investissant l'infiniment petit, décompose et recompose la matière tel un jeu de Lego. « Le rôle de l'infiniment petit est infiniment grand », écrivait Pasteur : cette manière de concevoir le rôle des confins de l'invisible est plus que jamais vérifiée avec les nanotechnologies. Par elles, l'idée foucaldienne de « microphysique du pouvoir » peut trouver une nouvelle signification et des perspectives de portée infinie. C'est en effet la capacité à façonner des dispositifs de taille nanoscopique, à manipuler la matière au niveau atomique et moléculaire qui ouvre la voie à la plus grande puissance qui soit. La puissance ultime se gagne moins par l'action lourde sur les grands ensembles que par le pouvoir sur les « infimes matérialités » (Foucault). Il

se pourrait que ce soit une rupture majeure dans l'aventure de l'espèce humaine qui s'annonce par cette microphysique de la puissance humaine.

À cette échelle d'intervention sur les éléments, les nanotechnologies fabriquent des matériaux élaborés de toutes pièces et ayant des fonctionnalités et des potentialités nouvelles. Un jour, peut être, dans les nano-usines du futur, les nouvelles technologies pourront instaurer une nouvelle nature, transformer radicalement notre rapport au monde, d'aucuns disent le vivant, la condition humaine elle-même. La convergence des nanotechnologies, des biotechnologies, de la robotique, des techniques de l'information et des sciences cognitives a ouvert la voie aux techno-prophètes, aux utopies posthumanistes et transhumanistes qui annoncent l'avènement du cyborg, la fusion de l'humanité et de la machine, l'accroissement illimité de nos capacités physiques et mentales, l'éternelle jeunesse, l'affranchissement de notre condition humaine imparfaite et mortelle. Il s'agit, rien de moins, dans ce courant de pensée, de vaincre la mortalité biologique elle-même en produisant une cyberhumanité immortelle grâce au transfert, bientôt possible technologiquement, nous assure-t-on, du « contenu informationnel du cerveau » dans des réseaux informatiques.

À l'ère du nanopouvoir, de la recomposition de la matière et des biotechnologies, la conquête démiurgique du monde infinitésimal apparaît comme une « quatrième révolution industrielle », l'un des moteurs majeurs de la technologie du XXIe siècle, le vecteur de la plus grande puissance de transformation future du monde et de la vie. Avec la révolution « nano », s'affirme non seulement un nouveau pouvoir sur la matière (production de matériaux nouveaux), mais sur le vivant et la santé, notamment par le truchement de la médecine régénératrice et la nanomédecine qui luttent contre le vieillissement et les maladies dégénératives, en cherchant à reproduire artificiellement les processus biologiques de régénération des cellules. Nul ne sait, bien sûr, ce qu'il en sera des promesses vertigineuses dont est riche le monde des nanotechnologies, mais l'immense révolution, qui de toute façon s'annonce, passera moins par des interventions lourdes que par l'action contrôlée sur l'infiniment petit, ouvrant un monde de possibilités quasi illimitées.

Révolution numérique et fluidité nomade

L’hypermobilité numérique

L’aspect positif de la légèreté a longtemps renvoyé à l’élégance, à la grâce des œuvres d’art. Aujourd’hui, un nouveau paradigme triomphe : avant de faire signe à une qualité esthétique, la légèreté désigne une performance technique, celle des objets qui, miniaturisés et connectés, permettent la mobilité, la fluidité, la facilité des opérations informationnelles et quotidiennes.

C’est la mobilité connectée, le nomadisme des objets et des personnes qui illustrent de mieux en mieux la légèreté ultra-contemporaine. Commencé avec le baladeur, ce processus s’est considérablement accentué avec les terminaux mobiles, les téléphones portables, les micro-ordinateurs, netbooks, smartphones et autres tablettes tactiles. La combinaison de la mobilité et d’Internet a créé un nouveau paradigme de la légèreté, inscrit sous le signe du nomadisme digital. Ce n’est plus exclusivement le domaine esthétique qui est le lieu de la légèreté positive, mais l’hypermobilité, le « papillonnage », la fluidité de navigation sur les réseaux virtuels.

Sans cesse, avec l’Internet mobile, de nouvelles applications sont proposées qui rendent possible une navigation aussi rapide que fluide. Récemment, les applications de messagerie éphémère viennent d’offrir une nouvelle illustration de légèreté numérique, en permettant aux internautes d’échanger sur leur mobile des messages et des photos qui s’autodétruisent automatiquement au bout de quelques secondes après visionnage. Une photo s’affiche sur l’écran et puis s’en va sans laisser de traces : voici le temps du numérique qui, devenu léger comme un souffle d’air, s’affirme sous le signe de l’évanescence pure.

Un nouveau cosmos de légèreté se construit dont l’impact sur les modes de vie est considérable. À l’époque de l’informatique nomade, la légèreté gagne les gestes de chaque jour : elle n’est plus seulement synonyme de moindre poids des objets, mais avènement d’un univers humain-social fait de facilité, de mobilité, de connectivité généralisée. La légèreté hypermoderne, c’est la possibilité pour chacun d’être simultanément à plusieurs endroits, d’intervenir à distance quel que soit le lieu où l’on se trouve, d’avoir accès à une infinité de connaissances, à tout et partout sans contrainte de temps et de localisation : tandis que triomphe le surf virtuel, le

nomade connecté s’impose comme une figure phare de la légèreté hypermoderne.

Promesses et servitudes de la vie numérisée

Le lien des technologies numériques avec la légèreté est double : outre qu’elles permettent le nomadisme virtuel, elles sont en mesure de réduire le poids que font peser certaines organisations sur les vies individuelles : le travail, l’enseignement, les transports, la vie relationnelle sont directement concernés.

Le télétravail présente l’avantage d’éliminer la pénibilité des trajets entre le domicile et le lieu du travail tout en permettant de gérer son emploi du temps librement. La visioconférence permet d’éviter les déplacements inutiles, de gagner du temps, réduire la fatigue liée aux transports. Déjà, des prospectivistes annoncent que l’entreprise numérique sera sans bureau fixe, sans contraintes d’horaires et de lieu. Le management ne fonctionnera plus sur l’autorité et le pouvoir hiérarchique, mais sur la confiance et la liberté d’organisation du travail des collaborateurs. Au contrôle des salariés pourrait succéder celui du travail accompli.

La révolution numérique dans l’enseignement est en marche qui pourrait transformer radicalement, à plus ou moins long terme, tant la relation pédagogique que les modes d’acquisition des connaissances. La mobilité urbaine devient plus souple grâce aux sites virtuels qui organisent le covoiturage ; les voyageurs vivent l’expérience de l’attente de manière moins lourde dès lors qu’ils peuvent disposer d’informations actualisées concernant les retards et les horaires des transports collectifs. Ces mêmes voyageurs écoutent de la musique dans le métro, regardent des films ou travaillent dans le train, qui se transforme en bureau. Les sites de rencontre et les réseaux sociaux facilitent la multiplication des contacts. C’est ainsi que les technologies numériques contribuent à l’émergence d’une société de mobilité personnalisée, diversifiée et communicante, où les individus ont la possibilité de s’affranchir de différentes pesanteurs du réel, de bénéficier d’une aisance nouvelle dans leurs déplacements et l’organisation de leur vie.

Il n’y a presque plus de secteurs d’activités qui ne soient transformés par les systèmes électroniques dans le sens d’une plus grande souplesse. Tandis

que l’époque connaît une explosion des sites de vente sur Internet, un nombre sans cesse grandissant de consommateurs font des achats en ligne, visitent les boutiques virtuelles, s’informent sur les sites comparateurs. Il n’est plus besoin de se déplacer pour faire ses achats et de se plier aux heures d’ouverture des lieux commerciaux : tout un pan de la consommation a basculé dans le règne immatériel de l’immédiateté, de l’impalpable, de l’ultra-léger.

L’argent lui-même enregistre cette dynamique au travers des virements bancaires, prélèvements automatiques, télérèglement, paiements par carte, PayPal, portefeuille électronique. Nous vivons le temps de l’évaporation de la dimension tactile de la monnaie, de la disparition des volumes et des poids, au bénéfice d’une monnaie virtuelle électronique. Grâce aux techniques digitales de la reconnaissance faciale ou gestuelle, bientôt les paiements pourront s’effectuer avec de simples mouvements de la tête ou avec son visage. Il sera possible de débarrasser le consommateur de la dépendance actuelle envers le matériel informatique et ses logiciels spécifiques.

La fluidité et son ombre

Pour indéniable qu’elle soit, cette légèreté ne va pas sans son contraire. Les progrès techniques et la tertiarisation de l’économie ont à coup sûr permis d’améliorer les conditions de travail, au moins en ce qui concerne la pénibilité physique des tâches. Reste que le règne de l’ordinateur peut s’accompagner de nouvelles formes de pénibilité, nombre de salariés passant l’essentiel de la journée immobiles, les yeux rivés à un écran. Si ce type d’activité ne ressemble plus à « l’enfer » de la mine, il n’en demeure pas moins que les questions du mal-être, du stress, de la souffrance au travail ont pris une importance nouvelle qui touche des catégories de personnel très diverses. Les salariés qui traitent de l’information vivent-ils beaucoup mieux leur travail immatériel que les ouvriers du vieux monde industriel ? Les nouvelles conditions de la concurrence et les impératifs de rentabilité sont certes à la source de ces malaises, mais les technologies du numérique y ont leur part en ce qu’elles instaurent la dictature de l’immédiateté des réponses, l’impossibilité de prendre du recul, une pression temporelle permanente, le sentiment de vivre « le nez dans le

guidon ». Partout, les grandes entreprises demandent de raccourcir les délais, de faire plus avec moins : une implacable logique d'urgence a envahi la sphère du travail. Elle engendre moins un homme léger qu'un homme hypertendu, dépossédé du sens de son activité[12]. Tandis qu'elles dématérialisent le travail, les nouvelles technologies ne cessent d'alourdir la charge psychosociale supportée par les salariés. L'immatériel numérique est moins porteur d'existence nomade que de vie en flux tendu, « juste à temps ».

Dans la sphère de la vie privée, les effets positifs du numérique sont aussi nombreux qu'indiscutables. Mais là encore, il s'accompagne de nouvelles menaces et servitudes. Nuisances et incivilités liées à l'utilisation intempestive du téléphone portable dans les transports en commun. Brouillage de la distinction entre sphère du travail et sphère privée. Perte d'efficacité et de temps du fait de l'hyperconnexion. On observe aussi l'essor de nouvelles formes d'assujettissement et de dépendance. Selon diverses études, plus de la moitié des personnes souffrent lorsqu'elles sont privées de connexion à Internet. Les trois quarts des adolescents dorment avec leur téléphone portable allumé sous l'oreiller ou posé sur la table de chevet. Des étudiants soumis à une expérience où ils devaient s'abstenir d'utiliser les outils high-tech pendant 24 heures ont reconnu avoir ressenti des sentiments de manque, d'angoisse, de solitude, de déprime. Compulsion du « checking », obligation intérieure à répondre dans l'instant, navigation perpétuelle dans la nébuleuse Internet : si le numérique rend possible l'affranchissement à l'égard de la pesanteur de l'espace-temps, il favorise en même temps celle d'*homo addictus*. Encore et toujours, le cauchemar de la chute succède à l'envol icarien.

Les menaces liées à l'empire du numérique ne s'arrêtent pas là : elles touchent au respect des libertés publiques et à la protection de la vie privée. Depuis les révélations d'Edward Snowden au sujet du programme de surveillance électronique PRISM, on sait que le FBI et la NSA ont eu accès depuis 2007 aux données personnelles hébergées par les géants américains du Web. Cette affaire a soulevé une vague d'indignation internationale et créé l'inquiétude parmi les gouvernements européens et asiatiques. La CNIL a réitéré ses inquiétudes quant au programme PRISM et sa réprobation quant à une « mécanisation de la surveillance ». Selon la Commission : « Le traitement PRISM constitue une violation de la vie

privée des citoyens européens d'une ampleur inédite et illustre concrètement la menace que représente la mise en place d'une société de surveillance. » Ce scandale éclaire sous un autre jour la nature de la vie connectée, dans la mesure où, sous la fluidité du Net, se cache un vaste filet mondial de surveillance des échanges par courriels, messageries instantanées, téléphones et réseaux sociaux. Sur ce plan, c'est moins l'image légère du surf qui se trouve associée à Internet que celle de surveillance ou d'espionnage digne de Big Brother.

Nuage numérique et Big Data

La galaxie du numérique véhicule une image de fluidité et de légèreté nomade. Mais elle est inséparable, en même temps, d'une forme d'obésité se concrétisant dans la masse d'informations exploitées. L'augmentation des capacités de stockage et la généralisation de l'usage d'Internet permettent de capter et de croiser une quantité vertigineuse de données provenant des individus connectés. Eric Schmidt, président exécutif de Google, soutient qu'il se crée tous les deux jours autant de données qu'entre le début de l'humanité et l'année 2003. Et on estime que le volume des données produites double tous les deux ans. En 2013, quelque 180 milliards de mails ont été quotidiennement échangés dans le monde. À propos du phénomène dénommé Big Data, on parle de « tsunami d'informations », de « data déluge ». L'immatériel a étrangement produit une nouvelle forme d'excroissance : l'« infobésité ».

Tout indique que celle-ci va encore s'intensifier et ce, parce que de plus en plus d'objets, TV, frigos, magasins, jeux portatifs, se digitalisent, se connectent, démultipliant de la sorte les sources de données. Aujourd'hui on compte en moyenne six objets connectés par foyer. En 2020, chaque utilisateur accédera en moyenne à vingt objets connectés. Selon une étude d'Ericsson, c'est sans doute 50 milliards d'objets qui seront alors connectés dans le monde. La révolution du léger a généré finalement un flot de données qui ne cesse de grossir et dont les volumes sont si gigantesques qu'ils exigent de nouvelles méthodes de stockage, de gestion, d'exploitation.

De là, le développement d'une nouvelle technologie, dénommée également Big Data, qui a charge d'analyser le corpus massif des données

structurées et non structurées, à des fins généralement prédictives. À partir d'une immense accumulation de données infinitésimales, il devient possible, moyennant un traitement statistique, de réaliser une approche prédictive des pathologies, faire des recommandations personnalisées, évaluer les risques, préconiser des itinéraires en fonction du trafic. En réalisant la rencontre du « tout petit » et de l'infiniment grand, la révolution du léger fait monter le pouvoir des corrélations et non plus de l'explication. Non plus l'expérience de la rêverie légère, mais le pouvoir du prédictif et la « gouvernementalité algorithmique ».

Avec l'essor des technologies et de l'industrie du numérique, nous assistons à l'essor de deux tendances contradictoires. L'univers de l'Internet s'accompagne de processus de décentralisation, de désintermédiation, d'interaction congruents avec la révolution du léger. En lieu et place de l'échange unilatéral et « dirigé » des *mass media*, se déploient des opérations individualisées répondant aux besoins de chacun : le dispositif pyramidal du *un vers tous* a été détrôné par le règne souple du *tous vers tous* et du *self-media*.

Mais dans le même temps, le Web est témoin d'une nouvelle concentration du pouvoir et de la richesse au travers de plates-formes gigantesques : l'univers de la fluidité informatique a accouché de géants mondiaux, d'une oligarchie pour le moment américaine et dont le poids est démesuré. D'un côté, monte le pouvoir des particuliers qui, ayant accès à un océan de données, peuvent communiquer et s'exprimer, faire de meilleurs achats, être mieux informés. De l'autre, s'affirment les multinationales du Web qui deviennent surpuissantes en exploitant les milliards de petites traces numériques laissées par les consommateurs et collectées plus ou moins à leur insu lors des achats, conversations sur les réseaux sociaux, envois de photos, visites de sites Internet. C'est à partir de ces énormes quantités de toutes petites informations disséminées, puis acheminées vers les centres de données, que s'édifient les nouveaux macro-acteurs de la Toile. Dans l'univers du Big Data regorgeant de données personnelles, le tout petit est ce qui nourrit la puissance des mastodontes du Net.

Face au pouvoir que confèrent le Big Data et les traitements massifs de données, d'aucuns brandissent la menace d'un *1984* numérique, l'ombre d'une nouvelle forme de domination lourde de périls pour la liberté et la dignité humaine. Tandis que les technologies du Big Data investissent sans

cesse de nouveaux domaines, nombre de questions sont soulevées quant aux implications éthiques de leur usage. À l'heure du triomphe des corrélations fournies par les systèmes algorithmiques, n'est-ce pas le scénario de *Minority Report* où les criminels sont arrêtés avant qu'ils ne commettent un délit, qui se prépare ? Plus largement, quel statut accorder aux données personnelles disponibles sur le Web ? Comment protéger la vie privée des internautes ? Comment réglementer et assurer l'effectivité du droit à « l'oubli numérique » sans nuire au droit à l'information ? Qui doit décider et selon quelles règles ? Ce n'est pas le lieu ici de répondre à ces questions. On soulignera seulement que si, à l'heure du Big Data et des systèmes algorithmiques, il ne s'agit pas de comprendre le pourquoi des phénomènes mais seulement de mettre à jour des corrélations et d'avancer des prédictions ponctuelles et utiles, cet univers n'en reste pas moins source de réclamations et de demandes de protection de la part des individus, ce qui ne va pas sans soulever divers problèmes de mise en application. Le monde léger qui voit le jour ne renvoie plus beaucoup à la douce poétique de l'envol : il est fait de plaintes, de controverses, d'arbitrages complexes en matière de droit à l'effacement, au déréférencement numérique[13].

Le poids des technologies légères

La révolution du léger investit chaque jour davantage un grand nombre de secteurs. Cependant, un certain nombre de domaines n'ont manifestement pas basculé dans cette orbite et tout n'est pas subtil dans la révolution du léger. Sous la dématérialisation s'impose le poids de la pollution, des industries extractives et de la rematérialisation par la consommation. Légèreté hyperbolique des objets, poids croissant des nuisances et des volumes de matériaux exploités, tel est le visage de la civilisation du léger qui émerge.

L'accumulation des déchets

Le formidable développement des matériaux légers, des objets miniaturisés et des activités dématérialisées n'empêche pas le fait que nous n'avons jamais produit autant de déchets. Au cours des vingt dernières années, les déchets solides produits par les pays industrialisés ont triplé : un

Européen produit en moyenne 600 kilos de déchets par an et un Américain, 700 kilos. Entre 2008 et 2020, la quantité de déchets sur la planète devrait encore augmenter de 40 %. À ce jour, même les technologies du léger contribuent à l'accumulation des déchets : ceux qui sont issus des équipements électriques et électroniques représentent, en France, environ 1 700 000 tonnes (25 kg/habitant/an), et augmentent chaque année en moyenne de 3 à 5 %.

Le plastique ainsi que les composants chimiques et électroniques ont transformé la nature et les volumes de déchets. De nombreuses industries rejettent dans les eaux de leurs agglomérations de grandes quantités de métaux lourds extrêmement toxiques tels que le mercure, le chrome, le plomb, le cadmium. Le dégazage, la vidange des réservoirs des pétroliers, les marées noires entraînent une pollution considérable, loin de l'image idéale de la civilisation du léger. Contenant des éléments toxiques, les déchets industriels, les engrais et les pesticides font peser des risques majeurs sur l'environnement et la santé par la contamination des sols et de l'eau.

Même s'ils ne sont pas toxiques, les déchets sont une nuisance par leur accumulation dans la nature et au plus profond des mers. Une étude de l'Ifremer révèle que 540 millions de tonnes de déchets sont présents dans les fonds marins européens. Selon le Programme des Nations unies pour l'environnement, on trouve en moyenne 18 500 morceaux de plastique par kilomètre carré d'océan sur une profondeur de 30 mètres.

En 2012, 288 millions de tonnes de matières plastiques ont été produites dans le monde, dont la plus grande partie finira un jour par se retrouver dans l'environnement, en particulier dans les océans. La même année, l'Union européenne a généré 25 millions de tonnes de déchets plastiques issues pour 40 % des emballages. Sur cet ensemble, 38 % sont mis en décharge, 36 % incinérés et seulement 26 % recyclés. Les sacs en plastique, cette merveille de légèreté technologique capable de supporter une charge 2 000 fois supérieure à son poids, posent de plus en plus de problèmes écologiques avec leurs 1 000 milliards d'unités produites au début des années 2000 et nécessitant jusqu'à quatre siècles avant de commencer à se dégrader. Une fois abandonnés, les débris de plastique se réduisent lentement en petites billes toxiques, les micro-plastiques, qui, pouvant être consommées par les êtres vivants, s'accumulent dans les environnements

terrestres et marins. Le super-léger plastique menace maintenant le bétail, les espèces maritimes, le littoral : il pèse de plus en plus sur l'empreinte écologique. L'univers consumériste a transformé la légèreté des produits synthétiques en poids agressif pour la planète.

La Terre transformée en poubelle n'est pas une fatalité. Sept pays membres de l'UE ainsi que la Norvège et la Suisse recyclent plus de 80 % de leurs déchets en plastique. Depuis 2002, le volume de déchets annuels par chaque Français est sur une pente déclinante : à Paris, il s'élevait à 587 kilos en 2000, contre 519 kilos en 2011. Cependant, les déchets et les systèmes d'élimination restent un problème sur la majeure partie du globe. Pour être elle-même, afin de contribuer au respect de l'environnement, la civilisation du léger va devoir s'engager résolument dans des politiques de dépollution, de traitement des eaux usées, de recyclage des déchets industriels.

Technologies numériques et impact environnemental

Parallèlement à la pollution des terres et des eaux, celle de l'atmosphère peut atteindre dans certaines mégapoles des niveaux très élevés. Pékin est plongé dans un brouillard de pollution quasi permanent ; dans l'État de São Paulo, la pollution de l'air tue davantage de personnes que les accidents de la route. Ce type de pollution vient d'être classé comme cancérogène par une des agences de l'OMS. La légèreté des objets technologiques fait des progrès prodigieux, mais la pollution atmosphérique pèse de plus en plus lourd sur la santé des populations à croissance industrielle rapide.

Bien au-delà de la question des déchets, la « surconsommation écologique globale » ne cesse de s'accentuer. Tous les pays de l'OCDE dépassent largement les capacités de la Terre à se régénérer et ont une empreinte écologique trop lourde. Selon le Fonds mondial pour la nature (WWF), « aujourd'hui, plus de 80 % de la population mondiale vit dans des pays qui utilisent plus que ce que leurs propres écosystèmes peuvent renouveler ». S'ils ne dépendaient que de leurs propres frontières, les Japonais auraient besoin d'un territoire sept fois plus grand que le leur, pour une consommation durable. Et si tous les pays adoptaient le mode de vie des Américains, ce sont quatre Terres qui seraient aujourd'hui

nécessaires. Les objets sont au régime minceur, mais depuis les années 1970, notre « dette écologique » ne cesse, elle, de grossir.

Il n'y a pas que les déchets qui sont à la hausse. Nous sommes aussi témoins de l'accroissement des émissions de CO_2, en grande partie responsables de l'effet de serre et du réchauffement climatique. On ne compte plus les rapports qui tirent la sonnette d'alarme à ce sujet, tant sont immenses les désastres qui s'annoncent si nous ne réagissons pas. Et les nouvelles technologies contribuent elles-mêmes aux émissions de gaz à effet de serre. Le téléchargement d'un quotidien consomme autant d'électricité qu'un lavage en machine et « on utilise déjà 50% d'énergie de plus pour faire circuler des octets que pour déplacer tous les avions du monde », rapporte le magazine *Time*. Derrière l'immatérialité des octets, se trouve le poids lourd du charbon produisant l'énergie. Selon une étude du cabinet Carbone 4 publiée en 2013, les émissions de gaz à effet de serre liées au chauffage des Français ont baissé de 14 % par personne depuis 2008, mais les rejets provoqués par la fabrication des produits électroniques ont bondi de 40 %. L'équipement en produits légers (télévisions à écran plat, smartphones et tablettes) a conduit à l'augmentation de l'empreinte carbone : la fabrication d'un téléviseur à écran plat engendre 1,2 tonne équivalent CO_2, soit 12 % du bilan carbone annuel d'un Français. Tandis que progresse la révolution du léger, l'empreinte carbone augmente.

On estime que les technologies de l'information et de la communication consomment 10 % de la production mondiale d'électricité, soit la production annuelle de l'Allemagne et du Japon additionnée. Et cette consommation d'électricité devrait poursuivre sa croissance du fait d'appareils toujours plus puissants et utilisant de plus en plus de technologies sans fil. Selon Greenpeace, si le *cloud* était un pays, il se classerait au 5^{e} rang mondial en termes de demande d'électricité, et ses besoins seront sans doute multipliés par trois d'ici 2020. Les centres de données informatiques au niveau mondial consomment en électricité l'équivalent de la production de trente centrales nucléaires. Certains d'entre eux, extrêmement énergivores, consomment autant d'électricité que 250 000 foyers européens. Et parce que dans de nombreux pays, l'électricité provient du charbon, les centres de données entraînent de larges émissions de CO_2. Paradoxalement, la révolution du léger participe à l'augmentation de l'empreinte carbone de façon non négligeable.

Toute une littérature s'attache à démontrer les effets négatifs des TIC sur la biosphère. Parce que la multiplication des équipements électroniques et leur obsolescence programmée mobilisent d'énormes quantités de matériaux et d'énergie, ni les quantités de matière consommée, ni l'empreinte écologique n'ont diminué depuis l'apparition de l'économie informationnelle. De fait, les technologies électroniques et numériques requièrent des quantités considérables de ressources naturelles et génèrent souvent un « effet rebond » ou « boomerang », le progrès de l'immatériel conduisant le consommateur à consommer davantage. Paradoxalement les outils de l'économie dématérialisée pèsent lourd sur l'environnement. L'époque hypermoderne voit se développer une nouvelle figure oxymorique : l'immatériel lourd.

Faut-il s'en tenir là ? La réduction de l'impact environnemental n'est pas hors de portée et des progrès sont en cours. Apple annonce que ses *data centers* sont maintenant alimentés à 100 % par des énergies renouvelables. Les futurs centres de données de Google en Finlande et de Facebook en Suède seront 100 % verts. En 2015, plus d'un quart de la consommation énergétique de Facebook proviendra de sources propres. La révolution du léger progresse : de nombreux projets existent qui devraient à terme réduire la consommation d'énergie des « usines numériques », s'inscrivant ainsi de manière positive dans le cadre du développement durable et de la réduction de l'impact carbone.

Il ne manque pas d'experts qui mettent en avant le rôle positif que peuvent jouer les TIC pour promouvoir le développement durable. Car si indéniablement celles-ci émettent du CO_2, c'est dans une proportion relativement faible (2 % du total) et surtout, selon un rapport de la GeSi (Global e-Sustainability Initiative), elles pourraient réduire, d'ici à 2020, de 15 % les 98 % d'émissions restantes, générées par les autres industries et les consommateurs. Les technologies numériques peuvent largement contribuer à l'optimisation de la gestion des appareils ménagers, de l'éclairage, du chauffage, de la climatisation, elles offrent des opportunités de réduction des pollutions et gaspillages, en proposant des solutions alternatives (virtualisation des échanges, télétravail, transports collectifs « intelligents ») à nombre d'activités gourmandes en énergie. Faire mieux avec moins, optimiser les consommations totales d'énergie, réduire les flux matériels, minimiser l'impact environnemental : nul doute que les nouvelles

technologies recèlent un potentiel important pour progresser vers une économie soutenable, plus légère.

Dématérialisation et économie matérielle

S'il y a accroissement des déchets, on assiste dans le même temps à une production et à une consommation croissantes de biens matériels. On l'a vu plus haut, les TIC ont un coût écologique et sont voraces en ressources matérielles. Sous la dématérialisation se cache une économie bien matérielle. Les matériaux secondaires nécessaires pour produire un circuit intégré de deux grammes représentent plus de 630 fois le poids du produit final. Et contrairement à ce qu'on a pu espérer, les techniques numériques n'ont nullement réduit les transports physiques et certaines consommations matérielles. Pour ne prendre que ce seul exemple, la consommation de papier, aux États-Unis, a augmenté de 33 % entre 1985 et 1999 et la production mondiale devrait encore doubler d'ici 2050.

Par ailleurs, en trente ans, les achats de biens manufacturés effectués par les Français ont doublé, les équipements électriques ont été multipliés quasiment par six en dix-huit ans. Ce qui implique une utilisation croissante de matières premières. L'élévation du niveau de vie, la durée de vie courte des produits et la croissance des pays émergents ont provoqué une forte hausse de la demande en minerais de tout genre. Le Sustainable Europe Research Institute estime qu'en 2010, l'humanité consommait 50 % de ressources naturelles (renouvelables ou non) de plus que dans les années 1980, avec environ 60 milliards de tonnes de matières premières par an ; ce niveau pourrait encore augmenter de 65 % à l'horizon 2030[14]. La civilisation du léger se montre paradoxalement de plus en plus gourmande en biens matériels et matériaux.

Pourtant, des experts ont avancé, dès les années 1980, l'idée de dématérialisation ou de « fin de l'âge des matériaux[15] ». Dès ce moment, en effet, l'économie américaine consomme 40 % moins d'acier que dans les années 1920 ; selon Marc Giget, « le Japon consomme en masse, en 1984, 47 % moins d'acier qu'en 1973, 18 % moins d'aluminium et 8 % moins de plastique. Tous les autres grands métaux sont en régression, cuivre, zinc, plomb » : une diminution qui concerne également des matériaux comme le ciment ou le verre[16]. L'idée est que nos économies consomment de moins

en moins de matière dans la production industrielle. Moins de matière première, plus de technologies de l'information : l'avenir s'annoncerait sous le signe de la dématérialisation de l'économie.

La thèse vient d'être reprise d'une autre manière par l'économiste Chris Goodall : selon ses analyses, le Royaume-Uni a atteint, entre 2001 et 2003, ce qu'il appelle un *peak stuff*, un « pic des objets » et ce, avant même le début de la crise économique[17]. Depuis lors, le pays consomme moins de voitures, d'énergie, de matériaux de construction, d'eau, de papier ou de viande ; et le volume des déchets est également en recul. Cette étude est intéressante parce qu'elle montre le découplage relatif entre croissance économique et consommation de biens physiques : la croissance économique pourrait aller de pair avec une diminution de la consommation des ressources matérielles.

La thèse, il est vrai, appelle des objections. En premier lieu, parce qu'elle ne prend pas en compte la consommation de ressources matérielles qui a été nécessaire dans les pays étrangers pour fabriquer les produits ensuite importés. En second lieu, la thèse est loin d'être vérifiée partout. Une étude de *Futuribles*[18] note bien quelques pics en France dans les domaines des carburants, des journaux, des magazines, des voitures, des meubles. Mais ces phénomènes ne permettent pas de diagnostiquer une inversion de tendance globale, la consommation matérielle ne cessant de croître. La vérité est que nombre de ces baisses ne font souvent que cacher « des effets de substitution » : le recul de la consommation de viande est compensé par celle du lait, du fromage ou des œufs ; la chute des ventes de journaux papier s'effectue au bénéfice de l'achat des ordinateurs et tablettes. De fait, jamais on n'a autant consommé de matières premières. Il faut certes de moins en moins de ressources matérielles pour obtenir plus de performances techniciennes mais dans le même temps, les objets, pris dans une dynamique d'innovation accélérée et de mode, ont une durée de vie de plus en plus courte. De là, de plus en plus d'objets fabriqués et partant, une consommation globale de ressources physiques à la hausse. Pour l'heure, civilisation du léger ne signifie pas « dématérialisation absolue », mais seulement « dématérialisation relative » de l'économie.

Le poids du lourd

On ne doit pas perdre de vue également que la course à la miniaturisation et à la numérisation est inséparable de très lourdes infrastructures et d'une inflation d'appareils qui eux, sont parfaitement matériels. De là, dans un contexte d'extension planétaire des modes de consommation occidentaux, une croissance exponentielle de la demande en métaux et énergie pour faire fonctionner l'informatique dématérialisée. De là également des activités industrielles extrêmement lourdes afin d'obtenir l'énergie et les matières premières nécessaires à la nouvelle économie : forage profond, exploitation minière de grande dimension, fracturation hydraulique, fission nucléaire. Extraction de minerais et de combustibles fossiles qui requiert de gigantesques déplacements de terre et d'eau ainsi que des réactifs chimiques à grand impact environnemental. Même à l'heure de la dématérialisation de l'économie, rien n'est possible sans les ressources du sous-sol et des industries minières mettant en œuvre des moyens colossaux : ce sont les matériaux enfouis sous terre qui permettent l'immatériel du *cloud*. Nous sommes toujours au moment où le léger repose sur l'extraction massive de minerais et les méga-exploitations minières. Point de dématérialisation de l'économie sans la réalité bien matérielle de l'exploitation des ressources de la Terre et, pour l'heure, point d'économie de l'immatériel sans tout un ensemble d'interventions « agressives » contre l'environnement.

En outre, notre activité économique dépend pour une grande partie des énergies fossiles et nucléaires. Celles-ci constituent des industries lourdes soit en raison de leur impact sur l'environnement, soit en raison des déchets hautement radioactifs ayant une durée de vie pouvant atteindre des centaines de milliers, voire des millions d'années. Les énergies renouvelables progressent, mais leur part dans la production d'électricité reste encore faible. Si la civilisation du léger est en marche, elle n'en est manifestement ici qu'à son commencement : pour aller jusqu'au bout d'elle-même une « transition énergétique » est nécessaire qui implique le passage des énergies fossiles ou fondées sur l'uranium aux énergies renouvelables.

La civilisation du léger manifeste un besoin croissant d'énergie et de matériaux solides. Si de nombreux produits nécessitent moins de matière, la civilisation du léger repose sur des flux matériels globaux à la hausse[19] et bien supérieurs aux matières premières proprement dites. Pour obtenir 30 grammes de platine, il faut traiter 10 tonnes de minerai ; une tonne de

cuivre exige de 100 à 350 tonnes de roche. De plus, la tendance est à la baisse de la teneur des minerais : c'est pourquoi leur extraction consomme de plus en plus d'énergie. En 2012, l'industrie minière consommait de 4 à 10 % de l'énergie primaire produite dans le monde. À l'âge de l'hypermodernité nomade et numérique, le pôle lourd n'est pas l'opposé du léger, il en est la condition de possibilité. Non pas le léger contre le lourd, mais le léger grâce au lourd. L'immatériel hypermoderne doit son être aux matières naturelles enfouies dans les entrailles de la Terre et aux exploitations minières. Dans l'existence, la légèreté se vit comme le contraire du lourd ; dans le domaine de la production des « choses », elle ne peut se passer du lourd.

Et demain ? De tous côtés montent les critiques contre le productivisme industriel, le nucléaire, les combustibles fossiles, l'agriculture et la pêche intensive. L'agriculture bio, les voitures électriques, les énergies douces, le verdissement de la fiscalité ont le vent en poupe. L'idée de maison à énergie positive fait son chemin et les équipements domotiques se multiplient qui visent à maîtriser la consommation énergétique des habitations. Les équipements solaires et éoliens doublent, pour leur part, tous les deux ans. Le « Paquet Climat-Énergie » voté en 2008 prévoit que les pays européens devront réduire, avant 2020, d'au moins 20 % les émissions de gaz à effet de serre, porter à 20 % la part des énergies renouvelables dans la production totale d'énergie, diminuer d'au moins 20 % la consommation d'énergie. Le Conseil européen de l'énergie renouvelable (EREC) estime que près de 45 % de la consommation énergétique de l'UE pourrait provenir de sources renouvelables d'ici 2030. Selon l'Association de l'énergie éolienne de l'Europe (EWEA), l'éolien seul pourrait répondre à presque 30 % de la demande de l'Europe en électricité.

Des prospectivistes évoquent l'avènement d'une ère post-carbone, l'effacement de l'infrastructure industrielle fondée sur le pétrole et les autres énergies fossiles. Dans la civilisation qui vient, marquée par la conjonction d'Internet et des énergies renouvelables, les activités centralisées de la première et deuxième révolution industrielle seront remplacées par des millions de microcentrales énergétiques (bureaux, maisons, immeubles) capables de collecter les énergies vertes sur site, de les stocker et de renvoyer les excédents à des millions d'autres. Le XXI^{e} siècle devrait voir le recul des infrastructures lourdes, des méga-centrales, des

grandes compagnies du pétrole, du gaz ou de l'atome, au profit du règne disséminé des mini-entrepreneurs et mini-centrales énergétiques, des mécanismes de gestion coopératifs et non hiérarchiques[20]. De même que les gros ordinateurs ont cédé le pas aux micro-ordinateurs, aux réseaux, à l'informatique mobile, de même le système énergétique devrait évoluer au cours de ce siècle vers la technologie décentralisée et réticulaire du léger. La révolution du léger, dans ce scénario, ferait un grand bond en avant, investissant le domaine énergétique lui-même.

Cela dit, ne rêvons pas. À l'avenir, les grandes centrales continueront à jouer un rôle fondamental. Aujourd'hui, même les énergies propres sont produites avec des infrastructures obèses : barrages et usines d'équipements hydroélectriques. La Chine ne cesse de montrer son engouement pour les chantiers géants, les centrales nucléaires, les barrages hydrauliques colossaux. D'une hauteur de 185 mètres et d'une longueur de 2 305 mètres, le barrage des Trois-Gorges, le plus gigantesque de la planète, comprend un réservoir de 600 kilomètres ; il a provoqué le déplacement de quelque 1,5 million de riverains et la disparition de plusieurs villes. Par ailleurs, 72 centrales nucléaires sont en cours de construction dans le monde et 581 projets en matière de réacteurs sont annoncés d'ici à 2030 : même si, selon le cabinet Roland Berger, la fourchette la plus crédible oscille entre 123 et 224 nouvelles unités, le nombre de réacteurs passerait de 435 à 489. Le Japon lui-même vient d'annoncer, malgré la catastrophe de Fukushima, qu'il renonçait à sortir du nucléaire. Et les centrales thermiques à charbon génèrent plus de 40 % de la production mondiale d'électricité : primauté du charbon qui devrait se poursuivre pendant les trente prochaines années. Dans la lutte du léger contre le lourd, c'est manifestement ce dernier qui continue, sur ce plan, de l'emporter.

De multiples interrogations n'en surgissent pas moins. Faut-il poursuivre dans cette voie ? Compte tenu de l'impératif qu'il y a de réduire au plus vite les émissions de gaz à effet de serre, la condamnation du nucléaire est-elle légitime ? Est-elle même réellement possible ? Selon certains experts, l'arrêt du nucléaire semble impossible à court et à moyen terme du fait de l'explosion de la demande mondiale en énergie et de la part faible des énergies douces dans notre bouquet énergétique : les éoliennes fournissent 1,5 % de l'électricité mondiale et le photovoltaïque, vingt fois moins. Dans ces conditions, seuls le gaz et le charbon pourraient remplacer le nucléaire,

mais au prix d'une augmentation des émissions de CO_2. Dans la mesure où la question du réchauffement climatique constitue le défi prioritaire, le nucléaire est présenté comme l'industrie qui permet d'échapper à une transformation climatique catastrophique au cours de la deuxième partie de ce siècle : dans l'immédiat, le léger ne semble pas capable de résoudre les problèmes qui se posent à l'humanité d'aujourd'hui. Demain, ce sera certainement différent et tout doit être fait pour réduire la part du nucléaire. Mais pour des décennies encore, le lourd « évite plus de risques qu'il n'en crée[21] ». Ceux-ci n'en sont pas moins réels et terrifiants : ce qui invite à décupler les efforts dans la voie de la « transition énergétique » qu'implique la civilisation du léger.

Le micro et le méga : une nouvelle alliance

Et au-delà du nucléaire, le léger pourra-t-il se substituer partout au lourd ? C'est peu probable, au moins à moyen terme, on l'a vu dans le domaine énergétique. Mais ailleurs ? Dans un très grand nombre de secteurs, le principe légèreté avance du même pas que l'expansion des équipements lourds. La logique de l'hyper se concrétise aussi bien dans l'investissement du minuscule que dans des réalisations titanesques. On va de record en record en matière de gigantisme, de méga-exploitation, de grandes infrastructures portuaires, aéroportuaires, routières, ferroviaires, énergétiques. Nous manipulons l'infinitésimal et construisons des mégastructures, nous produisons de concert du nano et des géants, du micro et des mastodontes : usine numérique, barrage hydraulique, bateau de croisière, Super Jumbo, « poids lourd », supertanker, cargo géant, gratte-ciel, centre commercial monstre, mégalopole. La révolution hypermoderne du léger ne progresse que parallèlement à l'essor d'infrastructures et d'équipements pharaoniques. Manifestement, la révolution du léger se concrétise avec plus d'évidence dans les objets courants que dans les équipements collectifs.

Si les équipements surdimensionnés heurtent la dynamique du léger, il n'en demeure pas moins que le gigantisme n'est pas toujours en contradiction avec celle-ci. Les gros data centers permettent de réduire l'impact carbone. Dans un tout autre registre de légèreté, les grandes infrastructures ferroviaires, routières et aéroportuaires contribuent à la

démocratisation de la mobilité, à la vitesse des transports. Il ne s'agit pas de justifier tous les projets de ce genre : ne perdons simplement pas de vue qu'ils sont nécessaires à la légèreté-mobilité des personnes.

L'aspiration au léger s'exprime avec éclat dans les réactions hostiles au gigantisme des infrastructures considérées comme une figure de la déshumanisation. « Les gens n'aiment que l'énergie décarbonée disponible en petites quantités, parce que justement si c'est petit, ça ne pose pas de problème… Dès que c'est gros, ils n'aiment plus », remarque Jancovici[22]. Mais d'autres domaines, d'autres combats illustrent encore le culte contemporain du léger et le rejet du « toujours plus ». On voit se multiplier les opposants aux projets de lignes à grande vitesse, aux gratte-ciel dans Paris, aux autoroutes, aux aéroports, au tunnel sous les Alpes. Si certains de ces combats peuvent être fondés, ce n'est manifestement pas toujours le cas. Le léger est une valeur, mais le tout-léger est une impasse, une idéologie antimodernisatrice, une perspective nostalgique qui empêche d'être à la hauteur des défis de notre temps.

Les infrastructures lourdes sont fustigées pour des raisons écologiques, économiques mais aussi esthétiques, accusées qu'elles sont de défigurer les paysages. Les grands travaux publics apparaissent comme l'ennemi du charme, du beau, du plaisant : c'est le « complexe de la balafre » dont parle Alain Roger[23]. Mais est-ce toujours le cas ? On le sait, il ne manque pas d'ouvrages d'art de grande élégance. Le viaduc de Millau dessiné par Foster suscite une admiration unanime : son poids total de 242 000 tonnes ne nuit en aucune manière à sa superbe légèreté esthétique. Il n'est pas dans l'essence de la révolution du léger de refuser les grandes infrastructures : elle devrait plutôt s'attacher à promouvoir une « esthétique des infrastructures » capable de créer du paysage, des « infrastructures-espaces publics » associant réalisation de grands travaux et intégration dans le paysage[24].

N'identifions pas valeurs paysagères et valeurs écologiques, le culte du vert conduisant trop souvent à une conception patrimoniale du paysage : sauvegarder, préserver, protéger. Révolution du léger et révolution écologique ont certes partie liée mais la première doit se détacher de la seconde lorsque celle-ci s'affirme comme une approche conservatrice de l'aménagement du territoire. La révolution du léger peut et doit s'engager dans la création de nouveaux paysages sans être prisonnière d'une « vision

bucolique et archaïque du paysage[25] ». Il faut rejeter la mystique du « petit » et du patrimonial qui, érigés en absolu, font obstacle à l'invention du nouveau. La légèreté est aussi une qualité esthétique et celle-ci n'est nullement incompatible avec le « grand » et le monumental.

C'est ainsi que la révolution du léger peut travailler, notamment, à mettre fin non à l'autoroute, mais à l'autoroute conçue comme opération massive abîmant les paysages par son indifférence aux territoires qu'elle traverse. Depuis la fin des années 1980, une nouvelle approche se fait jour qui vise à la mise en valeur des régions et des paysages, à l'insertion paysagère des grandes infrastructures de transport : désormais il s'agit d'intégrer des fonctions et des critères autres que la seule valeur technicienne de la circulation rapide. La réduction de poids n'est pas la seule voie que peut emprunter la révolution du léger : elle se manifeste également à travers l'ambition paysagère des grands programmes de travaux publics. « L'autoroute devient un monument, un lieu significatif et un outil de compréhension des paysages », déclare le paysagiste Marc Marcesse[26]. Voici le temps des autoroutes « inventeurs de paysages[27] ». La légèreté, au moins esthétique, n'est pas incompatible avec les grands travaux quand ils respectent l'environnement et les courbes des espaces qu'ils traversent. Il faut penser la légèreté hypermoderne de manière multidimensionnelle, technique, écologique, paysagère.

La révolution du léger n'est pas seulement un fait observable, une tendance forte portée par l'évolution des techniques. Il faut la considérer comme un impératif destiné à concrétiser le projet ou l'idéal de qualité de vie s'appliquant tant aux contemporains qu'aux générations à venir. Elle se doit, en ce sens, d'échapper aux impasses du *less is beautiful* et de la décroissance. Le léger n'est pas l'ennemi rédhibitoire du méga, lequel rend possibles diverses formes de légèreté-mobilité.

C'est pourquoi la révolution du léger doit s'engager dans la voie des nouvelles alliances caractéristiques de l'écologie industrielle et de l'éco-conception : celles de l'informatique et des énergies renouvelables, du high-tech et des considérations environnementales, de l'innovation et du recyclage des équipements, de la production industrielle et du *remanufactoring*, de la croissance et du développement durable. Par ces hybridations éco-industrielles, la révolution du léger pourra poursuivre son

œuvre et changer réellement les conditions de vie sur la planète, en échappant aux périls des impacts écologiques négatifs.

---

1 Hartmut Rosa, *Accélération*, Paris, La Découverte, 2010.

2 Henry Ford, *Ma vie et mon œuvre*, Payot, 1928, cité par Yves Stourdzé, « Autopsie d'une machine à laver. La société française face à l'innovation grand public », *Le Débat*, n° 17, décembre 1981, p.21.

3 Yves Stourdzé, *art. cit*.

4 Roland Barthes, *Mythologies*, Paris, Le Seuil, 1957, p.192-194.

5 Un kilo de poids économisé rend possible une économie de 5 000 tonnes de kérosène au cours d'une vie d'un avion.

6 L'aluminium a également le vent en poupe. Le nouvel alliage d'aluminium et de lithium, l'« airware », permet de réduire de 25 % le poids de certaines pièces des avions.

7 Suren Erkman, *Vers une écologie industrielle*, Éditions Charles Léopold Mayer, 2004, p.110-112.

8 Thierry Kazazian, *Il y aura l'âge des choses légères. Design et développement durable*, Victoires, 2003.

9 On dispose maintenant d'un système nano-électromécanique (Nems) capable de peser individuellement les atomes à température ambiante. Et la balance Karin devrait permettre, en 2016, de peser la plus légère des particules élémentaires : le neutrino. Il faudra la plus grosse balance du monde (200 tonnes) pour peser un nano-objet, quelque dix millions de fois plus léger que la plus légère des particules : l'électron.

10 Étienne Klein, *Le Small Bang. Des nanotechnologies*, Paris, Odile Jacob, 2011.

11 Gaston Bachelard, *op. cit.*

12 Voir Nicole Aubert, *Le Culte de l'urgence*, Paris, Flammarion, 2003.

13 À la suite d'une décision de la Cour de justice de l'Union européenne, Google permet depuis 2014 aux internautes européens de réclamer l'effacement de liens les concernant personnellement lorsque ceux-ci sont « non pertinents, obsolètes ou inappropriés ».

14 Commissariat général au Développement durable, « Recyclage et réemploi, une économie de ressources naturelles », mars 2010.

15 Eric D. Larson, Marc H. Ross, Robert H. Williams, « Beyond the Era of Materials », *Scientific American*, vol. 254, n° 6, 1986.

16 Cité par Bernadette Bensaude-Vincent, *Se libérer de la matière ? Fantasmes autour des nouvelles technologies*, INRA, 2004, p. 11.

17 Chris Goodall, « Peak Stuff : Did the UK Reach a Maximum Use of Material Resources in the Early Part of the Last Decade ? », Research paper, 13 octobre 2011. Et l'analyse

d’Audrey Garric, « La consommation a de l’avenir », *Le Monde*, 11 janvier 2014.

18 « Produire et consommer en France en 2030 », *Futuribles International*, sur Futuribles.com.

19 La demande en minerais a été multipliée par 27 depuis le début du xx^{e} siècle. Selon un rapport du Programme des Nations unies pour l’environnement, vers 2050, 9 milliards d’êtres humains devraient consommer 140 milliards de tonnes de minerais, d’hydrocarbures et de biomasse (bois, cultures, élevage).

20 Jeremy Rifkin, *La Troisième Révolution industrielle*, Paris, Les Liens qui libèrent, 2012.

21 Sur l’argumentation détaillée de ce point, voir Jean-Marc Jancovici, « Le mur de l’énergie rare », *Le Débat*, n^{o} 166, septembre-octobre 2011, p. 91-101.

22 *Art. cit.*, p. 95.

23 Alain Roger, *Court traité du paysage*, Paris, Gallimard, 1997, p.141-144.

24 Rachel Rodriguez Malka, « Esthétique des infrastructures et régénération urbaine », dans *Infrastructures, villes et territoires*, Paris, L’Harmattan, 2000.

25 Alain Roger, *op. cit.*, p.138.

26 Cité dans « Ingénieurs, paysagistes et autoroutes. La réconciliation du béton et de la nature », *Revue générale des routes et aérodromes*, n^{o} 676, juillet-août 1990, p. 8.

27 La formule est de Christian Leyrit, cité par Yannick Rumpala, *Régulation publique et environnement*, Paris, L’Harmattan, 2003, p. 220.

CHAPITRE IV

Mode et féminité

Depuis des siècles, la mode se présente comme la quintessence, le symbole même de la superficialité, de la futilité, de la légèreté. Longtemps qualifiée de « déesse capricieuse », la mode est la manifestation sociale la plus emblématique de l'esprit et de l'esthétique frivoles.

Les liens qui unissent la légèreté et la mode sont particulièrement étroits. D'abord en raison de sa versatilité, de son inconstance, de sa fugacité. Ensuite parce qu'elle s'affirme sous le signe d'un idéal esthétique d'élégance, de grâce et de raffinement. Enfin parce que son domaine est celui des changements insignifiants, des bagatelles, colifichets, fanfreluches et autres falbalas. Autant d'aspects qui font de la mode l'une des grandes expressions de la légèreté esthétique.

Si la légèreté est une qualité admirée dans l'art, elle s'accompagne, au contraire, de dénigrements et de sarcasmes dans la mode. Ceux-ci sont, depuis des lustres, dirigés principalement, sinon exclusivement, vers les femmes accusées de vanité, de superficialité, de ne songer qu'aux « chiffons », aux « petits riens » sans importance ni profondeur. De nos jours, ces critiques machistes de la futilité féminine se sont fortement atténuées. Et depuis peu, la mode elle-même a gagné une respectabilité nouvelle en étant consacrée dans les plus grands musées. On est au moment où la légèreté frivole de la mode a cessé d'être méprisée et considérée comme une sphère esthétique inférieure.

Pour importants qu'ils soient, ces changements ne doivent pas cacher les continuités qui rattachent l'univers de la mode hypermoderne au passé. En particulier celles ayant trait au rapport des genres avec le paraître. Ainsi l'intérêt pour la mode reste toujours plus marqué au féminin qu'au masculin. De même, une forte dissymétrie entre les genres demeure en ce qui concerne la valorisation de la légèreté dans l'esthétique de la toilette. À cet égard, la civilisation du léger a moins subverti les codes modernes de la mode qu'elle n'a prolongé et complexifié la dynamique enclenchée au XIX^e^ siècle. En dépit de toute sa puissance, la révolution du léger n'a pas réussi à construire l'égalité des genres en matière de légèreté des apparences.

De la légèreté aristocratique à la légèreté moderne

La sphère du vêtir n'a pas toujours été synonyme de légèreté frivole. Pendant la plus longue partie de l'histoire de l'humanité, les vêtements et parures ont ignoré les variations rapides, les excentricités et les surenchères de la fantaisie esthétique. Sans doute, les changements de style existent-ils mais ils sont peu fréquents : partout c'est la règle d'immobilité et la répétition des modèles du passé qui imposent leur loi. Même si le goût des ornementations et certaines manifestations de coquetterie sont indéniablement présents dans ces sociétés, le domaine du paraître vestimentaire relève structurellement de l'ordre de la coutume ou de la tradition qui exclut le culte des nouveautés, l'inconstance et la théâtralité luxuriante de la mode.

Ludisme, conformisme et individualisme

Cette organisation traditionnelle millénaire bascule à la fin du Moyen Âge. Avec la révolution vestimentaire du XIV^e^ siècle qui constitue l'acte de naissance de la mode en Occident, vêtement, versatilité, frivolité deviennent inséparables dans les cercles supérieurs de la société. Dès lors, les changements s'accélèrent et deviennent systématiques, s'exprimant dans des modes chargées de fantaisie et de théâtralité, d'une extravagance sans précédent historique : chaussures pointues dites à la poulaine pouvant mesurer jusqu'à 70 centimètres, bra- guettes proéminentes, jambes

bicolores pour les hommes ; décolletés, chapeaux pointus pour les femmes aux fronts vertigineux. La légèreté de la mode renvoie à cet envol de la fantaisie esthétique, de la gratuité ornementale, du caprice dans le paraître : elle coïncide avec l'esthétisation ostentatoire de la parure et la théâtralisation du dimorphisme sexuel. Ni fantaisie pure, ni révélation du corps, la mode est une mise en scène qui érotise le corps féminin et exalte le pouvoir masculin.

La frivolité de la mode implique la rupture avec l'ordre de la tradition ainsi qu'une nouvelle valorisation sociale de la différence individuelle, laquelle s'est manifestée dans l'originalité du paraître, les nuances et les personnalisations décoratives. Le système de la mode, dès lors, a pour caractéristique de conjuguer mimétisme de classe et souci de particularisation individuelle. Comme le disait Simmel, la mode est ce phénomène social où il faut être comme les autres, suivre le courant et en même temps se différencier, se démarquer, affirmer une singularité. Dans la mode, le conformisme relatif à la structure d'ensemble du vêtement se combine avec une certaine liberté individuelle dans le choix des petits détails, motifs de parements et autres variantes périphériques. La légèreté frivole, qui accompagne structurellement l'ordre du paraître, est inséparable d'un individualisme esthétique naissant, fût-il circonscrit dans d'étroites limites sociales.

Avec la révolution vestimentaire du XIV^e^ siècle, la légèreté se lit dans l'apparence générale des deux sexes. À la même robe « sac » longue, sans laçage, portée aussi bien par les hommes que par les femmes, succède un type d'habillement nettement différencié selon le sexe : costume court et ajusté pour les premiers, long et près du corps pour les secondes. Pour les deux sexes, cette révolution vestimentaire s'est traduite par l'étirement de leur paraître. Celui des hommes élégants s'allège avec l'étranglement de la taille et de longues jambes se terminant par des poulaines étroites, démesurément effilées. Les couvre-chefs élevés, les plumes qui les ornent, les cols carcailles tirent la silhouette masculine vers le haut, donnant du mouvement à l'ensemble. Le vêtement court et ajusté suggère tout à la fois gracilité et légèreté.

Les robes traînantes, les décolletés, les épaules dénudées, les fronts épilés, les coiffures « à cornes » allongent elles aussi le paraître féminin : sur les miniatures de l'époque, les bustes sont fins, droits et élancés, les

visages sont minces et fragiles. La mode met en valeur des corps graciles d'aspect aérien présentant une grâce, une élégance souple. La révolution du vêtir à la fin du Moyen Âge coïncide avec l'étirement et l'allègement des silhouettes tant masculines que féminines[1].

Une légèreté qui n'est pas uniforme et s'accompagne d'effets contrastés. Elle est manifeste dans le costume de cour masculin serré à la taille et dégageant les jambes recouvertes de bas de couleur parfois très vive. Mais l'allègement du bas a pour contrepartie des carrures étoffées et parfois de vastes manches, des fourrures qui, accroissant le volume du corps, expriment la virilité de l'homme et sa supériorité sur les femmes. Par ailleurs, les savants, les ecclésiastiques, les magistrats portent de longues robes sobres dans des couleurs sombres. Légèreté également de l'apparence des femmes du XV^e^ siècle au front dégagé par épilation et à la silhouette longiligne. À ceci près que le ventre est parfois proéminent, souligné qu'il est par un petit coussin caché sous la robe, comme le montre *Le Mariage des époux Arnolfini* (1434) de Van Eyck. D'où une dynamique de légèreté qui emprunte des voies opposées au masculin et au féminin. Le haut de la silhouette féminine s'allège mais tend à s'alourdir vers le bas (surplus d'étoffe des jupes, volume exubérant des traînes). C'est le contraire chez les hommes avec une partie supérieure du corps plus volumineuse, plus imposante que le bas[2].

Une légèreté en trompe l'œil

Qu'on ne s'y trompe pas, telle qu'elle s'est développée dans les époques aristocratiques, l'esthétique de la légèreté dans la mode n'a rien à voir avec une quelconque libération du corps. Bien au contraire, le corps féminin s'est trouvé soumis à des contraintes orthopédiques très strictes. En témoigne le corset armé de baleines qui apparaît pour la première fois vers le milieu du XVI^e^ siècle. Pour affiner la silhouette féminine, le corps est sanglé, il s'agit de corriger ses défaillances par un moule inflexible, par les compressions extérieures qu'exercent les ceintures, laçages, baleines rigides en fer. Avec le corset qui écrase la poitrine et réduit le tour de taille, le corps féminin s'affine, il prend une forme conique dont le tableau attribué à Hieronymus Francken (*Bal donné au Louvre en présence d'Henri III*, 1581) offre une illustration frappante. Par le recours aux resserrements extrêmes du corset,

l’enjeu est manifestement d’affiner le profil féminin. Cela étant, c’est moins la réduction de poids que celle de la taille qui est prescrite, moins la minceur réelle du corps qu’un allègement apparent, destiné à donner un tour noble, altier, théâtral aux postures.

Le souci d’affinement de la silhouette féminine s’est imposé en rapport avec la vie de cour qui promeut les valeurs de prestance et de légèreté au détriment des anciennes pesanteurs médiévales. Il constitue un des dispositifs du « processus de civilisation » analysé par Norbert Elias. De même que les individus sont invités, dans les cours, à dominer leurs impulsions, de même doivent-ils maîtriser les mouvements spontanés du corps. Qu’il s’agisse de l’économie psychique ou des attitudes corporelles, partout les individus de la haute société sont soumis à des « autocontraintes », à des surveillances, à des régulations continues et uniformes, à des règles de plus en plus détaillées, précises, contraignantes. La civilisation est ce processus qui exige de l’individu un contrôle régulier et systématique sur lui-même.

Ainsi la taille étranglée qu’impose le corset participe d’une morale du maintien et de la correction du corps dirigée contre l’affaissement du buste. Ce qui est visé, dans le monde nobiliaire, ce n’est pas la légèreté physique du corps, mais une rectitude signifiant contrôle de soi, maîtrise physique, discipline des désirs. Le plus important n’est pas la réduction de poids du corps, mais la grâce, l’allure noble, le « bel air », rendus possibles par la victoire de la ligne droite sur les relâchements, de la raison sur la nature. L’appareillage du corset (« corps à baleines ») qui affine le corps fonctionne ainsi tout à la fois comme contrainte mécanique et instrument de poétisation de la silhouette féminine. La légèreté du corps-sablier est ici le contraire de la spontanéité : elle résulte de diverses armatures orthopédiques, de coercitions physiques, d’instruments contentifs.

À l’exception de la parenthèse révolutionnaire, le corset, jusqu’au début du XX^{e} siècle, impose une « taille de guêpe » aux femmes, une légèreté qui se conquiert par des dissimulations et des subterfuges. Pendant quatre siècles et au travers de modèles divers, la carapace du corset crée une légèreté de fiction ou en trompe l’œil, par soutien « mécanique », compression du ventre, rigidification du tronc. Sans doute à partir du XVIII^{e} siècle, les changements dans la mode ont-ils transformé l’apparence féminine : aux allures compassées et majestueuses succèdent des profils

plus fragiles, plus délicats et voluptueux, plus légers et mobiles. Plus érotiques aussi au XIXe siècle avec la tournure ou « cul de Paris » qui, étranglant la taille et creusant les reins, a sculpté une femme callipyge stimulant le désir masculin. Avec le culte de la taille fine, la mode a magnifié les hanches larges et le volume de la croupe au travers des robes bouffantes, vertugadins, « poufs », paniers, crinolines et autres tournures. D'où une légèreté non seulement artificielle mais paradoxale puisque s'accompagnant de gonflement des robes, d'atours volumineux, de rembourrages fessiers. Une légèreté entravée et de parade qui a limité systématiquement la mobilité de la femme.

Il est remarquable que les livres de beauté ne traitent pas de la même manière le buste et le bas du corps : seul le premier se doit d'être remodelé et affiné. En revanche, les hanches empâtées, la grosseur des jambes et des cuisses qui sont cachées au regard par l'habillement, n'appellent pas d'actions vigoureuses. La finesse qu'on appelle de ses vœux ne concerne que le « haut », ce qui se montre en public[3] ; elle a pu de ce fait parfaitement cohabiter avec des formes potelées et des rondeurs « bien placées », avec la valorisation des poitrines généreuses, des « bras ronds et charnus », des hanches larges, des cuisses pleines de chair. Et telle est précisément l'une des finalités de la taille serrée : mettre en valeur les formes rondes (seins, hanches) de la femme. Jusqu'à l'orée du XXe siècle, ce n'est pas la minceur féminine qui est célébrée, mais un corps onduleux, moelleux, pulpeux, dégageant néanmoins un air de légèreté. Une légèreté pour le spectacle et le regard des autres, non pour le corps propre.

La féminisation du frivole

Au fil des siècles, les auteurs moralistes n'ont jamais cessé de dénoncer la frivolité des femmes, leur passion pour le paraître, les fards et les bijoux. Pourtant, à partir du XIVe siècle, c'est l'homme qui est le pôle le plus marquant dans les transformations de la mode. Jusqu'au XVIIe siècle, les parures masculines sont plus changeantes, plus innovantes, plus audacieuses que celles des femmes. Dans les plus hautes sphères aristocratiques, les hommes rivalisent de faste et d'élégance, se ruinent en dépenses vestimentaires, non pour rehausser leur beauté mais afin de marquer leur rang et leur supériorité statutaire : c'est à qui dépensera le plus. Mais en

règle générale, les deux sexes sont restés, pendant plusieurs siècles, à « égalité vestimentaire » en matière de recherche de raffinement et d'ornementation de la parure[4].

Cet équilibre dans le rapport des genres au vêtement se rompt à l'époque des Lumières. Autour de 1700, dans certains milieux nobles, la valeur des garde-robes féminines est déjà le double de celle des vestiaires masculins[5]. À la veille de la Révolution, dans les classes bourgeoises, les achats féminins, en ce domaine, sont deux fois plus importants que ceux des hommes[6]. Les changements, les caprices, les extravagances et autres raffinements de la mode sont devenus beaucoup plus manifestes dans la mode féminine que dans celle des hommes. Un grand renversement s'est effectué dont nous sommes toujours les héritiers : la mode est devenue un territoire dévolu au féminin.

À partir du XVIIIe siècle, les tendances de la mode illustrent le triomphe du féminin dans cet ordre. Et la pleine féminité ne saurait être mise en valeur sans la légèreté des apparences. Légèreté distinguée qui, au XIXe siècle, doit s'exprimer, dans la coiffure, les étoffes (satin, mousseline, gaze, soie), les robes décolletées, les tailles corsetées, les jupons, les accessoires et autres décorations de la toilette : perles, rubans de couleur, plumes, fleurs, chapeaux, éventails, chaussures, talons hauts. Cependant que la frivolité est posée comme une caractéristique naturelle du féminin, Freud peut déclarer : « La moitié de l'humanité doit être classée dans la catégorie des fétichistes des vêtements ; à savoir toutes les femmes. »

La frivolité de la mode est d'autant plus associée au féminin que depuis le XIXe siècle, les signes flamboyants de la séduction sont bannis de l'univers masculin. Tandis que l'esthétique de la légèreté n'est plus légitime qu'au féminin, l'apparence masculine s'inscrit sous le signe du sérieux, du compassé, du rejet de la fantaisie. Remplaçant les étoffes brillantes et précieuses des siècles aristocratiques, l'habit noir des hommes, raide et austère, exprime la nouvelle éthique du travail, du mérite, de l'épargne ainsi que les idéaux égalitaires. C'est dans le renoncement ascétique aux signes fastueux de la séduction et de la légèreté qu'est né le costume masculin moderne démocratique analysé par Baudelaire comme le « symbole d'un deuil perpétuel ». À l'élégance sévère de l'homme s'oppose l'esthétique légère du féminin, une silhouette de grâce et de fluidité, symbole de la prétendue fragilité et délicatesse naturelle du deuxième sexe.

À noter toutefois que la finesse de la taille féminine et les toilettes sont loin de toujours créer une image de légèreté ailée ! Au XVIIe siècle baroque, le vertugadin gonfle les hanches, les étoffes sont raides, les manches et les fraises volumineuses : autant d'artifices de la mode qui dessinent une silhouette certes noble mais solennelle, quelque peu empâtée et statique. Quelque deux siècles plus tard, la crinoline, qui a pu atteindre jusqu'à 3 mètres de diamètre et exiger 30 mètres de tissus, constitue une lourde machinerie fort peu adaptée à la mobilité : avec son ampleur extrême, ses cerceaux concentriques, ses pierreries, l'abondance de ses plis, la crinoline crée une image féminine pyramidale, hiératique, majestueuse. Et les femmes victoriennes au corps droit et à la taille serrée dégagent un air de raideur, d'austérité, de sévérité puritaine. La taille pincée de la femme a moins réussi à créer une allure aérienne que rigide, affectée, figée.

La puissance de l'idéal de légèreté esthétique dans la mode féminine ne s'explique pas seulement par les logiques de distinction sociale. Elle ne peut se comprendre indépendamment de l'association millénaire de la femme au « sexe faible ». Sur ce plan, la mode apparaît comme la traduction poétique de la finesse de ses traits et formes, une sublimation des attributs naturels du sexe déclaré « inférieur » à l'homme en force physique. Parce que privée de force, la femme est destinée à plaire, à charmer. La valorisation de la légèreté dans la mode féminine peut être pensée comme l'expression symbolique et esthétique de la vocation de plaire du féminin, de son pouvoir de séduction sur les hommes, de son statut d'emblème décoratif, de « fleur » de la vie mondaine.

Cette logique n'a fait que s'amplifier avec l'âge bourgeois et la disjonction structurelle de l'homme productif et de la femme-ornement qui l'accompagne. Parce que l'homme est voué au travail et la femme dévolue à la beauté et à la séduction, la légèreté est un impératif esthétique du féminin. L'extrême grosseur est mise à l'index pour tous, mais la légèreté est une qualité avant tout féminine, un symbole de sa fragilité et sa tendresse naturelle.

Légèreté, dynamisme et minimalisme

Si le XVIIIe siècle a institué la femme en paradigme de la frivolité des apparences, le début du XXe marque l'avènement de l'âge moderniste de la

légèreté féminine. Un nouveau style de féminité apparaît : la légèreté théâtrale et contrainte de type aristocratique a été détrônée par une légèreté de confort, libre et en mouvement, d'essence démocratique.

Une rupture majeure voit le jour. En 1906, Paul Poiret supprime le corset et lance ses robes sinueuses et tubulaires qui effacent les hanches : est célébré un corps féminin élancé et fluide en opposition avec le goût dominant de la femme bien en chair. Les années 1920 voient s'effacer le modèle de femme tout en rondeurs au profit de l'allure « garçonne », d'une silhouette aux formes aplaties, d'un style « planche à pain ». La mode fait disparaître les formes spécifiquement féminines au travers du style *school boy* puis *school girl* exhibant des cheveux courts. Révolution des canons esthétiques qui transpose dans le vêtement l'idéal de mobilité, de dynamisme, d'action propre à l'âge moderne. « Il n'y a d'autre beauté que la liberté du corps », déclare Chanel qui invente, avec sa petite robe noire courte et droite (1926), une nouvelle silhouette pour une femme active qui danse, travaille, conduit une voiture : une mode pour « une femme active ayant besoin d'être à l'aise dans sa robe ».

En même temps, Patou lance le sportswear en créant des tenues pour le golf, le tennis, le ski, la natation, adaptées à l'activité en mouvement. À la légèreté de représentation succède une légèreté synonyme de mobilité : les défilés de mode où les femmes sont en mouvement en seront le symbole concret et vivant. Les grandes révolutions vestimentaires du siècle peuvent se lire comme autant de voies pour promouvoir un archétype de beauté féminine moins figée, plus vivante, plus dynamique. Une légèreté fonctionnelle, active, moins décorative est née.

La légèreté moderniste bannit les fanfreluches, les « chichis » et autres fioritures : le règne de la légèreté effilée, épurée, minimaliste s'affirme, qui éclipse la légèreté traditionnelle, flamboyante et romanesque. Lancé dans les années 1920, le style droit et simple se poursuit dans les années 1950 avec Balenciaga (la « robe sac »), Yves Saint Laurent (la ligne trapèze) et surtout Courrèges et ses silhouettes architecturées exaltant une légèreté dynamique, désophistiquée et pour la première fois résolument jeune, « adolescente ». Les mannequins portent des petites bottes souples à talons plats et des hautes chaussettes blanches à résonance collégienne. En lieu et place des robes bouffantes, des pinces et des tailles serrées, s'exhibent des femmes en pantalon, en short, en collant, des corps habillés par des formes

droites géométriques, des robes et des jupes blanches, courtes, trapézoïdales qui, éliminant toute connotation romantique, sculptent une légèreté décontractée, tournée vers le dehors et l'action. Le *lady look* a fait son temps, il a cédé le pas à la silhouette tonique, dégagée, sportive de la jeune fille, désormais prototype de la mode.

L'aventure de la légèreté moderniste se poursuit : elle se prolonge, notamment à travers le succès du minimalisme. À partir des années 1990, divers créateurs – de Helmut Lang à Jil Sander, de Calvin Klein à Donna Karan, de Margiela à Ann Demeulemeester, de Chalayan à Raf Simons – ont fait triompher une mode « profil bas », minimale, sobre, sans fioriture ni fantaisie. Bien sûr, les liens du minimalisme avec la légèreté sont ambivalents. Dépouillé et intemporel, parfois conceptuel ou « monacal », le style minimaliste tourne manifestement le dos à la légèreté glamour de la mode : il peut apparaître plus austère ou sévère que léger. Mais en même temps, avec son style dépouillé de tout artifice, épuré et souvent monochrome, le minimalisme dégage un air de légèreté spécifique : celle du moins. La légèreté traditionnelle était voulue pour le plaisir de l'homme ; la légèreté minimaliste, au contraire, dessine une allure féminine libérée du poids du regard masculin : non plus la légèreté-pour-l'homme, mais une légèreté-pour-la-femme empreinte d'assurance et de sérénité. Il ne s'agit plus d'offrir le spectacle ostentatoire et artificialiste de la femme-fleur, mais celui d'une légèreté confortable, pour soi-même. Une mode nouvelle s'est imposée qui, réduite à l'épure vestimentaire, sans superflu ni clinquant, crée une légèreté désophistiquée, essentielle.

Légèreté, féminité, masculinité

Dès le début du XIX^e^ siècle, la mode s'est construite comme un système fondé sur le refoulement de la fantaisie masculine et le monopole féminin des signes de la séduction. Ce système va perdurer avec force pendant près d'un siècle et demi, et demeure à bien des égards toujours structurant quels que soient les changements importants qui sont intervenus. Jusqu'aux années 1950-1960, la mode féminine s'affirme triomphalement dans son opposition à la mode « faible » des hommes. Seule la première s'affiche sous le signe de la légèreté esthétique ; la mode masculine, elle, est du côté du classique, de la non-mode, du sérieux.

Depuis une cinquante d’années, des transformations sont apparues qui ont dérégulé partiellement ce modèle séculaire. Appropriation des emblèmes masculins par les femmes ; fantaisie et couleur, humour et formes fluides dans la garde-robe masculine : un nouveau cycle se déploie, marqué par la « masculinisation » de la garde-robe féminine et, dans une moindre mesure, par la « féminisation » du vestiaire masculin. Si les manières de se vêtir au masculin et au féminin ne se confondent pas, elles se sont rapprochées sur un certain nombre de points. Avec l’éclipse de la « grande renonciation masculine » (Flügel), les codes esthétiques connotant la légèreté ont gagné une surface sociale nouvelle : ils sont devenus légitimes au masculin.

Vers l’homme-objet ?

C’est à partir des années 1960 qu’on assiste au commencement d’un processus d’intégration partielle des signes légers dans le paraître masculin. Sous l’impulsion du mouvement hippie, les couleurs vives d’Orient font leur apparition dans le vestiaire des hommes qui arborent alors bracelets, colliers, perles aux oreilles. Dans les années 1970, Jacques Esterel conçoit une collection où les hommes et les femmes portent des robes et des pantalons similaires. Yves Saint Laurent pose nu pour le lancement de son premier parfum pour homme. Mick Jagger, David Bowie, Michel Polnareff empruntent aux femmes maquillage, vêtements et accessoires. Un peu plus tard, Jean Paul Gaultier célèbre l’« homme-objet » en l’habillant de jupe.

Au milieu des années 1970, Armani lance une veste masculine souple, déstructurée, sans épaulettes et sans doublure. Grâce à cette coupe décontractée, une allure masculine cool, souple, sensuelle s’affirme à contre-courant de celle que faisait régner le classique costume rigide corsetant les hommes. Armani déclare qu’il a cherché à « rendre les hommes plus sexy ». Une sensualisation qui trouve maintenant d’autres illustrations, avec les pantalons moulants, les débardeurs et autres vêtements près du corps. Le fluide, le souple, le sensuel, les tons doux et chauds, ne sont plus l’apanage de l’apparence féminine.

Plus que la contre-culture et les créations d’avant-garde, ce sont le sportwear, le casual wear, le funwear qui ont réhabilité la fantaisie, longtemps refoulée, dans la mode masculine. Jean, tee-shirt, blouson,

baskets, bermuda : l'époque voit s'affirmer une esthétique déformalisée, colorée, fluide et sport, dans tous les groupes sociaux. Les hommes n'hésitent plus à porter des couleurs vives, des baskets multicolores, des tee-shirts aux inscriptions amusantes. Sous-tendu par l'hédonisme consommatoire, les couleurs chatoyantes et fluo se sont immiscées dans les vêtements de loisirs et les vêtements de sport. Même les sous-vêtements masculins peuvent se présenter avec imprimé fantaisie et autres motifs tatoo ou BD. Le sport est devenu tendance ; mode, sport et loisir se mêlent à la recherche d'un look masculin cool. Après le grand renoncement, le « défoulement » est à l'ordre du jour. Il donne un coup de jeune, une touche mode et fun, une dégaine décontractée au paraître masculin.

Parallèlement, on voit des hommes adopter peu ou prou les attitudes traditionnellement féminines envers l'apparence : usage de parfums et eaux de toilette, fréquentation des instituts de beauté, recours à la chirurgie esthétique, compléments capillaires, épilation, teinture de cheveux, intérêt pour la mode. On parle à présent de « métrosexuels » au sujet de ces jeunes hommes obsédés par l'apparence, le corps, la mode. Le fait est là : l'époque hypermoderne est contemporaine de la diffusion chez les hommes de préoccupations et de pratiques jusqu'alors reconnues comme féminines et superficielles.

Un nouveau look féminin

Dans le même temps, la « masculinisation » de la garde-robe féminine est largement à l'œuvre. Pantalon, smoking, cravate, tee-shirt, blouson, bottes de cuir : plus rien de ce qui était spécifiquement masculin n'est interdit aux femmes. Dès les années 1960, Yves Saint Laurent s'impose comme le créateur phare de ce mouvement : avec ses collections, la femme peut s'approprier les symboles vestimentaires masculins que sont le pull, le short, le tailleur-pantalon, le smoking, le blouson, le caban. Cette dynamique a dépassé largement l'univers de la haute couture : avec le prêt-à-porter et la libéralisation des mœurs, le pantalon, le jean, le trench-coat, les vêtements inspirés des tenues de chasseurs, de pêcheurs, de pilotes d'avion se sont massivement diffusés et nombre d'éléments du vestiaire masculin figurent maintenant dans la garde-robe féminine.

Plus radicalement, divers créateurs de mode se sont attachés à remettre en cause les canons mêmes de la féminité traditionnelle, de la « femme-fleur » éthérée, évanescente, fragile. Jean Paul Gaultier conçoit des modèles de soutien-gorge en forme d'obus ; il dessine des chaussures hérissées de pointes inspirées par l'attirail fétichiste. Il n'est pas le seul : Thierry Mugler, Azzedine Alaïa, Montana, Vivianne Westwood, John Galliano, Gianni Versace, Dolce & Gabbana ont également conçu des modèles dans un esprit fétichiste. Les mannequins et les jeunes filles s'affichent avec des piercings. Les vestiaires de style punk se diffusent avec des femmes portant des blousons en cuir clouté et des bottes militaires. Le cuir, le latex, les bottines zippées envahissent la mode de tous les jours. De nombreux modèles renvoient aux tenues guerrières et vêtements de combat (jupe de gladiateur plissée de Versace, « veste-armure » de Jean-Charles de Castelbajac). Dans les années 1980, apparaissent des allures de femmes « masculines », dominatrices, presque militaires avec des vestes larges, des épaules « puissantes », des bottes de moto (Thierry Mugler) : des « femmes guerrières », pleines d'une force nouvelle, à la sensualité plus agressive que douce.

De surcroît, tout un courant anti-glamour a vu le jour, inauguré dans la rue avec les mouvements punk, grunge, goth qui, rejetant les notions d'élégance et de séduction, empruntent les emblèmes « durs » masculins : jeans déchirés, clous, chaînes de vélo, épingles à nourrice, têtes de mort, rangers récupérées dans les surplus de l'armée.

Dans une tout autre optique, à partir des années 1980, des créateurs japonais d'avant-garde rejettent également la séduction du chic, bouleversent radicalement la structure de l'habillement à travers des vêtements déchirés, déstructurés, lugubres, créant des femmes aux allures sombres, quasi monacales. Avec ces coupes déconstruites de style destroy, le « chic Hiroshima » et le « look haillon » voient le jour, aux antipodes de l'imaginaire du léger.

Un marqueur central de féminité

Tous ces styles de mode ont mis à mal l'esthétique légère de l'apparence féminine. Mais jusqu'où ? Ont-ils réussi à mettre fin définitivement à la

valorisation de la féminité et ce qui l'exprime dans la mode : la finesse, la fluidité, l'aérien, la fraîcheur, la fantaisie ? Il n'en est rien.

Les pièces masculines adoptées par les femmes ne sont pas reproduites à l'identique, mais redessinées dans un esprit de glamour et de légèreté. Et lorsqu'une femme emprunte à un homme l'un de ses vêtements (manteau boyfriend, pull surdimensionné, chemise d'homme), il y a une accessoirisation (collier, maquillage, legging léger, talons) qui l'empêche de ressembler à un homme. Le look « masculin-féminin » n'est ni androgyne ni alignement sur le masculin : portés par la femme, les vestes, pantalons et tailleurs reconstituent une féminité pleine et entière jouant avec les apparences. Ce n'est là qu'une nouvelle manière de faire ressortir la féminité, une féminité discrète, ludique, confortable, qui joue à brouiller la différence masculin/féminin pour la recomposer avec subtilité. Même habillée de tailleur à épaules larges et de pantalon clouté, la femme ne perd rien de sa féminité séductrice, fût-elle plus dominatrice. Yves Saint Laurent l'avait très tôt signalé : « Un pantalon, c'est une coquetterie, un charme supplémentaire, pas un signe d'égalité ou d'affranchissement[7]. »

La féminité appelle toujours la légèreté esthétique : aucun divorce radical n'a eu lieu. Le style léger est connoté « femme », il ne cesse pas de renvoyer prioritairement au « deuxième sexe ». En témoignent exemplairement les modes estivales qui se présentent comme des hymnes à la légèreté. Celle des formes fluides et flottantes, des décolletés, des robes courtes et sinueuses qui découvrent le corps, des tenues amples et épurées. Celle des textiles : organza, tulle, mousseline de soie, shantung, satin, gaze et autres matières impalpables et vaporeuses. Celle des couleurs acidulées ou des pastels, des imprimés multicolores et à motifs. Partout sont à l'honneur les couleurs porteuses de légèreté, les matières évanescentes, les transparences, les effets aériens. Simplement, ce qui est célébré n'est plus la légèreté à l'ancienne, mièvre et virginale, ingénue et mélancolique, éthérée et languissante, mais une légèreté active, efficace.

D'autres signes perpétuent la valorisation de la légèreté dans la mode féminine, à commencer par les robes de soirée en satin, crêpe ou mousseline, à décolleté plongeant et à dos nu. Mais aussi les robes bustier, robes de cocktail à fines bretelles, robes baby-doll, robes ballerines. À quoi s'ajoutent les micromaillots de bain, les bikinis et strings, la lingerie fine et sexy. Les montres-bracelets, les chapeaux, les parapluies féminins

présentent un design plus délicat que celui des hommes. Et qu'y a-t-il de plus léger que les chaussures à talons hauts et les escarpins ? De fait, innombrables sont les signes de la mode féminine qui se marient avec l'imaginaire de la légèreté, avec l'esthétique de la finesse et de la fluidité. Le paraître féminin idéal n'a pas cessé d'entretenir des liens très étroits avec l'idéal de légèreté esthétique. Simplement, celle-ci n'est plus une obligation systématique, elle est une option qui peut cohabiter avec des manières de se vêtir peu aériennes et parfois plus « agressives. »

Les collections le montrent, les coupes, les matières et les couleurs le disent : le référentiel du léger dans la mode reste un marqueur distinctif de féminité. Le grunge, le néopunk, les styles « déglingués » n'ont pas empêché les collections Pleats Please des années 1990 de connaître un succès planétaire avec leurs plissés permanents en polyester, leur ligne tubulaire émancipée des rigidités de la taille et des épaules. Des robes aux jupes, des chemisiers aux pantalons, Miyaké crée des vêtements fonctionnels pesant seulement quelques grammes. Des collections qui, se déployant sous le signe de la mobilité, du flottement, de la légèreté extrême, font triompher le poids plume, le « prêt-à-s'envoler[8] ». Bref, les liens du féminin et de la légèreté esthétique sont tout sauf rompus.

Il en va de même dans l'univers du parfum[9]. Sans doute voit-on se multiplier les parfums qui, rejetant l'idée de segmentation par le genre, s'adressent aux deux sexes. À l'âge de l'individualisme triomphant, chacun doit pouvoir porter ce qu'il aime en fonction de ses goûts propres : « L'art s'adresse à tous, sans distinction de genre. Quand je crée, je pense uniquement à l'odeur du parfum, à la forme que je cherche, à ce vers quoi je tends », déclare Jean-Claude Ellena. Néanmoins, cet univers reste profondément dominé par la différence des sexes. L'élégance et le raffinement s'imposent certes aux deux sexes, mais ce qui est positionné « masculin » doit évoquer la puissance, l'énergie, la virilité, tandis que ce qui est « féminin » exprime la délicatesse, la finesse, la légèreté. S'il arrive que les femmes utilisent le parfum de leur compagnon ou mari, l'inverse est extrêmement rare.

Les marques, en grande majorité, n'ont pas cessé de lancer leurs parfums comme féminins ou comme masculins : l'unisexe est l'exception. Fragrance, forme du flacon, packaging, couleur, nom du parfum, communication publicitaire, tous ces éléments sont marqués par

l’opposition masculin/féminin, virilité/légèreté. C’est ainsi que les flacons féminins présentent généralement une forme plus arrondie ou plus élancée que celle des parfums masculins. Grand succès récent, le spot publicitaire de La Petite Robe noire de Guerlain illustre comment la modernisation de la communication dans le parfum continue de jouer ostensiblement sur l’image de la féminité associée à la légèreté esthétique. Simplement, la légèreté du parfum romantique (L’Air du temps) se trouve supplantée par une légèreté dynamique et dansante, pétillante et espiègle à l’image d’un film d’animation.

De même que la masculinisation de la garde-robe féminine n’a nullement mis fin au culte de la légèreté esthétique féminine, de même la « féminisation » du vestiaire masculin ne signifie nullement avènement d’une mode unisexe. En dépit de la puissance de la dynamique égalitaire, les signes les plus emblématiques de la mode féminine et de sa légèreté sont toujours « interdits » aux hommes. Le fait est là : ni la jupe ni la robe n’ont acquis droit de cité au masculin. Et où voit-on des talons aiguilles et des escarpins masculins ? Aucun homme ne peut porter un chapeau à fleurs avec perles et plumes. Sur les podiums un costume homme rose fuchsia est certes possible, mais dans la rue ? Force est d’observer qu’hommes et femmes sont loin d’être parvenus à un état d’égalité en matière de légèreté des apparences. On assiste même, ici et là, à une revirilisation du paraître masculin : ainsi des nouveaux looks gays privilégiant le cuir, les chaînes, les accessoires militaires, les vêtements mettant en valeur les muscles. Au-delà de l’univers homosexuel, sont maintenant branchés les cranes rasés, les barbes de trois jours et plus. Les hommes ne veulent pas offrir d’eux-mêmes une image de légèreté : ils veulent surtout ne pas paraître féminins. Au culte féminin de la légèreté des apparences répond la peur masculine de celle-ci.

Il est vrai que nombre de tenues (pantalons, bermudas, vestes, tee-shirts, baskets, vêtements de sport) peuvent être désormais portées aussi bien par les hommes que par les femmes, mais ce rapprochement ne doit pas occulter le fait majeur que le paraître reste toujours structurellement marqué par la différence sexuelle, la dissymétrie des codes, l’opposition légèreté/virilité. Tout en principe est ouvert, dérégulé, libre ; mais en fait les formes de vêtements, leurs couleurs, leurs imaginaires ne sont pas interchangeables. Sous la flottaison des signes frivoles, continuent de s’exercer des interdits et des inhibitions, les codes structuraux du partage

sexuel des apparences. La légèreté des signes vestimentaires n'a cessé de trouver son lieu privilégié dans la mode féminine.

À l'évidence, la légèreté dans le paraître demeure un idéal beaucoup plus féminin que masculin. La permanence des signes de la légèreté dans le paraître des femmes conduit à poser celle-ci comme une « signification sociale imaginaire » (Castoriadis) constitutive de la féminité moderne. La visée féminine de légèreté touche tous les éléments du paraître, elle représente une attente esthétique majeure des femmes et est à celles-ci ce que la virilité est aux hommes. Hier comme aujourd'hui, la légèreté connote le féminin.

Force est d'observer que le processus de masculinisation de la mode féminine et de féminisation de l'apparence masculine ne va pas jusqu'au bout de lui-même. Ce cran d'arrêt ne doit pas être interprété comme un archaïsme ou comme un pur effet du marketing, mais plus fondamentalement comme une exigence anthropologique : celle d'exprimer la différence sexuelle. À mesure que déclinent les stéréotypes de genre et les signes lourds de la différence sexuelle, monte le besoin de réaffirmer celle-ci, notamment par le biais des signes légers de la mode. La marche vers l'égalisation des conditions des genres trouve ici une limite manifeste : les femmes exigent les mêmes droits que les hommes mais ne veulent pas donner une image masculine d'elles-mêmes. De même, les hommes cherchent de nouvelles voies pour affirmer leur virilité. L'impératif anthropologique de traduire par des symboles l'identité de genre est ce qui rend impossible la généralisation d'une mode unisexe, l'éradication de tous les emblèmes du partage des sexes. À cet égard, l'esthétique féminine de la légèreté ne peut être tenue pour un code futile, elle est au service d'une exigence immémoriale : symboliser d'une manière ou d'une autre l'identité sexuelle, la différence masculin/féminin. C'est pourquoi on est en droit de penser que demain, la valorisation de la légèreté dans le paraître féminin a toutes les chances d'être reconduite.

Légèreté et anxiété des apparences

La mode traîne avec elle une image de superbe légèreté : une légèreté frivole que célèbrent avec éclat les défilés, les photos, les magazines de mode. Cela étant, dans l'ordre de la vie individuelle et des interactions

sociales, c’est d’une légèreté paradoxale qu’il s’agit, tant la mode a donné lieu à des comportements lourds de sens social, chargés de prétentions, d’obligations et de rivalités statutaires. Gaspillage honorifique, course à la distinction, comparaison provocante, envie, jalousie : derrière la futilité de la mode se déchaînent les passions humaines, les anxiétés individuelles, les affrontements symboliques de classe. Aujourd’hui encore, l’univers des adolescents et leur passion immodérée pour les marques perpétuent un rapport à la mode fait de rivalités et de conformisme inquiet. Bien que d’essence légère, la mode a longtemps été inséparable d’une certaine logique agonistique, de la pesanteur des exigences d’affirmation statutaire et de reconnaissance sociale.

Ce système de normes et de conduites n’est plus le nôtre. Si l’on excepte les adolescents et les *fashion victims*, le rapport à la mode est devenu beaucoup plus flexible et décontracté. À l’heure où s’impose une offre démultipliée et hétérogène, faite d’un patchwork de styles disparates, plus aucun groupe ni aucune institution n’est en mesure de fixer une norme du paraître reconnue par tous. À un système hiérarchisé et unanimiste a succédé un système horizontal et décentré, dérégulé et pluriel, correspondant à la poussée de la dynamique d’individualisation. Cette désunification esthétique a ouvert la palette des choix en matière d’apparence de soi et réduit les contraintes qu’exerçaient traditionnellement les tendances saisonnières. À présent, les tendances jouent moins comme des diktats que comme des indicateurs et des options, plus aucune nouveauté n’étant en mesure de s’imposer uniformément au corps social. Les hommes et les femmes « en prennent et en laissent », adoptant telle tendance et non telle autre, sans pour autant paraître « démodés ». Tandis que l’opposition « à la mode/démodé » se brouille, la pression de conformité aux derniers modèles est à la baisse. Après les âges directifs de la mode, nous sommes entrés dans l’âge suggestif et léger de la mode ouverte.

Dans ce contexte, les individus cherchent moins à exprimer un rang hiérarchique et un état de fortune que des choix esthétiques personnels. Ils construisent moins leur look en termes de mode que de style auquel ils adhèrent, qu’ils aiment, qui sont à l’image de ce qu’ils veulent présenter d’eux-mêmes en public. Longtemps, la mode ne se discutait pas et devait être suivie pour elle-même, parce que précisément « c’est la mode ». Au moins pour les adultes, ce moment est achevé : il a cédé la place à des

comportements moins suivistes, plus personnalisés, plus émotionnels : ce qu'il s'agit d'exhiber c'est une image personnelle, plutôt qu'une position de classe et un rang dans la pyramide sociale. Tandis que le régime de la mode s'émancipe de la pesanteur des impératifs de classe, se constitue une nouvelle logique des apparences fonctionnant de manière souple, subjective, affectuelle : tel est le stade cool de la mode.

De ce fait, hommes et femmes ont un rapport plus décrispé, plus ironique avec la mode. L'époque cérémonielle où les apparences fondaient l'existence sociale et relevaient d'une compétition sans fin pour le statut et le prestige, est largement révolue. La parure a cessé d'être une question « de vie et de mort » sociale. C'est pourquoi on y consacre moins de temps, d'argent et de passion que par le passé. Les critiques du goût des autres demeurent, mais elles ont perdu une grande partie de leur ancienne acidité. Et quelle femme ressent encore les morsures de la jalousie à la vue d'une robe de soirée portée par une autre femme ? Un fossé nous sépare des temps où la mode apparaissait comme un moyen pour être accepté et reconnu dans les salons, comme une affaire de la plus haute importance mondaine.

À la gravité des questions du vêtir ont succédé la distance, le ludique, l'ironie ou l'indifférence. Quand la mode ne fonctionne plus à la directivité impérative des modèles, on peut la prendre « à la légère » et s'en amuser plus qu'en être obsédé. D'où l'erreur d'évoquer un puérilisme généralisé. Porter un tee-shirt décoré d'un dessin de Mickey ne signifie pas qu'on retombe en enfance mais que l'on joue avec la mode, qu'elle ne signifie rien de crucial dans la vie : c'est « marrant » et c'est tout. Le plus grand nombre s'habille « jeune », mais la relation à la mode est devenue, de fait, plus adulte, en ce qu'elle est reconnue davantage pour ce qu'elle est : un jeu frivole, une esthétique des apparences sans importance « vitale ». La mode n'est que la mode. Une nouvelle légèreté voit le jour au moment où il devient de plus en plus facile de « remettre la mode à sa place », de ne plus la considérer comme une question mettant en jeu la vie de soi en société.

Cela signifie-t-il la fin de la « dictature » traditionnelle de la mode ? La réalité est autrement plus complexe. On l'a vu dans le chapitre II, plus les oukases du vêtir s'affaiblissent, plus se déploie la puissance des normes du corps mince et jeune ; plus l'autonomie individuelle gagne, plus s'intensifient les nouvelles servitudes du culte du corps, les « tyrannies » du néonarcissisme. Le recul des contraintes de l'honorabilité sociale par la voie

du vêtement a pour contrepartie un culte inquiet, obsédant, toujours insatisfait du corps, marqué par le désir anti-âge, anti-poids, anti-rides, par un travail de surveillance, de prévention, de correction de soi-même partagé par les deux sexes mais plus systématiquement intériorisé et pratiqué par les femmes.

La tyrannie des apparences n'a fait que changer de visage et de territoire. Elle était centrée sur le vêtement, elle annexe de plus en plus le corps ; elle était capricieuse, elle est devenue « scientifique » et performative ; elle voulait le changement perpétuel, nous voulons une jeunesse éternelle. L'obsession du vêtement s'est affaiblie, celle du corps s'accroît. Nous voici dans un temps où la mode est de plus en plus légère et de moins en moins légère.

---

1 Odile Blanc, *Parades et parures. L'invention du corps de mode à la fin du Moyen Âge*, Paris, Gallimard, 1997.

2 *Ibid.*, p. 92-94 et 218-222.

3 Georges Vigarello, *Les Métamorphoses du gras, op. cit.*, p. 108-110.

4 Daniel Roche, *La Culture des apparences*, Paris, Seuil, « Points », 1989, p. 43.

5 *Ibid.*, p. 98.

6 *Ibid.*, p.116-117.

7 Laurence Benaïm, *Yves Saint Laurent*, Paris, Grasset, 1993, p. 188.

8 Laurence Benaïm, « La chair de la mode », *Université de tous les savoirs. L'Art et la culture*, Paris, Odile Jacob Poche, 2002, p. 206-207.

9 Il faut souligner, plus généralement, les liens étroits qui unissent, dans la modernité, le parfum à l'esthétique de la légèreté. Depuis la fin du XVIIIe siècle, le code de la mode proscrit les lourdes senteurs. Tandis que peu après, l'homme élégant cesse de se parfumer, la femme doit bannir les parfums animaux (musc, ambre, civette) aux senteurs pénétrantes et s'en tenir aux odeurs florales, douces et discrètes. Les parfums lourds et suffocants sont frappés d'interdit parce que jugés incompatibles avec le respect d'autrui, avec la délicatesse du féminin et la mise en valeur de l'unicité de la personne. Cette tendance cosmétique se poursuit de nos jours, dans une époque qui jette de plus en plus l'anathème sur les insistantes fragrances. Sur ces points, voir Alain Corbin, *Le Miasme et la jonquille*, Paris, Aubier, 1982.

CHAPITRE V

De la légèreté dans l'art à la légèreté de l'art

Entre art et légèreté, les liens sont millénaires. En témoignent certaines peintures rupestres du paléolithique, les cerfs et bisons aux formes délicates et aux tracés sinueux, la représentation du mouvement rendu avec un réalisme quasi photographique. Les sociétés du néolithique ne manquent pas de sculptures, de masques, d'objets de la vie quotidienne se caractérisant par la finesse du travail et parfois des formes épurées, souples, longilignes. Et toutes les grandes civilisations ont produit une multitude d'objets dont la beauté tient à la fois à la finesse d'exécution et à l'ornementation délicate. Céramiques, bronzes, bijoux, tapis, fresques, calligraphies, partout on observe un embellissement des décors, conformément aux « lois de la beauté » dont parlait Marx. Les arabesques, les entrelacs, les motifs abstraits ou figuratifs ont créé des décors marqués par la finesse, l'harmonie, la délicatesse. À cet égard, on est en droit de parler d'une recherche universelle et trans-historique de la légèreté esthétique, même si elle n'est pas systématique et n'apparaît pas, dans nombre de cultures, comme un idéal formalisé, explicité, revendiqué en tant que tel.

La grâce et la pesanteur

Depuis le fond des âges, les hommes ont réalisé de nombreuses œuvres de très petites dimensions, des sortes de « modèles réduits » du monde. En témoignent entre autres, les petites sculptures d'animaux des Esquimaux du Canada et les mini-objets dogons, les ivoires sculptés chinois et les bonsaïs japonais, les enluminures médiévales et les miniatures persanes. Sans doute, la légèreté n'était-elle pas posée, dans les tribus sauvages, comme un idéal esthétique pur, néanmoins la miniaturisation révèle le lien immémorial, peut-être consubstantiel, qui existe entre la légèreté et l'œuvre d'art. Dans un texte célèbre Lévi-Strauss a développé l'idée que tout modèle réduit a une vocation esthétique : il offre « toujours et partout, le type même de l'œuvre d'art[1] ». Sur ce plan, toute une dimension de l'œuvre d'art ne se conçoit pas en dehors de celle de la légèreté.

Autant, sinon plus que la miniaturisation, le travail d'idéalisation constitue une composante essentielle du beau artistique. Lévi-Strauss note que l'œuvre d'art, même en « grandeur nature », fonctionne comme modèle réduit puisqu'elle renonce nécessairement « à certaines dimensions de l'objet : en peinture, le volume ; les couleurs, les odeurs, les impressions tactiles, jusque dans la sculpture[2] ». Mais c'est également un travail de soustraction qui se trouve au principe de l'idéalisation des formes artistiques. Comme le dit Hegel, l'art ne parvient à exprimer l'idée dans le sensible qu'à la suite d'un travail d'épuration « laissant de côté tout ce qui, dans les phénomènes, ne correspond pas au concept[3] ». L'art s'affirme en idéalisant, en éliminant le grossier, le trivial, la vulgarité, tout un ensemble de particularités inessentielles. Ennoblissement du sujet qui donne aux œuvres leur charme, leur élévation, leur grâce. Point de beauté classique hors de ce processus d'allègement : au moins dans ce cadre, art, élégance, légèreté entretiennent des liens extrêmement étroits.

Si l'art et la légèreté se conjuguent dans la miniature, il en va « ontologiquement » de même avec les arts de la représentation. Finalement, ce qui séduit dans la peinture, c'est qu'elle est simple surface, apparence qui nous donne une impression de réalité, mais délivrée de l'épaisseur du monde et des efforts considérables qu'implique sa fabrication. Comme dans un rêve, tout est donné immédiatement, sans effort du spectateur. Par où l'art est bien un « miracle d'idéalité, une sorte de raillerie et d'ironie, si l'on veut, aux dépens du monde naturel extérieur[4] ». Le charme, la poétique de l'art c'est sa légèreté ontologique, « l'acte par

lequel se trouvent réduits à néant et la matérialité sensible et les conditions extérieures » du monde réel[5].

Miniaturisation, idéalisation : au travers de ces processus, l'œuvre d'art illustre la puissance des hommes à créer de l'apparence, de l'illusion, une autre réalité, en épurant et allégeant le monde. Visée universelle de légèreté qui ne peut être détachée du plaisir sensible qu'elle procure spontanément. Partout la légèreté du style apporte un supplément de beauté, un plus de plaisir esthétique. Les formes légères fonctionnent comme une invitation au voyage, elles ont la vertu d'impulser une douce rêverie, une paix reposante, un vol intérieur qui nous libère du réel et de notre poids. L'art et ses figures légères viennent en réponse à un besoin anthropologique de lévitation imaginaire qui s'accompagne du plaisir d'être transporté sans effort, de flotter, de nous affranchir magiquement de la pesanteur. La légèreté dans l'art est l'équivalent d'une caresse, d'une berceuse dont la douceur donne des moments emplis de sérénité, d'une tranquillité réjouissante. La légèreté ou une certaine mélodie du bonheur.

Visée de légèreté dont les racines plongent également dans l'exigence anthropologique de se discipliner, remporter des victoires sur le monde et ce qui nous résiste (Nietzsche). Si l'art et la légèreté sont si fréquemment liés, c'est qu'elle est le signe d'une puissance de faire et de se dépasser. Faire beau, aérien, élancé : la légèreté, de ce point de vue, constitue un défi, un appel à l'excellence, à la perfection technique, à la maîtrise des choses : elle représente une victoire sur la résistance de la matière. Car la légèreté dans l'art est aux antipodes de la facilité et du laisser-aller, elle est la manifestation de la « volonté de puissance », d'une discipline sévère, d'un effort de perfectionnement vers une forme supérieure. « La vie elle-même, pour monter plus haut, se construit des arches et des degrés d'où elle pourra saisir les horizons lointains et les beautés qui charment le cœur ; c'est pour cela qu'il lui faut de l'altitude. Et parce qu'il lui faut de l'altitude, il lui faut aussi des degrés, et la résistance qu'opposent les degrés à ceux qui les gravissent. La vie veut s'élever, et en s'élevant se surmonter[6]. »

Toutes les créations d'art n'ont évidemment pas une apparence légère. Les « Vénus » de la préhistoire sont obèses, leurs flancs sont élargis, leurs seins hypertrophiés descendent jusqu'au bassin. Dans l'Égypte ancienne, le Sphinx et les Pyramides relèvent de l'art colossal. En Mésopotamie, les ziggourats s'imposent comme des édifices à étages, puissants et massifs.

Avec leurs bras plaqués le long du corps, leurs poings serrés, leurs épaules larges et épaisses, les kouros de la Grèce archaïque sont raides et massifs. Beaucoup plus tard, le style baroque, qui se caractérise par le « lourd et le pesant », fait disparaître la « légèreté gracieuse » de la Renaissance[7].

Cependant, dès la Grèce classique, apparaissent les Vénus aux traits élégants et délicats. En même temps, le temple grec refuse de se joindre à la terre et présente, avec ses hautes colonnes, une structure évidée et aérée : il est construit, disait Alain, en se dressant contre la pesanteur[8]. Dans l'architecture islamique, les formes élancées des minarets confèrent de la légèreté aux mosquées. La cathédrale gothique, et son élan vers le ciel, donne l'impression de s'être libérée de la lourdeur de la pierre et de la pesanteur matérielle. La Renaissance invente une nouvelle beauté idéalisée à travers, notamment, la peinture de Grâces aux formes fluides, douces, éthérées (Raphaël), de Vénus d'une légèreté aérienne qui semblent flotter dans l'atmosphère en ignorant les lois de la pesanteur (Botticelli). Depuis des siècles et des millénaires, les artistes s'attachent à créer des formes élégantes et élancées, expressions de la puissance des hommes à transformer-transfigurer le réel à travers un travail d'affinement et d'idéalisation.

Légèreté des ornements, de la peinture, de la sculpture mais aussi de la danse et de la poésie. La danse classique se donne comme mouvement vers le ciel, esquive de la gravité, envol visant à demeurer le plus longtemps possible au-dessus du sol : elle traduit le désir du corps d'échapper à la pesanteur. De même, un lien intime unit légèreté et poésie, dans la mesure où celle-ci s'affirme en desserrant les liens de la syntaxe, en mettant les mots en liberté, en traitant le langage courant avec « une extrême désinvolture[9] ». Par quoi, le verbe poétique ressortit à la sphère du jeu : le poème, dit Valéry, « doit être une fête », il est une « danse verbale », un jeu qui berce l'homme, le console, apaise son mal à la manière d'une caresse. Une activité ludique qui se déleste des contraintes de la logique et de la signification au profit de la musicalité et des images imprévues. Chant de l'âme, musique des passions et des émotions, la poésie est une expression essentiellement aérienne qui « donne à voir » une réalité nouvelle. À la pesanteur du principe de réalité, est substitué le principe de légèreté de l'imagination créatrice, le rapprochement de réalités éloignées, l'esprit « qui plane sur la vie, et comprend sans effort/Le langage des fleurs et des choses

muettes ! » (*Élévation* de Baudelaire). « Toute poésie est une ontologie », disait Saint-John Perse : elle est surtout une respiration spirituelle, un art qui fait danser les mots.

Reste que la légèreté est rarement posée comme but en soi. Les Grecs visaient une beauté calme et harmonieuse à l'image du Cosmos ; les bâtisseurs du Moyen Âge gothique ont spiritualisé la matière des cathédrales en vue de la quête mystique de Dieu. Dans ces cas, ce n'est pas la légèreté pour elle-même qui est recherchée : elle est au service d'une fin supérieure. Même les motifs et styles décoratifs ne sont pas purement formels : ils ont une fonction symbolique, chargés qu'ils sont de significations cosmologiques, magiques, religieuses, sociales. Ce qui n'empêche pas qu'ils ont pu, dans les civilisations de haute culture, être appréciés en tant que tels pour la grâce de leurs tracés, parce que la finesse, la délicatesse, la souplesse sont en elles-mêmes porteuses de plaisir visuel.

Ce n'est qu'avec la Renaissance que commence l'histoire réflexive et théorique de la légèreté esthétique. C'est à cette époque qu'elle devient une valeur explicite, un principe revendiqué, à travers la recherche d'une beauté qui certes implique proportion et harmonie, mais aussi grâce, élégance, *leggiadria*. Une volonté explicite de séduction est affirmée qui donne lieu à des textes théoriques et esthétiques. Un pas supplémentaire est franchi avec Vasari, qui distingue la grâce de la beauté et du sublime. La grâce, qui se caractérise par la délicatesse, le raffinement, la suavité, la douceur, l'élégance, exclut les coloris sombres et lourds mais surtout tout ce qui laisse percevoir un travail laborieux : elle est inséparable de l'impression de légèreté, d'aisance et de facilité d'exécution qui donne le plus grand plaisir à l'œil. Cette esthétique de la grâce est directement inspirée de l'idée de *sprezzatura* formulée par Castiglione : pour l'auteur du *Livre du courtisan*, seule la *sprezzatura* garantit le « véritable art ». S'opposant au travail appliqué, à l'affectation, à l'ostentation de la virtuosité, la *sprezzatura* est désinvolture, aisance, dissimulation des efforts. « Le véritable art est celui qui ne paraît pas être de l'art, et on doit par-dessus tout s'efforcer de le cacher, car, s'il est découvert, il ôte entièrement le crédit et fait que l'on est peu estimé[10]. »

Chez Castiglione, la grâce est une exigence qui s'applique bien au-delà de l'art : elle désigne ce qui doit accompagner tous les actes, tous les gestes, toutes les conduites du parfait courtisan. Le fait que Vasari emprunte cette

idée à un traité codifiant les bons usages et l'art de la civilité, révèle bien ce qui est en jeu dans cette question, à savoir un art pour l'élite sociale, mondaine et cultivée. La légèreté dans l'art n'est plus destinée aux dignitaires de l'Église ; elle devient vecteur d'un art élégant et aristocratique s'adressant à un public composé de gens instruits auxquels il faut s'efforcer de plaire, de donner le plus grand plaisir visuel : « le peintre dans ses œuvres cherche à plaire à la foule », écrit Alberti.

Le soin, le fini, l'exactitude des proportions, la conformité avec les règles de l'Antiquité ne sont pas suffisants pour produire la grâce d'un tableau. Celle-ci proscrit toute sécheresse, elle implique douceur et élégance, légèreté et aisance, rapidité et facilité d'exécution. Dans son autobiographie, Vasari se vante de pouvoir réaliser ses œuvres « non seulement avec la plus grande rapidité possible mais aussi avec une incroyable facilité et sans le moindre effort[11] ».

Aisance, légèreté, grâce des formes, autant de qualités esthétiques qui sont loin d'être valorisées par le seul Occident. La peinture chinoise traditionnelle, en particulier, ne cherche pas à imiter la nature, mais à « animer les souffles harmoniques » (Hsieh Ho), exprimer la pulsation, les flux, le courant vital qui habitent l'univers. Rendre vivant et animé, faire sentir la vitalité rythmique, le mouvement et l'esprit des choses, tel est l'une des plus importantes visées de l'art. Afin que le souffle circule dans la peinture, l'artiste doit aller au-delà de la ressemblance formelle, éliminer le superflu, cerner l'essence des choses, éviter un travail trop appliqué et trop fini qui prive l'œuvre de vie, de secret et d'aura mystérieuse. L'élan du pinceau a pour objectif de susciter « un mouvement d'envol qui transcende la matière et l'aspect extérieur des choses[12] ». Il s'agit au sein du Plein de faire paraître le Vide, le souffle-esprit, l'essentiel, l'insaisissable, l'invisible.

De là, une peinture souple, animée, éthérée dont l'exécution doit être faite de façon instantanée, rythmique et sans retouche. De là, des aquarelles marquées par la transparence, la légèreté du trait et des couleurs. Les paysages réservent une large place au vide et expriment la fluidité de l'impalpable. Les rochers ont une présence aussi mobile et fluide que l'eau. Les fines branches d'arbre, les oiseaux et les fleurs, les paysages aux contours vaporeux séduisent par leur délicatesse, leur élégance simple et sobre. La représentation du bambou, des orchidées, des chrysanthèmes repose sur des traits de pinceau qui s'apparentent à ceux de la calligraphie.

Les peintres s'emploient également à rendre sensible, par les ondulations du vêtement, le souffle qui anime les corps. En Chine comme au Japon, la peinture est pensée comme une poésie sans paroles, et la poésie comme une peinture sans formes. En cherchant à traduire le souffle et le rythme vital qui animent toute chose, la peinture chinoise rend sensible ce que nous appelons la grâce, définie par Bergson comme « l'immatérialité qui passe dans la matière[13] ».

Réjouissance et insouciance

Si la Renaissance a célébré la grâce des visages et des attitudes, le XVIIIe siècle a mis à l'honneur des sujets frivoles empreints d'insouciance et de légèreté. Les fêtes galantes de Watteau, les boudoirs de Boucher, les carnavals de Guardi, les baisers de Fragonard apparaissent comme les images d'un siècle épris de raffinement hédoniste, de divertissements ludiques, de séduction piquante. Sans doute depuis le Moyen Âge, les plaisirs terrestres ont d'innombrables fois inspiré les artistes dans des tableaux ou fresques mettant en image le jeu, la boisson, la gourmandise, la luxure, l'oisiveté. Mais il s'agissait d'allégories qui, fustigeant la vanité des plaisirs sensuels, visaient à célébrer les vertus, à faire triompher les vertus chrétiennes et l'amour céleste. Portée par une culture humaniste réhabilitant la nature humaine, la peinture du siècle des Lumières va au contraire dignifier, sans arrière-pensée moraliste, la frivolité, les délices de l'amour, les divertissements galants, « la douceur de vivre » : ce que le siècle appelait les « gaietés ».

Ce sont alors les plaisirs malicieux et frivoles de la mythologie galante, les bals masqués, « les hasards heureux de l'escarpolette » (Fragonard) qui triomphent, l'art se mettant au service de la joie terrestre, de la fantaisie, des « charmes de la vie ». La légèreté dans la peinture de genre a gagné droit de cité. Avec la modernité inaugurale, le plaisir n'est plus coupable : on est passé du blâme au panégyrique de l'insouciante légèreté.

La peinture des fêtes galantes rencontre un grand succès. Dans des paysages arcadiens, des personnages élégamment vêtus se livrent avec grâce à des divertissements de société : bals, spectacles théâtraux, jeux et approches amoureux. Toutes ces peintures ont en commun une mise en image de la vie aristocratique basée sur le raffinement, les jeux, la danse, la

musique, les divertissements galants. Lassée des fastes et de l'étiquette stricte de la cour de Louis XIV, l'aristocratie aspire à une vie plus légère, faite de plaisirs, de jeux, de fêtes joyeuses : c'est celle-ci qu'illustre la peinture rococo. Après sa disqualification millénaire, la vie légère est devenue un sujet à la mode. Watteau est le grand maître du genre. Mais il n'est ni le premier ni le dernier à peindre pareilles atmosphères d'oisiveté heureuse. Ce genre trouve son origine dans la peinture vénitienne du XVI^e^ siècle, notamment chez Giorgione et Titien (*Le Concert champêtre*, vers 1510), puis chez Rubens (*Le Jardin d'amour*, 1633) qui sont des hymnes consacrés à l'amour, à la quiétude, au bonheur calme et doux.

Cette tradition va faire florès au cours de la deuxième moitié du XIX^e^ siècle avec Manet (*Le Déjeuner sur l'herbe*, 1863) et les peintres impressionnistes. Dans le *Déjeuner des canotiers* (1880-1881), Renoir immortalise un moment de grâce entre amis, un univers festif et ensoleillé qui dégage un air de délicieuse légèreté. Quant au *Bal du Moulin de la Galette*, il est illuminé de la gaieté simple et populaire des bals de Montmartre. La thématique de l'insouciance et de la douceur de vivre se trouve également chez Monet (*Femmes au jardin*,1866) et Signac (*Au temps d'harmonie*, 1894).

Prolongeant cette voie, Matisse compose *Luxe, calme et volupté* (1904) et *La Joie de vivre* (1905). Dans cette toile, des hommes et des femmes se prélassent ou s'embrassent, d'autres dansent, jouent de la flûte ou écoutent de la musique. Les œuvres de Dufy au dessin désinvolte et aux couleurs pétillantes ont un air d'enfance, elles sont imprégnées d'une allégresse immédiate et innocente : ses sujets (régates, réceptions, concours hippiques, concerts…) sont traités de manière sereine, ils évoquent un monde parcouru de bonheur lumineux, rose et azur. De Renoir à Dufy, c'est un hymne typiquement français à la « joie de vivre » qui s'exprime à deux époques différentes. Plus tard, Picasso compose *La Joie de vivre* (1946). C'est l'idéal de la vie heureuse, insouciante et nonchalante que tous ces peintres et bien d'autres ont cherché à traduire sur leurs toiles.

C'est aussi un autre type de légèreté que les peintres modernes ont cherché à exprimer. Les tableaux de Degas ayant pour motifs les danseuses de l'Opéra rayonnent de grâce aérienne : ils magnifient la légèreté du corps en mouvement. Toulouse-Lautrec peint le monde du plaisir au travers des divertissements de Montmartre, des bals, cafés-concerts, cirques et théâtres.

Une légèreté qui n'est pas celle du bonheur doux et paisible mais celle de la vie de bohème, des noceurs, des fêtes canailles en quête de jouissances plus charnelles et dissolues. « Lautrec, c'est la revanche du XVIIIe siècle libertin », écrit justement André Chastel.

On sait que l'impressionnisme a rencontré au départ l'hostilité du public. Mais cette école a très vite été admise : dès 1889, Monet connaît la consécration. Il est probable que ce succès n'est pas étranger à l'atmosphère heureuse et souriante qui en émane. Voilà une peinture qui respire la légèreté propre aux moments où l'on ressent la joie de vivre, le charme paisible de l'instant. Au travers de ces toiles s'exprime non pas une félicité exceptionnelle, mais la légèreté du monde et de soi lorsque nous nous sentons en accord avec la vie. Non pas un état d'élévation spirituelle, mais un sentiment d'harmonie simple, le bonheur de la douceur de vivre quand le monde ne semble plus peser sur nos épaules. C'est cette joie facile, légère, ensoleillée qu'a mise en scène l'impressionnisme et qui explique le charme immédiat qui émane de cette peinture : des toiles magiques qui aident à porter le poids de la vie.

À quelques exceptions près, à partir des années 1950, la peinture de l'insouciance va s'éclipser. Avec la société de consommation, c'est la publicité qui devient la grande pourvoyeuse des images du plaisir et des rêves de réjouissance. Au demeurant, le domaine de la chanson connaît le même destin, qui voit disparaître les airs légers et bon enfant évoquant la joie de vivre. La bonne humeur, l'insouciance, le bonheur de vivre ont cessé d'inspirer les compositeurs, les chanteurs et les peintres.

Lumière, mouvement et ludisme

La légèreté dans l'art moderne ne s'affirme pas seulement dans la peinture de l'insouciance et des instants heureux. Elle s'illustre également à travers l'intérêt qu'ont porté les peintres à cette réalité immatérielle à l'œil humain qu'est la lumière avec ses scintillements et ses fluctuations errantes. Au cours du XIXe siècle, s'est affirmée, pour la première fois, une peinture qui, étudiant la lumière pour elle-même dans toute sa diversité, la constitue en motif central. Les miroitements, la fluidité de l'atmosphère, les sensations lumineuses, la dissolution des formes sous les effets de lumière deviennent l'objet même de la peinture. Il ne s'agit plus de représenter la

matérialité des paysages mais de rendre compte de la beauté fuyante et passagère du scintillement du soleil sur les feuillages, des petites variations lumineuses, des formes dématérialisées au contact des jeux changeants de la lumière.

Après Turner et sa volonté de capter le pouvoir de la lumière sur les formes, et en même temps que Whistler et ses tableaux où eau et lumière se mêlent, les impressionnistes transcrivent la dissolution des formes dans la lumière, les reflets dans l'eau, les nuages de vapeur, la transparence de l'atmosphère. Dans *Régates à Argenteuil* (Monet, 1872), les reflets sont plus importants que la scène représentée. Renoir bannit le noir de sa palette et s'adonne au traitement coloré des ombres afin d'exprimer la luminosité de la nature. Grâce à la fragmentation légère de la touche et au papillonnement des couleurs pures, les tableaux sont inondés de lumière, les images qu'ils présentent sont fraîches, fluides, pleines de délicatesse et de volatilité. Les paysages impressionnistes sont des chants d'amour au scintillement de l'apparaître du monde, à tout ce qu'il y a de plus fugitif et de plus passager.

Avec la technique et les sujets impressionnistes, c'en est fini des lourdes fictions picturales et de leur éloquence. Ce qui est à l'œuvre, c'est un processus d'allègement de l'univers de la peinture délesté du poids des conventions académiques, de la solennité, de la « lourdeur bourgeoise », disait Georges Bataille. La peinture moderne s'affirme comme peinture pure qui, délivrée des fictions mythologiques, moralistes et historiques, s'abandonne à la seule joie du regard, au culte du naturel, à la clarté du plein air, en communiquant des sensations de douce et sensuelle vibration. Avec l'impressionnisme, l'importance traditionnelle du « sujet » s'éclipse au profit de la célébration de la lumière et des effets fugitifs de celle-ci sur les objets de quelque nature qu'ils soient. Une peinture dansante et rapide s'affirme qui exalte les surfaces miroitantes, la poésie de la lumière, la fugacité du moment. Une peinture tissée d'air, rebelle à la pesanteur et qui capte ce qui passe dans toute sa fraîcheur.

Mouvement, jeu et lumière

L'impressionnisme n'est évidemment pas le seul mouvement artistique moderne dans lequel la légèreté occupe une place primordiale. Un grand

nombre d’artistes modernes ont investi cette question, créant chaque fois des univers d’une extrême singularité. On ne fera ici que les signaler très succinctement.

Légèreté de sérénité : l’apesanteur des formes, la pureté des lignes et de la couleur, les à-plats de Matisse suggèrent un jardin paradisiaque de légèreté et de tranquillité. Légèreté de la fantaisie : toute l’œuvre de Miró est marquée par la gaieté, la couleur, l’humour, le rythme ; les formes et symboles flottent dans l’air et donnent une impression de joyeux mouvement : « Selon moi, une peinture doit ressembler à un bouquet d’étincelles » (Miró). Légèreté de l’expression enfantine : il se dégage des dessins et peintures de Klee une certaine naïveté, une « innocence angélique », disait Marcel Brion. Légèreté du superficiel : dans une tout autre voie, la peinture pop, qui prend pour sujets les objets du quotidien, les BD, les super-héros, la publicité, les stars, se détache du sérieux ostentatoire et respire un air de légèreté juvénile.

L’art abstrait a également partie liée avec la question de l’allègement et du « moins » en ce qu’il s’affirme par un travail de soustraction, d’épuration, d’élimination des caractéristiques de l’art figuratif. Depuis Kandinsky et Mondrian, la peinture cesse de se penser comme représentation : en éliminant la profondeur et l’objet, l’art abstrait s’est délivré de la matérialité de la nature, il révèle un « monde sans objet » (Malevitch) en débarrassant l’art de ses attributs jugés inessentiels. L’art abstrait s’affirme à travers une purification de l’espace pictural, destinée soit à révéler des réalités invisibles et irreprésentables, soit à réaliser l’essence de l’art.

Sans doute, toutes les œuvres abstraites ne sont pas aériennes, mais nombre d’entre elles, avec leurs formes épurées et simples, inspirent un sentiment de légèreté. Les tableaux géométriques de Mondrian combinent rigueur et légèreté ; avec Kandinsky, les formes semblent souvent danser et flotter dans un milieu indéterminé ; dans les œuvres de Rothko, les couleurs paraissent immatérielles et les formes flotter dans un espace où se mêlent pesanteur et légèreté, matière et fluidité ; les structures minimalistes de Sol LeWitt dégagent une impression de légèreté colorée, simple, géométrique. Délivrés de toute référence au monde objectif, les tableaux abstraits gagnent une légèreté, un rythme, une respiration d’un nouveau genre. Au demeurant, non plus une légèreté, mais des légèretés pouvant se prêter à une multitude

d’interprétations. Avec l’art abstrait s’affirme le règne esthétique et sémiotique de la légèreté plurivoque, ambiguë, ouverte.

Parmi les écoles de l’abstraction, les courants cinétiques et optiques sont sans doute ceux qui sont le plus directement concernés par la question de la légèreté. Maurice Denis disait au sujet des impressionnistes que leur œil « mange la tête », parce que rien ne se trouve derrière ces peintures chatoyantes et lumineuses. Avec l’art cinétique et optique ou op art, un pas supplémentaire est franchi, ces œuvres dénuées de tout contenu n’ayant d’autre ambition que celle d’offrir au spectateur le plaisir de voir et de ressentir. Non plus la représentation de ce qui bouge, l’image des reflets et des miroitements colorés de la nature, mais la réalité même du mouvement, des lumières qui clignotent, des objets qui flottent dans l’air : un cinétisme réel où l’expérience sensorielle de l’intangible, du léger, du fluctuant l’emporte sur la représentation du monde.

En 1913, Marcel Duchamp conçoit le fameux ready-made *La Roue de bicyclette*, qui repose sur un tabouret : « Voir cette roue tourner était très apaisant, très réconfortant. […] j’aimais la regarder juste comme j’aime regarder les flammes danser dans une cheminée. » Man Ray réalise, en 1920, *Abat-jour* et *Obstruction*, les deux premières sculptures mobiles sans moteurs reposant sur un mouvement aléatoire. La même année, Naum Gabo crée une petite sculpture cinétique avec un fil d’acier mis en mouvement par un moteur : « Nous proclamons dans les arts plastiques un élément neuf : les *rythmes cinétiques*, formes essentielles de notre perception du temps réel », écrivent Naum Gabo et Anton Pevsner dans leur *Manifeste réaliste*. C’est dans les années 1930, que Calder crée ses premières sculptures mobiles où sont introduits la circulation de l’air, l’intervention du hasard, le mouvement des pièces qui se balancent lentement. Selon Calder, « lorsque tout marche bien, un mobile est un poème qui danse avec l’allégresse de la vie et de ses surprises ».

Le courant lumino-cinétique s’affirme et triomphe dans les années 1950 et surtout 1960 au travers de recherches explorant la perception, les propriétés esthétiques de la lumière et du mouvement. Cet art abstrait dit « perceptuel » se poursuit de nos jours. L’exposition « Dynamo » qui s’est tenue au Grand Palais à Paris en 2013, a offert un magnifique panorama de ce courant où la légèreté, l’immatériel, le flottement, l’instabilité, l’invisible ne sont plus des idées représentées, mais des expériences directement

perçues via tout un ensemble d'installations, d'environnements, de techniques nouvelles. Jesús-Rafael Soto a mis en place une installation (*Pénétrable*, 2007) composée de longs fils de nylon bleu suspendus : en pénétrant dans cette masse fluide, le spectateur fait l'expérience d'une matérialité faite d'éléments volatils et fluctuants. Dans *Beyond the Fans* de Žilvinas Kempinas (2013), deux bandes magnétiques dansent, flottent en boucle, portées par les flux d'air provoqués par deux ventilateurs. La sculpture de brouillard délicat de Fujiko Nakaya est réalisée avec une technologie pulvérisant des gouttelettes microscopiques qui s'exhalent en fines brumes volatiles « grimpant vers le ciel et rejoignant les nuages ».

Les œuvres d'art, ici, ne suggèrent plus la légèreté, elles sont mouvement réel, vibration, changement, brouillards chromatiques, nuées impalpables et immatérielles (Ann Veronica Janssens). Il n'y a rien à comprendre, seulement vivre des expériences sensorielles déroutantes ou ludiques. Vibrations, mouvements, pulsations, clignotements, transparence, évanescences, toutes ces expériences ne délivrent aucun message : il s'agit d'un art tourné vers les sensations immédiates, les chocs sensoriels, visuels et tactiles. Des œuvres ouvertes (Umberto Eco), légères, parce que sans message et inséparables d'une dimension ludique et perceptuelle.

D'autres artistes contemporains, dans le sillon du land art, explorent l'expérience de la légèreté avec des œuvres qui deviennent des paysages plus ou moins abstraits : la sculpture géante *Temenos* d'Anish Kapoor flotte au-dessus de la zone des docks de Middlesbrough. Avec son installation *Light*, Bruce Munro a transformé les Jardins de Longwood à Kennett Square (Pennsylvanie, USA) en une féerie luminescente à grande échelle et tout en légèreté poétique, grâce à l'utilisation de plus de 20 000 sources de Led et de fibre optique. D'autres œuvres se déploient en liaison avec l'architecture. L'installation *In orbit* de Tomás Saraceno est une gigantesque toile d'araignée, une espèce d'immense hamac en fil métallique suspendu à 25 mètres au-dessus de la place du musée K21 Ständehaus à Düsseldorf : ponctuée d'une demi-douzaine de bulles en plastique, elle invite à la relaxation, à la réalisation des rêves aériens. Sur cette structure, les visiteurs qui peuvent se déplacer entre les sphères et passer d'un niveau de filet à l'autre, semblent être dans un état d'apesanteur.

Investissant les espaces urbains, en vue d'un art public, Janet Echelman réalise des méga-sculptures aériennes de formes fluides et animées par les

mouvements du vent (*1.26*) ; *Unnumbered Sparks* ressemble à un immense nuage en câbles précontraints (227 mètres de long) dont les formes voluptueuses flottent au-dessus de deux grands bâtiments de Vancouver : avec leurs smartphones, les passants peuvent faire évoluer l'œuvre, modifier ses couleurs, la mettre en mouvement. Sur la surface en acier poli de *Cloud Gate* (Anish Kapoor) installé à Chicago, se reflètent le ciel, les spectateurs, l'architecture environnante. Ces reflets dématérialisent l'œuvre, transformant le lourd en léger, la masse matérielle en non-matériau évanescent.

De très nombreux photographes contemporains sont également inspirés par la thématique de la légèreté. Laurent Chéhère et ses maisons flottantes. Matt Sartain et ses personnages qui s'envolent. Melvin Sokolsky et ses femmes logées dans des bulles transparentes en plexiglas. Natsumi Hayashi et ses autoportraits qui défient les lois de la gravité. Li Wei et ses illusions de lévitation humoristique.

À l'évidence, l'art contemporain s'emploie à prolonger la conquête millénaire de la légèreté esthétique. Aujourd'hui comme hier, s'exerce la fascination de l'aérien consubstantielle à l'esprit humain, l'attrait poétique que représente ce qui nous délivre de notre poids. Si la culture hypermoderne fonctionne à l'extrême, aux décibels, au rap, au porno, elle voit également se multiplier les recherches sur la légèreté et ce, en tant qu'expressions poétiques. La poésie comme genre littéraire séparé est essoufflée, mais l'idéal poétique en aucune manière qui s'illustre dans la peinture, la musique, la photographie, les installations, la sculpture. La légèreté reste une source d'inspiration pour les artistes, parce que tout comme la poésie, elle est rêverie heureuse, loin de la pesanteur des expériences concrètes du quotidien.

L'intérêt de ces œuvres légères tient à ce qu'elles s'affirment à contre-courant de la logique de « désesthétisation[14] » caractéristique de l'art contemporain. Depuis Duchamp, le pop art, l'art conceptuel, le land art, l'arte povera, l'art minimal, la fonction de l'art n'est plus de séduire et de satisfaire les sens : le procédé importe davantage que l'œuvre en elle-même. Mais en investissant la dimension légèreté, c'est un mouvement contraire qui se déploie : toutes ces œuvres séduisent les sens, donnent un plaisir proprement esthétique, car ici « tout parle aux sens » pour reprendre le mot de Balzac[15]. Avec ces œuvres légères, le contenu esthétique est primordial,

seul le « produit fini » méritant l'attention. Peut-être l'expérience de légèreté est-elle consubstantiellement esthétique. On l'observe avec bonheur : les recherches contemporaines sur la légèreté ont pour effet une ré-esthétisation de l'art.

Le devenir mode de l'art

Mais les liens entre l'art et la légèreté ne se réduisent pas au style et aux sujets des œuvres. À l'âge hypermoderne, cette question renvoie au statut même de l'art et plus précisément aux rapports qu'il entretient avec d'autres sphères de la vie sociale elles-mêmes associées à la légèreté, au premier rang desquelles figure bien sûr la mode.

L'hybridation de l'art et de la mode

Avec la modernité triomphante, l'art s'est affirmé comme un monde à part, s'opposant radicalement au règne du commercial et des mass media, de la publicité et de la mode. Sorte d'« anti-monde », l'art se construit avec des frontières clairement marquées par rapport aux autres sphères de la vie sociale. Même si les conflits entre les avant-gardes font rage quant aux esthétiques et à la mission de l'art, nul ne conteste le principe selon lequel l'art est un domaine qui exclut les motivations d'argent de même que le kitsch, le facile, le futile.

L'art et la mode s'imposent ainsi comme des univers d'essence dissemblable aux visées hétérogènes. Les industries de mode sont finalisées par des objectifs de vente et de profit alors que l'art est commandé par un esprit non mercantile. Le produit de mode se démode ; le chef-d'œuvre est éternel. La mode dans les sociétés modernes touche les masses ; l'art, un public d'élite. La mode est du côté du superficiel, du futile, de la séduction légère ; l'art du côté du sérieux, de la profondeur du sens, de l'élévation spirituelle. Autant la légèreté de la mode a suscité moqueries et diatribes, autant la légèreté dans l'art a été objet d'admiration.

En apparence, ces clivages sont toujours d'actualité. Les manières de produire (fabrication industrielle standardisée/création singulière), les finalités (profit/création pure), les lieux d'exposition (boutiques

marchandes/musées, galeries, centres d'art), les canaux d'information et de consécration (magazines de mode/revues et livres d'art) constituent toujours des univers distincts. Pourtant la ligne de démarcation séparant l'art et la mode s'est fortement estompée, leurs frontières ont cessé d'être nettes et tranchées, le monde « sérieux » de l'art se croisant chaque jour davantage avec le monde léger de la mode. Un nouveau régime d'art est né qui coïncide avec l'effacement des anciennes exclusions, avec la destitution des repères et des idéaux « classiques ». Pareil bouleversement institue ce qu'on peut appeler le système mode de l'art contemporain, parachevant la civilisation du léger.

En témoigne tout d'abord le fait que les lieux les plus prestigieux de l'art accueillent de plus en plus fréquemment les grands noms de la mode. Depuis les années 1980, on ne compte plus les musées et galeries d'art qui rendent hommage aux créateurs et aux marques de mode. À l'intérieur du musée Guggenheim Bilbao, Bob Wilson a créé des espaces spectaculaires afin de mettre en valeur les créations d'Armani. Récemment, le musée des Beaux-Arts de Montréal, le musée Groningue (Pays-Bas), le Victoria & Albert Museum (Londres) ont organisé respectivement des rétrospectives de Jean Paul Gaultier, Azzedine Alaïa, Yamamoto. Certaines collections saisonnières sont maintenant présentées dans des musées : le défilé Dior haute couture printemps-été 2011 s'est déroulé au musée Rodin, et H&M a investi de manière festive ce même musée, pour ses modèles automne 2013. Le musée était traditionnellement un temple laïc empreint de gravité qui ne devait célébrer que les chefs-d'œuvre immortels : il peut s'ouvrir désormais aux créations contemporaines les plus branchées. Tandis que les musées présentent des collections de mode, on a pu voir un galeriste et le directeur du palais de Tokyo défiler pour Hermès lors d'une biennale de Lyon. Autant de phénomènes qui illustrent les nouvelles interpénétrations de l'art et de la mode[16] agençant une transculture sous le signe de la légèreté frivole.

Plus largement, nombre de musées sont aménagés selon une logique spectaculaire en vue du divertissement de masse et du succès commercial. On voit se multiplier les « expositions-spectacles » et autres blockbusters avec leurs reconstitutions illusionnistes, leurs thématiques racoleuses, leurs mises en scène spectaculaires, parfois ludiques. À l'âge de l'hypermodernité, même les musées ont intégré dans leur fonctionnement les logiques du spectaculaire, de l'attraction ludique, de la séduction

distrayante. L'heure est à la fusion de l'art et de la distraction, du patrimoine et du show, de l'éducation et de la séduction. Dans les hauts lieux de l'art s'effacent maintenant les frontières traditionnelles entre culture savante et distraction, art et loisir léger[17].

Les foires internationales d'art contemporain de même que les grands vernissages donnent lieu à des brunchs, des soirées mondaines, des dîners privés, des fêtes luxueuses ; à ces occasions toute une jet-set internationale se retrouve d'un bout à l'autre de la planète pour acheter et se divertir entre gens du même monde VIP. Il n'y a pas que les grands collectionneurs qui participent à ce monde de fête, de brillant et de séduction : désormais les lieux d'exposition fonctionnent comme des lieux de rencontre, de rendez-vous plus ou moins festifs pour une jeunesse branchée qui aime découvrir « ce qui se fait », l'ultime nouveauté, en même temps que s'y faire voir[18]. Tom Wolfe l'a noté dès les années 1960 : le monde de l'art a supplanté les premières théâtrales, on s'y donne en spectacle en portant des tenues tendance, il est devenu un *must*, un lieu *in* où il « faut être ». Les lieux de l'art étaient censés élever l'homme : ils sont devenus tendance.

Même les achats des collectionneurs et des institutions ne sont plus détachés des attitudes en vigueur dans le monde de la mode. Si les artistes et les courants sont lancés comme des marques, les collectionneurs, eux, sont en quête de « marques » artistiques. Comme le note Bernard Edelman, « quand on achète un Duchamp, on n'achète pas l'objet. On achète la marque[19] ». À l'évidence, cette remarque va bien au-delà des œuvres du père des ready-made : elle s'applique aux œuvres phares de l'art contemporain.

La confusion des sphères au profit de la logique mode va bien au-delà. Nombreux sont, de nos jours, les artistes d'avant-garde qui collaborent avec des marques pour des collections de vêtements et d'accessoires. Sol LeWitt a créé le visuel packaging d'un parfum Nina Ricci. Takashi Murakami, Stephen Sprouse, Richard Prince, Yayoi Kusama ont dessiné des produits Vuitton et Thomas Heatherwick une ligne de sacs pour Longchamp. Hermès a invité Daniel Buren à marquer de son style le carré emblématique de la marque. Swatch a confié la conception d'un certain nombre de modèles de montres à Victor Vasarely, Keith Haring, Sam Francis. L'époque voit l'hybridation trans-esthétique de l'artistique et du commercial, de l'avant-garde et de la mode. Ce qui s'imposait, hier encore, comme des

mondes hétérogènes a été remplacé par une réalité hybride dans laquelle les artistes mettent leur talent au service du développement de la frivolité de la mode et de la consommation.

Les artistes eux-mêmes deviennent des acteurs de la scène *hype*. Warhol est le premier qui endosse les habits de ce nouveau modèle artiste combinant avant-garde et star system. En déclarant « je suis un artiste commercial », Warhol mélange les territoires de l'art, de la mode et de la publicité, il disqualifie le modèle de l'artiste bohème « suicidé par la société » (Artaud), au profit de l'artiste mondain qui, faisant tout pour se faire connaître, rejette l'idée que la pauvreté soit la condition d'une création authentique. Non plus l'artiste maudit, mais un artiste qui fréquente la jet-set, veut gagner de l'argent et être célèbre, trouve son inspiration dans la culture de masse, la mode et les stars, devient le producteur et le metteur en scène de sa propre image surmédiatisée. Son ambition est « d'avoir un film qui passe à Radio City, un show au Winter Garden, la une de *Life*, un livre sur la liste des best-sellers et un disque en tête des ventes[20] ».Warhol aime fréquenter les plus grandes vedettes et son atelier, la Factory, s'impose comme un haut lieu de la vie *in* où se croisent les gens du cinéma, de la mode, du rock, des médias, de la publicité, de l'art. En revendiquant la dimension commerciale, l'œuvre de Warhol invente le mariage des logiques légères de la mode, de la consommation et de la publicité avec l'art contemporain. En 1965, Warhol est classé dans les « baromètres de la mode », juste après Jacqueline Kennedy[21].

L'heure n'est plus à la visée de la gloire immortelle, mais à la recherche de la réussite matérielle et de la célébrité médiatique. Les courants sont lancés à grands coups d'opérations marketing et les renommées se construisent selon les voies du star system, de la publicité et de la fuite en avant spectaculaire. Les artistes de renom international s'imposent comme des stars au même titre que les étoiles du cinéma, Damien Hirst ou Jeff Koons faisant la une des magazines, tantôt pour les prix astronomiques de leurs œuvres, tantôt pour leurs stratégies marketing, tantôt pour leur vie privée (mariage de Jeff Koons avec la Cicciolina, actrice porno). Et si les marques s'attachent à promouvoir inlassablement leur image par des logos et des slogans identifiables, certains artistes contemporains apparaissent comme les publicitaires d'eux-mêmes en exploitant une signalétique indéfiniment répétée. Désormais, la réussite artistique est inséparable de

tout un travail de spectacularisation, de promotion médiatique, de communication d'une image. Sur un marché mondialisé et surabondant, le plus important pour gagner la notoriété est de capter l'attention en produisant des œuvres spectaculaires et provocantes qui frappent l'esprit du public. À l'âge hypermoderne, l'art et le commercial, l'artiste et la star, l'œuvre et la communication, l'art et la mode ne cessent de s'interpénétrer.

L'idée et l'image même de l'avant-garde ont subi une transformation profonde. L'artiste affamé, méconnu de son vivant a été relayé par l'artiste richissime et mass-médiatisé. Tandis que la télévision et les magazines de mode font une large place à la création en pointe, les artistes des néo-avant-gardes ne sont plus dans l'ombre, ils sont devenus des artistes à la mode, des happy few, des icônes courtisées par tous les médias. Certains artistes peuvent toujours afficher une posture rebelle, ils sont désormais consacrés dans les médias et par la société. Non plus le portrait de l'artiste en saltimbanque, mais en businessman, en « communicant », en vedette internationale.

Dans ce contexte, le monde de l'art contemporain se caractérise par la conjonction de deux tendances adverses. D'un côté, il apparaît comme une sphère de plus en plus dominée par le poids de l'argent, comme en témoignent la montée en flèche des prix, l'explosion des cotes, les achats spéculatifs, les records des enchères. Voici un marché qui se construit autour de méga-artistes, de super-galeries, d'hyper-collectionneurs qui ne se déplacent plus sans être escortés de conseillers professionnels recherchant les meilleurs « placements » sur les artistes montants. Notre époque est celle où la valeur artistique se mesure à la hauteur du prix de vente : les plus « grands » artistes sont devenus les plus chers et les plus connus, l'« importance artistique » suivant au plus près la valeur marchande. Désormais Artprice publie le Top 500 des artistes contemporains les plus cotés, le Top 100 des artistes classés par chiffre d'affaires. Comme le dit Damien Hirst en 2009 dans les colonnes de *The Observer* : « Warhol a vraiment apporté l'argent dans l'équation. Il a rendu acceptable pour les artistes de penser à l'argent. Dans le monde où nous vivons aujourd'hui, l'argent est une question importante. C'est aussi nécessaire que l'amour, peut-être encore plus important. » Le monde de l'art contemporain suggère moins la légèreté du plaisir esthétique que l'abondance des liquidités, l'escalade des surenchères, les circuits de l'argent tout-puissant, le poids de la spéculation, des prix et des sommes investies.

D’un autre côté, le monde de l’art contemporain est structurellement gagné par les logiques légères de la mode. Les œuvres ne renvoient plus à aucun référentiel transcendant. Les artistes peuvent obtenir le succès très jeune et quasi immédiatement. Les logiques d’image, de spectacle, de promotion médiatique triomphent. L’univers de l’art contemporain fonctionne de manière de plus en plus légère au moment où le rôle de l’argent pèse de plus en plus lourd.

Le stade léger de l’art

Tout ne date pas d’aujourd’hui. Le nouveau régime d’art prospère sur un terrain préparé de longue date par le rejet moderniste de l’ancien, la désagrégation des catégories esthétiques et des systèmes de référence traditionnels. Vers le milieu du XIXe siècle, Baudelaire associe déjà explicitement la modernité esthétique à la mode, au transitoire, au fugitif[22]. Plus tard, l’idolâtrie du Nouveau portée par les avant-gardes renforce la parenté de l’art et de la mode en tant que celle-ci repose sur la recherche perpétuelle du changement et la négation de l’axe temporel de la tradition, à savoir le passé. L’univers artistique n’est plus commandé par la tradition et la visée du beau mais, comme la mode, par le renouvellement permanent, la vitesse des changements, la surprise continuelle. L’important est de briser les liens de continuité avec le passé, provoquer des ruptures et de nouveaux commencements.

Parallèlement à la mode, l’art moderne se présente sous le signe du mouvement accéléré et de la critique du passé immédiat. Si « la mode s’annule elle-même en permanence » et si « son destin consiste à s’effacer[23] », la modernité avant-gardiste, de son côté, est « négation de soi », « autodestruction créatrice[24] ». Il s’agit de créer des œuvres absolument contemporaines, absolument modernes, dégagées de toute référence au passé, fût-il le plus proche. Comme la mode, les œuvres avant-gardistes apparaissent comme des hymnes à la seule modernité. Avec ce que Harold Rosenberg appelait « la tradition du Nouveau[25] », l’esthétique du Novum et le principe d’obsolescence accélérée se logent au cœur de l’art comme ils dirigent le cours de la mode.

Pourtant, l’art moderne et la mode restent des univers séparés reposant sur des principes antinomiques. L’art moderne s’est construit dans le refus

de la gratuité de la mode et de son esprit commercial, partout il affiche une intention iconoclaste, radicale, « intransigeante » disait Adorno. Rejetant l'esthétique du Beau, les arts d'avant-garde se sont développés sans prendre en compte le goût du public, ils ont revendiqué une liberté créatrice souveraine, un individualisme créatif émancipé des normes académiques, traditionnelles et marchandes.

Par ailleurs, la nouvelle autonomie des artistes a été contrebalancée par une « sacralisation de l'art » censé ouvrir aux « réalités dernières » (Paul Klee) et révéler l'essence du monde et de l'art. Alors que la mode est caprice ludique, sans finalité supérieure, les artistes d'avant-garde (Kandinsky, Mondrian, Malevitch, Arp, Lissitzky) ont l'ambition de donner accès au fond caché de l'Être, aux ultimes réalités, à la plénitude de la connaissance et de l'existence[26]. Si certains courants ont revendiqué l'art pour l'art en excluant toute référence au politique et au social, d'autres ont proclamé l'impératif de changer la vie, d'abolir la séparation de l'art et de la vie, de réaliser l'homme total. Dans tous les cas, le modernisme artistique s'est déployé sous le signe de grands idéaux, de grandes finalités (Vérité du monde et de l'art, Révolution, Histoire, Progrès social) qui ont légitimé le culte du nouveau en conférant une dimension d'universalité et de vérité aux expressions de la subjectivité artiste souveraine[27].

Enfin, l'aventure moderniste s'est concrétisée dans des œuvres hermétiques, dissonantes, disloquées, scandaleuses aux antipodes de la séduction commerciale de la mode. Celle-ci repose sur une logique de séduction « facile » au contraire de l'art d'avant-garde en guerre contre le kitsch, contre l'harmonie esthétique, contre le charme de la représentation perspectiviste.

L'art comme hypermode

Cet âge d'or des avant-gardes est maintenant achevé. Nous sommes à l'heure où le monde de l'art a cessé d'être structuré par de grands « ismes » prétendant incarner chaque fois la « ligne historique correcte » : finis les grands récits eschatologiques, finie l'idée d'une marche irréversible vers la pureté et la vérité de l'art, fini le temps des ruptures révolutionnaires censées correspondre à une nécessité inscrite dans l'histoire de l'art. Tous les grands idéaux, toutes les valeurs référentielles qui lestaient le

modernisme d'une sorte de gravité se sont évaporés au profit d'un nouveau régime d'art qui n'est autre que son stade léger. Déconnecté de toute grande finalité, débarrassé de l'idée d'un sens irréversible de l'histoire de l'art, l'art contemporain fonctionne comme un système flottant où tous les styles cohabitent, où tout se rejoue, où plus rien n'est définitivement obsolète et « dépassé ». Les grands courants « révolutionnaires » sont derrière nous : il n'y a plus que des « tendances » et des artistes-stars médiatisés. Voilà la sphère de l'art qui, livrée aux surenchères visuelles, aux variations marginales, à la recherche de l'effet pour l'effet, à l'obsession de la nouveauté pour la nouveauté, flirte – mais pas toujours – avec le futile, l'insignifiance, le trivial. Un univers que le grand public voit comme un produit de l'élitisme, du snobisme, du parisianisme[28].

Sphère maintenant à la mode, l'art contemporain a perdu son ancienne dimension « subversive ». Il devient difficile en effet de susciter un réel scandale ; et lorsqu'il y a scandale, ce n'est plus pour des raisons esthétiques mais pour des raisons morales. Le principe du Nouveau et même de la provocation a été assimilé par le public ; nous sommes au moment où il n'y a plus de résistance culturelle aux transgressions, plus d'indignation esthétique : le public cultivé est habitué à tout voir et n'est plus choqué par rien ou presque. La provocation s'est banalisée et institutionnalisée. L'art a cessé d'être une sphère iconoclaste et révolutionnaire : il peut être pensé comme le prolongement de la mode par d'autres moyens.

Indifférenciation de l'art et de la mode que révèle également la situation institutionnelle inédite de l'art contemporain marquée par la disparition de l'antagonisme entre l'art et les institutions officielles. L'époque est à la réconciliation entre les institutions publiques, le marché et un art qui autrefois les défiait et les rejetait frontalement. À la différence du passé, la création contemporaine est non seulement acceptée, mais encouragée, soutenue, stimulée par les institutions et le marché. Nous sommes à l'heure de l'incorporation de l'avant-garde dans la culture officielle[29] et le marché mondialisé. L'art qui revendique la subversion est de plus en plus un art de commandes publiques et un art-pour-le-marché. La rébellion artiste n'a plus rien de substantiel, elle est une posture, une parade, une rhétorique chic qui, ayant gagné une légitimité sociale et culturelle, ne rencontre plus d'obstacles ni d'ennemis rédhibitoires. Lorsque la subversion fusionne avec

l’institutionnalisation, l’insoumission avec la consécration, l’anticonformisme avec le succès marchand, alors l’art change de statut : il devient une institution qui s’apparente à la mode.

La mode moderne est une institution qui combine avant-gardisme et entreprise commerciale, innovation esthétique et succès marchand, esprit de transgression et reconnaissance sociale et médiatique. C’est précisément ce modèle qui régit l’art contemporain. La logique qui organisait la sphère du vêtement a gagné le monde de l’art devenu « radical chic », « aventure confortable », anticonformisme hypermédiatisé. Il n’y a plus de fossé « ontologique » entre l’art et la mode : au monde de la radicalité moderniste a succédé le règne du spectacle pour le spectacle, de l’inédit pour l’inédit, du kitsch, des hybridations du high et du low. Un univers où tout et n’importe quoi peut être exposé, une sphère délestée de tout idéal supérieur. À l’âge hypermoderne, l’art apparaît comme un domaine sans enjeu supérieur, sans réel défi, sans opposition majeure, un domaine qui n’ayant plus de sens lourd tend à se confondre avec celui de la mode.

En dépit de l’importance de la dimension médiatico-spectaculaire, les artistes n’ont pas renoncé à la volonté de délivrer des messages, d’exprimer des idées, de « faire réfléchir » le public. À cet égard, trois points méritent d’être soulignés. D’abord, on est frappé par l’inadéquation de plus en plus grande existant entre les idées revendiquées et les réalisations finales : nobles contenus, œuvres pauvres. Ensuite, s’il est vrai que la plupart des artistes ont toujours à cœur d’exprimer des messages, l’important pour exister sur la scène de l’art est d’étonner, créer de la surprise, du spectaculaire pur, tantôt hard, tantôt ludique. Enfin, on voit se démultiplier les contenus « légers », minuscules, sans nécessité, parfois triviaux et affligeants. Nombre d’œuvres sont maintenant plus riches d’effets spectaculaires que lourdes de sens. Dans ce contexte, les galeries d’art peuvent ressembler à des concept stores et certaines œuvres ne se distinguent plus guère du gadget, de l’animation, de Disneyland.

Richard Serra déclarait il y a peu : « Il y a aujourd’hui dans l’art beaucoup d’insoutenable légèreté et de divertissement. C’est une légèreté qui ne t’enracine pas, et qui se contente de tout nettoyer sur son passage[30]. » Happenings, provocations, performances, néo-ready-made, détritus en tout genre, vidéos où rien ne se passe, exhibition de l’intime, mise en scène de l’immonde, du banal, de l’incongru : tout un pan de l’art contemporain

apparaît comme un spectacle dérisoire, une sorte de « gaspillage » ostentatoire, un espace où tout et n'importe quoi est susceptible d'être exposé et commercialisé. Par où, la sphère artistique est devenue, en un sens, plus mode que la mode, parce que plus artificielle, plus « extravagante », plus « inutile » même que la mode. Telle est la situation hypermoderne de l'art devenu une manifestation de mode au carré : une *hypermode*.

L'art contemporain a largement basculé dans l'âge de l'image, du spectaculaire, du cartoonesque, des surenchères plus ou moins futiles. Une évolution qui parachève le devenir mode de l'art, tant s'y déploient les logiques de l'effet, les escalades gratuites, les jeux sophistiqués sur le presque rien, créant un espace à résonance superficielle. Reste que cette métamorphose de l'art n'est pas systématiquement synonyme d'esbroufe, de « n'importe quoi », de « sans valeur » : des créations à contenu « modeste », sans haut message, peuvent être des œuvres fortes à réel impact émotionnel. Ne disons pas, à la manière de Baudrillard, que l'art contemporain est « nul » : nombreux sont les artistes de talent, et les œuvres de grande qualité ne manquent pas. Ce qui permet de qualifier l'art contemporain ne peut être un jugement de détestation nécessairement subjectif, mais son système organisateur qui n'est autre, en l'occurrence, que celui de la mode. Là est son trait distinctif. L'art comme hypermode ne signifie pas stérilité créative et médiocrité, mais un nouveau régime d'art délesté des normes traditionnelles d'évaluation ainsi que des grandes visées métaphysiques ou ontologiques. L'accablement ou l'ennui qui nous saisit dans nombre d'expositions ne doit pas conduire à déclarer l'avènement d'« artistes sans art » (Jean-Philippe Domecq). Non pas l'agonie de la création, mais l'hybridation de l'art et de la mode, un nouveau système pléthorique et éclectique dans lequel le pire n'exclut pas le meilleur.

Et ce meilleur, à mes yeux, se trouve notamment dans les œuvres qui ne cherchent pas à délivrer de grands messages mais qui explorent les sujets de la vision, de l'espace, de la lumière, du mouvement, du rythme, de l'aérien, et qui créent des atmosphères ou des ambiances destinées au seul plaisir de percevoir et de ressentir. Il peut en résulter des œuvres étonnantes, belles et poétiques. Leur effet est perceptuel, sensible, sensoriel, à la différence de nombreuses œuvres d'art contemporain qui s'adressent à l'intellect et procèdent d'une démarche conceptuelle ou iconoclaste : une ambition de message mais qui se concrétise fréquemment par des œuvres ennuyeuses,

dérisoires, désesthétisées. Ce travers est évité avec les œuvres qui n'ont pas de visée de « vérité » et de significations profondes : l'exemption du sens, les jeux avec les sensations visuelles, le hasard, l'inattendu, les palpitations, le flottement, donnent lieu à des œuvres « magiques » de grande qualité artistique. Par le travail esthétique sur la légèreté se trouve l'une des voies qui « sauve » l'art contemporain, le réconcilie avec la beauté et peut le faire aimer d'un large public.

Le kitsch

Le règne mode ou léger de l'art se donne à voir avec évidence, à travers le processus d'élimination de la dimension de sérieux et de gravité des grandes œuvres classiques et modernes. Après un Grand Art en quête de pureté, de Beauté et de Vérité, un nouvel esprit de l'art voit le jour qui affiche sans complexe le futile, l'amusant, le rigolo régressif. Jeff Koons en est la figure de proue, l'illustration la plus célèbre dans le monde. Déjà Warhol avait transformé en œuvres d'art des objets de la vie quotidienne, dignifié et reproduit sous forme de grand art les produits et les images de la légèreté consumériste (BD, stars, boîtes de soupe). Une étape supplémentaire est franchie par Jeff Koons dans ce travail d'effacement de la division du high et du low. À la reproduction froide, « machinique » des boîtes Brillo, succède la célébration joyeuse, sentimentaliste des créatures du monde enfantin[31]. Loin de la sévérité du minimalisme, Koons met en scène un univers chatoyant, puéril, amusant qui abolit les frontières entre art et Disneyland, sculpture et bibelot rococo, artisanat d'art et kitsch, création et jouet. Avec ses chiots, ses gigantesques lapins gonflés à l'hélium, sa panthère rose, Koons transforme le monde du jouet en œuvre d'art arrachée à l'esprit de sérieux, donne à l'art un air de légèreté qui est celle de l'esprit d'enfance, il constitue un univers artistique dont la seule finalité est de divertir au premier regard et au premier degré, en rappelant les plaisirs du passé infantile[32].

Finalement, chez Jeff Koons, tout bascule dans l'esthétique mode du charmant, du divertissant, du facile accessible à tous. Des angelots rococo à l'effigie de Michael Jackson, de saint Jean-Baptiste à la Panthère rose, de Rabbit à Puppy, partout s'impose l'art ludique du futile, du divertissement léger. Même le pornographique est pris dans les rets du léger traité dans un

esprit mode d'insouciance et d'aimable désinvolture : le principe de légèreté triomphe en renonçant à la dimension critique, à celle du sens et de la profondeur. Warhol déclarait qu'il n'y avait rien derrière ses œuvres : c'est encore plus manifeste chez Koons qui ne met même plus en scène les grands symboles de la société de consommation (dollar, Marilyn, Coca-Cola), mais les petites choses sentimentales, les signes du passé enfantin dénués de valeur ou de dimension collective.

Art-mode et légèreté jeune également chez Takashi Murakami dont l'œuvre prolonge l'héritage de Warhol et puise son inspiration dans les dessins animés, l'imagerie manga et kawaii. Avec ses ballons géants en plastique, ses tableaux à l'esthétique BD, ses dessins enfantins, ses couleurs acidulées, ses sculptures de fleurs colorées, Murakami crée un univers d'aspect ludique, attendrissant et scintillant. Son personnage fétiche, Mr Dob, est tantôt mignon et drolatique, tantôt monstrueux ; un autre personnage, Kaiki, est une sorte de lapin blanc souriant et Kiki un démon rose aux dents de vampire. Autant d'aspects qui, importés des mangas et de la sub-culture *otaku*, composent une esthétique ludique-mode-juvénile. Sans doute Murakami dénonce-t-il certains aspects de la culture de masse japonaise et de ses effets sur une jeunesse rivée aux dessins animés et aux jeux vidéo. Il n'en demeure pas moins que l'activité de son entreprise participe de plain-pied du capitalisme artiste, de l'empire de la mode et des icônes kawaii en déclinant ses personnages-logos en une multitude de produits dérivés : pin's, porte-clefs, T-shirts, montres, bijoux, papiers peints, jouets en peluche. Même la critique artiste de la civilisation légère en reproduit les mécanismes et travaille activement à son expansion. En Occident comme au Japon, l'esthétique de la légèreté frivole s'est emparée de l'art et de la culture quotidienne.

Bling-bling et trash

À coup sûr est-on, maintes fois, aux antipodes de la légèreté de la mode. À preuve, cette tendance dénommée les « Mythologies personnelles » chargées d'obsessions intimes et de mises en scène de craintes, d'échecs, de souffrances subjectives (Christian Boltanski, Annette Messager, Jean Le Gac, Sarkis, Orlan, Cindy Sherman, Sophie Calle). Lorsque tout est permis, le domaine artistique voit se déchaîner l'hypertrophie du Moi. Hegel

soulignait que l'art était tout sauf un simple « jeu agréable », puisqu'il exprime l'Absolu ou la vérité dans le sensible, puisqu'en lui se conjuguent l'universel et le particulier. Or cette dimension d'universalité s'évanouit avec des artistes qui, utilisant leur propre vie comme matière artistique, n'expriment plus que des vérités intimistes. Ce genre d'art apparaît comme sphère monadologique, hyper-individualiste, au degré zéro de la séduction. Tracey Emin s'est rendue célèbre par des œuvres provocantes où sont exhibés son lit, ses avortements, son viol, ses amants, ses pulsions sexuelles. Lourdeur des frustrations de l'Ego, « vulgarité » des sujets, colère, déceptions, dégoûts : cela n'a pas empêché la marque Longchamp de s'adresser à Tracey Emin pour la conception d'un nouveau sac. Désormais, même la vulgarité et l'obscénité peuvent être branchées.

Hypermode, qui flirte parfois ouvertement avec le bling-bling et le kitsch qui étaient les repoussoirs des avant-gardes historiques (Greenberg). Soit la tête de mort de Damien Hirst, *For the love of God*, crâne humain recouvert sur toute sa surface de 8 601 diamants, avec incrustation au milieu du front d'un énorme diamant en forme de goutte. Elle a le privilège d'être l'œuvre contemporaine la plus chère du monde, vendue 100 millions de dollars en 2007. Cette œuvre présente également l'intérêt de révéler sans fard le statut de l'art contemporain de plus en plus ouvertement analogue à un produit de luxe. Signe de luxe, l'art l'a certes été dans le passé, sauf que cette dimension s'effaçait devant celle de ses fonctions esthétiques et signifiantes (le contenu). Désormais, au contraire, c'est la signification « luxe » qui triomphe, prenant le pas sur toutes les autres fonctions. Il ne s'agit plus tant, comme dans les vanités classiques, de rappeler à l'homme la brièveté de la vie et la fragilité des biens matériels, mais d'exhiber un symbole de luxe extrême sous le signe de l'art. Non plus « souviens-toi que tu vas mourir », mais « vois la puissance de l'argent » : le show de la richesse par excès supplante le symbole de la finitude humaine. Un renversement qui institue une esthétique de nouveaux riches, un art de luxe clinquant.

Tout un courant de l'art contemporain se complaît également dans la mise en scène de ce qui inspire l'horreur (les cadavres décomposés, découpés, plastifiés) et le dégoût (putréfactions, déjections[33]). Peut-on encore parler d'un devenir mode lorsque des performances extrêmes provoquent la répulsion, l'écœurement du public ? Il n'en demeure pas moins qu'un mouvement tel que les Young British Artists a été packagé comme une

marque au travers d'opérations de marketing et de promotion montant le phénomène en épingle. Les performances qui outrepassent les limites sont largement médiatisées et Damien Hirst a posé en rock star sur la couverture de *Time*. C'est ainsi que l'écœurant, le *trash* peuvent devenir *in*, créer une tendance, provoquer des courants d'imitation en chaîne. Avec la dé-définition de l'art, celui-ci bascule dans le règne de l'hypermode, réussissant à annexer dans son ordre le contraire même de la légèreté : l'obscène, le nauséabond, l'abject, le scatologique, le repoussant.

C'est un nouveau monde de l'art dont nous sommes témoins. Il y a eu l'art religieux, l'art populaire, l'art aristocratique, l'art pour l'art : nous avons maintenant un art-mode. Un art juste pour l'expression de soi, le choc visuel, l'expérience sensorielle : tel est le régime mode de l'art. C'est une nouvelle légèreté de l'art qui s'impose : une légèreté délivrée des messages substantiels. Une légèreté paradoxale tant elle s'accompagne parfois d'ennui ou d'indifférence, de rejet ou d'incrédulité. Aujourd'hui, légèreté high (art contemporain) et légèreté low (art de masse) ont au moins un point commun : leur capacité à se retourner dans leur contraire en générant des expériences vécues lourdes. Avec l'érosion de la disjonction art/mode, l'époque hypermoderne peut se glorifier d'avoir créé ce nouvel oxymore qu'est la légèreté pesante.

Humour

S'il faut parler d'un stade léger de l'art, c'est aussi en ce que l'humour est devenu l'un des principaux modes d'expression des créateurs visuels. Depuis Duchamp, Man Ray, Picabia, Picasso, l'humour joue un rôle important dans l'art moderne. À partir des années 1960, ce rôle s'est fortement accentué, de nombreux artistes revendiquant cet état d'esprit dans ses registres les plus divers[34] : le burlesque, le clownesque, le carnavalesque, le ludique, la dérision, la parodie, l'idiotie. Robert Filliou mêle poésie, humour et innocence, Glenn Baxter montre un humour absurde, McCarthy un humour enfantin, Cattelan un humour provocateur, Wim Delvoye un humour scatologique, Abel Ogier un humour noir, Bertrand Lavier un humour heureux, Fischli et Weiss un humour loufoque ; Ben « peint » des petites phrases cocasses ; Pierrick Sorin joue dans

l’autodérision et l’humour potache. « L’humour est la vertu dont les artistes se réclament le plus volontiers aujourd’hui », écrit Jacques Rancière[35].

À première vue, l’humour est destiné à divertir, provoquer le rire, combattre l’esprit de sérieux. Mais il est aussi maintenant largement utilisé pour dénoncer les formes de domination, les méfaits de la société, des mythologies et des stéréotypes. On voit de nombreuses œuvres qui, dans la voie tracée par Duchamp, se moque de l’art et des artistes (Manzoni) ; d’autres se moquent de la société marchande (Rémy Le Guillerm), de la société de consommation (Wim Delvoye), de l’institution religieuse (Cattelan). On a rattaché cette promotion du mode humoristique au déclin des avant-gardes historiques, à la fin des grands projets de transformation sociale de même qu’à la remise en cause de la distinction entre art majeur et art mineur : la critique ironique ou humoristique est venue remplacer celle que portait l’art politique. Reste que cette prédilection pour l’humoristique ne peut pas davantage être détachée de la société de consommation que les artistes, au demeurant, dénoncent fréquemment.

On l’a vu, la civilisation du léger travaille depuis plus de cinquante ans à dissoudre les grands projets collectifs, à célébrer les valeurs légères, ludiques et hédonistiques. Le capitalisme de consommation a contribué notablement à ruiner la gravité du sens et les visions historicistes au bénéfice des jouissances des loisirs, de la frivolité des signes, des référentiels ludiques. L’emphase, le sérieux, la grandiloquence du sens, les grandes dramaturgies et incantations ont perdu leur légitimité du fait de la puissance sociale des dispositifs et des normes invitant aux plaisirs immédiats. De là une nouvelle forme artistique de critique sociale qui adopte un ton léger, distancié, non sérieux. Avec la société consumériste-hédoniste, la dénonciation du monde social et culturel a pu à son tour devenir drôle, ironique et grinçante tout à la fois. La diffusion du régime humoristique dans l’art est l’un des échos de la civilisation du léger.

Hyperspectacle

L’art contemporain peut emprunter deux voies diamétralement opposées : l’extrême moins et l’extrême plus. La première cultive le minimalisme et le paupérisme esthétique. La seconde fonctionne au gigantisme, au visuel choc, à la sur-stimulation de la vision ; elle spectacularise à outrance les

images et les espaces, crée des mises en scène qui jouent sur le sensationnel, l'inattendu, les modifications de perception de la réalité ; elle cherche à produire un effet visuel émotionnel qui frappe l'imagination et la vue par les excès de couleurs, de volumes, de lumière.

Les petits formats dans l'art contemporain se font rares : l'heure est au gigantisme. La sculpture de Richard Serra intitulée *7* mesure 24 mètres de haut ; Pawel Althamer a construit un mannequin gonflable de plus de 20 mètres de long représentant un homme nu. On voit des sneakers (Olaf Nicolai), des escarpins (Joana Vasconcelos), des colliers (Jean-Michel Othoniel) mesurant de 3 à 5 mètres de long. Face à une société hypermédiatisée, sursaturée de stimuli visuels, de plus en plus d'œuvres cherchent à s'imposer par le choc visuel qu'elles produisent, par une monumentalité génératrice d'impression forte immédiate. La mode a toujours été liée au désir de se faire remarquer, d'attirer l'attention par la théâtralité de l'apparence : cette logique a été exportée, non sans succès, dans le champ de l'art au travers de l'hyperspectacle.

On ne compte plus les installations qui misent sur l'impact visuel, le vertige, les désorientations perceptuelles, les expériences sensitives. Installation lumineuse (James Turrell), trompe-l'œil (Leandro Erlich), sculptures de brouillard (Fujiko Nakaya), « lunettes à vision inversée » (Carsten Höller), soleil intérieur (Olafur Eliasson), œuvres interactives et néobaroques (Miguel Chevalier), autant d'hyperspectacles qui proposent différentes expériences sensorielles et émotionnelles. On bascule dans l'hyperspectacle lorsqu'il n'y a plus de sens lourd ni de mission supérieure : seulement des effets hyperboliques pour troubler, surprendre, faire ressentir des sensations. Un art léger qui, comme la mode, fonctionne en mettant entre parenthèses ou en réduisant la dimension du sens au profit de l'étonnant et des sensations immédiates.

D'autres œuvres s'entourent d'une atmosphère de ludicité : trompe-l'œil (Leandro Erlich), maison tombée du ciel (Jean-François Fourtou), toboggans (Carsten Höller). La réception des œuvres oscille entre l'atmosphère de fête foraine, celle du jeu et celle de l'art : la Nuit Blanche n'est pas si loin de « Paris Plage » et de Disneyworld. L'art minimaliste est austère, l'art de l'hyperspectacle revendique le plaisir facile, le divertissement, la fantaisie.

Parce qu'il tourne à l'art du show, l'art contemporain s'est structurellement rapproché de la mode, de ses jeux, de ses podiums créatifs, de ses surenchères artificialistes et maintenant de ses défilés-spectacles dont certains sont conçus comme des performances ou des œuvres d'art cinétique. De même que la mode se veut arty, de même l'art contemporain fonctionne selon la logique légère et attractive de la mode. La civilisation du léger est contemporaine de l'hybridation de l'art, de la mode et du divertissement.

L'art « intéressant »

L'art n'a jamais été un pur divertissement : exprimant les significations religieuses et sociales les plus élevées, porteur des valeurs suréminentes de la culture, l'art a joué un rôle majeur dans l'ordre imaginaire et symbolique des sociétés. Les Modernes ont pu voir dans l'art l'activité culturelle suprême qui, remplaçant la métaphysique défaillante, devait révéler l'Absolu, l'Être, l'Invisible[36] ; il apparaissait comme la voie royale permettant d'élever l'homme, de le transfigurer en lui faisant atteindre un état de plénitude, de le rendre meilleur et plus juste[37].

Mais qu'en reste-t-il à l'heure de l'art business, des performances, des gadgets « expérimentaux » et autres installations sensorielles ? Comme Hegel l'a parfaitement exprimé, « l'art a cessé de satisfaire le besoin le plus élevé de l'esprit[38] ». Délesté de tout rapport au sacré et de toute visée de transformation sociale, l'art n'est plus, de fait, qu'un divertissement de consommation, un « splendide superflu[39] », une activité périphérique qui certes peut être très « agréable » mais bien incapable de créer une « participation vitale[40] ». L'art était indispensable à la vie religieuse et mondaine : il n'est plus qu'un accessoire de la vie, une activité légère et plaisante qui n'engage plus rien de réellement important.

Cette situation de l'art est historiquement inédite. Nous sommes arrivés au bout du processus de dissolution de l'aura déjà diagnostiqué par Walter Benjamin. Dans les œuvres d'art contemporain, au mieux y trouvons-nous quelque chose d'« intéressant ». Une des expressions favorites des visiteurs d'exposition est : « c'est intéressant ». Que signifie cette formule si ce n'est un intérêt imprécis, vague, peu profond ? Il se pourrait que ce soit là maintenant l'un des grands modes de réception de l'art contemporain :

intéressant mais pas plus. Edgar Wind note justement qu'une œuvre dite « intéressante » suscite un intérêt mais qui s'émousse très vite : elle correspond à une curiosité volatile, sans profondeur ni effet durable. L'époque de l'art « intéressant » est celle du rapport léger à l'art, celle des émotions fugitives sans poids réel sur l'existence.

L'œuvre d'art avait charge de répondre à un besoin d'absolu : elle est devenue un objet de consommation éphémère, « une extension de l'industrie des loisirs, un degré au-dessus de la télévision » (Robert Morris). Elle se devait d'être contemplée avec recueillement et déférence : elle est dorénavant consommée à toute vitesse dans les parcours touristiques. Non plus la vénération, mais une expérience ludique et distractive au rythme d'un zapping accéléré, diverses enquêtes montrant que le visiteur moyen d'un musée ne reste guère plus de quelques secondes devant les plus grands chefs-d'œuvre de l'art. La relation à l'art est entrée dans le cycle léger de l'hyperconsommation fugitive.

Que comprend le visiteur hypermoderne en présence des œuvres du Moyen Âge ou de la Renaissance ? Il aime ou n'aime pas et c'est tout, ne disposant plus des repères de la culture chrétienne et antique qui en donnent le sens. Ne reste qu'une expérience esthétique-hédoniste. C'est ainsi que jamais le rapport aux œuvres n'a été aussi léger, car face à celles-ci nous n'avons plus qu'une expérience subjective esthétique, cependant que nous désirons découvrir sans cesse ce qui est récent. La légèreté désignait une qualité des œuvres ; elle renvoie désormais au rapport que nous entretenons avec celles-ci : un rapport de consommateur inconstant, épris de nouveautés pour le plaisir du divertissement.

---

1 Claude Lévi-Strauss, *La Pensée sauvage*, Paris, Plon, 1962, p. 34.

2 *Ibid.*, p. 34.

3 Hegel, *Esthétique*, vol. I, Paris, Flammarion, « Champs », 1979, p. 212.

4 *Ibid.*, p. 220.

5 *Ibid.*, p. 221.

6 Friedrich Nietzsche, *Ainsi parlait Zarathoutra*, II, Des tarentules, Aubier, p. 215.

7 Heinrich Wölfflin, *Renaissance et baroque* (1888), Le Livre de Poche, 1967, p. 93.

8 Alain, *Propos sur l'esthétique* (1923), Paris, PUF, 1949, p. 10-11.

9 Mikel Dufrenne, *Le Poétique*, Paris, PUF, 1963, p. 40.

10 Castiglione, *Le Livre du courtisan* (1528), Paris, Garnier-Flammarion, 1999, p. 55.

11 Cité par Antony Blunt, *La Théorie des arts en Italie de 1450 à 1600*, Paris, Gallimard, « Idées/Art », 1956, p. 164.

12 La formule est de Ching Hao, *in* François Cheng, *Souffle-Esprit. Textes théoriques chinois sur l'art pictural*, Seuil, « Points », 2006, p. 31.

13 Bergson, *Le Rire* (1940), Paris, PUF, 1962, p. 22.

14 Harold Rosenberg, *La Dé-définition de l'art*, Jacqueline Chambon, 1992, p. 27-37.

15 Cité par Bachelard, *op. cit.*, p. 81.

16 Florence Müller, « Art et mode, fascination réciproque », dans *Repères Mode 2003*, Institut français de la mode, 2002, p. 364-377.

17 Sur ces points, voir Jean-Michel Tobelem, *Le Nouvel Âge des musées. Les institutions culturelles au défi de la gestion*, Armand Colin, 2005.

18 Danièle Granet, Catherine Lamour, *Grands et petits secrets du monde de l'art*, Pluriel, 2011, p.32-35 et 266-268.

19 Bernard Edelman, « De la propriété littéraire et artistique » (entretien), dans *Feux pâles*, CAPC, 1990.

20 Cité par Irving Sandler, *Le Triomphe de l'art américain, les années soixante*, Paris, Carré, 1990, p. 113.

21 *Ibid.*, p. 106.

22 Baudelaire, « Salon de 1846 », *De l'héroïsme de la vie moderne* ; également, *Le Peintre de la vie moderne*, chap. IV.

23 René König, *Sociologie de la mode*, Paris, Payot, p. 95-96.

24 Octavio Paz, *Point de convergence*, Paris, Gallimard, 1976, p. 16.

25 Voir Harold Rosenberg, *La Tradition du nouveau*, Paris, Éditions de Minuit, 1998.

26 Jean-Marie Schaeffer, *L'Art de l'âge moderne*, Paris, Gallimard, 1992.

27 Luc Ferry, *Homo Aestheticus*, Paris, Grasset, 1990, p. 292-307.

28 Nathalie Heinich, *Le Triple Jeu de l'art contemporain*, Paris, Éditions de Minuit, 1998, p. 211-215.

29 Voir Rainer Rochlitz, *Subversion et subvention*, Paris, Gallimard, 1994.

30 *Le Monde*, 5 janvier 2012.

31 Dans cette même voie, Florentijn Hofman a conçu une sculpture gonflable (*Rubber duck*) qui, avec son apparence douce et amicale de canard jaune géant, semble l'agrandissement d'un jouet de bain des tout-petits. Urs Fisher a réalisé un « nounours » jaune monumental avec lampe frontale.

32 Valérie Arrault, *L'Empire du kitsch*, Paris, Klincksieck, 2010, p.136-169.

33 Paul Ardenne, *Extrême. Esthétiques de la limite dépassée*, Paris, Flammarion, 2006.

34 Le mouvement Fluxus promeut l'idée « d'art-amusement » lequel « doit être simple, amusant, non prétentieux, insignifiant […] modeste en étant illimité, produit pour la masse, obtenu de tout et éventuellement produit de tout » (Manifeste Fluxus, 1963).

35 Jacques Rancière, *Malaise dans l'esthétique*, Paris, Galilée, 2004, p. 76.

36 Jean-Marie Schaeffer, *op. cit*.

37 Schiller, *Lettres sur l'éducation esthétique de l'homme* (1794), Aubier, 1992.

38 Hegel, *Esthétique*, vol. I, *op. cit.*, p. 153.

39 Edgar Wind, *Art et anarchie*, Paris, Gallimard, 1988, p. 39.

40 *Ibid.*, p. 46.

CHAPITRE VI

Architecture et design : une nouvelle esthétique de la légèreté

Objets miniaturisés et nomades, nano-objets, produits light, sports fun, consumérisme frivole, on ne compte plus les domaines qui, sous des formes diverses, traduisent l'avancée de la révolution du léger. L'architecture et le design ne sont pas à l'écart de cette dynamique : eux aussi contribuent à façonner la civilisation du léger.

Architecture et rationalisme moderne

La conquête de la légèreté dans le monde des choses matérielles commence son aventure moderne à partir du milieu du XIX^e^ siècle. L'architecture en constitue la première grande manifestation qui sera suivie très vite et dans le même esprit, par la révolution du design des objets.

En architecture une nouvelle approche se fait jour qui s'affirme en opposition avec les styles et les goûts dominants de l'époque marqués par les façades imposantes décorées de stuc, la surcharge décorative, les corniches, la massivité des bâtiments. Trois types de facteurs vont bouleverser de fond en comble cet univers et sont à l'origine de l'architecture moderne. D'abord des techniques et des matériaux nouveaux. Ensuite une nouvelle pensée architecturale qui, prescrivant l'adéquation de

la forme à la fonction, bannit l'emphase des ornements, les moulures et les courbes, la reproduction des styles historiques. Enfin une nouvelle sensibilité esthétique qui, nourrie par Cézanne, le cubisme, l'art abstrait, privilégie les formes élémentaires, les à-plats, les lignes géométriques, les couleurs et les rapports purs[1].

En utilisant ces matériaux plus ou moins nouveaux que sont l'acier, la fonte, le béton armé, le verre, les architectes modernes ont réduit la massivité des anciennes constructions en pierre, ils ont pu commencer à édifier des bâtiments élancés, aériens, transparents. Les serres des jardins botaniques, les gares de transport ferroviaire, les galeries couvertes, les grands magasins, les pavillons d'exposition ont été les premières manifestations de cette légèreté moderne où le verre et le fer jouent un rôle primordial. Du Crystal Palace (Paxton, 1851) au Bon Marché (Eiffel et Boileau, 1869), des Grandes Halles (Baltard, 1854) à la galerie Vittorio Emanuele II à Milan (Mengon, 1867), de la Galerie des Machines (Dutert, 1889) à la tour Eiffel (Eiffel, 1889), une nouvelle architecture voit le jour qui se distingue par un spectacle inédit d'immatérialité et de légèreté. Les immenses surfaces vitrées transparentes, les flots de lumière, l'interpénétration des espaces extérieurs et intérieurs marquent une « victoire sans précédent sur la matière[2] ».

En même temps, à partir des années 1890, s'affirme le credo fonctionnaliste. Divers architectes modernistes, en Europe et aux États-Unis, engagent le combat contre les décors alambiqués, les ornements et autres fioritures en exaltant les formes pures, simples, géométriques. Louis H. Sullivan énonce la formule canonique du fonctionnalisme *Form follows function* et Van de Velde proclame : « Tout ce qui n'a pas de rapport avec la fonction et l'utilité doit être banni. » Adolf Loos part en croisade contre l'ornement. Le Corbusier développe un peu plus tard le concept de « machine à habiter », les constructions devant obéir aux mêmes exigences de rationalité que les machines techniques. La beauté recherchée se définit par la sobriété et l'économie des moyens, par l'adaptation des formes à leur fin, des formes simples et pures. Selon l'approche fonctionnaliste, les bâtiments doivent être débarrassés de toutes les gratuités qui empêchent les objets d'accéder à leur fonction d'usage, de toute réminiscence stylistique, de tout camouflage occultant les formes réelles : c'est par le truchement des logiques du moins (le fameux *Less is more* de Mies van der Rohe) que

s’affirme la légèreté moderne. La révolution des matériaux et celle du style ont contribué à la révolution moderne de la légèreté en architecture.

Cela étant, pour le Mouvement moderne, la légèreté esthétique n’est pas un idéal en soi. Loos rejette l’idée même de style : son ambition n’est pas esthétique mais éthique, celle-ci se confondant avec le refus du mensonge, avec l’authenticité et l’honnêteté du bâti. L’architecture moderniste a déclaré la guerre à la légèreté à l’ancienne, synonyme d’indiscipline, de faux, de superfétation. Le grand art comme la grande architecture requièrent des formes claires, simples et primaires parce qu’elles sont les plus vraies, donc les plus belles. Il s’agit de construire des bâtiments adaptés aux nouvelles conditions sociales et techniques caractéristiques de la civilisation machinique. Celle-ci a suscité un esprit nouveau marqué par la logique et la cohérence rationnelle : l’architecture nouvelle se doit d’adopter l’esthétique de l’ingénieur et ses exigences d’ordre strict, se libérer des styles étouffants au profit de formes apurées, simples, géométriques. De là l’idée de « machine à habiter » qui doit apporter air pur, lumière, soleil, calme, hygiène, verdure.

Avec le travail d’épuration et d’abstraction des volumes, l’ambition est d’inventer une architecture répondant aux besoins de l’époque machiniste en établissant des liens étroits avec l’industrie et ses éléments préfabriqués et standardisés. Le Corbusier déclare qu’il faut construire les maisons industriellement, en série, comme des châssis de voiture, en employant le minimum de moyens. Les constructivistes prônent une « architecture d’ingénieur » dégagée de la conception commune de la beauté artistique : « un ingénieur vaut mieux qu’un millier d’esthètes » (Boris Arvatov). Pour nombre de fonctionnalistes, la notion d’économie est centrale, leur objectif étant d’apporter des solutions au pressant problème du logement social, d’éliminer les îlots insalubres au profit de logements « fonctionnels », aérés, hygiéniques. C’est davantage le processus de rationalisation et d’industrialisation du bâti que l’esthétique de la légèreté qui sous-tend le fonctionnalisme et le Style international. La légèreté esthétique n’est pas la finalité revendiquée mais le résultat d’une architecture soumise à un rationalisme doctrinal.

Si, au XIX^{e} siècle, les constructions les plus révolutionnaires sont monumentales, au début du XX^{e} siècle, ce sont les œuvres de petites dimensions qui illustrent avec le plus de radicalité l’architecture

révolutionnaire du dépouillement ou de la légèreté moderniste. Maison Steiner de Loos (1910), maison de Berlage à Aja en Hollande (1914), maison Henny de Van't Hoff (1916), maquettes de Van Doesburg (1923), maison Rietveld à Utrecht (1924), Café De Unie et maisons populaires de Pieter Oud (1925-1930), maisons Wolf et Tugendhat de Mies van der Rohe (1926-1930) : autant de constructions qui ont contribué à inventer une nouvelle légèreté à partir d'un style dominé par l'angulaire, le dépouillé, la rationalité géométrique. En 1925, Van Doesburg met en avant l'idée d'une architecture détachée du sol : « Ainsi la maison moderne donnera l'impression d'être suspendue dans l'air, de s'opposer à la gravitation naturelle. » Une place particulière doit être faite à la villa Savoye (Le Corbusier, 1931) qui, surélevée sur de fins pilotis et dotée de fenêtres horizontales donnant libre accès à la lumière, apparaît comme une dalle flottante, « un jardin suspendu ». Ses formes géométriques que dessinent les lignes droites, les fenêtres en bandeau, le toit-terrasse, la façade blanche, libre et lisse, créent une architecture épurée, nue comme un tableau de Mondrian en trois dimensions.

Si le modernisme rationaliste s'est insurgé contre la surcharge décorative, les résultats sont loin d'avoir toujours donné des édifices d'allure légère. Les œuvres de Loos présentent un caractère rigide, cubique, sévère (maison Steiner, 1910) ; son immeuble de la Michaelerplatz (1910), surnommé à l'époque « la Maison sans sourcils », est sans grâce, dépouillée à l'extrême. Même érigée sur pilotis, la Cité radieuse de Le Corbusier dite « la Maison du fada » (1952) n'en demeure pas moins une barre d'immeuble, une sorte de lourd paquebot ancré dans la ville de Marseille. Dans cette voie, les ensembles fonctionnalistes fleurissent au lendemain de la Seconde Guerre mondiale en Europe, avec des tours et des barres de logements anonymes, sans considération pour l'histoire et le patrimoine architectural environnant. Aux États-Unis, les architectes adoptent le Style international qui dessine d'immenses gratte-ciel de bureaux. En dépit de nombreuses réussites, ces architectures minimalistes se caractérisent plus par des prouesses techniques, des formules répétitives et la « course à la hauteur » que par la « course à la légèreté ».

Le moins que l'on puisse dire est que le combat fonctionnaliste contre la gratuité décorative a eu des effets esthétiques souvent affligeants. L'esthétique des volumes simples, des angles vifs et des surfaces géométriques s'est dégradée en constructions monotones, en mécanique

répétitive générant des espaces urbains uniformes, froids, lassants. Les grands pionniers de l'architecture moderne ont édifié d'admirables constructions légères, mais qui sont restées des exceptions par rapport à l'importance des grands ensembles uniformes et « déshumanisés ». À cet égard, le crime ce n'est pas l'ornement, c'est le rationalisme par excès, les logiques du moins systématique, un fonctionnalisme destructeur de tout charme et de toute singularité. Il faut, sur ce point, donner raison à Robert Venturi qui affirme : *More is not less, less is a bore.*

De la maison au mobilier

La guerre menée contre l'emphase du décoratif n'est pas restée cantonnée dans l'architecture : elle a gagné le domaine des objets quotidiens et du mobilier en particulier. Au XIX^e^ siècle, et longtemps après, les objets d'usage courant présentent des surfaces boursouflées, partout ce ne sont que meubles encombrants, canapés capitonnés, coussins volumineux, fauteuils et sofas pesants, divans massifs et lourds. Tout l'environnement bourgeois exprime le culte du « lourd » fonctionnant comme signe ostensible de richesse et de réussite sociale.

Le design moderne s'est affirmé contre cet univers kitsch. Comme dans l'architecture, les pionniers avant-gardistes du design rejettent radicalement les gratuités esthétiques, l'ornemental, le boursouflé, toutes les formes de surcharge, au nom de la simplicité rationnelle, de la vérité du construit, de la suprématie de la structure. Un véritable « culte du moins » s'affirme, synonyme d'économie des matériaux utilisés, de purisme et de dépouillement géométrique : il est élaboré, au demeurant, non par des décorateurs mais par des architectes. L'initiative appartient désormais aux architectes qui investissent le champ du design de mobilier dans une perspective universaliste, fonctionnelle, légère.

En témoignent, dès les années 1910-1920, les meubles de Rietveld, les fauteuils et les tables de Breuer, Mies van der Rohe ou Le Corbusier. En 1918, Rietveld construit sa « chaise rouge et bleue », transposant dans le mobilier les principes défendus par la revue *De Stijl*. Réduit à ses éléments de base, à un ensemble d'éléments orthogonaux, le siège apparaît comme un objet « abstrait-réel » fait de lignes et de surfaces où l'air circule entre les différentes parties. En 1925, Marcel Breuer révolutionne la conception

du siège moderne en dessinant le fauteuil Wassily constitué d'un châssis en tubes d'acier, d'un siège et d'un dossier en cuir tendu. Du siège classique lourd et rembourré, il ne reste que la structure minimale de ce que doit être un fauteuil. Réduit à une simple ossature, la structure donne une impression de légèreté et de transparence, encore renforcée par l'acier tubulaire nickelé et l'élasticité de la toile tendue. Peu après, en 1927, Mies van der Rohe réalise la chaise en porte à faux MR 534 en acier et cuir. Ce modèle souple, en forme de S, exploite l'élasticité des tubes d'acier et donne l'impression de planer dans l'espace. Souplesse et élasticité qui se retrouveront, d'une autre manière, dans les chaises en bouleau d'Alvar Aalto. Conçue en 1957 par Gio Ponti, la Superleggera obtient le titre de chaise la plus légère du monde avec son poids de 1,7 kilo. À la fois raide et souple, cette chaise apparaît sous une forme élégante et gracieuse.

En s'inspirant des principes de l'architecture moderniste, les pionniers européens du design ont révolutionné le style des objets : ils ont créé un mobilier évidé, « économique » et rationnel, dégageant un air de légèreté. Dans le design comme dans l'architecture, la légèreté apparaît comme le corrélat du rationalisme moderne : elle s'impose à travers des formes abstraites, simples et pures.

Dans la démarche initiale du design telle qu'elle s'exprime dans l'enseignement du Bauhaus, l'important est d'éliminer le caprice, le gaspillage décoratif au profit d'un dépouillement rationnel qui n'est pas valorisé au nom du désir des utilisateurs mais au nom de l'authenticité de l'objet. C'est la rationalisation de l'activité créatrice qui sous-tend la conquête fonctionnaliste de la légèreté. L'idéal visé est l'adaptation de la forme à la fonction des produits, l'obtention de l'efficacité maximale par la mise en œuvre du minimum de moyens. La légèreté des objets n'est une valeur que pour autant qu'elle concrétise l'essence pure ou la vérité même des objets, la parfaite adéquation de l'objet avec sa fonction d'usage : la légèreté est une « légèreté-pour-l'objet », non « pour-l'usager ».

Souplesse et fluidité

La légèreté rationaliste s'est concrétisée à travers une architecture orthogonale austère, logique, intellectualiste. Mais, à partir des années 1930 et 1940, un autre type d'architecture s'affirme qui rejette le primat

géométrique en privilégiant l'harmonie avec les formes naturelles du voisinage, les rondeurs et les courbes : aux angles droits sont préférées les formes inspirées de la nature. Les constructions à angle droit se trouvent concurrencées par des formes organiques, sinueuses et souples : il s'agit de donner du mouvement, de la vie, de la douceur aux édifices et aux objets. Une nouvelle légèreté voit le jour, faite de dynamisme, de volumes arrondis, de formes amibiennes ou curvilignes.

Mouvement et courbes

Pionnier de l'architecture organique, Frank Lloyd Wright conçoit des constructions qui, marquées par des éléments horizontaux aériens, les plans étirés en largeur, des différentes hauteurs de plafond, s'intègrent dans le paysage. La célèbre Maison sur la cascade (Maison Kaufmann, 1936-1939) se donne comme un jeu de vastes terrasses suspendues au-dessus de la rivière et des rochers. Avec l'architecture organique, le dynamisme l'emporte sur le statisme[3] : la légèreté n'est plus celle qui résulte du dépouillement géométrique, mais celle du mouvement de la vie, de son dynamisme, de sa plasticité.

En réaction aux formes et volumes du Style international, un tout autre registre de légèreté apparaît avec des architectes tels que Lloyd Wright, Alvar Aalto, Eero Saarinen, Jørn Utzon, Oscar Niemeyer. Évoquant des formes naturelles, leurs constructions n'expriment plus la logique de la machine, mais suscitent des émotions. C'est la légèreté de la vie et du mouvement. Le musée Guggenheim de New York, vu de l'extérieur, a l'aspect d'un cône renversé aux parois bombées et présente, à l'intérieur, un espace d'exposition ininterrompu en forme de spirale. Le terminal TWE de l'aéroport Kennedy de New York évoque les ailes déployées d'un insecte en vol. L'Opéra de Sydney est un immense coquillage pour les uns, un grand voilier pour les autres. Les lignes nettes et angulaires font place aux formes courbes et douces, organiques et dynamiques. Niemeyer a été parfois surnommé « l'architecte de la sensualité » en raison de ses édifices tout en courbes.

« Le béton armé offre la possibilité de la courbe. Il a tout transformé. Il a libéré l'architecture », disait Niemeyer. Une transformation qui en même temps doit beaucoup à de nouvelles visions esthétiques portées par des

artistes modernes. Ce n’est plus le cubisme et de Stijl qui orientent le geste architectural mais Arp, MirÓ, Calder, Brancusi. À contre-pied d’une légèreté intellectualiste s’est affirmée une légèreté sensible et émotionnelle, poétique et plastique.

Le galbé et le décontracté

La même tendance s’empare du design de mobilier. Tandis que se développe le style organique, les architectes-designers du mobilier, après 1945, portent leur intérêt sur les possibilités de souplesse qu’offrent le contre-plaqué et les plastiques. Saarinen conçoit les chaises-tulipes aux formes courbes avec assise en plastique moulé et piètement unique. Harry Bertoia met au point des fauteuils avec dossier en treillis de fil d’acier qui « se composent en grande partie d’air et sont traversés par l’espace ». Les Plastic Chairs de Charles et Ray Eames déclinent le thème de la coque synthétique d’un seul tenant aux lignes galbées et légères. Avec son dossier, son siège et son piètement fait d’un seul bloc plastique, la Panton Chair de Verner Panton devient une véritable icône de légèreté, de souplesse, de maniabilité design. Autant de structures qui expriment une nouvelle approche du confort. Celui-ci, en effet, a longtemps été associé au moelleux, au rembourré, à l’épaisseur de matière. Les fauteuils et chaises en coque renversent ce modèle en combinant une forme parfaitement adaptée au corps avec une structure fine de grande légèreté.

À la différence du design géométrique, le design biomorphique institue la primauté du consommateur et de son bien-être. Cette problématique s’intensifie à partir des années 1960 où un néodesign voit le jour, en quête d’un confort anticonventionnel traduisant les désirs d’émancipation individuelle et de décontraction, typiques de l’époque. Les sièges Djinn, en jersey et mousse de polyuréthane, « se moulent sur une forme souple comme pour mieux épouser la courbure du corps » (Olivier Mourgue, 1964). Témoigne également de cette quête de légèreté le fameux Sacco (1968) fait de billes de polystyrène et pesant au total 3,5 kilos Nomade, multiforme, anatomique, le Sacco construit un nouveau confort décontracté et déstructuré faisant disparaître les distinctions classiques du dossier, assise, piètement. Ici, confort rime avec mobilité, légèreté, non-contrainte, liberté de positionnement du corps. Le confort bourgeois, cossu et

grandiloquent, est disqualifié au bénéfice d'un confort souple empreint de légèreté, en phase avec les nouvelles quêtes d'autonomie individuelle.

Dans leur recherche d'un néoconfort, les designers des années 1960 ont exploité des matériaux nouveaux afin de produire un mobilier peu coûteux, mobile, éphémère, léger. Peter Murdoch, Bernard Holdaway, Jean-Louis Avril proposent pour la première fois des meubles en carton renforcé. Sont édités en matières plastiques des modèles de chaises empilables, des meubles de rangement, des tabourets, des tables basses. Quasar réalise des chauffeuses et des poufs gonflables en chlorure de polyvinyle ; Fiori crée une commode en plastique ; De Pas, D'Urbino et Lomazzi créent le fauteuil Blow gonflable et transparent en PVC.

Légèreté imaginaire et légèreté pratique

Si les designers ont utilisé de nouveaux matériaux légers, ils ont créé dans le même temps un mobilier empreint d'un esprit jeune et gai. La légèreté physique des objets s'est doublée d'une légèreté imaginaire sous le signe du fun, du sensualisme, du ludique. Une légèreté « jeune » favorisée par la culture pop revendiquant la liberté, le plaisir, l'ironie des formes expressives. L'époque est témoin du ludisme du portemanteau Cactus (Drocco et Mello), de la fantaisie du canapé Bocca en forme de lèvres (Studio 65), du sensualisme du fauteuil Up 5 (Gaetano Pesce). Inspirés par la BD, la SF, la publicité, les designers refusent le fonctionnalisme austère au profit d'un ludisme créatif et anticonformiste. Les couleurs vives, la création débridée, l'extravagance des formes ont donné un « coup de jeune » à l'esthétique de la légèreté, laquelle prend une tonalité ouvertement mode.

Le processus d'allègement du mobilier doit beaucoup à l'apparition de nouveaux matériaux. Il est également inséparable de l'esthétique du pop art. Mais il ne peut être détaché des nouveaux idéaux collectifs, culturels et esthétiques qui accompagnent l'essor de la société individualiste-consumériste-hédoniste. La légèreté du mobilier ne s'est pas imposée comme un but en soi, abstrait et séparé : sa recherche s'inscrit dans une perspective plus globale mettant en jeu la technique et l'industrie, les modes de vie, les valeurs, les nouvelles idées relatives au corps et au confort.

L’esprit optimiste et utopique des années 1960 est loin derrière nous. Et la contestation des valeurs conformistes et bourgeoises n’est plus à l’ordre du jour. Cependant, la conquête du bien-être sensitif n’en poursuit pas moins son cours. À la légèreté des matériaux s’ajoute la légèreté d’usage qu’illustre le succès des mobiliers systèmes ou « ensembles par éléments » : sont en vedette, depuis les années 1970, les meubles de rangement modulaires faits d’un nombre réduit de composants, les étagères composables et superposables faciles à déplacer, tout ce qui est pratique et permet de gagner de la place. Également les chaises pliantes, les meubles équipés de roulettes, les meubles multifonction intégrant couchage, plan de travail et rangement. Les meubles scandinaves en bois clair sont passés maîtres en matière de style simple et chaleureux. Le style bourgeois fait d’entassements et de surcharges décoratives est révolu au même titre que le fonctionnalisme austère. La légèreté hypermoderne s’allie avec la mobilité et l’adaptabilité, la convivialité et la flexibilité.

L’époque est révolue qui imposait du dehors l’esthétique de la légèreté : celle-ci correspond désormais aux goûts dominants des consommateurs avides de « pratique » et d’émotions sensibles. Lorsque la modernisation n’est plus tournée vers l’élimination des formes de la culture traditionnelle, la visée du design n’est plus tant de concevoir des symboles emphatiques de modernité que des objets réconciliant le fonctionnel et les besoins psychologiques et sensitifs des consommateurs. La légèreté n’apparaît plus comme un hymne à la rationalité constructiviste en soi mais comme un vecteur de facilité d’usage, de bien-être sensitif appropriable par les individus.

Minimalisme, spectacle et complexité

Complexité et lyrisme architectural

L’aventure de la légèreté se poursuit. Une nouvelle sensibilité en rupture avec le culte moderniste de la forme épurée et simple voit le jour, qui revendique la complexité visuelle et la singularité des formes : nous sommes au moment où la légèreté fusionne avec les formes improbables et sculpturales. La Cité de la musique de Rio de Janeiro est imaginée par

Portzamparc comme une « immense véranda suspendue » composée de vagues de béton aux formes irrégulières. La mince toiture en béton armé du crématorium de Kagamigahara conçu par Toyō Itō ondule comme le vent et son pavillon de la galerie Serpentine semble un cristal ou un flocon de neige : ses angles sont dématérialisés, il n'a ni façade ni aucun élément porteur. La structure ondulante percée verticalement de patios aux dimensions et contours irréguliers du Rolex Learning Center (Sanaa), présente un aspect aérien et organique. Les bâtiments de Zaha Hadid offrent un spectacle de lignes tendues et de formes fluides, de plans superposés, d'entrelacs de volumes courbés et d'éléments en porte à faux. L'âge hypermoderne voit l'émergence d'un nouveau paradigme esthétique, une nouvelle sensibilité architecturale mettant en valeur des structures non linéaires, aléatoires, porteuses de sensations d'équilibre instable mais aussi d'une légèreté de « troisième type » ou post-rationaliste : une légèreté à géométrie complexe.

L'esthétique de la complexité gagne même certaines réalisations jugées minimalistes. L'agence Sanaa, fondée par Kazuyo Sejima et Ryue Nishizawa, conçoit des œuvres qui se caractérisent par la simplicité, la pureté, la discrétion. Mais celles-ci sont faussement simples, tant elles entretiennent des liens sophistiqués avec les jeux de la matérialité et de l'évanescence. Ce n'est plus le principe *Less is more* du minimalisme qui est à l'œuvre, mais la « minimisation » du *More for less*. Comme l'écrit Kengo Kuma, « la minimisation est très différente du minimalisme. Son but n'est pas la simplification et l'abstraction de la forme mais plutôt une critique de la matière ». Matière et volume s'évanouissent au profit d'une translucidité fragile, la surface des constructions apparaissant comme une « peau » transparente, lisse, impalpable. La présence de la matière s'efface dans une esthétique de la dématérialisation, de la disparition, de l'évanescence[4]. Le bâtiment Dior à Omotesandō de même que le New Museum of Contemporary Arts de New York (Sanaa) illustrent cette architecture de l'évanescence, de la dissolution de la matérialité.

La légèreté hypermoderne n'est plus synonyme d'équilibre et de simplicité stylistique : on la voit s'affirmer dans des formes audacieuses, non linéaires, poétiques, qui privilégient les sensations visuelles, spatiales et tactiles. L'allègement des structures voulu par les architectes modernistes répondait à une exigence d'expression exacte d'une fonction : il n'en va

plus ainsi au moment où se déploient des architectures qui semblent résulter d'un certain hasard et dont les fonctions sont indéfinies. On est passé de la légèreté rationaliste et formaliste à une légèreté expressive, esthétisée, lyrique.

La légèreté fonctionnaliste s'est affirmée au travers de formes orthogonales et anonymes présentant un aspect austère. Au lieu de quoi, nous voyons maintenant s'élever des édifices singuliers aux formes curvilignes et souples, créant une impression de sensualité. Non plus l'idéalisme désincarné du fonctionnalisme privilégiant l'intellect, mais une architecture subjectiviste, sensible, source d'émotions multisensorielles. Via l'économie des formes et des moyens, il s'agissait d'atteindre la grammaire même de l'architecture, la vérité en soi du bâti. Il s'agit à présent, dans ces architectures-paysages, de créer un langage sensoriel, de la surprise, de l'émotionnalité sensible. Une nouvelle légèreté se dessine qui, émancipée de la dictature de l'angle droit, des cubes et des parallélépipèdes, se marie avec la douceur et le jeu, le mouvement et la sinuosité, l'imaginaire et le poétique.

C'est également l'idée d'architecture formelle et autonome qui est remise en cause à travers des bâtiments évoluant et interagissant avec leur environnement comme un organisme vivant. La Tour des Vents (Toyō Itō), destinée à masquer une cheminée de ventilation, ne se présente jamais sous le même aspect. Grâce à des plaques réfléchissantes, des anneaux de néon, des projecteurs et un système informatisé, sa structure extérieure change de couleur en fonction des heures de la journée et de la vitesse du vent. Au culte de l'objet matériel se substitue « une architecture virtuelle, fictive et éphémère comme une entité permanente », déclare Toyō Itō. En créant une architecture de surface, la légèreté matérielle statique et déterminée fait place à une légèreté complexe, éphémère, générant des perceptions toujours nouvelles et des lectures symboliques différentes. Non plus la « boîte » fonctionnaliste, mais un écran effaçant la matérialité du bâti.

Hyperspectacle, séduction et architecture numérique

L'architecture moderniste s'est construite contre l'excès décoratif et les « mensonges » de l'ornement. À rebours de ce style, à partir des années 1970, les courants postmodernistes puis déconstructivistes se sont engagés

dans une course à l'image, aux effets visuels emphatiques, à la séduction des apparences fondée sur une espèce de luxuriance esthétique. S'appuyant sur les outils informatiques et les matériaux de haute technologie, une des tendances de l'architecture contemporaine se donne comme une architecture de séduction suresthétisée, une « archisculpture » où la structure est au service de l'hyperspectaculaire. Si certains architectes n'adoptent pas cette perspective, l'exaltation formelle n'en est pas moins la logique la plus représentative des trois dernières décennies. De là, de nouvelles formes de légèreté architecturale qui, se combinant avec la singularité expressive et le maximalisme formel, réussissent à attirer un large public et s'ériger en icône d'une ville ou d'une région.

Nous sommes passés du refus du spectaculaire à l'hyperspectacle des architectures à formes complexes et libres. Après la consécration de la sobriété linéaire, la légèreté hypermoderne se cherche dans la recherche du jamais vu et une certaine exubérance formelle. L'époque est à l'esthétisation tous azimuts d'édifices non standard[5] : le dépouillement rigide et orthogonal a cédé le pas à la séduction des effets visuels. L'architecture de la transparence moderniste était portée par la foi dans le progrès, l'architecture hypermoderne s'emploie à étonner, émerveiller, toucher les sensations visuelles et tactiles du public : l'utopie a été supplantée par le fétichisme de la personnalisation du bâti, le culte des objets singuliers, la séduction des formes fluides, courbes libres, en phase avec la culture hédoniste du consumérisme triomphant[6].

Tout ce qui semblait contradictoire avec la légèreté (gigantisme, mémoire, ornement, formes symboliques) a cessé de l'être. Elle peut s'associer maintenant avec la monumentalité du gratte-ciel : le cône du Shard conçu par Piano s'élève dans le ciel londonien comme un éclat de verre ou une flèche évanescente culminant à 310 mètres. Et les trois Dancing Towers (Zaha Hadid) se déhanchent dans une « chorégraphie fluide unissant les volumes dans un même mouvement ». Même la massivité n'est plus l'autre de la légèreté, comme en témoigne l'Opéra de Pékin, au sujet duquel Paul Andreu déclare : « Nous avons besoin d'une dialectique entre la légèreté et la lourdeur. » La légèreté hypermoderne est inclusive, spectaculaire, paradoxale. Une architecture de séduction imagiste dont le modèle n'est plus la machine mais la sculpture et l'image-cinéma.

L’âge du machinisme industriel s’est accompagné d’une esthétique minimaliste, linéaire et répétitive. La société post-industrielle célèbre, elle, les structures chaotiques, non linéaires, « non cartésiennes » (Cecil Balmond) rendues possibles par les puissants logiciels de modélisation, de calcul et de simulation. En ce sens, l’architecture de l’hyperspectacle ne peut se concevoir sans la révolution du léger qui, avec son outil informatique, a entraîné un bouleversement radical dans les méthodes de conception des structures. Et tandis que le numérique ouvre de larges perspectives, on est témoin d’un regain d’intérêt pour les matières, les textures, la « peau » sensorielle des édifices. La dématérialisation des méthodes, constitutive de la conception assistée par ordinateur, cohabite avec un goût renouvelé pour le grain du matériau et la tactilité des façades.

Il faut insister sur ce point : c’est la révolution du léger dans son versant numérique qui est à la base de la nouvelle architecture à formes libres et fluides. Même si au départ du travail, se trouve toujours l’imagination de l’architecte, c’est le numérique qui joue, par la suite, un rôle capital, dans la mesure où le virtuel ne fonctionne pas comme simple outil de visualisation et de calcul, mais comme instrument de génération de formes nouvelles et imprévisibles : avec la révolution du léger et les logiciels de modélisation paramétrique se déploie ce que Kolarevic appelle la « morphogenèse numérique », autrement dit la génération formelle numérique[7]. Dans ce cadre, ce sont les dynamiques d’hybridation, de variation, de déformation qui sont au principe de l’élaboration formelle numérique. Avec l’architecture digitale, la forme finale d’un objet résulte de combinaisons de caractéristiques d’autres objets hybridisés entre eux. Les actions qui s’exercent sur les formes sont des opérations de modification continue, de déformation, d’innombrables petites modifications appliquées sur la configuration d’un modèle. Les modèles génératifs, qui utilisent le pouvoir d’autocréation des algorithmes et font intervenir un principe d’indétermination, permettent de réaliser des formes complexes, organiques et libres. En ce sens, même lorsque l’édifice final n’est pas esthétiquement léger, il est encore « l’enfant » de la révolution numérique du léger.

La révolution du léger est doublement à l’origine des architectures-spectacles. Elle l’est en raison du rôle crucial des logiciels informatiques. Elle l’est également en raison de l’impact des logiques de communication, de marketing et de divertissement, portées par le capitalisme de séduction.

Ainsi voit-on des stades qui apparaissent comme des sortes de signaux ou des images médiatiques : la façade du nouveau stade de Munich (Herzog et de Meuron) s'illumine aux couleurs des clubs qui y jouent ; il fonctionne comme une enseigne lumineuse géante. Et les nouveaux musées aux formes spectaculaires célèbrent davantage l'univers du loisir et du divertissement que l'élévation spirituelle. Il ne s'agit plus, dans la civilisation du léger, de créer de la grandeur, mais de faire évènement et image, élever des édifices capables de séduire d'emblée les consommateurs, bonifier l'image de marque des villes en compétition entre elles. L'architecture-spectacle apparaît comme l'une des expressions ludico-médiatiques du monde de la légèreté consumériste.

Minimalisme contemporain

Parallèlement à la légèreté hyperspectaculaire, continue de se déployer, à l'exact opposé, une légèreté discrète, simple, parfois même dépouillée. À cet égard, les déclarations des théoriciens postmodernes sur la « fin du modernisme » demandent à être nuancées. Car le style minimaliste est toujours vivant : simplicité géométrique, structures primaires, formes épurées, matériaux bruts, le registre minimaliste est présent chez de nombreux architectes contemporains, notamment Tadao Andō, Alberto Compo Baeza, John Pawson, Peter Zumthor, Souto de Moura, Graham Phillips. La volonté d'allègement du bâti fondé plus ou moins sur le principe *Less is more* n'est nullement caduque.

Cependant cette continuité ne doit pas cacher les perspectives nouvelles qui sous-tendent le minimalisme architectural contemporain. On l'a vu plus haut, en particulier chez Kazuyo Sejima et Ryue Nishizawa (Sanaa). Eduardo Souto de Moura associe les lignes épurées de l'architecture moderniste à des éléments non minimalistes tels que la couleur ou les matériaux locaux, en portant une grande attention au site. Alberto Campo Baeza recherche la beauté dans la logique et la sobriété géométrique, en se détournant néanmoins de l'idée d'une « architecture parfaite, immaculée ni même minimaliste. La création architecturale, comme l'être humain, n'est jamais ni parfaite ni pure ».

Au-delà du style, c'est la philosophie du minimalisme qui a changé. La légèreté minimaliste chez les fonctionnalistes était fondée sur la foi dans le

progrès industriel et la rationalité pure ; celle d'aujourd'hui fait référence au ressenti, à l'esprit des sagesses orientales, à la quête de « l'équilibre parfait » (Tadao Andō), à la détente, à l'harmonie entre la nature et l'homme (Peter Zumthor) au moyen d'une architecture faite de sérénité et de simplicité : « La magie du réel est pour moi l'alchimie de la transformation des substances matérielles en sensations humaines » (Peter Zumthor). Cet esprit s'affirme particulièrement chez des architectes japonais comme Tadao Andō qui réalise des édifices contenant une dimension spirituelle et véhiculant une sensation de paix. Le dépouillement est au service de l'intériorité spirituelle, d'une vie équilibrée : non plus la « machine à habiter » mais le retour à la simplicité de l'existence contre la frénésie des technologies et de l'hyperconsommation. Il ne s'agit plus tant de parvenir à l'essence de l'architecture qu'à celle de l'existence même, par la voie de la simplicité du cadre de vie.

Le minimalisme en décoration comme en architecture est intimement lié à la question de la légèreté en raison de sa haine de l'ostentation et de la surcharge, de sa volonté d'allègement des structures, des formes et des espaces. Dans cette voie, c'est par un travail de soustraction de « poids » que se gagne le beau, le vrai, l'essentiel. La construction juste et belle exige l'exclusion du pesant : « Le minimum pourrait être défini comme la perfection qu'atteint un objet lorsqu'il n'est plus possible de l'améliorer par soustraction », écrit John Pawson. *Less is more* signifie toujours plus de beauté par toujours plus de dématérialisation. Reconnaissons que cette démarche peut s'accompagner de grâce, d'harmonie, et même dans certains cas d'une certaine sensualité. Par le travail du moins se gagne le « grand style », le luxe du beau et de la vraie élégance des formes.

Cela étant, rien ne garantit l'effet de légèreté. L'architecture cistercienne est « minimale », mais aux antipodes de la légèreté : une légèreté qu'au demeurant elle ne recherchait d'aucune manière. Dans un certain nombre de cas, moins c'est plus d'austérité, de sévérité, de monotonie. Où trouver une quelconque légèreté dans la Bibliothèque nationale de France ou dans l'Arche de la Défense ? À un minimalisme léger s'oppose un minimalisme lourd parce que pauvre, triste, ennuyeux. Ici, il n'y a pas de plus dans le moins, mais du moins dans le moins et rien de plus : et surtout, moins d'aspect léger, moins de souffle aérien, moins de bonheur du regard. En lieu et place de la transparence fluide, triomphent une signalétique abstraite, des logos géants, des images médiatiques impersonnelles et pesantes.

Il vient un moment où le minimalisme fonctionne comme une formule répétitive et génère des édifices déréalisés, incapables d'émouvoir et de susciter du plaisir. Si « l'homme habite en poète » (Heidegger), le minimalisme que l'on peut appeler de nos vœux est celui qui est porté non par un esprit géométrique abstrait, mais par l'âme d'une légèreté poétique ou sensible.

Les paradoxes du minimalisme contemporain ne s'arrêtent pas là. Tandis que se déploie un minimalisme lourd, on voit également se développer un minimalisme « tendance », dont le côté mode met à mal son ambition d'intemporalité. Voilà le minimalisme hostile en principe à la légèreté frivole qui est rattrapé par la logique de la mode. Car le minimalisme est un courant qui fait florès. Depuis des années, la mode est à la décoration minimaliste, simple et sobre. Avec des pièces peu chargées en meubles, des espaces vides et blancs, des objets rectilignes, des couleurs naturelles et douces, l'atmosphère japonisante, l'esprit zen, la décoration dépouillée sont dans le vent. L'époque est à la sobriété, à l'authenticité, à un chic austère parfois monastique. John Pawson a conçu la boutique de Calvin Klein à New York et les vitrines de celle-ci ont été décorées avec les tubes fluorescents de Dan Flavin. Dans les années 1980, Yohji Yamamoto et Rei Kawakubo (Comme des garçons) ouvrent des boutiques de mode à l'architecture monacale et à l'esprit loft, faites de béton et de métal brut. Depuis, on voit fleurir les magasins, hôtels, bars, restaurants, au style lounge minimaliste. De nombreux spas jouent la carte de l'esthétique zen et chic. Ce qui se veut simple, utile, essentiel, bref anti-fashion, est devenu furieusement tendance. La civilisation du léger a gagné, elle a réussi à transformer le refus de la théâtralité tape-à-l'œil en courant chic, en nouvelle vitrine branchée.

Si le style minimaliste dégage un certain parfum ascétique, la fortune dont il bénéficie ne signifie nullement un courant hostile aux plaisirs sensibles. Son succès exprime plutôt le malaise contemporain face au trop-plein, à la surabondance des « choses » incapable de répondre aux attentes les plus profondes. Non pas le goût de la « simplicité volontaire », mais d'un nouveau style de vie plus calme, plus équilibré. Reposante, la décoration minimaliste répond aux désirs de détox, de désencombrement, de déconnexion de l'individualisme contemporain « surbooké ». Même si elle reconduit un nouveau chic, elle traduit une attente de tranquillité, de paix intérieure, d'allègement de l'existence.

Expression et ornement

Après la négation fonctionnaliste de l'ordre référentiel, voici le temps de la réhabilitation des formes représentatives, des métaphores visuelles inspirées du monde de la nature ou de la culture : une nouvelle légèreté architecturale se déploie qui n'exalte plus l'abstraction formelle ou autoréférentielle. La structure aérienne du stade national de Pékin conçu par Herzog et de Meuron suggère un « nid d'oiseau », et le stade Allianz Arena de Munich ressemble à un gigantesque canot pneumatique. Le musée imaginé par Frank Gehry pour la Fondation Louis Vuitton ressemble à un « nuage de verre ». Le Milwaukee Art Museum (Santiago Calatrava Valls) ressemble à un goéland sur le point de s'envoler. Le Centre Pompidou-Metz signé Shigeru Ban présente un toit en forme de chapeau chinois. Le parc de relaxation Torrevieja conçu par Toyō Itō évoque des courbes de dunes dans le désert. Une légèreté non plus abstraite ou formaliste, mais qui fait allusion au monde sensible. L'architecture d'ingénieur chère à Le Corbusier est supplantée par des édifices conçus comme évocation poétique du monde et communiquant des émotions sensibles[8].

En rupture frontale avec la théâtralité ornementative, la légèreté moderniste s'est exprimée au travers du « presque rien » miesien et de son purisme abstrait. La logique de cet univers est disjonctive, reposant sur l'exclusion rédhibitoire du « crime » que constituent le décoratif, le symbolisme des formes, les styles historiques et vernaculaires. Nous sommes sortis de ce cycle : une architecture inclusive voit le jour qui, transcendant et intégrant les anciennes oppositions, invente une nouvelle esthétique de la légèreté.

Réinvention de l'ornement

Honni par le modernisme, l'ornemental bénéficie d'un regain d'intérêt. Cette réhabilitation trouve son origine dans les débats des années 1970 sur le postmodernisme. Dès cette époque, Robert Venturi, Michael Graves, James Stirling se sont employés à revaloriser le motif décoratif, la citation historique, la couleur dans le langage architectural. Finalement cette réinterprétation postmoderne, tantôt nostalgique, tantôt ironique de l'ornement classique, a ouvert la voie au nouvel intérêt que portent certains

architectes contemporains à la question du motif décoratif. La façade sud de l'Institut du monde arabe à Paris (Jean Nouvel) est composée de 240 moucharabiehs inspirés du monde arabe. La restauration d'un immeuble à Berlin par l'atelier Hild und K s'est effectuée à partir de motifs originaux datant de 1870 mais allégés, signifiés par une empreinte, une trace imprimée sur la surface actuelle. Une nouvelle légèreté s'agence dans la réappropriation-réinterprétation des signes du passé historique.

L'ornement bénéficie d'un nouveau regard, en tant que médium de communication, lien avec le passé, dialogue avec la mémoire. Les aménagements conçus pour le Victoria and Albert Museum of Childhood par Adam Caruso et Peter St John offrent un décor polychrome engendré par la répétition d'un motif qui est un emprunt à certains décors de la Renaissance italienne. Et le Centre culturel Tjibaou à Nouméa signé Renzo Piano est inspiré de l'architecture kanak. La légèreté n'implique plus l'exclusion des traces de la mémoire et l'uniformité du style international.

Fini le temps de l'excommunication de l'élément décoratif assimilé au fard et au faux. Sur la façade curviligne de verre de l'hôtel de ville d'Alphen aan den Rijn aux Pays-Bas, des motifs de feuilles imprimées couvrent toute la surface du bâtiment. L'immeuble de bureaux Colorium à Düsseldorf est habillé de panneaux à motifs géométriques dans une palette de 30 couleurs qui le font apparaître comme une « boîte décorée ». La façade de la Bibliothèque Eberswalde de Herzog et de Meuron se distingue par sa surface entièrement recouverte d'images figuratives sérigraphiées. Longtemps stigmatisé, le motif ornemental est pensé comme surface cinétique révélant la matérialité du bâtiment. Ornements hypermodernes qui loin de surcharger la surface du bâtiment lui confèrent une forme unitaire, homogène, lisse, comme un écran de communication *all over* animé d'images. L'ornement était voué aux gémonies parce que jugé superfétatoire. À présent, de nombreux architectes ne l'opposent plus ni à la fonction ni à la structure. L'ornement est conçu comme un élément fonctionnel qui permet de singulariser les édifices et susciter des émotions (Farshid Moussavi). Dans les constructions hypermodernes, la légèreté n'implique plus l'éradication de l'esthétique du décor.

C'est moins à un « retour » de l'ornement que nous assistons qu'à une nouvelle logique d'ornementation. À la différence de l'ornement traditionnel qui était localisé et sculpté, celui de l'âge hypermoderne résulte

de logiciels numériques qui créent des motifs répétés, complexes et variés, se déployant « à l'infini » sur des façades entières du bâtiment. Le motif n'est plus sur la surface, il est constitutif de la surface même du bâtiment, il s'assimile à celle-ci en abolissant de fait la distinction classique entre structure et ornement. De vastes compositions ornementales prennent « possession » du bâti et leur donnent une unité remarquable.

Avec la nouvelle vie donnée à l'ornement, une poétisation et une sensualisation de l'architecture se déploient. En lieu et place de l'ascétisme minimaliste, apparaissent des façades sensibles, des motifs baroques, des « dentelles d'architecture[9] » qui rappellent la finesse des pièces de textile, de vannerie et d'orfèvrerie. Du centre commercial de Leicester (Foreign Office Architects) au pavillon polonais de l'Exposition universelle de Shanghai en 2010 (WWA Architects, Varsovie), du stade Jean Bouin à Paris (Rudy Ricciotti) à l'Aéroport international Djeddah (Rem Koolhaas) : autant d'édifices dont l'enveloppe présente l'aspect d'une immense résille aux formes diverses évoquant les ouvrages de dentelle. Grâce aux logiciels informatiques et aux matériaux ultraperformants, sont réalisées des façades faites de motifs ciselés, d'entrelacements complexes de formes fluides, irrégulières et sensuelles : un habillage de séduction et de beauté tactile qui constitue une architecture émotionnelle « couture ». En remettant à l'honneur l'ornementalité, s'est mise en place une architecture de surface qui conjugue dentelle et acier, résille et béton, efficacité et plaisir sensible, modernité et poésie, légèreté et ornementation.

Davantage, c'est la structure elle-même du bâtiment qui peut s'imposer comme ornement global, image et forme poétique. Ainsi, le motif de l'entrelacement des « branches » d'arbres constitue la structure même de l'édifice Tod's à Tokyo : Toyō Itō réussit ici l'intégration organique de l'ornement, de la surface et de la structure. Le « nid d'oiseau » du Stade national de Pékin se donne également comme une forme sculpturale où « l'ornement et la structure deviennent une seule et même chose » (Herzog et de Meuron). On a parlé justement à cet égard d'un ornemental structurel, de « structuralisme ornemental ». À l'âge hypermoderne, l'ornement n'est plus élément surajouté et fioriture localisée : c'est l'édifice dans son image et son organisation d'ensemble qui s'impose comme ornement global unitaire.

Transparence, lumière et dématérialisation

Afin d'obtenir un effet de légèreté, les architectes disposent de deux grandes voies. La première tient au style, à la structure, aux formes du bâtiment. La seconde repose sur l'usage de nouveaux matériaux. Sur ce plan, le verre, qui laisse la lumière naturelle pénétrer au cœur de l'habitat et offre une ouverture sur le monde extérieur, joue un rôle primordial.

Le verre, symbole de progrès et de puissance

L'engouement moderniste pour l'emploi du verre était inséparable de l'exigence rationaliste et hygiéniste d'une architecture faisant circuler la lumière, l'air et le soleil au service d'un monde de raison, de clarté et de fonctionnalité. Symbole de progrès, le verre s'affirme comme signe de vérité et d'hygiène, de transparence et de moralité. Il concrétise la volonté d'un éclairage naturel garant d'une nouvelle qualité de vie pour tous dans les espaces de vie[10] et de travail : les grandes baies vitrées, le plan libre, le mur-rideau sont autant de concrétisations de cette exigence moderniste de luminosité.

En même temps, l'usage du verre exalte la modernité industrielle et l'esprit d'ingénieur. Le Crystal Palace conçu par Paxton est entièrement composé de modules en verre, normalisés et préfabriqués : l'édifice s'affirme comme un symbole de la foi dans le progrès, dans la production sérielle et l'industrialisation du bâtiment. C'est à ce titre qu'il a été qualifié de « Parthénon de la révolution industrielle ».

L'architecture que répudient les Modernes est celle de la matérialité massive, du grandiloquent et finalement de la fausseté. La bande vitrée continue est célébrée pour son « pouvoir de dématérialisation[11] » capable de purifier l'architecture, de la libérer du faux et de l'opacité bourgeoise. La valorisation de la transparence du verre n'est que l'une des pièces de l'optique fonctionnaliste et de son refus de la dissimilation des formes. À cet égard, le culte moderniste de la légèreté est tout sauf d'essence ludique ou frivole : il est sous-tendu par une exigence de vérité, de moralité, d'« honnêteté constructive » (Berlage).

Les premières architectures de verre ont eu d'emblée un impact considérable. Avec sa gigantesque structure de verre, le Crystal Palace

(1851) a créé une forte impression d'immatérialité et de légèreté : il marque le point de départ d'une révolution dans l'architecture. Plus tard, Bruno Taut fait construire pour l'exposition du Werkbund, en 1914, un pavillon qui semble entièrement de verre : avec sa partie supérieure dessinant une coupole prismatique[12] immatérielle et ses jeux de lumière colorée à l'intérieur, le bâtiment connaît un retentissement exceptionnel. L'importance du verre apparaît également avec la Turbinenfabrik de Peter Behrens (1909) et l'usine Fagus de Walter Gropius (1911). Dans cette dernière construction, l'une des façades est presque entièrement recouverte de vitres : elle est parfois considérée, à ce titre, comme le premier mur-rideau de l'histoire de l'architecture.

Façade-rideau que Gropius intègre également dans l'édifice de l'école du Bauhaus en 1926. L'asymétrie du bâtiment et la façade vitrée sur trois niveaux confèrent à celui-ci une légèreté inédite : l'aile des ateliers du Bauhaus semble flotter au-dessus du sol. Tandis que sont éliminés les murs monumentaux et solennels, l'effet de masse et l'aspect clos traditionnel cèdent le pas à une architecture de lumière et de transparence. C'est également cette quête de luminescence qui est au principe de la Maison de verre de Pierre Chareau (1931) dont la façade sur cour, constituée de pavés de verre, apparaît comme une enveloppe translucide ou un écran de cinéma. Avec le modernisme, s'est affirmé l'idéal d'une architecture de lumière comme vecteur d'une vie meilleure, symbole d'une cité sans secret ni mystère[13], délivrée de l'esthétique « bourgeoise » étouffante.

Entre 1946 et 1951, un des grands chefs-d'œuvre de Mies voit le jour : la maison Farnsworth. Conçue comme une boîte rectangulaire en verre suspendue sur de minces piliers en acier, elle apparaît comme l'expression suprême du « presque rien » miesien, de l'architecture transparente et minimaliste. Villa « flottante » aux grandes nappes de verre horizontales qui effacent la rupture entre l'extérieur et l'intérieur, « elle a presque un effet d'apparition, comme si elle était en lévitation au-dessus du sol » (Franz Schulze).

L'idée révolutionnaire d'architecture transparente a trouvé également une illustration riche d'avenir dans le fameux projet de gratte-ciel de verre de Mies van der Rohe datant de 1921. Avec cette tour à ossature de métal, complètement recouverte de grandes surfaces en verre, la façade apparaît comme un mur-rideau d'une légèreté et d'un dépouillement extrêmes. Le

projet est commandé par la recherche de la luminosité de l'intérieur et les jeux de réflexion. Ce qui donne toute son importance au verre, ce sont les effets de transparence, « le paradoxe d'une dématérialisation matérialisée ou d'une matérialisation dématérialisée, dépendant, littéralement, du point de vue[14] ».

Ce projet n'a pas été réalisé mais on sait la fortune que vont connaître, aux États-Unis, le mur-rideau et le minimalisme de Mies van der Rohe, après la Seconde Guerre mondiale. À partir des années 1950, se multiplient les gratte-ciel de style international habillés de mur-rideau en verre et en acier. Toutes les grandes firmes ont à cœur de se doter d'une tour de verre dont la hauteur est signe de succès financier. Avec la vogue du Style international qui triomphe des années 1950 aux années 1980, s'imposent les gratte-ciel minimalistes se caractérisant par la simplicité des lignes droites, les toits plats, les façades lisses et anonymes, les volumes rectangulaires revêtus de verre, et des tours vertigineuses de plus en plus hautes. Le gratte-ciel est un édifice qui crée une impression où se mélangent légèreté et pesanteur écrasante. D'un côté, par la force de son élan ascensionnel et de sa verticalité, il semble défier les lois de la gravité. De l'autre, comme symbole de réussite et de richesse économique, il exprime le poids du pouvoir en même temps que celui d'un prométhéisme déshumanisé. Si initialement le mur-rideau était porteur d'utopie révolutionnaire, de plus en plus, les hauteurs de verre démesurées font signe à la surpuissance des firmes capitalistes. C'est moins le spectacle de la légèreté qui se donne à voir que la course au gigantisme et le poids du pouvoir surdimensionné des grands acteurs de la mondialisation économique.

Les transformations de la transparence

Mais nous sommes au moment où se développent de nouvelles recherches de dématérialisation par la voie de l'utilisation du verre. Depuis les années 1980, le succès du verre n'est plus à démontrer et les réalisations remarquables ne manquent pas, qui signalent les riches et nouvelles orientations de l'architecture transparente. Tandis que la plupart des constructions de prestige ont partie liée avec ce matériau, se multiplient les formes autant discrètes qu'innovantes. Parallèlement à l'architecture déconstructionniste, se poursuivent les voies sobres et puristes. En

témoignent la Pyramide du Louvre (Pei), la Skywood House de Graham Phillips, le Louvre-Lens dessiné par l'agence Sanaa.

D'autres architectes créent des bâtiments de formes plus improbables : la Community Church de Garden Grove (Philip Johnson et John Burger), la Great Court du British Museum (Foster), le Forum de Tokyo (Rafael Viñoly). Non plus la froide impersonnalité du Style international, mais des œuvres à forte signature personnelle. Le verre était associé à la rationalité et à la vérité fonctionnelle : il est désormais au service de la créativité singulière, de l'originalité, de l'expressivité.

À l'âge héroïque de la modernité, le verre était conçu et utilisé comme une enveloppe minimale destinée à apporter le maximum de lumière à l'intérieur des édifices, à créer des bâtiments purs, échappant aux modèles du passé. Depuis quelques décennies, s'impose un nouveau paradigme qui voit dans le verre un matériau autonome, un écran poétique créant des jeux de couleurs, de reflets et de transparences, une possibilité d'architecture mouvante contribuant à sa dématérialisation. Avec ses écrans de verre, la Fondation Cartier (Jean Nouvel) se donne comme un bâtiment presque immatériel tout en transparence et en reflets qui change d'aspect et de couleur selon les moments et les saisons. Il ne s'agit plus d'inventer une légèreté de construction, mais de « construire avec la lumière[15] », dématérialiser l'architecture par la lumière, les effets éphémères, les reflets kaléidoscopiques de l'environnement. « La transparence, c'est avant tout la façon d'imprégner une architecture du site environnant, de favoriser l'interférence de l'existant et du construit, d'intégrer tout le milieu ambiant comme composante à part entière de l'espace créé. Elle implique par nature de composer avec la variation de ce milieu, variation de lumière et de couleur[16] », dit Jean Nouvel.

Tandis que la lumière elle-même devient matériau à modifier, la nouvelle architecture joue moins sur la permanence de l'effet architectural, que sur les effets d'apparence, de changements, de virtualité[17]. En 1975, les bureaux de la société Willis, Faber & Dumas réalisés par Norman Foster marquent un premier pas dans cette voie : le jour, la façade miroir et courbe reflète l'environnement urbain, sa masse s'efface, les jeux de reflets lumineux, les effets de chatoiement donnant à l'édifice une apparence immatérielle. Une nouvelle légèreté s'invente qui est associée au transitoire, à l'instabilité, à l'ambiguïté. À la Fondation Cartier, du fait de la série de

reflets, on ne sait si l'on voit le ciel ou les reflets de celui-ci, on se demande si les arbres du parc sont dedans ou dehors, si l'on perçoit des reflets ou une réalité : les incessants jeux de lumières et de reflets créent une ambiguïté dans la séparation des espaces intérieurs et extérieurs. Avec le verre, une voie inexplorée s'est ouverte qui agence une architecture de légèreté placée sous le signe de la réflexion, de la déréalisation, de la dématérialisation du bâti.

Légèreté responsable

Au-delà du verre, d'autres matériaux, d'autres projets font florès qui illustrent la quête de légèreté dans l'architecture contemporaine. En témoignent les structures textiles, les structures gonflables[18] de même que divers matériaux naturels faciles à recycler et servant à bâtir dans le respect de l'environnement.

Architecture textile

Les structures légères tendues (tipi des Indiens, tente nomade traditionnelle), faciles à démonter et peu volumineuses pour le transport, existent depuis le fond des âges. Mais ce genre de matériau peu solide n'était pas utilisé pour les constructions permanentes. Cela a changé : de nouveaux matériaux (fibres de polyester enduites de PVC, fibres de verre enduites de polytétrafluoroéthylène, tissus de verre enduits de téflon) ont permis l'intégration des structures à membranes textiles dans les bâtiments permanents, en particulier pour la toiture des stades, gares, halls d'aéroport. Frei Otto est le précurseur de cette architecture textile : on lui doit de nombreuses réalisations majeures telles que le toit du stade olympique de Munich (1972) ou le pavillon japonais pour l'Exposition universelle de Hanovre (2000). Recherchant une architecture légère, éphémère, économe en moyens et respectueuse de la nature, il a fondé dès 1964 l'Institut des structures légères à Stuttgart.

L'architecture textile à base de membranes composites connaît un succès grandissant notamment pour la réalisation de bâtiments sportifs, couvertures de piscine, abris, auvents, passages couverts, péages d'autoroute. Les réalisations de Walter Bird, David Geiger, Horst Berger illustrent avec éclat

la montée des structures métallo-textiles. Le développement de ces « light structures » tient bien sûr aux prouesses des innovations technologiques, mais aussi aux nouveaux besoins de structures légères ayant une souplesse d'utilisation, des capacités de montage, de démontage, de modification rapides. À présent, les matériaux composites textiles pour structures tendues ne sont pas seulement au service de la légèreté : ils servent à bâtir dans une démarche architecturale responsable.

Légèreté durable et responsabilité humanitaire

D'autres matériaux légers sont exploités. Le tube en carton comme élément de construction en contexte d'urgence a fait la notoriété de Shigeru Ban. Ce matériau recyclable, léger et bon marché, a été utilisé pour abriter les victimes du tremblement de terre de Kobé en 1995 et les réfugiés du génocide rwandais de 1994 : ces Paper Log Houses peuvent être construites par les victimes elles-mêmes. Faciles à monter et démonter, transporter et stocker, ces abris temporaires ne coûtent pratiquement rien à recycler. Construites sur des caisses de bière en plastique lestées de sable, les maisons de carton offrent plus de confort que les tentes « sales et minables » habituellement utilisées dans les situations de désastre humanitaire.

Avec ce même matériau de construction, Shigeru Ban a également conçu des structures imposantes, comme le pavillon japonais pour l'Exposition universelle de Hanovre : une composition sinusoïdale souple qui fluidifie l'espace et dont tous les matériaux ont été recyclés après l'exposition. « Même les matériaux les plus fragiles peuvent faire des bâtiments solides », déclare Shigeru Ban dont les projets, centrés sur les économies de matière et de moyens, se concrétisent avec des matériaux naturels comme le carton, le papier, le bois, le bambou. Revendiquant une approche « low tech », Ban donne un sens nouveau aux structures légères permettant de construire aussi bien une architecture au service d'une esthétique élégante que des grandes causes humanitaires.

L'exigence de légèreté ne renvoie plus seulement à la question de la grammaire stylistique. Elle concerne le sens et la manière de concevoir le bâti dans ses rapports avec l'environnement, qu'il soit naturel ou culturel. C'est ainsi que l'architecture verte ou écologique a le vent en poupe. Celle-

ci se donne pour but la réduction des besoins énergétiques des bâtiments, l'utilisation des énergies renouvelables, la mise en valeur des matériaux locaux. L'époque où l'architecture pouvait s'affirmer sans prendre en compte les impératifs environnementaux appartient au passé : elle se doit dorénavant de chercher une nouvelle manière moins agressive, plus douce de cohabiter avec la nature. L'heure est à l'invention d'une éco-architecture neutre en carbone, à impact léger sur l'environnement[19]. À l'exigence moderne de simplification et de transparence s'ajoute aujourd'hui celle de réduire l'empreinte écologique de notre manière de faire la ville, d'alléger la pression que l'architecture fait subir aux écosystèmes. Avec l'hypermodernité s'affirme ce qui autrefois aurait paru être une contradiction : une légèreté responsable.

Dans cette perspective, nombre d'architectes contemporains font le choix de matériaux écologiques et légers. Le lin et le bambou (Simon Vélez) sont utilisés pour construire des maisons individuelles, des bâtiments publics, des ponts, des usines. Le pavillon espagnol de l'Exposition de Shanghai, réalisé par Benedetta Tagliabue, était recouvert de panneaux d'osier imperméables. Et Renzo Piano avec le Centre Jean-Marie Tjibaou ou Jean Nouvel pour le musée du quai Branly ont donné à l'utilisation du bois ses lettres de noblesse. « Le moins c'est le plus » : cet axiome moderniste est toujours d'actualité : sauf que le principe ne s'applique plus aux excès et aux crimes de l'ornement mais à ceux de l'empreinte écologique hypertrophiée.

Dans cette voie, Kengo Kuma revisite l'architecture traditionnelle japonaise en privilégiant l'usage de matériaux de construction locaux et légers qui permettent de bâtir de manière écologique et économique. C'est ainsi, notamment, qu'il a remis en valeur un matériau de construction traditionnel : le bambou. Faite de bambou, de papier de riz, d'ardoise et de verre, la Great (Bamboo) Wall House est une structure légère et ouverte qui réussit à se fondre dans le paysage : « je veux effacer l'architecture », déclare l'architecte japonais. À travers un style célébrant la simplicité, la pureté des formes, la fluidité et la transparence, Kengo Kuma réalise la synthèse de l'Orient et de l'Occident, de la tradition et de la modernité, de la nature et de l'artifice. L'architecture ne doit plus être dominatrice, mais se plier à la nature, quasiment « disparaître » dans son environnement grâce

à des structures ouvertes aux variations de l'extérieur, aux jeux des vides et des pleins.

Un design responsable

Une même démarche anime tout un pan du design contemporain qui s'attache à prendre en compte la question de l'environnement tout au long du cycle de vie des produits. Tel est l'éco-design, lequel exige de limiter l'empreinte écologique, de produire sans polluer, de choisir des matériaux et des technologies propres, d'« économiser de la matière et de l'énergie » (Marc Berthier) en vue de l'amélioration de la qualité de vie et du développement durable. C'est ainsi qu'en matière de légèreté, nous assistons à un véritable changement de paradigme : celle-ci n'est plus seulement équivalente à une esthétique épurée, elle devient un idéal global, un projet multicritère impliquant toutes les étapes de conception, de production et de distribution des produits afin d'optimiser les conditions de vie au présent et au futur. On est passé de la légèreté rationaliste-fonctionnaliste centrée sur l'objet et le présent, à la légèreté-durabilité axée sur l'éco-efficacité et l'avenir planétaire. Désormais, la légèreté dans le design est autant associée à la fluidité du style qu'à l'impératif de protection de l'environnement.

Dans cette perspective, « le concept de légèreté […] ne se limite pas à l'apesanteur. […] La légèreté, c'est aller vers l'essentiel tout en éloignant l'obsolescence. C'est un des défis permanents du designer », souligne Marc Berthier. Le plus important est « d'utiliser moins de matériaux pour obtenir le même confort » (Benjamin Hubert), s'inscrire « dans une quête de réduction de matière au service d'une augmentation de compétences » (Jean-Marie Massaud). Pour tous ces designers, la légèreté est moins une valeur au service de l'image, du « décor », du visuel, qu'un impératif éthique global, une manière de concevoir et de réaliser des produits dans le respect de l'environnement. À l'heure du design durable, la légèreté est un projet qui associe esthétique et éthique, élégance et responsabilité écologique, présent et devenir planétaire, style fluide et « design pour la vie », pour reprendre la formule des années 1940 chère à Moholy-Nagy.

Vers une architecture sensible

La modernité a inventé une nouvelle esthétique de la légèreté, mais celle-ci est très loin de s'être partout concrétisée avec succès. Face aux grands ensembles fonctionnalistes des cités-dortoirs, face à l'empire du béton géométrisé, c'est moins une grâce aérienne qui est ressentie que la monotonie, le toujours pareil, le poids écrasant du bâti standardisé. Au nom de l'hygiène, de la rationalité, de la lumière, de la machine à habiter, la modernité a davantage détruit la légèreté qu'elle ne l'a fait triompher. La légèreté moderniste s'est retournée en son contraire : telle est « l'insupportable légèreté » de la modernité architecturale.

Nous sommes précisément au moment où cette forme inaugurale de modernité est remise en question. Dénonçant la démarche internationale, autonome, indifférente aux sites et aux lieux, les meilleurs architectes contemporains rejettent la violence arrogante et dominatrice de la *tabula rasa* moderniste. Une nouvelle architecture s'affirme qui prône, à rebours, un mode d'intervention respectueux non seulement des impératifs écologiques mais aussi du contexte. L'architecture légère qui est recherchée est posée comme une « architecture de situation » ou « louisianienne » (Jean Nouvel) respectueuse de la différence des civilisations, de l'identité des villes et des quartiers, des paysages spécifiques, des lieux vivants. Contre le fonctionnalisme productiviste et sa duplication des boîtes à béton, il s'agit de promouvoir une architecture en mode léger qui tisse une continuité avec la ville existante, un lien harmonieux entre passé et futur, entre nature et technologie. Non plus la négation de la mémoire et les bâtis indifférents au site, mais l'architecture de « l'âge III » (Christian de Portzamparc) qui laisse place à l'hétérogénéité du tissu urbain, qui recycle et transforme les ensembles anciens. « Compléter le tissu de la ville », dit Renzo Piano, au lieu de le faire exploser.

L'idéal hypermoderne de légèreté dépasse le registre esthétique ou stylistique : il implique l'esprit du geste architectural en quête d'harmonie ou d'accord avec le contexte. Est ainsi légère l'architecture marquée par le souci d'intégration ou d'adaptation à l'environnement dans lequel elle intervient. La légèreté qui vient ne doit plus être celle du style international vouant un culte à la rationalité technicienne du progrès, mais celle qui vise l'hybridation de l'intelligence high-tech et de la dimension sensible en vue d'une ville redevenant un véritable lieu de vie. Contre la violence

décontextualisante, une nouvelle légèreté architecturale se cherche qui exige écoute de l'environnement et douceur de son mode d'intervention dans la ville. L'intention est là : le réel suivra-t-il ?

L'architecture comme alchimie

L'architecture est engagée depuis le XIXe siècle dans la voie de l'allègement de ses constructions. Si les matériaux utilisés et les esthétiques ont changé, l'idéal de légèreté, lui, demeure. On ne peut, dès lors, échapper à la question : à quoi tient pareille valorisation de la légèreté ? Le phénomène est bien sûr sous-tendu par diverses raisons, qu'elles soient techniques (nouveaux matériaux), économiques (le Style international permet de réduire le coût de construction au minimum), idéologiques (progrès, hygiène), esthétiques (influence de l'art moderne). Mais une autre raison de fond mérite d'être soulignée.

Le fait majeur et premier est que l'architecture est quasi ontologiquement un art qui repose sur le « lourd » que constituent les matériaux de construction : à ce titre elle peut être tenue pour « le plus matérialiste des métiers », dit justement Renzo Piano. Partant, la légèreté constitue le plus grand défi que peut se donner l'architecte : faire du léger avec du lourd. Et c'est précisément ce défi « surhumain » qui contribue à faire de la légèreté un idéal architectural moderne suprême. Car la civilisation moderne est d'essence prométhéenne : elle s'affirme tout entière dans le refus du donné et de « l'impossible », dans un processus de maîtrise technicienne du monde, de domination illimitée du réel. En ambitionnant d'élever une « Tour sans fins » presque transparente au sommet (Jean Nouvel), l'architecture participe de plain-pied de cet univers. Lutter contre la force de gravité, métamorphoser la pesanteur du béton en édifice transparent et flottant : qu'y a-t-il de plus démiurgique ? Aucun défi architectural n'est plus ambitieux. Il est au principe de « l'obsession » ou du rêve moderne de la légèreté. L'activité la plus matérialiste est aussi celle qui est « la plus idéaliste », ajoute Piano.

Transformer le lourd en léger : c'est par cette alchimie que s'affirme l'une des grandes visées esthétiques de l'architecture. Par là, son travail ou son ambition se montre parallèle à celui des autres arts qui ont tous quelque chose à voir avec la transmutation alchimique des éléments. Les mots de la

poésie deviennent images ; les sons musicaux éveillent les émotions ; le marbre de la sculpture disparaît au profit de la grâce des formes ; la peinture perspectiviste en deux dimensions crée de la profondeur ; le corps du danseur semble se soustraire à l'attraction de la Terre. L'architecture, elle, métamorphose la matérialité pesante en composition aérienne, les éléments solides en formes évanescentes, la densité physique en spectacle d'immatérialité translucide. La légèreté est l'or que recherche l'alchimie poétique de l'architecture.

Au sujet de son travail d'écrivain, Italo Calvino écrivait : « Le plus souvent, mon intervention s'est traduite par une soustraction de poids ; je me suis efforcé d'ôter du poids tantôt aux figures humaines, tantôt aux corps célestes, tantôt aux cités ; je me suis efforcé, surtout, d'ôter du poids à la structure du récit et au langage[20]. » Ce propos peut être mis en parallèle avec ce que dit Piano : « Quand j'étais jeune architecte, j'aimais beaucoup – j'aime toujours – l'idée d'enlever, d'alléger, jusqu'au moment où ça tombe : j'appelle cette approche *light with traction* (léger en tension). » Dans l'écriture comme dans l'architecture, la légèreté est posée comme un principe guidant continuellement le travail d'élaboration. D'abord parce que la légèreté est associée à l'élégance, à la beauté, à la grâce aérienne. Mais aussi parce qu'elle est affaire de vérité et de puissance de l'œuvre. « Ôter du poids », cela veut dire ne garder que l'essentiel, éliminer tout ce qui n'est pas nécessaire afin d'accéder à « l'essence » de l'œuvre en lui donnant toute sa force, sa plus haute puissance. Le travail du moins est voie de rigueur, instrument de vérité constructive et de perfection intrinsèque : « Pour moi, la légèreté est liée à la précision, à la détermination, nullement au vague et l'aléatoire. » Comme disait Paul Valéry, « il faut être léger comme l'oiseau, et non comme la plume[21] ». Nietzsche ne disait pas autre chose.

---

1 Sigfried Giedion, *Espace, temps, architecture*, Paris, tome 2, Denoël/Gonthier, 1978, p. 107-140 ; Pierre Francastel, *Art et Technique*, Paris, Denoël/Gonthier, 1964, p. 163-179.

2 Sur ces réalisations architecturales, voir Sigfried Giedion, *ibid.*, tome 1, p. 191-228.

3 Marinetti écrivait déjà dans le *Manifeste de l'architecture futuriste* (1914) : « Nous avons perdu le sens du monumental, du massif et du statique et enrichi notre sensibilité du goût du léger et du pratique, de l'éphémère et du rapide. »

4 Ces points sont bien montrés par Jean-Philippe Hugron et Emmanuelle Borne, « SANAA, esthétique de la disparition, pratique de la dislocation », *CyberArchi*, 8 avril 2010.

5 En 2004, l'exposition « Architectures non standard » s'est tenue à Paris au Centre Georges-Pompidou.

6 Sur la notion d'hyperspectacle, voir Gilles Lipovetsky et Jean Serroy, *L'Esthétisation du monde*, *op. cit.*, chap. IV.

7 Branko Kolarevic, *Architecture in the digital age : design and manufacturing*, Taylor and Francis, 2003.

8 Cette dimension expressive et émotionnelle de l'architecture contemporaine empêche de souscrire aux analyses de Fredric Jameson, caractérisant les œuvres de la modernité tardive par « le déclin de l'affect », la fin de l'expression, du style unique et personnel. Cf. Fredric Jameson, *Le Postmodernisme*, Beaux-Arts de Paris, 2007, p.46-55.

9 Titre de l'exposition qui s'est tenue à la Maison de l'Architecture et de la Ville du Nord-Pas-de-Calais en 2011.

10 La villa Savoye de Le Corbusier présentait des fenêtres en bandeau à l'étage, un puits de lumière dans la salle de bains, une grande verrière donnant sur le toit-jardin.

11 Sigfried Giedion, *op. cit.*, tome 2, p. 155.

12 Cette création annonce les dômes géodésiques de Buckminster Fuller.

13 « Le verre d'une manière générale est l'ennemi du mystère », écrit Walter Benjamin, « Expérience et pauvreté », *Œuvres II*, Paris, Folio/Gallimard, 2000, p. 369.

14 Kenneth Frampton, « Modernisme et tradition dans l'œuvre de Mies van der Rohe, 1920-1968 », in *Mies van der Rohe. Sa carrière, son héritage et ses disciples*, Paris, Éditions du Centre Georges-Pompidou, 1987, p. 44.

15 Brent Richards, *Nouvelle architecture de verre*, Paris, Le Seuil, 2006.

16 Cité par Olivier Boissière, *Jean Nouvel*, Paris, éditions Pierre Terrail, 2001, p. 127.

17 Jean Nouvel, *Les Objets singuliers*, Arléa, 2013, p.106-113.

18 Les structures à membrane soutenue par l'air peuvent constituer maintenant la couverture de grands bâtiments. Le procédé de la toiture gonflable en matière synthétique, 100 fois plus léger que le verre, a été utilisé pour recouvrir divers stades à Munich, Minneapolis, Tokyo, Detroit. Ces membranes sont si légères qu'elles ont tendance à s'envoler ; d'où la nécessité de structures lourdes pour les ancrer au sol. C'est le paradoxe de l'architecture légère pneumatique.

19 Tandis que l'architecture durable s'impose comme une exigence de fond, le principe de l'obsolescence programmée typique de la mode s'étend aux espaces de vente. Dans les grandes villes, fleurissent les structures à dimension événementielle, les pop-up stores ou magasins à durée temporaire. On est passé de la légèreté statique à la légèreté en mouvement. Après les recherches sur la légèreté transparente et aérienne, l'architecture investit la légèreté associée à l'éphémérité consumériste.

20 Italo Calvino, *Leçons américaines*, Paris, Folio/Gallimard, p. 19.

21 *Ibid.*, p. 38.

CHAPITRE VII

Sommes-nous cool ?

Le projet moderne d'allègement de l'existence s'est concrétisé de manière spectaculaire dans l'amélioration des conditions de vie matérielle et la démocratisation du consumérisme. Mais il dépasse de beaucoup ce seul domaine matérialiste : il touche également à la manière de vivre en société, à nos rapports avec les traditions, les institutions et les encadrements collectifs. Un immense travail d'émancipation à l'égard des pesanteurs sociales s'est accompli au cours de la deuxième moitié du XX^e^ siècle, porteur d'une révolution complète du mode d'être ensemble, du rapport à soi et aux autres, des formes de socialisation et d'individualisation. Se débarrasser du poids des interdits et des tabous, jouir de la chair comme bon nous semble, vivre détaché, délié, de manière plus souple : la légèreté de l'être est devenue une aspiration, un ethos démocratique de masse.

Comme phénomène social d'envergure, cette dynamique prend son envol au cours des années 1960 dans l'effervescence de la contre-culture. Clouant au pilori les carcans bourgeois et familialistes, luttant contre la chape de plomb du conformisme et la cage étouffante des hiérarchies, les mouvements contestataires exaltent une liberté subjective totale, une morale sexuelle sans interdit, une existence délivrée des lourdeurs du social : il s'agit de se libérer du poids du vieux monde dans une sorte de fête permanente sans temps mort. L'antimoralisme fait florès au nom du droit au plaisir et à disposer de soi-même érigé en absolu. Vivre « tout de suite »,

sans obligations ni entraves : la contre-culture est portée par l'utopie d'une vie délestée de toute pesanteur sociale.

Dans la foulée de Mai 68, les couples, la filiation, la vie sexuelle, les codes régissant les relations hommes/femmes et parents/enfants mais aussi l'éducation, le « savoir-vivre », les manières de se vêtir connaissent la même décrispation des règles, le même rejet des formalismes, des conventions et des impositions « bourgeoises ». Partout, s'enclenche un processus d'assouplissement des contraintes et des normes collectives, une volatilisation de la lourdeur des codes sociaux. Au culte du travail et de la réussite sociale succède la recherche de nouvelles formes de vie à travers le sexe « libéré », la musique, les voyages, les drogues : rien ne semble plus important et même « révolutionnaire » que de « prendre son pied », « s'éclater », « planer ». Tel est le moment cool des démocraties sous-tendu par un idéal de légèreté individuelle absolue dans la vie en société.

Ce n'est certes pas la première fois qu'est porté aux nues un modèle de vie volage centré sur la recherche du plaisir et le rejet des convenances sociales imposant des limites au désir. À l'époque des Lumières, le libertinage devient un idéal de vie ainsi qu'une mode mondaine. Contre les valeurs anciennes, toute une littérature prône l'affranchissement vis-à-vis des passions et de la sentimentalité amoureuse. Tandis que la fidélité est déclarée ridicule, sont exaltées les fredaines, les aventures amoureuses sans attachement ni sentiment sérieux. Les relations hommes/femmes sont valorisées comme un jeu de société à base de ruses, de tactiques et de stratégies. Dans l'univers libertin, ce qui compte est de vaincre les obstacles, voltiger de conquête en conquête, collectionner les trophées, subjuguer les femmes. Séduire, obtenir les faveurs de l'être désiré, trouver le plaisir dans l'inédit et la difficulté vaincue : telle est la légèreté versatile du libertin.

Ce modèle n'a rien à voir avec l'esprit cool. Sans doute trouve-t-on dans les deux cas une volonté d'émancipation par rapport à l'ordre moral ainsi qu'un appel à la satisfaction des sens, mais un fossé sépare ces courants issus de mondes historiques différents. La légèreté sémillante du libertin est un exercice de convention qui exige l'élégance de l'expression, la dissimulation des sentiments, tout un planning de séduction. Celle de l'époque cool, associée à la désinvolture, aux manières décontractées et déformalisées, se cherche non plus dans les masques et les jeux subtils avec

les signes, mais à travers la spontanéité du désir et l'authenticité du sujet. La légèreté libertine reconduit des rôles de sexe dissemblables, celle du cool est égalitaire. La première est une « guerre galante » ne dépassant pas les limites du cercle restreint de l'élite sociale, alors que la seconde se veut « décontractée », non conquérante, sans borne sociale. Le monde aristocratique finissant a généré la frivolité libertine. L'univers démocratique-individualiste tardif, la légèreté cool.

Le cool a été la tonalité dominante d'une époque. Mais l'est-elle encore dans un temps de réflexivité et de compétitivité généralisée ? Est-ce toujours la vérité du monde vécu ? La révolution des mœurs a-t-elle réellement permis de vivre de manière plus aérienne ? La terreur de l'ennui rôdait derrière les jouissances des libertins et des fêtes galantes. Aujourd'hui, d'autres peurs sont l'envers de l'ordre cool. Pauvre Icare qui ne cesse de se brûler les ailes à mesure que s'accroissent les promesses de légèreté.

Couples du troisième type

Depuis les années 1960-1970, la sphère familiale connaît une exceptionnelle mutation, marquée par la conjonction de traits maintenant bien connus : baisse de la nuptialité, diminution du nombre des naissances, progression des divorces, augmentation des unions libres, des familles monoparentales, du nombre des naissances hors mariage. Et depuis peu, légalisation des unions entre personnes de même sexe. Cette nouvelle physionomie de la famille traduit la poussée de l'exigence d'autonomie individuelle vis-à-vis des institutions, les désirs individualistes d'une vie choisie, émancipée des astreintes de l'ordre familial traditionnel : la famille a basculé dans le règne cool de l'individualisation dérégulée ou désinstitutionnalisée.

C'est désormais aux individus de choisir la manière dont ils veulent vivre ensemble : se marier, divorcer, vivre en concubinage, avoir des enfants, tout est devenu affaire de liberté personnelle. Le mariage n'est plus une union forcée commandée par les parents, et quand il l'est, il suscite une réprobation quasi unanime. Et les naissances ne sont plus une fatalité naturelle mais un choix. Dépassant le domaine de la vie matérielle, l'idéal moderne d'allègement de l'existence a investi l'univers de l'intimité du

couple, du lien de conjugalité, du rapport entre les sexes. Dans les sociétés hyperindividualistes, l'aspiration au bonheur se coule dans le moule d'une vie à soi délestée du poids des impositions collectives s'exerçant sur la vie privée.

Les transformations de la vie de couple expriment la poussée du processus d'individualisation. Le modèle du couple fusionnel qui impose de tout partager, de tout faire ensemble, de « ne faire qu'un », recule au profit d'une structure conjugale fondée sur la reconnaissance de l'autonomie des sujets. Dans ce cadre, chacun peut vivre des choses différentes au même moment, rencontrer séparément ses propres amis, aller à une fête tout seul, passer un week-end ou des vacances en solo. De nouvelles formes de vie commune s'agencent qui s'emploient à rendre possible une vie plus individualisée : tenir des comptes séparés, ne pas dormir dans la même chambre, mener des projets personnels. La spirale de l'individualisation fait décliner le modèle fusionnel assimilé à une structure d'enfermement étouffant la liberté et le désir, l'identité personnelle et la légèreté d'être. Tandis que monte le besoin de respiration dans la vie conjugale, s'inventent les nouvelles formes du « mariage light[1] ».

Une légèreté qui se manifeste également avant le mariage. Les jeunes, en particulier, vivent désormais très tôt ensemble, sans se marier, sans promesse d'avenir commun, sans engagement réciproque. Certains, certes, refusent le principe du mariage, mais la majorité se contente d'en repousser la date et multiplie les « mariages à l'essai » en expérimentant certaines manières informelles de vivre ensemble. Jean-Claude Kaufmann parle à cet égard de « légèreté conjugale » ou de « cohabitation légère » qui permet de se sentir libre, de vivre le présent sans le poids des visions d'avenir, de ne pas se sentir prisonnier d'un cadre institutionnalisé ; et donc de pouvoir se retirer aisément de la relation[2]. Avec l'hypermodernité, s'affirme le temps individualiste des couples éphémères sous-tendus par des engagements souples, sans risques, modifiables à volonté.

Le droit lui-même enregistre ces nouvelles exigences de cohabitation légère. Ainsi le Pacte civil de solidarité (PACS) reconnaît l'union entre deux personnes de sexe différent ou de même sexe, mais avec plus de souplesse que le mariage, notamment en matière de séparation et d'héritage. Moins solennel que le mariage, il peut être dissous unilatéralement par une simple déclaration de l'un des deux partenaires, enregistrée au Tribunal

d’instance. C’est pourquoi il concurrence de plus en plus le mariage, les couples plébiscitant ce contrat facile à rompre.

Sentimentalité et jetabilité

Il est de bon ton, aujourd’hui, de déplorer haut et fort cette évolution sous-tendue par un individualisme hypertrophié, « consumériste », sans responsabilité ni attachement véritable. Cette appréciation est-elle juste ? C’est loin d’être sûr car le règne de l’hyper-individu n’a éradiqué ni l’idéal d’intimité ni la valeur du sentiment. Bien au contraire. Tandis que le couple reste une référence centrale, un idéal partagé par le plus grand nombre, le seul mariage légitime est celui qui est fondé sur l’amour. Jamais le sentiment n’a autant gouverné les conduites privées, jamais le cœur n’a autant réussi à disqualifier le mariage d’intérêt. Comment parler d’« appauvrissement du sentiment[3] », de « désentimentalisation du monde[4] », d’« obscénité amoureuse[5] » lorsque l’amour s’impose comme une thématique majeure dans les chansons, la littérature, le cinéma, les magazines féminins ? Même l’imaginaire du « prince charmant » est toujours d’actualité. Les ruptures dans le couple sont plus que jamais vécues comme des drames, des blessures souvent très éprouvantes. A-t-on cessé d’attendre des relations amoureuses qu’elles durent longtemps ? Pas le moins du monde. La vérité est que la dérégulation cool n’a nullement provoqué l’effondrement des discours, des attentes, des rêves d’amour. La culture hyperindividualiste qui est la nôtre est simultanément consumériste et idéaliste, matérialiste et sentimentale. Les larmes, les gestes délicats, la romance, rien de tout cela n’est mort ou démodé : fût-ce sous des allures cool, le « romantisme » n’en continue pas moins de faire battre les cœurs, de les torturer aussi. Moins les institutions traditionnelles pèsent sur nous, plus s’affirme le poids de l’affectif dans la sphère privée.

Le règne de la sentimentalité en régime de liberté présente un côté indéniablement positif : on peut choisir la personne avec qui nous voulons vivre, « expérimenter » des amours à l’essai, rompre à volonté, sortir des unions malheureuses sans être condamnés à les supporter « pour toujours ». Tandis que le champ des possibles passionnels s’est ouvert, nous avons gagné le droit de rebattre les cartes et « refaire » notre vie à tout âge. De

l’air peut circuler dans l’univers du couple : qui souhaite réellement revenir en arrière ?

Mais la révolution du léger est à double tranchant. Car la liberté individualiste, en mettant fin aux liens indestructibles, porte en elle le sentiment d’insécurité, l’incertitude du lendemain, la peur d’être « jeté ». La fragilité des liens et la facilité du désengagement contemporain s’accompagnent tantôt des délices du renouvellement, tantôt du cauchemar d’être délaissé, abandonné, seul. Tout devient temporaire, flexible, jetable[6] : un processus de dé-liaison avec son inévitable cortège de blessures, de pleurs, de déceptions, de sentiments d’échec. Dans ce contexte, nombre de personnes ont peur de vivre un nouvel échec douloureux et ne pensent qu’à se protéger des souffrances toujours possibles des liaisons affectives. La solitude comme soulagement : mieux vaut être seul que vivre des conflits épuisants et une nouvelle expérience d’échec. La liberté en matière de relations se transforme en peur de la relation.

En somme, ce qui devait nous débarrasser du poids des contraintes sociales a créé le fardeau toujours plus lourd des échecs à répétition et de la solitude. Nous vivons moins l’insupportable légèreté de l’être que le poids de la solitude de l’être. La victoire de la révolution du léger est en demi-teinte et son bilan ambigu : si la légèreté-mobilité a gagné, il n’en va pas de même de la légèreté intérieure.

Le cool et son autre

L’ordre cool hyperindividualiste est inséparable d’une volatilisation de la pesanteur familialiste. Pour autant, cette évolution ne signifie pas avènement de rapports intimes cool, légers, distanciés. On l’a vu, les séparations ne cessent pas de provoquer des drames personnels intenses. Les divorces sont devenus légitimes, juridiquement « faciles » : néanmoins, ils s’accompagnent fréquemment de déprime, d’incompréhensions réciproques, de rancœurs, de récriminations. La garde des enfants suscite d’innombrables litiges. Les scènes de ménage continuent d’exister bel et bien. Si les pesanteurs collectives se sont allégées, les expériences vécues, elles, sont dures, toujours autant chargées de volonté de pouvoir, de haine, de ressentiment, de conflits. L’individualité cool est davantage un mythe de la révolution du léger qu’une réalité vécue.

Indéniablement, la famille n’est plus ressentie comme une institution aliénante : centre d’affection, elle est la seule institution pour laquelle le plus grand nombre se déclare prêt à faire des sacrifices. À la haine gidienne du familialisme a succédé la famille affective que l’on aime. Reste qu’elle demeure un lieu de nombreuses violences. Déjà au début des années 1980, Jean-Claude Chesnais soulignait que la violence y était forte, « plus forte qu’en tout autre milieu », de un quart à un tiers de tous les homicides étant des meurtres domestiques[7]. À présent, en France, tous les deux jours un homicide est perpétré au sein d’un couple : en 2012, 148 femmes et 26 hommes ont été tués par leur conjoint ou leur ex. Une femme sur dix déclare avoir subi des violences conjugales. Chaque année, plus de 80 000 femmes sont victimes de viols ou de tentatives de viol : dans 30 % des cas, le conjoint en est l’auteur. Femmes battues, viols, incestes : toutes ces violences « traditionnelles » ne se sont nullement évaporées. Il y a eu allègement des pressions collectives, non des relations interpersonnelles au sein des couples. Légèreté institutionnelle, poids accablant des violences domestiques.

Infidélité nouvelle, fidélité de toujours

À la différence du mariage, le PACS ne prévoit pas d’obligation de fidélité. Mais là n’est pas la raison de son succès social. Car le principe de la satisfaction immédiate s’arrête à la frontière de la fidélité. L’époque de la contre-culture qui pouvait assimiler la fidélité à une norme bourgeoise et répressive est révolue. Aujourd’hui, seule une minorité de personnes considère l’infidélité comme une chose sans importance, le plus grand nombre estime l’exclusivité amoureuse comme une condition nécessaire pour réussir une vie de couple. Force est de l’observer, la culture individualiste et hédoniste n’a nullement réussi à dévaloriser l’idéal de fidélité. Associée au mensonge, à la trahison, au double jeu et heurtant le principe d’authenticité moderne, l’aventure extra-conjugale n’a pas réussi à gagner une légitimité morale et sociale.

Mettant un cran d’arrêt aux volontés de pleine autonomie de soi, le modèle de l’amour exclusif fait subir de nombreux échecs à l’expérience subjective de la légèreté. En dépit de la libéralisation des mœurs, les individus ne sont nullement devenus cool en matière de relations extra-

conjugales : mille faits divers tragiques en témoignent. Être trompé fait en général très mal et reste fort peu accepté : sur ce plan, aujourd'hui comme hier, les individus ne sont aucunement « détachés ». Déjà le film *Les Bronzés* le montrait : le cool est plus de l'ordre du paraître que de l'être. Loin des rêves de légèreté cool, l'individu contemporain connaît les affres de la jalousie, il est loin d'en avoir fini avec le désir de possession de l'autre.

Il n'en demeure pas moins que de nouvelles manières de penser et vivre l'infidélité voient le jour. Sur le Net fleurissent les sites dédiés aux personnes mariées qui recherchent des relations extra-conjugales. Des jeunes femmes reconnaissent dans les médias avoir passé la nuit avec un autre homme, la veille de leur mariage. Dans les discussions privées comme dans les articles de magazine, nombreux sont les propos qui portent sur « qu'est-ce que l'infidélité ? ». Où commence-t-elle ? Quand cesse-t-on d'être fidèle ? Un flirt persistant, des conversations « chaudes » sur Internet : est-ce rompre l'engagement de fidélité ? « Coucher » avec un ou une autre est-ce dans tous les cas « tromper » ? Ainsi voit-on apparaître les nouvelles taxinomies de l'inconstance amoureuse : infidélité sexuelle, infidélité émotionnelle, infidélité en ligne, autant de comportements qui sont l'objet d'appréciations et d'interprétations diverses. Dorénavant, c'est à chacun sa définition et son appréciation des amours parallèles : on est entré dans l'âge réflexif, individualiste, pluraliste de l'infidélité.

Dans ce cadre, même si les relations non exclusives restent massivement illégitimes, les formes qu'elles prennent, notamment chez les femmes, ne sont plus aussi honteuses que dans le passé. Des femmes aujourd'hui acceptent de témoigner de leur double vie dans les médias, la légitimant comme manière de rester elles-mêmes, continuer à s'appartenir, exister de manière libre et indépendante, ressentir le plaisir de « rester légère, ludique, curieuse de la vie[8] ». Contre l'ennui et la lourdeur que représente la vie quotidienne avec le conjoint, l'infidélité fonctionne comme une respiration nécessaire. Notre époque voit monter une sorte de déculpabilisation de l'inconstance, au nom du droit à la légèreté, au plaisir, à l'autonomie personnelle : dès lors, la légèreté n'est plus infamie morale, mais moyen de sauver le couple et de reconquérir le soi. Et les jeunes filles aussi revendiquent le droit d'avoir plusieurs aventures simultanément. Nous sommes au moment où un certain nombre de femmes affirment le droit

d’être infidèles, comme le faisaient beaucoup d’hommes depuis des siècles : même le rapport à l’infidélité porte l’empreinte de l’égalité démocratique.

On voit s’affirmer une tolérance nouvelle envers l’adultère lorsque le couple « bat de l’aile », lorsque la relation se dégrade : la fidélité demeure une valeur à la condition qu’elle n’exige pas le sacrifice de soi et des efforts extrêmes. On est dans le temps de la fidélité post-sacrificielle, autre signe de notre rapport light à la vie éthique.

Parents cool, enfants fragiles

Les transformations de la famille ne se réduisent pas à celles qui affectent la vie des couples : elles touchent aussi bien la manière d’élever les enfants, les rapports entre parents et enfants. Sur ce plan également, le bouleversement est saisissant : pour le dire à très grands traits, on est passé d’un modèle autoritaire à un modèle souple, compréhensif, cool. Le changement est si considérable que divers auteurs ont pu évoquer une rupture porteuse de révolution anthropologique.

Tout au long du cycle de la première modernité, et même si des différences importantes existent selon les milieux sociaux, une bonne éducation est celle qui exige pour toute chose discipline et obéissance stricte de l’enfant. Ce modèle autoritaire s’exprime dans le pouvoir des parents auxquels on reconnaît le droit de décider de l’avenir de leurs enfants, des études qu’ils feront, du métier qu’ils exerceront. Les châtiments corporels sont fréquents et acceptés : Jules Vallès rapporte que sa mère le battait tous les jours. Dans nombre de milieux, les mariages sont arrangés par les familles ; les parents doivent surveiller le courrier et les lectures de leurs enfants, ils choisissent pour eux les vêtements qu’ils portent ainsi que les camarades qu’ils peuvent fréquenter. Pendant les repas, en principe, les enfants doivent garder le silence et ne pas se servir eux-mêmes. Il faut éviter la familiarité et par-dessus tout de gâter les enfants, satisfaire leurs caprices. Une éducation rigide qui est fondée sur l’idée qu’il faut apprendre aux enfants la dureté de la vie, les préparer à l’adversité, leur inculquer le sens du devoir par la pratique de l’obéissance. La culture moderne de l’individu s’est ainsi accompagnée, jusqu’aux années 1960, d’un modèle éducatif sévère, faisant obstacle à la reconnaissance des désirs propres de l’enfant.

Ce modèle a vécu, sa légitimité s'est effondrée au bénéfice de normes relationnelles et psychologiques valorisant la compréhension, le dialogue, l'échange. Depuis le début du XX^e^ siècle, l'éducation rigoriste « à la dure » a subi les critiques de différents courants réformateurs, mais ce n'est que dans la foulée des années 1960 que le type d'éducation compréhensive, psychologique, parfois permissive, s'est véritablement diffusé dans le corps social. À un système centré sur la « frustration » et l'obéissance de l'enfant a succédé un ordre éducatif finalisé par son bonheur immédiat et la promotion de son autonomie. Le nouveau système éducatif s'affirme contre l'esprit de contrainte et de sanction jugé incompatible avec le respect de l'individualité et l'existence indépendante du petit être. Le maître mot n'est plus la discipline, mais l'écoute des désirs, la reconnaissance de la singularité personnelle, le développement de l'autonomie. Exit les impositions rigoristes et les châtiments corporels[9], place à l'épanouissement sans contrainte, à l'échange souple, ouvert, cool. Non plus brimer, mais respecter et favoriser l'individualité de l'enfant dans un espace de tout-affectif, de plaisirs et de compréhension.

Les aspects positifs de ce changement de paradigme ne doivent pas être sous-estimés. Mais on ne doit pas non plus occulter les effets négatifs qui l'accompagnent. L'éducation permissive, en effet, favorise le développement d'êtres agités, hyperactifs, anxieux, fragiles parce que élevés sans règles ni limites, sans figure d'autorité, sans assignation de places claires qui sont autant de contraintes indispensables pour la construction et la structuration de soi. On est ainsi témoin d'une forte hausse du nombre d'enfants suivis par les psychologues et les services de psychiatrie publique. Preuve est faite que pareil style éducatif prive les enfants et plus tard les adultes des ressources psychiques nécessaires pour soutenir la confrontation avec le réel, s'adapter au monde extérieur, supporter les frustrations et les conflits : en France, à 15 ans, 20 % des filles et près d'un garçon sur dix ont déjà tenté de se suicider. La logique éducative cool tend à provoquer l'insécurité psychologique, la déstructuration des personnalités, l'incapacité à maîtriser ses désirs et ses impulsions. Telle est l'ironie de la légèreté hypermoderne qui ne cesse, par ses excès permissifs, de se retourner contre elle-même.

Ludisme d'Éros ?

Le domaine de la vie sexuelle enregistre également la dynamique cool de desserrement des contrôles collectifs. Il en a résulté des règles de vie érotique plus souples, moins normalisatrices. Ce que l'on appelle la libération sexuelle constitue l'une des grandes figures du projet moderne d'allègement de l'existence.

Le sexe cool

Au cours de la deuxième moitié du XX^e^ siècle s'est imposé un nouveau modèle de vie sexuelle, délivré des cadres moralistes et répressifs d'autrefois. En deux ou trois décennies, les principes rigoristes de la morale sexuelle ont été liquidés : le sexe-plaisir remplace le sexe-péché, la virginité avant le mariage n'a plus aucune valeur morale, plus personne ne stigmatise la sexualité libre des femmes et des jeunes filles non mariées. Même les homosexualités, au moins dans les grands centres urbains, ne sont plus mises à l'index. Il est devenu légitime de rechercher et vivre une sexualité épanouie, libre de toute contrainte sociale. Délesté de la lourdeur des prescriptions moralistes, Éros trouve toute sa valeur en lui-même en tant que moyen indispensable à l'équilibre et au bonheur individuels. D'instrument de déchéance qu'il était, Éros apparaît comme l'une des grandes voies de l'existence aérienne.

La guerre contre le vieux poids du monde s'est exprimée avec éclat dans l'effervescence contestataire des années 1960. Tandis que le culte de la libération du désir surgit sur le devant de la scène, est proclamé le droit à une « jouissance sans entraves », le droit de vivre une sexualité libérée, récréative, dégagée des engagements affectifs. La contre-culture, ainsi que les valeurs hédonistes portées par la société de consommation ont provoqué une « insurrection » marquée par une exigence de libéralisation sans limite du domaine sexuel. Éros se trouve assimilé à un plaisir disjoint de toute signification morale et sur lequel la société n'a plus droit de regard. Il s'agit d'alléger l'Éros du poids de la faute morale, de faire de la vie amoureuse une ivresse, une fête permanente, un feu d'artifice de l'existence. Ce qui tirait l'homme vers le bas et devait être enchaîné apparaît maintenant comme instrument de salut, voie royale d'une vie plus légère.

Le bouleversement est réel. Nous sommes désormais dans des sociétés où le sexe en dehors du mariage n'est plus synonyme de vice, où chacun, dans

les ébats, est libre de faire ce qui lui plaît si l'autre est consentant, où les homosexualités ont gagné droit de cité, où le porno se consomme en libre service, où l'âge avancé ne doit plus être un frein aux plaisirs de la chair. Métamorphosé en activité « sans obligation ni sanction », Éros s'est délesté du poids de la culpabilité morale et de la lourdeur des obligations puritaines.

Les signes d'allègement sont nombreux, en particulier si l'on considère la question des femmes et celle des homosexuels. Tandis que ces derniers peuvent beaucoup plus facilement que par le passé se rencontrer, multiplier les aventures, vivre ensemble, les femmes sont à même d'avoir une vie sexuelle sans être terrorisées à l'idée de tomber enceintes. Alors que la durée des rapports sexuels et des préliminaires augmente, les femmes se montrent plus actives et hédonistes. Pour le plus grand nombre, la vie sexuelle est devenue plus sensualiste, plus ludique, plus récréative. Nombre de jeunes filles commencent leur vie sexuelle dès l'âge de 16 ans et peuvent changer de partenaires sans subir l'opprobre de leur environnement. Et un certain nombre de femmes reconnaissent maintenant se laisser tenter, de temps à autre, par l'aventure d'un soir, pour le seul plaisir érotique. C'est dans ce contexte que l'expression « femme légère » a perdu son sens traditionnellement péjoratif. On ne montre plus du doigt une femme « légère » : on en sourit.

Parallèlement à ce processus de déculpabilisation, l'Éros féminin se vit et se manifeste sur un mode plus ludique. Un sondage Ifop publié par *Femme actuelle* en 2013 révèle que près d'une Française sur deux âgée de moins de 35 ans a déjà essayé la fessée érotique, 7 sur 10 ont fait ou aimeraient faire l'amour ligotées ou menottées et attacher leur partenaire, 45 % ont utilisé des sex toys en solo ou en couple. Deux Françaises sur trois sont tentées par l'expérience de faire l'amour les yeux bandés et une sur deux par l'idée de faire l'amour dans un lieu public. C'est un répertoire érotique féminin de plus en plus diversifié, décomplexé, ouvert aux jeux coquins du plaisir qui se répand.

Les femmes également, parlent beaucoup plus librement et non sans humour des questions du sexe. Sur le Net, les femmes, protégées par un pseudo numérique, donnent libre cours à leurs fantasmes, parlent de leur vie érotique, jouent avec le désir de l'autre. Entre amies, la libido, qui n'est plus taboue, peut faire rire. Autrefois, en public, seuls les hommes avaient loisir

de plaisanter sur ce sujet. De nos jours, les femmes humoristes ne sont plus en reste qui prennent pour cible la gaudriole : le deuxième sexe rit et fait rire avec la bagatelle. Dans leur rapport aux mots du sexe, les femmes ont indéniablement gagné une nouvelle légèreté.

Sur les sites de rencontre qu'offre Internet, chacun, homme ou femme, peut jouer avec son identité, tout dire et tout demander, dévoiler ses fantasmes, tricher, entrer sans effort en contact avec une foule d'inconnus, couper d'un clic toute relation. Les obstacles traditionnels et les anciens rituels lourds semblent s'être volatilisés dans une sorte d'univers magique de possibles illimités, de rencontres faciles, diverses, sans engagement. L'univers de la rencontre amoureuse a basculé dans une nouvelle ère : celle de la fluidité, du zapping, de l'instantanéité, de la légèreté virtuelle.

Éros problématique

Inflation des images porno[10], diffusion des sex toys, facilité des rencontres online, permissivité sexuelle, légitimité du désir immédiat, « cougars » affichant leurs « boy toys », multiplication et changements fréquents des partenaires : tous ces phénomènes ont conduit à diagnostiquer une société qui, banalisant le sexe, l'a transformé en une espèce d'activité de loisir, en plaisir à cueillir sur le moment, sans engagement ni conséquence. Ainsi serions-nous entrés dans l'ère cool du sexe-loisir, du sexe fun.

Si nombre de faits viennent corroborer ce modèle, d'autres en revanche donnent une image bien différente de la vie sexuelle contemporaine. À partir des années 1980, l'épidémie de sida entoure le sexe d'un climat de peur : à la fête libérationniste succèdent les mesures de protection et la méfiance à l'égard de l'autre. Aux États-Unis, la *political correctness* crée un climat d'intimidation et de chasse aux sorcières. Pour certaines féministes radicales, toute pénétration masculine équivaut à un viol. On voit un peu partout se multiplier les peurs, les polémiques, les conflits autour du sexe : harcèlement sexuel, prostitution, pédophilie, pornographie, mariages gays. Autant de débats collectifs qui révèlent une hypermodernité où la permissivité s'accompagne de problématisation et d'esprit de précaution. Loin d'être apaisé ou cool, le domaine sexuel ne cesse de nourrir controverses et débats véhéments. Ce ne sont plus les appels libertaires qui

tiennent le haut du pavé, mais les mises en garde, les demandes de régulations publiques, les exigences de pénalisation.

Les nouvelles formes de lutte contre la prostitution illustrent d'une autre manière les limites de l'allègement du domaine sexuel. La Suède, depuis 1999, s'est engagée dans la voie de la pénalisation non plus des prostituées mais de leurs clients. La Norvège lui a emboîté le pas, de même que l'Islande, l'Écosse et depuis peu, la France. Dans les pays scandinaves, ceux qui s'offrent les services d'un ou d'une prostituée sont passibles de prison. Les Norvégiens qui ont recours à la prostitution, même à l'étranger, peuvent être poursuivis par la justice de leur pays. Désormais 70 % des Suédois se déclarent favorables à ce dispositif présenté comme le meilleur moyen pour faire reculer, voire éradiquer les échanges sexuels tarifés. Jusqu'où ira-t-on dans cette voie ? Un nouveau pas est effectué en Islande où les clubs de strip-tease sont maintenant interdits. En lieu et place de l'allègement de la vie, c'est bien davantage un processus de criminalisation dont nous sommes témoins.

Un libertinage en trompe l'œil

Si le sexe est devenu une préoccupation omniprésente, force est d'observer que nous ne vivons nullement dans une époque livrée à l'anarchie libidinale. On nous dépeint une société dominée par une espèce de libertinage de masse : la vérité est que celui-ci est à peu près introuvable. Aujourd'hui, 16 % des hommes et 34 % des femmes déclarent n'avoir eu qu'un seul partenaire dans leur vie ; respectivement 26 % et 15 % en déclarent de six à quatorze. Seulement 21 % des hommes et 5 % des femmes disent avoir eu 15 partenaires ou plus. Entre 45 et 49 ans, les femmes déclarent en moyenne 2,3 partenaires et les hommes 6,9. Au cours des douze derniers mois, 74 % des hommes et 76 % des femmes n'ont eu qu'un seul partenaire[11]. Les pratiques échangistes concernent moins de 1 % de la population ; l'amour à plusieurs est peu répandu tout comme les relations sexuelles avec un partenaire rencontré le jour même. Autant de phénomènes qui concordent mal avec l'idée de nomadisme sexuel échevelé, d'un Éros volage et vagabond.

Ces données empiriques invitent à corriger l'idée communément avancée selon laquelle le sexe ne serait plus qu'une forme particulière de

consumérisme. La sexualité « a pris un caractère de frivolité et d'indépendance personnelle […] en tous points comparable avec l'attitude du consommateur[12] », écrivait déjà Helmut Schelsky : ordre sexuel, ordre cool, ordre consumériste, ordre ludique, ce serait tout un. Pourtant, la réalité est autrement plus complexe. Au vrai, la sexualité hédoniste et la plus grande facilité à nouer et dénouer les relations amoureuses ne suffisent pas à accréditer la thèse d'une similitude entre vie sexuelle contemporaine et légèreté consommationniste. La vie sexuelle ne ressemble qu'exceptionnellement ou qu'épisodiquement au butinage des consommateurs : il n'est pas vrai que les partenaires voltigent comme les produits et les marques. Sans doute nombreux sont les hommes et les femmes qui reconnaissent avoir eu des relations avec un partenaire qui ne compte guère à leurs yeux (respectivement 41 % et 18 %). Des jeunes femmes maintenant, multiplient les amants de passage, les rencontres d'un soir par pur plaisir. Pourtant le plus souvent, hommes et femmes se trouvent engagés de manière affective dans leur relation, ce dont témoignent les blessures, les déprimes, les déceptions, les rancœurs qui accompagnent les séparations. Au demeurant, plus de deux femmes sur trois et un homme sur deux considèrent qu'on ne peut avoir des rapports sexuels avec quelqu'un sans l'aimer[13].

Le sexe cool est devenu légitime, mais de fait il est rarement vécu comme tel, tant en ce domaine, se trouvent engagées la question de l'image de soi et la force des sentiments. « Vous vous changez, changez de Kelton » : ce principe ne s'applique que de manière très limitée à la vie sexuelle. Si les pratiques sexuelles sont plus récréatives, les relations sexuelles, elles, ne ressemblent guère au zapping du consommateur. La valeur reconnue à l'amour et à la proximité relationnelle, le besoin de sécurité intime, le désir de ne pas être considéré comme un « objet » interchangeable, ne cessent de freiner les vagabondages du désir et maintiennent le principe de légèreté dans des limites relativement strictes. Quelle que soit l'avancée du libéralisme sexuel, faire l'amour et acheter un produit n'appartiennent pas à la même famille de comportements. En dépit de tout ce qui a changé, Éros apparaît moins chose légère que sérieuse, parce que chargée d'intensité émotionnelle et d'implication subjective.

Sur Internet, tout certes peut se dire, mais sous protection d'un pseudonyme. Dès que le réel refait surface, la soi-disant légèreté s'éclipse.

Un jeune homme s'est suicidé après qu'une vidéo montrant ses ébats homosexuels avait été diffusée, à son insu, sur Internet. Révéler le nom de ses conquêtes en public est jugé inconvenant. Les jeunes filles craignent d'être traitées de « salopes », de « putes », de « nymphomanes » sur les forums de discussion et les réseaux sociaux. La peur de manquer de virilité ou d'apparaître comme un « mauvais coup » est plus que jamais présente chez les hommes. Le devenir léger de la sexualité est très loin d'être accompli : il n'est pas vrai qu'elle soit devenue un simple loisir et encore moins une forme de consommation comme les autres.

Dès lors, la question mérite d'être posée : la révolution sexuelle commencée dans les années 1960 a-t-elle réellement réussi à alléger l'existence érotique ? Nombre d'auteurs le contestent vigoureusement qui soulignent la déréliction croissante des êtres, la montée des frustrations enclenchées par des normes d'épanouissement créant la hantise de ne pas « être à la hauteur » et rendant de plus en plus insupportable une vie érotique non comblée : de fait, le règne du sexe-loisir ne ressemble pas à l'image cool qu'il véhicule. Les troubles de l'érection concernent un Français sur quatre ; près de deux Français sur dix entre 20 et 24 ans et 60-64 ans n'ont eu aucune relation sexuelle au cours des douze derniers mois ; plus de 10 % des hommes et femmes entre 20 et 24 ans déclarent n'avoir eu aucun partenaire sexuel depuis cinq ans ; une femme sur deux et un homme sur quatre qui vivent en couple reconnaissent souffrir d'un manque de désir sexuel pour leur partenaire. Manifestement, le libéralisme sexuel n'est pas parvenu à créer un Éden des sens pour tous : pour un grand nombre d'individus, le poids de l'insatisfaction sexuelle n'a fait que s'alourdir. L'âge du sexe fun est aussi bien celui de la banqueroute du désir, des sujets « en manque », d'une misère sexuelle d'autant plus ressentie qu'Éros est censé être devenu léger, facile, heureux.

Sans doute peut-on opposer à ce sombre tableau de « l'entropie érotique » (Sloterdijk) des statistiques globales plus triomphalistes, près de 90 % des hommes comme des femmes jugeant bonne ou très bonne leur situation actuelle. Mais c'est qu'on additionne les réponses des « très satisfaits » avec celles des « satisfaits » qui sont pourtant loin d'être équivalentes. Dans l'enquête de 2006 sur la sexualité des Français, 31 % des femmes et 27 % des hommes disent que leur situation est « très bonne », mais 56 % des femmes et 60 % des hommes la définissent comme

« satisfaisante[14] ». Mais que signifie au juste « satisfaisant » ? Qui ne voit l'écart existant entre ces deux types de réponses ? L'une a quelque chose d'euphorique, l'autre, nettement moins, qui laisse planer un certain doute et signifie un état de satisfaction acceptable, non désastreuse mais très relative. Vu sous cet angle, il y a moins d'une personne sur trois qui juge sa vie sexuelle comme étant pleinement satisfaisante.

Marché, amour et reconnaissance

La question se pose : comment expliquer la modération libidinale qui règne dans notre culture hyper-sexualisée ? À l'évidence, pour nombre d'hommes, cette « sagesse » semble tout sauf volontaire : elle est vécue comme frustration, misère sexuelle, non sans lien avec les fortes inégalités en matière de fortune et de séduction. Le sexe est libre, mais cela ne crée nullement les conditions d'une égale séduction et désirabilité de tous les hommes. Les promesses de la libération des mœurs n'ont évidemment pas transformé chaque homme en play-boy irrésistible : les disgracieux, les laids, les vieux, les désargentés ne se sont pas miraculeusement effacés de la scène du monde. Comme le note amèrement Michel Houellebecq, dans un système de libéralisme sexuel, il y a nécessairement des gagnants et des perdants, « certains font l'amour avec des dizaines de femmes, d'autres avec aucune. C'est ce qu'on appelle "la loi du marché"… En système sexuel parfaitement libéral, certains ont une existence érotique variée et excitante ; d'autres sont réduits à la masturbation et à la solitude[15] ». Sous la surface cool du sexe, règnent la compétition dure des singularités de même que la puissance de l'argent : « Plus que jamais le pouvoir et la fortune érotisent, le conte de fées reste tout proche du compte bancaire[16]. »

L'état de marché dérégulé des amours n'est qu'une partie de l'explication. Car il est difficile de détacher la relative « tranquillité » des mœurs de notre idéal relationnel et du culte rendu à l'idéal amoureux. La valeur reconnue à l'amour et à la proximité intimiste, le besoin de sécurité et de permanence relationnelle contribuent à favoriser les liens stables au détriment des promiscuités sexuelles. Ce sont les codes du sentiment et de la communication intimiste qui travaillent à freiner, non sans succès, les vagabondages du désir. Si l'amour est un opérateur d'intensification du désir, il fonctionne en même temps comme vecteur d'autolimitation et de

fixation d'Éros. L'amour, au moins quand il est partagé, allège le sentiment d'exister, mais il empêche de prendre le sexe « à la légère ».

Et si l'amour est toujours autant encensé, c'est qu'il vient en réponse à l'un des désirs les plus profonds de chacun : être reconnu en tant que personne singulière. Être aimé signifie être choisi pour soi-même, être préféré aux autres, d'où le plaisir narcissique qui accompagne l'expérience amoureuse quand elle est heureuse. Cette attente de reconnaissance est partagée aussi bien par les hommes que par les femmes, mais c'est chez celles-ci qu'elle a le plus d'effets restrictifs sur la vie sexuelle, en ce qu'elles sont en général particulièrement soucieuses de ne pas être considérées comme des objets sexuels substituables. Si les femmes sont peu nombreuses qui apprécient les mélanges sexuels et les errances orgiaques, c'est qu'elles veulent d'abord compter aux yeux de l'autre, être appréciées comme subjectivité inéchangeables[17]. À coup sûr, le sexe est envahissant, mais il n'a pas réussi à étouffer l'exigence d'être sujet, d'être désiré comme une personne non substituable. En dépit des innombrables sollicitations à « s'éclater », le principe de reconnaissance conserve un rôle majeur en contenant le principe de légèreté dans des limites relativement strictes.

Et demain ? Peut-on imaginer une vie d'*homo sexualis* plus ailée ? C'est loin d'être sûr, dans la mesure où la vie sexuelle est moins meurtrie par l'hédonisme obligatoire et la pression des normes performatives que par les déficits relationnels, les jeux des inclinations et aversions, attirances et rejets, goûts et dégoûts, amours et désamours. Nous souffrons moins du poids de la normalisation performative que de la solitude, des ruptures, du manque de communication et aussi de la lassitude accompagnant la routinisation des relations. La progression d'une légèreté indéfinie, toujours croissante, trouve ici un obstacle de taille. Il faut en convenir : la victoire du léger sur le lourd ne saurait être exponentielle : des limites existent sur lesquelles le pouvoir politico-technicien est des plus faibles. Tout comme l'augmentation du PIB ne crée pas un bonheur toujours grandissant, de même des conditions culturelles plus favorables à l'épanouissement sexuel ne sont pas suffisantes pour éliminer ce qui nous blesse. À partir d'un certain moment, la marche historique de l'allègement de la vie se montre inefficiente et ce, parce la qualité des relations intersubjectives ne relève pas de la dynamique du « progrès » social.

Le recul de la légèreté d'être

Au cours des *swinging sixties*, la dynamique cool a gagné les modes d'être et de paraître, le rapport au travail, à l'argent, à la mode, à l'éducation. L'esprit du temps est dominé par la dénonciation de l'appauvrissement de la vie, par les critiques dirigées contre la fausse conscience imposée par la société et le puritanisme des mœurs. Sont mis au pilori les visées de compétition et de lutte pour la vie, la course au succès, le travail aliénant dans les grandes organisations bureaucratiques. L'important n'est plus de réussir dans la vie mais d'être soi, « s'éclater », jouir du seul instant.

Cet imaginaire libertaire, à l'évidence, n'est plus de saison. On en est loin. Le moment de l'individualisme cool, insouciant, est supplanté par la montée des insécurités, des inquiétudes de l'avenir, de la « fatigue d'être soi » (Ehrenberg). La culture normalisatrice et autoritaire à l'ancienne n'a plus de lustre, mais les pressions familiales à la réussite s'intensifient, de même que les sentiments d'échec de la vie personnelle. L'autonomie individuelle ne constitue plus un grand idéal de la vie privée et publique : elle s'éprouve comme un problème. Ce qui était promesse de légèreté est devenu pesant, ce dont témoignent les courbes ascendantes du stress, de l'anxiété, des dépressions, addictions et autres comportements destroy (*binge drinking*, suicide). Chez les adolescents et les jeunes adultes, le suicide vient en second rang parmi les causes de décès ; et près d'un actif sur quatre en France a déjà pensé mettre fin à ses jours.

Outre la dynamique d'individualisation, trois séries de phénomènes enrayent structurellement la logique cool : la médicalisation, l'information, la mondialisation. Avec la médicalisation de la société, les questions de la santé et de la normalité médicale envahissent de plus en plus de secteurs de nos vies. L'alimentation est devenue une préoccupation quotidienne. Les médias informent sans répit sur la pollution, les menaces sanitaires, la propagation des virus, la nécessité des contrôles de santé. Dans le domaine sexuel, se développe l'anxiété au sujet de la non-satisfaction, de notre normalité, de nos performances. L'esprit cool, décontracté et insouciant ne cesse de reculer sous la pression exercée par les informations à teneur scientifique, par la culture de la prévention et de l'expertise médicale.

La légèreté d'être est également mise à mal par l'évolution du monde de l'entreprise. Si la vie sociale est marquée par le desserrement des obligations collectives, le monde du travail et de l'entreprise est dominé par l'intensification de la concurrence, les pratiques d'évaluation individualisée, les exigences de performances toujours plus hautes. On ne parle plus que de se recycler, être mobile, faire toujours plus vite avec toujours moins de personnel : l'univers entrepreneurial hypermoderne fait vivre sous pression permanente, obligeant les acteurs à agir sans délai, à être réactifs et « créatifs », hyperperformants. Et tandis que se désagrègent les collectifs de travail, chacun est renvoyé à lui-même, portant de plus en plus seul le poids de son parcours professionnel. C'est dans ce contexte que se diffusent « la souffrance au travail », le sentiment d'être « harcelé », non écouté, mal considéré dans son travail. Si l'univers consumériste exalte la légèreté de vivre, la compétition économique provoque les pathologies de surcharge (burn-out), la peur de ne pas atteindre ses objectifs, le stress, la dépréciation de soi. Dans ce climat de pression, de peur et d'urgence engendré par la spirale de la compétition économique, l'insouciance face à la vie est emportée sur une pente déclinante.

À l'heure de la mondialisation libérale, montent la peur de l'avenir, la précarisation de l'emploi, le chômage de masse porteur de mésestime et de honte de soi. La déstructuration du marché du travail, les nouvelles exigences de compétitivité, l'ouverture internationale des marchés ont provoqué l'accentuation des sentiments de vulnérabilité, une large insécurité professionnelle et matérielle, la peur de la déqualification ou de la déchéance sociale. D'un côté, la culture consumériste-hédoniste invite aux jouissances de l'ici et maintenant ; de l'autre, l'ultra-libéralisme économique est producteur de stress et d'insécurité. Sur ce fond, la légèreté d'être tend moins à progresser qu'à reculer.

---

1 François de Singly, *Libres ensemble*, Paris, Nathan Pocket, 2000, p. 319-320.

2 Jean-Claude Kaufmann, *Sociologie du couple*, Paris, PUF, 1993, p. 44-64.

3 Allan Bloom, *L'Amour et l'amitié*, Paris, Éditions de Fallois, 1996, p. 9.

4 Claude Habib, *Le Consentement amoureux*, Paris, Hachette/Pluriel, 1998, p. 283.

5 Roland Barthes, *Fragments d'un discours amoureux*, Paris, Le Seuil, 1997, p. 211.

6 Voir les analyses de Zygmunt Bauman, *L'Amour liquide*, Paris, Fayard/Pluriel, 2010.

7 Jean-Claude Chesnais, *Histoire de la violence*, Paris, Pluriel, 1981, p. 100-101.

8 François de Singly, *op. cit.*, p. 317.

9 Même les punitions corporelles dites « légères » (fessées, claques) sont maintenant interdites par la loi dans 34 pays, dont 22 États européens.

10 Le porno participe de la révolution du léger en ce qu'il se consomme librement en étant délesté de tout contenu de transgression, de vice, de perversion. Mais d'un autre côté, quoi de moins léger que le porno, cette économie lourde du sexe reposant sur les gros plans d'organes, les zooms anatomiques, le sexe-machine hyperréaliste dépouillé de tout jeu de séduction. Aux antipodes des rêves éthérés, l'imaginaire du porno est productiviste, *hard* : il est accumulation des signes libidinaux, « exacerbation réalistique, obsession maniaque du réel ». Cf. Jean Baudrillard, *De la séduction*, Paris, Galilée, 1979, p. 55 et 57.

11 Nathalie Bajos et Michel Bozon (sous la direction de), *Enquête sur la sexualité en France*, Paris, La Découverte, 2008, p. 217-229.

12 Helmut Schelsky, *Sociologie de la sexualité*, Paris, Idées/Gallimard, 1966, p. 224.

13 *Enquête sur la sexualité en France*, *op.cit.*, p. 225-226 et 554-555.

14 *Op. cit.*, p. 332.

15 Michel Houellebecq, *Extension du domaine de la lutte*, Paris, J'ai lu, 1998, p. 100.

16 Pascal Bruckner, *Le Paradoxe amoureux*, Paris, Grasset, Livre de poche, 2009, p. 39.

17 Voir, sur ces points, mon essai *Le Bonheur paradoxal*, Paris, Gallimard, 2006, chap. 8.

CHAPITRE VIII

Liberté, égalité, légèreté

Si le capitalisme de séduction célèbre à tout-va la légèreté consumériste, il n'en va pas de même des intellectuels et des théoriciens dont un très grand nombre l'accusent de fabriquer un monde à ce point menaçant qu'il se rapproche chaque jour un peu plus de Big Brother. Sous des apparences de fluidité et d'hédonisme ludique, c'est en réalité une démocratie dénaturée et pervertie, un univers « néototalitaire » qui, selon les contempteurs de l'hypermodernité « liquide », progresse sous nos yeux.

Une longue tradition morale et religieuse existe qui s'est attachée à dénoncer de manière véhémente la légèreté (licence sexuelle, libertinage, frivolité, inconstance) comme un comportement contraire aux commandements de Dieu et indigne de la condition humaine. On le sait, ce type de mises à l'index n'a plus cours. Mais si l'hédonisme a gagné droit de cité, l'industrialisation massive de la légèreté, elle, continue d'être largement vilipendée, accusée qu'elle est de ruiner la liberté des individus, de métamorphoser les hommes en moutons de Panurge, d'assassiner la culture, de mettre en danger la vitalité des démocraties. La culture futile de la consommation a suscité des critiques autant rédhibitoires que quasi systématiques de la part des intellectuels qui l'ont assimilée à la « barbarie » (Adorno), à l'« insignifiance » (Castoriadis), à la « post-pensée » (Sartori), à l'aliénation des masses (Debord), à la démolition de la culture (Steiner), à la destruction de la démocratie (Popper*).* Nous ne

sommes nullement sortis de la longue tradition dépréciative de la légèreté : bien au contraire. Avec l'essor du capitalisme de séduction, la stigmatisation de la légèreté a franchi une nouvelle étape, tant ses effets sur la vie sociale, politique et intellectuelle sont considérés comme dévastateurs. Satan est toujours là, qui terrorise les observateurs, sous les traits pervers de la séduction.

La citoyenneté light

La révolution du léger n'a pas seulement transformé de fond en comble le monde des objets de la consommation et de la vie privée. Elle a réussi à transmuer le fonctionnement de la démocratie et de la vie publique. Tant l'offre politique que les attitudes citoyennes sont maintenant emblématiques de la civilisation du léger.

Politique-spectacle

Avec l'essor de la société de consommation et le poids grandissant de la télévision, les conditions de travail des hommes politiques et les modalités d'expression du débat public se sont profondément transformées. L'univers médiatico-consumériste a réussi a détrôné les techniques lourdes de la propagande d'État caractéristiques de la modernité autoritaire au bénéfice du règne *light* de la communication spectaculaire-psychologique.

De nouvelles stratégies de communication sont en place qui, centrées sur la personnalisation des leaders et la mise en valeur de leurs traits psychologiques, sont largement orchestrées par des publicitaires, des spécialistes en communication, des conseillers en image. L'éloquence et les programmes ne suffisent plus : les politiciens participent maintenant à des séances de *media training* dans lesquelles leur sont prodigués des conseils en matière de langage, de gestuelle, de présentation de soi. Avec l'hypermédiatisation de la scène politique, s'enclenche une starisation des leaders, l'image reposant autant sur le contact et la personnalité que sur les discours de contenu. Nous sommes au moment où la logique du star system s'est s'infiltrée jusque dans l'espace du politique. La construction de l'image de marque politique s'organise comme une mise en récit du parcours et de la vie des élus, une mise en film centrée sur l'« humain »,

l’intime et l’émotion. Aux référentiels lourds de la Révolution, de la Nation, de la République, s’est substituée la dynamique légère de la personnalisation, de l’apparence, de la séduction.

Tout ce qui s’entourait de distance, de rigidité, de grandeur ostensible s’efface devant le spectacle de la proximité, du contact, du relationnel. Il ne s’agit plus de susciter le respect d’une autorité imposante et impersonnelle, mais d’être proche, direct, « à l’écoute » : c’est à un processus d’allègement du poids de la figure du politique que l’on assiste. Nous voici à l’âge de l’État-spectacle ou de l’État séducteur[1] qui n’est autre que le règne de la politique sans gravité, délestée de la lourdeur des grandes figures héroïques, des grands symboles et des grandes scénographies.

Parallèlement, les chaînes de télévision proposent des émissions de variétés où se mêlent divertissement et politique, détente et sérieux, hommes politiques et chanteurs, leaders et humoristes. Les histoires d’alcôve, les hauts et les bas de la vie privée des dirigeants s’étalent au grand jour dans les médias, créant une *peopolisation* de la scène politique. Dans les rencontres télévisées, le direct cool dissout le cérémoniel, les « petites phrases » remplacent l’argumentation, l’image prime sur les idées, la performance ou la prestation est l’élément le plus remarqué et commenté. La civilisation du léger travaille à une espèce de désubstantialisation de l’image du politique.

Autant de bouleversements qui ont suscité de très nombreuses critiques, la vidéocratie étant accusée de dénaturer les démocraties en remplaçant le peuple par un public de spectateurs. La vidéo-politique occulte les problèmes de fond, simplifie toutes les questions, étouffe les capacités de raisonnement et de jugement, privilégie les réactions émotionnelles, dépolitise les citoyens. Sous le règne de la médiacratie, les citoyens sont infantilisés, transformés en télé-citoyens consommateurs d’images, plus sensibles aux péripéties de la vie privée et à l’image des leaders qu’aux programmes politiques. D’aucuns y voient la perversion, la mort même des démocraties victimes de la civilisation du *light*.

Le désenchantement du politique

Parallèlement à cette nouvelle donne de la communication politique, un nouveau type de citoyenneté voit le jour qui illustre d’une autre manière la

puissance transformatrice de la civilisation du léger.

Depuis trente ou quarante ans, nos sociétés enregistrent un fort processus de volatilisation des grands systèmes de sens typiques de la modernité. Tous les mégadiscours idéologiques qui ont pesé si lourd et pendant si longtemps sur la vie des Modernes ont perdu l'essentiel de leur crédibilité. Plus aucun grand « récit » n'est capable de faire rêver, de donner l'espoir d'un avenir meilleur et substantiellement différent de l'univers présent. L'époque hypermoderne est celle de la fin de la foi dans les systèmes à majuscules : la Révolution, le Communisme, la Nation, la République, le Progrès, l'Europe, tous ces idéaux collectifs ont cessé de faire vibrer les cœurs, de susciter l'enthousiasme collectif. Il n'y a plus que les matchs de football qui soient encore capables de soulever la ferveur patriotique. Changer la face du monde, couper l'Histoire en deux, faire naître l'homme nouveau, tous ces projets « prométhéens » se sont évanouis. L'âge de l'hypermodernité coïncide avec la désutopisation de la modernité, avec l'évaporation de ces systèmes référentiels majeurs que Raymond Aron appelait les « religions séculières ». Une désaffection de masse des idéologies politiques qui s'accompagne d'un surinvestissement de la dimension privée de la vie et de la poursuite du bonheur individuel. C'est sur fond d'éclipse des doctrines lourdes de l'Histoire que s'impose la suprématie des valeurs « légères » individualistes.

Les raisons de la faillite de la croyance dans les mythologies politiques modernes ne sont guère mystérieuses. Les deux guerres mondiales, les horreurs du nazisme et du communisme, la Shoah, le Goulag et plus tard les « dégâts du progrès » sont à l'origine de ce vaste désinvestissement idéologique. Cependant, et si importants soient-ils, ces phénomènes n'auraient sans doute pas réussi à provoquer pareilles conséquences sur les esprits sans la réorientation structurelle des économies et des modes de vie occidentaux à partir du milieu du XX^{e} siècle. Point de banqueroute des croyances progressistes ou messianiques sans la révolution du léger (consommation, hédonisme, loisir) dont l'effet a été de disqualifier les orientations futuristes de la modernité au profit des jouissances du présent, sans le basculement ayant institué la primauté du bien-être et du bonheur privé au détriment des eschatologies modernes et des mythologies collectives. Avec la montée en puissance des industries du léger, les nouvelles raisons de vivre centrées sur l'aujourd'hui heureux ont ruiné la

foi dans les doctrines faustiennes de l'Histoire. Vivre mieux, ici et maintenant et non plus dans un futur lointain : c'est l'univers matérialiste et hédoniste du léger qui est venu à bout des visions titanesques du progrès. Une fois encore, c'est le petit David qui a réussi à vaincre le géant Goliath.

Ce faisant, la révolution consumériste du léger a entraîné un nouveau palier d'individualisation en dégageant les êtres des obligations de renoncement à soi, de sacrifice pour les grandes causes collectives. En provoquant le déclin des systèmes totalisants, la révolution du léger a mis sur rail un hyper-individualisme délié, désencadré, détaché des référentiels collectifs, mû principalement par la maximisation du bien-être et des intérêts individuels. Finis les devoirs d'orthodoxie partisane et d'obéissance inconditionnelle, finis les idéaux d'abnégation et de vertuisme civique : tandis que l'impératif moral du respect de la Loi perd de plus en plus son pouvoir d'obligation, la vie privée l'emporte sur la vie civique et les droits individuels sur les obligations citoyennes.

Presque plus personne ne considère qu'on doit se sacrifier pour la patrie et faire don de sa vie pour son pays. Un grand nombre d'Européens pensent qu'« aucune cause, même juste, ne vaut une guerre ». Un Français sur quatre avoue que s'il en avait l'occasion, il frauderait volontiers le fisc en omettant de déclarer une partie de ses revenus. Se rendre aux urnes et participer à la vie publique n'apparaissent plus comme des devoirs du citoyen. Nous voici dans des démocraties vidées de toute « religion civile », de toute foi dans les grands projets collectifs : la civilisation du léger a vidé de leur substance les devoirs civiques et l'idée d'obligation à l'égard des fins sociales supérieures. Nous sommes au moment où les devoirs de dévouement envers l'ordre collectif n'ont plus de crédit : la révolution du léger, le processus d'individualisation, le désenchantement du politique ont sapé l'autorité de la morale citoyenne et l'idéal de vertu civique, ils ont déculpabilisé le régime égologique et légitimé le droit de vivre comme si nous n'avions aucune obligation envers l'ensemble collectif. Il n'est plus vraiment fautif de ne songer qu'à soi-même et à ses intérêts privés, fût-ce aux dépens du bien commun. C'est ainsi que s'affirme une citoyenneté minimale, sans devoir ni obligation, *light.*

Si l'effondrement des grands systèmes organisateurs du sens collectif représente l'une des formes de la civilisation du léger, force est d'observer qu'elle ne s'est pas traduite par un sentiment d'allègement de l'existence.

La chape de plomb des idéologies totalisantes a été soulevée mais le « vide » qui en résulte est plein d'une nouvelle idéocratie, celle du culte du marché, de l'hyper-économisme typique du capitalisme global et financier dont les principes clés sont : « assouplir », « alléger », « dégraisser », « flexibiliser ». Ce cosmos économiste qui fonctionne à la performance et à la compétitivité effrénée, fait monter une insécurité croissante, chacun ayant un avenir de plus en plus incertain. Tandis que se renforce l'idée que chacun est responsable de sa propre situation professionnelle, montent la peur de l'évaluation permanente et celle de ne pas être à la hauteur des exigences de l'entreprise « flexible ». À quoi s'ajoutent le choc de la mondialisation et la loi du court terme faisant peser la menace permanente de perdre son travail et de « rester sur la touche ». La civilisation du léger voit ainsi s'affirmer une nouvelle « classe anxieuse » (Robert Reich) privée de toute sécurité du travail, où les individus « jetables » et précarisés vivent en grand nombre une épreuve cruelle d'échec personnel dans l'amertume et la honte de soi.

Dépolitisation

La première victime de la dissolution de la croyance dans les doctrines héroïques de l'Histoire n'est autre que l'engagement et la participation dans les grandes organisations politiques. Quand on pense ne plus pouvoir changer le monde par l'action politique, le militantisme fervent cesse de donner sens à l'existence. Tandis que le militantisme « corps et âme » semble appartenir à un autre monde, le nombre des adhérents aux partis et aux syndicats recule. Depuis trente ans, la vague de dépolitisation s'accentue et n'épargne plus aucune catégorie sociale. Une proportion importante de citoyens affirme se sentir peu concernés par la vie politique, ils se désintéressent des programmes des partis et ne font confiance à aucun de ceux-ci pour gouverner le pays : à présent, quatre Français sur dix se déclarent peu ou pas du tout intéressés par la politique.

Sans doute, les émissions politiques à la télévision font-elles de très bons scores d'audience, mais pour nombre de spectateurs, le fond y est moins important que la forme : l'intérêt porte sur les attitudes et l'apparence, les bonnes formules, le jeu des gagnants et des perdants. Il n'est pas rare que les matchs de football obtiennent des taux d'audience télévisuelle supérieurs à ceux des émissions politiques. Le programme de télé-réalité

« Big Brother » a plus nourri les conversations que les campagnes politiques : en Grande-Bretagne, les jeunes ont davantage voté pour ou contre les candidats de la célèbre émission que pour désigner leurs représentants au Parlement. Nous sommes au moment où les individus trouvent davantage de sens et d'intérêt dans les activités privées dites « légères » que dans les questions les plus chargées de sens collectif.

Depuis les années 1980, dans toutes les démocraties occidentales, l'abstention se développe en même temps qu'une plus grande volatilité électorale. En trente ans, l'abstention des jeunes a quasiment doublé. On estime qu'un Français sur deux s'est déjà abstenu lors d'une élection. Si une minorité de citoyens ne vote jamais ou presque jamais, de plus en plus d'électeurs votent par intermittence : un nouveau profil de citoyen se déploie qui, votant de moins en moins régulièrement, se mobilise au choix, « quand il veut », selon l'importance accordée au scrutin. Non pas une démobilisation-départicipation systématique, signe de désintérêt global, mais une participation sélective. Avec la désagrégation des votes de classe, l'époque voit se développer la volatilité électorale, tout se passant comme si l'ethos consumériste et individualiste avait réussi à s'immiscer jusque dans l'exercice de la citoyenneté.

Dans ce contexte, l'idée est souvent avancée que nos démocraties sont dominées par l'apathie citoyenne, par l'indifférence vis-à-vis de la chose publique et l'affaiblissement des initiatives. Pourtant, on n'a jamais autant publié de livres sur la vie politique : nombre d'essais, biographies, Mémoires, coulisses de campagne, livres mêlant vie privée et politique connaissent un large succès éditorial. Plus que jamais la politique est présente dans les journaux, à la radio et à la télévision. C'est non tant l'absence d'intérêt pour la politique qui s'affirme qu'un intérêt léger, une curiosité plus superficielle et anecdotique que passionnée. Le fait que plus de neuf Français sur dix soient inscrits sur les listes électorales témoigne qu'il n'y a pas pleine désertion de l'*agora*. Les engagements publics ne disparaissent pas : ils s'expriment dans des activités souvent ponctuelles ayant des objectifs plus circonscrits, moins coûteux en temps et en énergie et ne mobilisant pas la vie tout entière.

Une nouvelle citoyenneté voit le jour qui renvoie moins à l'absence d'intérêt vis-à-vis de la vie politique qu'au recul de l'emprise des partis sur les électeurs ainsi qu'à des croyances et des identités politiques moins

« solides », plus flexibles. L'hyperindividualisme coïncide avec la dissolution des consciences de classe de même qu'avec une identification moins forte aux familles politiques. Tandis que le politique est moins producteur d'identité sociale, la subjectivisation citoyenne progresse. Avec le recul de la domination des partis et des idéologies prométhéennes, se multiplient les électeurs qui ne suivent les consignes d'aucun parti. À l'heure de l'individualisme dérégulé, fleurissent « les opinions sans appartenance » : les électeurs qui se déclarent d'accord avec seulement une partie des idées du parti auquel ils veulent donner leur suffrage sont plus nombreux que ceux qui adhèrent avec le plus grand nombre de ses idées. De surcroît, les électeurs ont davantage tendance à hésiter, à attendre le dernier moment pour se décider. L'époque est moins au retrait politique et à la défaillance citoyenne qu'à « l'électeur stratège », à la distanciation et l'autonomisation des individus par rapport aux partis. La civilisation du léger a rendu possibles des identités politiques plus individualisées mais aussi plus flottantes et incertaines.

Défiance

Depuis une trentaine d'années, la perte de confiance envers la classe politique s'accroît dans tous les pays occidentaux. À présent, deux Français sur trois jugent les responsables politiques « corrompus », quatre sur cinq ne font pas confiance aux partis politiques, huit sur dix estiment que la démocratie fonctionne mal ou très mal. Une majorité de citoyens considère que les hommes politiques sont incapables de résoudre les problèmes fondamentaux du moment, ne tiennent pas parole, ne sont intéressés que par leur réélection. Moins de quatre Français sur dix affirment avoir confiance dans le gouvernement, l'Assemblée nationale, l'Union européenne, l'institution présidentielle. Les Français se défient également en grand nombre de la justice, des syndicats, de la grande entreprise, des médias. À cela s'ajoutent des niveaux de confiance mutuelle très bas : en 2013, 75 % des Français se reconnaissaient dans l'affirmation : « On n'est jamais assez prudent quand on a affaire aux autres. » Une proportion équivalente ressent de la méfiance envers les personnes d'une autre nationalité, d'une autre religion, d'une autre culture. Sur ce plan, c'est moins une culture légère qui progresse qu'une « société de défiance » et de peur face aux

autres, face à un avenir appréhendé comme incertain, menaçant, ingouvernable.

Deux facteurs de fond alimentent cette défiance atteignant un niveau record. En premier lieu se trouve le phénomène de dé-croyance utopique déjà évoqué. Longtemps les idéologies prométhéennes ont pu occulter les échecs et les monstruosités de la « grande » politique : au nom des horizons radieux de l'Histoire, les défaillances du présent étaient justifiées, jugées inévitables. Il n'en va plus ainsi dans les sociétés où les idéologies totalisantes n'ont plus de crédit. Délivrés de la croyance dans les visions à long terme, beaucoup plus informés et indépendants à l'égard des partis, les citoyens, confrontés aux promesses non tenues de leurs représentants et de leur impéritie, perdent massivement confiance en ceux-ci. Quand les visions du long terme sont en faillite, les résultats plus ou moins calamiteux du présent immédiat ne trouvent plus de justification de fond : ils nourrissent une spirale déceptive ainsi qu'une large défiance à l'égard des élites politiques et des gouvernants.

En second lieu, le phénomène doit être relié au triomphe d'une économie de marché échappant très largement au contrôle des États nationaux. Avec le « turbo-capitalisme » planétarisé s'efface la prédominance du politique, caractéristique de la modernité inaugurale : nous voici dans un monde qui, soustrait à la suprématie de l'autorité politique, est marqué par l'affaiblissement de la puissance des gouvernements démocratiques, par l'impuissance du politique confronté à la puissance de la globalisation libérale. La civilisation du léger ne se déploie que sur fond d'hypertrophie des marchés financiers et de domination économique. Dans ce contexte, s'accroît le sentiment que le contrôle de l'avenir nous échappe, qu'il y a de moins en moins de possibilités de changer la société, que nous sommes gouvernés par une classe politique inefficace et sans réel pouvoir. L'impuissance du politique contribue notablement à nourrir les désillusions, le désenchantement, la défiance d'un grand nombre de citoyens. C'est maintenant une démocratie libérale à poids politique léger qui nous caractérise : surpoids du capitalisme, régime minceur de la politique démocratique.

Les nouvelles démocraties participatives

Dépolitisation, défiance, apathie citoyenne, zapping électoral, autant de phénomènes qui ont conduit à diagnostiquer l'avènement d'une démocratie désubstantialisée, dénuée de ferveur, d'éthique, de valeurs et d'attitudes civiques. D'aucuns l'affirment, l'âge hypermoderne voit monter les sociétés post-démocratiques ou impolitiques qui sont des démocraties « sans citoyenneté », des démocraties faibles, light, se caractérisant par la désintégration de la citoyenneté au profit du règne du consommateur mobile et de l'actionnaire cupide. La civilisation du léger et l'individualisme extrême qu'elle génère serait à la base de ces démocraties devenues purement procédurales, minimalistes, post-politiques, sans engagement ni participation.

Il est vrai que la démocratie d'élection s'est érodée. Mais cela ne signifie pas qu'il y ait déclin de toute forme de citoyenneté. C'est là une des marques du néo-individualisme qui coïncide non pas tant avec une dépolitisation absolue qu'avec une dérégulation des comportements électoraux. Tandis que certains scrutins s'accompagnent d'une très forte participation, nous voyons naître des formes inédites d'implication citoyenne qui n'empruntent pas la voie électorale classique. La confiance dans les partis est à la baisse, mais les associations de divers types se multiplient, de même que des luttes collectives centrées sur la défense des droits de l'homme, l'école, le mariage pour tous, la protection de l'environnement. Le désinvestissement radical de la chose publique est un mythe : ce qui se déploie est une sensibilité plus pragmatique qui, émancipée de la tutelle des partis, fonctionne à l'engagement ponctuel, avec des modes d'intervention plus directs des citoyens, sans objectif d'ensemble ni volonté de prendre le pouvoir.

C'est ainsi que progressent de nouvelles formes de participation des citoyens, de nouvelles formes de solidarité collective, de nouvelles formes d'interpellation et de dénonciation du pouvoir : ce que Pierre Rosanvallon appelle la « contre-démocratie ». Ce qui s'agence, c'est une démocratie d'expression où les citoyens peuvent intervenir directement, une démocratie de surveillance des pouvoirs par la société civile et non plus monopolisée par les médias et les partis. À cet égard, il y a moins montée d'un citoyen passif qu'avènement d'une démocratie d'expression, de surveillance et de participation[2].

Les nouvelles technologies de l'information et de la communication, de même que l'élévation du niveau général de formation, sont à la base de pareil changement dans la citoyenneté politique. Mais celui-ci ne peut non plus être détaché de ces autres grands phénomènes que sont l'évanouissement des grandes espérances révolutionnaires, la fin des croyances dans les doctrines eschatologiques, l'économie et la culture de consommation : autant de phénomènes qui ont modelé une nouvelle condition temporelle des individus. Il est impossible de séparer la contre-démocratie de l'orientation temporelle dominante de nos sociétés fondée non plus sous le signe du futur mais du présent. Avec le culte hypermoderne du présent, les exigences de résultats plus immédiats des citoyens, l'aspiration à l'instauration de pouvoirs au service de la volonté générale, les pressions sur les gouvernants ont gagné une légitimité hors de l'encadrement traditionnel des partis et en dehors de la voie électorale. Sans la culture présentiste, point de « politiques des gouvernés », point de montée des contre-pouvoirs et autres « citoyennetés civiles ». La légèreté du monde médiatico-consumériste n'a pas seulement donné une importance nouvelle à la sphère de la vie privée et à la quête de l'épanouissement personnel, elle a contribué à l'avènement d'un peuple plus autonome, plus vigilant en quête d'une souveraineté plurielle.

Démocraties light, démocraties apaisées

Aussi préoccupante soit-elle, la régression de l'esprit public ne doit pas cacher les effets positifs de la révolution du léger en matière de consolidation et de paix démocratique. Car si les nouvelles démocraties fonctionnent sans engagement citoyen fort, elles ont cessé en même temps d'être contestées dans leurs principes et leurs valeurs suprêmes. Notre époque est contemporaine de la défaite des contempteurs rédhibitoires de la démocratie libérale et du triomphe historique des règles et des référentiels démocratiques. Les mythologies révolutionnaires sont liquidées, le nationalisme conquérant s'est dissipé, l'antiparlementarisme a perdu le caractère agressif qu'il revêtait dans l'entre-deux-guerres. Et qui revendique encore les slogans « élections trahison » ou « élections, piège à cons » brandis par les soixante-huitards ? Jamais les démocraties libérales n'ont eu aussi peu d'ennemis intérieurs offensifs. Les représentants du peuple sont

objet de défiance[3] et les citoyens en masse ne font guère preuve d'un esprit civique débordant : néanmoins ceux-ci restent profondément attachés aux principes organisateurs du libéralisme politique. Les citoyens préfèrent souvent partir en week-end plutôt que se rendre aux urnes, mais l'attachement au suffrage universel, au pluralisme politique, au principe d'alternance pacifique du pouvoir, aux libertés privées et publiques est plus fort que jamais. Si la frivolité consumériste fait décliner l'intensité des engagements politiques, c'est au bénéfice de la consécration des règles constitutives des démocraties libérales. Celles-ci sont plus faibles dans la réalité de leur exercice comme puissance de se gouverner et en même temps plus solides, plus unanimistes en ce qui concerne leur base principielle.

Tandis que les droits de l'homme s'imposent comme principe de légitimation incontesté de l'ordre collectif, la violence politique et sociale connaît un immense recul. La perspective de la dictature du prolétariat est caduque depuis de nombreuses décennies ; les conflits sociaux ne s'accompagnent plus d'affrontements sanglants. Le colonialisme et l'annexion de territoires par la guerre sont frappés d'illégitimité. Depuis la fin de la Seconde Guerre mondiale, les démocraties libérales ne se font plus la guerre, elles ne se voient plus comme des ennemis à détruire, mais comme des concurrents dans la compétition internationale. Après l'âge de la guerre totale et de la guerre des classes, s'impose le règne de la négociation et des compromis, en même temps qu'une forte pacification des conflits sociaux et politiques. L'esprit de paix civile est dominant : les démocraties *light* sont moins déréalisées qu'apaisées. Moins ardentes, moins capables d'exercer leur souveraineté, les démocraties de l'hypermodernité sont plus pacifiées, plus stables. La haine de la démocratie s'est massivement évaporée : c'est le mérite de la révolution du léger d'avoir notablement contribué à mettre en place des démocraties à adhésion tranquille et de ce fait, plus solides, moins menacées qu'à l'époque des religions modernes du politique.

Il est certes indéniable qu'en Europe, les partis néo-populistes sont maintenant largement installés dans le paysage politique et réalisent des scores records. Mais ce qui se joue là n'a rien à voir avec la haine à l'ancienne de la démocratie, de forme virulente, antisémite, violente. Mouvement « anti » (anti-establishment politique, anti-immigration, antimulticulturaliste, antimondialisation, anti-Union européenne), le vote

néopopuliste n’exprime pas une sensibilité antidémocratique de masse. Réaction face à la montée des insécurités sociales, face à ce qui est ressenti comme une menace pour l’identité nationale, la laïcité et les libertés modernes, ce vote protestataire veut sanctionner les gouvernements en place, essayer « pour voir » de nouvelles politiques « protectrices », faire barrage à la poussée migratoire et à l’islamisme, mais non pas annihiler l’État de droit et l’ordre démocratique.

Cette pacification des démocraties n’exclut pas de nouvelles menaces liées au terrorisme international et à diverses expressions de fanatisme ultraviolent. Confrontée aux pratiques de certaines sectes, aux candidats européens au djihad, aux attentats terroristes et antisémites, la civilisation du léger rencontre une nouvelle limite à l’accomplissement d’elle-même, échouant à éradiquer les actions d’endoctrinement et de « lavage de cerveau », les tueries et massacres, le déchaînement de la haine de l’autre. Ici, il n’est question que de passion mortifère, de culte du martyr, d’exaltation et de fascination de la violence de sang. Un échec qui n’est pas seulement un produit d’importation : ce sont des jeunes gens nés en Europe ou aux États-Unis qui placent des bombes, commettent des assassinats contre des juifs, se déclarent prêts au sacrifice ultime au nom du combat islamiste et djihadiste. Une nouvelle preuve de l’incapacité de l’univers frivole à répondre à tout un ensemble d’exigences de fond des individus hypermodernes : sens de l’existence, identité sociale collective, repères structurants, estime de soi[4]. À coup sûr, ces minorités activistes réussissent à semer la terreur, à créer un climat d’insécurité aux antipodes des promesses de la société *light*, mais néanmoins les démocraties libérales ne font pas naufrage, finalement plus résistantes que dans le passé.

On assiste en même temps, en France comme dans d’autres pays européens, à une libération de la parole raciste et antisémite, à une surenchère de propos abjects visant les Roms, les musulmans, les juifs, les Noirs : le discours raciste n’est plus tabou. Tandis que le populisme se développe un peu partout en Europe, près de trois Français sur dix se déclarent « plutôt racistes » ou « un peu racistes ». Après les attaques racistes contre une ministre de la Justice et les propos d’un amuseur, d’aucuns n’hésitent plus à affirmer : « La France raciste est de retour. » Pourtant, les propos nauséabonds auxquels nous assistons n’autorisent pas à assimiler notre époque à celle de l’entre-deux-guerres.

Même si la tolérance recule et si les sentiments xénophobes se diffusent, il n'est pas vrai que nous soyons témoins d'« une terrible montée du racisme ». Les Français qui affirment que les juifs sont des citoyens comme les autres sont beaucoup plus nombreux aujourd'hui qu'au lendemain de la guerre. Il n'y a jamais eu autant de couples mixtes. Le racisme contemporain s'est délesté de l'idéologie de la hiérarchie des races, il ne relève plus d'une vision inégalitaire des hommes : l'autre n'a plus de caractère substantiellement dissemblable. On peut le détester : il n'est plus un être ontologiquement inférieur. Ce contexte certes, n'a rien de léger et divers organismes notent une « forte augmentation des actes et menaces à caractère raciste ». Cela étant, à la différence du passé, ceux-ci sont ponctuels et suscitent de nombreux mouvements d'indignation ainsi qu'une large réprobation de la part de la presse. Si le rejet des immigrés et la méfiance à l'égard des musulmans sont à la hausse, les violences de sang restent massivement condamnées. Même le racisme ordinaire enregistre les effets de la révolution du léger, porteuse de délégitimation des violences physiques.

Il n'y a pas lieu ici d'entreprendre l'examen complet des raisons de l'atténuation de la conflictualité sociale et politique dans les démocraties hypermodernes. On signalera seulement le rôle majeur qu'y joue l'économie de la légèreté consumériste, laquelle a changé le rapport des hommes à eux-mêmes, à la société, à l'Histoire. Le capitalisme de séduction a substitué la visée du bonheur privé aux engagements héroïques, au culte des « saintes baïonnettes », aux volontés révolutionnaires. Lorsque dominent les référentiels légers (bien-être, consommation, communication, loisir), la violence politique perd toute dignité, toute gloire, toute légitimité sociale. Dans la civilisation du léger, chacun se centre sur lui-même, ses intérêts, ses plaisirs, son bien-être : le sens de la vie ne se trouve plus dans la transformation du monde par l'action collective et l'usage de la force, mais dans l'épanouissement de soi. Nul doute que la consécration de ces idéaux individualistes n'ait concouru à l'amenuisement des antagonismes politiques et sociaux. Évitons ainsi de parler de « pseudo-démocratie » : la révolution du léger travaille plus à consolider les démocraties libérales qu'à précipiter leur ruine. Pour être désidéalisées et post-sacrificielles, les démocraties dites procédurales n'en reposent pas moins sur des bases plus solides, moins déchirées que par le passé.

Faillite de l'égalité ?

Il est vrai que la consécration idéologique des droits de l'homme et de la démocratie politique s'accompagne dans le même temps d'une panne de la démocratie sociale. L'époque des Trente Glorieuses, qui a vu se réduire les inégalités entre les classes, est achevée : la nôtre voit réapparaître la grande pauvreté, le chômage de masse, les *working poors*, la disqualification sociale, le déclassement des jeunes diplômés, la précarisation des formes de travail, les ghettos de banlieues. Face à la nouvelle explosion des inégalités de richesse, des analyses voient le jour qui soulignent la régression de la démocratie comme forme de société, la « crise de l'idée d'égalité » transformée en « coquille vide » incapable de nourrir la foi des hommes contemporains[5].

En va-t-il vraiment ainsi ? La valeur de l'égalité démocratique a-t-elle réellement perdu toute substance ? Force est d'observer pourtant qu'en ce qui concerne les inégalités non économiques, la poussée égalitaire est manifeste et multiforme. Jamais l'exigence d'égalité ne s'est exprimée avec autant de vitalité dans le droit. L'objectif de parité entre les sexes est maintenant inscrit dans la Constitution : les femmes ont gagné le droit d'exercer les emplois autrefois réservés aux hommes ; les mesures de discrimination positive touchent les parlementaires féminins et même la représentation des femmes dans les conseils d'administration des grandes entreprises ; en France, le Défenseur des droits institué par la loi de 2011 veille au respect des droits et libertés et à la promotion de l'égalité ; le mariage entre personnes de même sexe est devenu légal ; la distinction entre enfants naturels et enfants légitimes a disparu[6]. Partout se multiplient les mesures destinées à éliminer les discriminations ; à l'école, le programme « ABCD de l'égalité » a pour objectif de lutter contre les préjugés et les stéréotypes de genre, promouvoir l'égalité entre les filles et les garçons. Sur ces plans, on assiste non pas à une « panne de l'égalité » mais à l'expansion des projets et ambitions égalitaires.

Il est vrai, pourtant, que cette dynamique n'empêche nullement divers phénomènes de cloisonnement et de « séparatisme » traversant toute la société. Un processus ségrégatif dont témoignent divers phénomènes tant culturels qu'urbains : mécanismes d'évitement des classes inférieures opérés par les classes supérieures, refus des ouvriers de se mélanger avec les chômeurs immigrés, concentration des plus riches ou des plus pauvres

dans certains quartiers : ce que Éric Maurin appelle « la société de l'entre-soi[7] ». Et les éléments les plus actifs de ce processus ne sont pas les exclus, mais les plus riches de chaque couche. À travers l'exil fiscal, des prestations et des rémunérations hors normes, les méga-riches s'abstraient de la société commune : ils ont « fait sécession », vivent dans un monde parallèle, s'exonèrent de la solidarité nationale. Ghettoïsation des communautés, quartiers enclavés, *gated communities* : du haut en bas de la pyramide sociale se déploient des processus ségrégatifs ou sécessionnistes qui heurtent de front les politiques animées par l'esprit d'égalité démocratique.

Ces mécanismes de fragmentation sont indéniables, mais ils ne doivent pas occulter la large dynamique de rapprochement des modes de vie, des aspirations, et des visions du monde. De fait, les nouvelles « sécessions sociales » ne se déploient que sur fond d'une homogénéisation sans précédent de nos sociétés. Le cosmos des différences statutaires et des cultures de classe ne cesse de reculer. L'époque est contemporaine de la disparition de l'univers de la paysannerie et de la culture ouvrière. Le fossé mental qui séparait le monde catholique du monde laïc est largement comblé. Les inégalités de revenus et de patrimoines s'accroissent mais la spécificité des styles de vie des classes s'érode, les idéaux de bien-être, de consommation, de loisirs se sont diffusés à tous les étages de la pyramide sociale. Pour ne prendre que cet exemple devenu banal : seule une petite minorité de nantis pouvait, dans les années 1950 et 1960, se déplacer en avion. Désormais, ce sont des millions de voyageurs qui peuvent parcourir le monde. Les moins fortunés ne voyagent certes pas en première classe, mais ils s'envolent néanmoins, au moins de temps en temps, aux quatre coins de la planète.

À l'autre bout de la pyramide, on assiste à ce que Daniel Cohen appelle une « prolétarisation » des hyper-riches dont les imaginaires ne sont plus qualitativement différents de ceux des peu fortunés : n'aspirant plus à la « haute culture », ils regardent comme eux « les mêmes matchs de foot, aspirent au même luxe bling-bling[8] », portent des jeans, des tee-shirts, des sweats à capuche.

Si les pratiques des différentes couches sociales ne convergent évidemment pas, l'univers symbolique des normes et des référentiels est de plus en plus semblable. Les inégalités économiques sont à la hausse, mais les aspirations consuméristes sont présentes dans toutes les couches

sociales. L'époque est marquée par le déclin des anciennes imperméabilités de classe et le désenclavement des individus vis-à-vis de leur groupe d'origine, le moindre pouvoir directif des traditions de classe et l'autonomisation des personnes à l'égard des normes collectives. Sur ce plan, il y a moins faillite de l'égalité qu'approfondissement de sa dynamique sociale : à tout le moins, la « panne » de l'égalité n'est pas un fait social généralisé.

En même temps, en 2000, les pays membres de l'ONU se sont engagés à diviser par deux la pauvreté absolue dans le monde en quinze ans. Cet objectif a été atteint avec cinq ans d'avance. De fait, depuis quelque trente ans, on assiste au recul de l'extrême pauvreté, même si 1,2 milliard de personnes continuent de vivre dans cet état. Dans les pays en développement, la proportion de personnes qui ne disposent pas de 1,25 dollar pour vivre est tombée de 47 % en 1990 à 22 % en 2010 : on compte, à ce jour, 700 millions de personnes sous-alimentées en moins qu'en 1990.

Une réduction de la pauvreté qui s'accompagne néanmoins d'un spectaculaire accroissement des inégalités de revenus et de patrimoine. Selon une étude du Crédit Suisse, en 2010, 0,5 % de la population adulte mondiale contrôlait plus du tiers des actifs financiers mondiaux. Quelque 1 % de la population possède 43 % de la richesse mondiale, les 10 % les plus riches en détenant 83 %. Les 50 % les moins fortunés ne possèdent, à eux tous, que 2 % des actifs. Une étude de l'ONG Oxfam révèle qu'une petite élite de 85 personnes concentre autant de richesses que les 3,5 milliards de personnes les plus pauvres, soit 50 % de la population mondiale. En France les 10 % des plus aisés possèdent 62 % de la richesse du pays et 1 % des Américains les plus riches captent un cinquième du revenu total de la nation.

Ces données permettent-elles de fonder l'idée d'une contre-révolution inégalitaire ? Il importe de souligner que la régression inégalitaire ne s'exprime pleinement qu'au travers du récent enrichissement des ultra-riches concernant moins de 1 % des ménages, tandis que sur trente ans, et à l'exception des dernières années, le pouvoir d'achat moyen des Français a continué de progresser. À focaliser l'analyse sur la hauteur insolente des rémunérations d'une extrême minorité, on perd de vue que ce n'est pas tant le creusement des inégalités qui mine le lien social que le chômage de

longue durée, la précarisation du travail, le communautarisme intransigeant, l'absence d'horizon politique.

Quoi qu'il en soit, dans ce contexte, c'est moins le règne de la légèreté qui s'affirme que l'excès des inégalités, le poids extrême des plus fortunés, la démesure des rémunérations. Si notre monde fonctionne de plus en plus au micro, il est aussi bien celui où s'étalent les mégafortunes, la richesse ostentatoire des yachts et jets privés, des temples du luxe, des voitures de sport, des villas somptueuses. La civilisation du léger est lourde du poids accru des hyper-riches. Les technologies numériques, les objets miniaturisés, la médiaculture, la mode, toutes ces sphères portent la trace de la révolution du léger. À l'évidence, il n'en va pas de même du système des inégalités économiques.

Les idées : quel poids ?

Dans les démocraties hypermodernes, la révolution du léger s'exprime dans bien d'autres domaines. Sa puissance est telle qu'elle a fortement contribué à transformer jusqu'au rapport que nous entretenons avec la culture et la vie de l'esprit.

La première modernité s'est construite à partir d'une révolution dans la sphère des idées d'une ampleur sans précédent. Au cours de ce cycle, les idées de raison, de liberté, d'égalité, de nation, de progrès ont façonné un nouveau monde en apportant des fondements et des systèmes de légitimation inédits. L'univers qui a vu s'affirmer la théorie du primat des infrastructures matérielles est aussi celui dans lequel les superstructures idéelles ont joué un rôle constructif primordial. La modernité démocratique est inséparable du poids considérable des idées morales et politiques sur la vie sociale et historique. Ce sont ces nouveaux repères et systèmes de pensée qui ont brisé l'organisation holiste millénaire des sociétés, forgé les grandes religions séculières, inventé l'âge démocratique et la liberté des Modernes.

Sous-tendue par une nouvelle hiérarchie de valeurs et de nouvelles visions morales et intellectuelles, la modernité voit se développer les hymnes au pouvoir de la raison, la croyance dans le progrès, les mythologies de la Révolution et de la Nation, la foi laïque dans l'émancipation humaine par les Lumières. La victoire sur la pesanteur

« asservissante » du passé n'a été possible que par le poids lourd des idées modernes « révolutionnaires ». C'est porté par cet imaginaire antitraditionaliste et progressiste qu'ont pu se déployer le « sacre de l'écrivain », la gloire et le rayonnement moderne des intellectuels.

Nous sommes sortis de ce monde. L'époque hypermoderne est celle qui voit reculer le rôle historique des grands conflits d'idées. Bien sûr, les affrontements d'idées n'ont nullement disparu : ils concernent même de plus en plus de domaines de la vie sociale et éthique. Plus rien ne va de soi, tout est en question, mais en même temps, les idées ont cessé d'apparaître comme ce qui peut changer radicalement l'ordre du monde : elles ne sont plus porteuses d'un avenir en rupture avec le présent, d'utopies historiques mobilisatrices. L'univers des idées politiques n'est plus promesse d'un nouveau monde et n'est plus considéré comme moteur du neuf : leur puissance a été détrônée par celle de la technoscience et de l'économie. De là, notre situation inédite marquée par le recul du prestige et de l'importance accordée à la vie intellectuelle. Les grands conflits de la modernité – libre pensée/catholicisme ; marxisme/libéralisme ; révolution/réformisme ; fascisme/républicanisme – sont épuisés. Et même les grands « ismes » (existentialisme, personnalisme, structuralisme, lacanisme) qui ont, il y a peu encore, électrifié les esprits, ont disparu ou continuent d'exister sans déchaîner de passions. Tout indique que nous vivons un nouvel âge de la vie intellectuelle.

La dévaluation de la valeur esprit

Même la pratique toute concrète du rapport au livre illustre le bouleversement en cours. On sait que le nombre de « grands lecteurs », ceux qui lisent plus de 25 livres par an, est sur une pente déclinante ; la lecture de curiosité recule au bénéfice des lectures utilitaristes ; le livre, chez les jeunes générations, apparaît de moins en moins comme la voie privilégiée de l'accès au savoir et à la connaissance. Le temps dévolu à la lecture chute également. Pour ne prendre que ce seul exemple spectaculaire, en trente ans, le temps hebdomadaire consacré par les Néerlandais à la lecture a chuté de 44 %, les jeunes entre 10 et 19 ans ne lisant plus que 12 minutes par jour[9].

C’est dans ce paysage, que les livres de sciences humaines connaissent une crise sérieuse : le tirage moyen d’un ouvrage de sciences humaines est passé de 5 200 exemplaires en 1996 à 2 400 exemplaires en 2007[10]. Effondrement des ventes qui s’est pourtant effectué au moment où les effectifs des chercheurs et des enseignants du supérieur se sont très fortement accrus. N’est-ce pas ainsi un véritable « déchaînement de l’incuriosité[11] » dont nous sommes témoins ? Il est difficile d’échapper au sentiment que quelque chose de radicalement inédit s’est produit qui dépasse de beaucoup les inévitables changements de mode intellectuelle. À la vérité, nous sortons du long cycle enclenché à partir des XVIIIe et XIXe siècles : le moment « héroïque » du monde des idées, chargé de promesses radieuses, est derrière nous. Une étape supplémentaire dans la dynamique du désenchantement moderne a été franchie, une étape qui, elle aussi, exprime la victoire du léger sur le lourd.

D’autres phénomènes illustrent le changement en cours. En quelques décennies, la figure de l’intellectuel, qu’il soit de type prophétique, critique, engagé, a perdu la position de centralité symbolique qui était la sienne depuis les XVIIIe et XIXe siècles. La vérité est que le pouvoir des intellectuels a cédé le pas à celui des médias : ce sont eux qui fixent les priorités dans les débats de société, eux qui lancent les célébrités en lieu et place des instances traditionnelles de consécration intellectuelle. À présent, les présentateurs de la télévision bénéficient d’une célébrité plus grande que les intellectuels. Le personnage de l’intellectuel peut continuer à prendre position sur les grandes affaires du monde et même être toujours reconnu comme tel, il n’en demeure pas moins que son influence sur la société se réduit à presque rien. À quoi se ramène le poids des intellectuels dans la vie culturelle et sociale d’aujourd’hui ?

L’intellectuel « imposait », il est maintenant synonyme de « prise de tête ». Et de quel prestige social bénéficie-t-il ? Nous aimons les stars, les champions du stade, les « créatifs » : les intellectuels, eux, suscitent l’indifférence. En entraînant la dissolution des idéologies de la Révolution et de la Nation, ainsi qu’une extrême individualisation de la vie sociale, l’âge de la légèreté consumériste et médiatique a fait tomber le besoin des directeurs de conscience et des grands éclaireurs pour s’orienter dans la pensée, montrer la voie, instruire le prolétariat, protester contre les injustices du monde.

Plus largement encore, c’est la vie intellectuelle elle-même qui est de moins en moins capable de s’imposer comme modèle d’existence. La « valeur esprit » dont parlait Valéry s’effondre tandis que monte la valeur du business, de l’argent, du sport, du divertissement, des loisirs. Avec plus ou moins d’intensité, l’idée chemine : toutes ces chaînes compliquées de raison, « à quoi bon ? ». Car qu’est-ce qui importe si ce n’est bien vivre ici et maintenant ? De là, une profusion de livres à visée thérapeutique et technique, cherchant moins à aider à comprendre qu’à résoudre les problèmes directs qui se posent à nous. Le plus important ne réside plus dans les clés supposées fournir la vérité ultime du monde humain social mais dans ce qui « marche » et est directement utile à l’existence de chacun. On veut moins d’interrogations théoriques et plus de solutions en rapport avec la vie pratique et personnelle. Voici le temps du savoir instrumentaliste et de la philosophie-consolation, consacrant le régime *light* de la pensée.

Dans ce cadre, se multiplient les livres de vulgarisation, les dictionnaires, les « abrégés » de philosophie, les guides et autres petits manuels de philosophie à l’usage des enfants. Même les grands hebdomadaires publient régulièrement des dossiers « grands philosophes » : Aristote et Hegel en vedettes de l’été. Cette évolution signifie-t-elle l’entrée dans un âge d’inappétence intellectuelle généralisé ? Plus exactement, on veut savoir un peu tout sur tout et vite, avoir accès au complexe sans effort, le plaisir en plus. Dans la civilisation du léger, la curiosité intellectuelle demeure, à la condition que ce soit « vite fait » et sans « prise de tête ». Même le rapport à la haute culture se coule dans le moule du *light*.

Apprendre sans l’école ?

La révolution du léger a réussi à créer un rapport inédit au savoir ainsi que de nouveaux modes d’acquisition des connaissances. Il y a peu encore, la transmission de la « culture » s’effectuait à travers l’action de diverses institutions centrales de la société : les traditions, la famille, l’Église, l’École. Bien sûr, ces institutions « lourdes » continuent de jouer un rôle notable, mais en même temps une masse de connaissances sont maintenant accessibles par des voies médiatiques beaucoup plus fluides (radio, télévision, Internet). Nous sommes au moment où des pans entiers de ce que nous savons échappent au contrôle des autorités institutionnalisées puisque

reposant sur des parcours personnels, des pratiques individuelles à la demande, des cheminements aléatoires propres à chacun. Avec la révolution du léger, l'acquisition du savoir tend à se délester du poids des encadrements collectifs lourds, des médiations traditionnellement dévolues à cette fin.

Simultanément, tout un pan de l'acquisition du savoir tend à s'affranchir de la pesanteur de la peine, du rébarbatif, de la lenteur. Avec la télévision, on prend connaissance de réalités en se distrayant et sans effort. Sur le Net, la recherche d'informations prend l'allure d'un papillonnage, d'un jeu de découverte souple et fun. Ce qui est contraignant et pesant est dorénavant déprécié au bénéfice du léger, du facile, du distrayant, de l'informel. Dans ce cadre, il devient de plus en plus insupportable de faire un effort soutenu pour accéder au savoir. Celui-ci doit être fourni à la seconde, en un clic ; tout doit être trouvé en peu de temps, à volonté, sans obéir à un programme fixé d'avance. Par les vertus de la légèreté numérique, le processus d'accélération a gagné le rapport aux connaissances : le savoir, tout de suite, quand je veux, comme un jeu et comme je veux. Un savoir en mode léger, une espèce de « gai savoir » mais, faut-il ajouter, aux antipodes de celui, « exigeant » et difficile, que célébrait Nietzsche.

On a souvent noté, avec raison, combien ces nouvelles pratiques se trouvent en concurrence frontale et en opposition avec les logiques pédagogiques traditionnelles. Les méthodes scolaires, on le sait, reposent sur les valeurs de l'effort et de la discipline, sur la lenteur et la progressivité contrôlée, sur des exercices répétés et des programmes imposés en vue d'une acquisition de type systématique. À l'exact opposé, la culture interactive de l'écran fait prévaloir le ludique, le rapide, le hasard, le fragmenté, l'absence de contraintes et de linéarité. Si bien qu'une relation antagonique existe entre les pratiques du Net et celles exigées par l'École. Et les premières ont pour effet, de surcroît, de disqualifier les secondes, de les rendre « ringardes », plus rébarbatives que jamais. Tandis que la culture du numérique permet un accès plus facile aux connaissances, elle transforme les Maîtres en dinosaures et rend de plus en plus lourdes les voies classiques de la transmission des savoirs. À l'âge hypermoderne, la guerre du léger contre le lourd s'illustre dans un nouveau domaine : l'acquisition du savoir.

D’aucuns ne cachent pas leur enthousiasme devant les potentialités d’Internet en matière de formation des jeunes, lequel aurait le pouvoir de favoriser l’autonomie personnelle, la démocratisation du savoir, un accès à la culture dégagé du pouvoir directif des Maîtres. De là, la revitalisation de l’utopie d’une « société sans école » naguère prônée par Ivan Illich, mais qui aujourd’hui devient réalisable grâce aux prouesses de l’informatique. Ainsi pour Michel Serres, la Toile rend inutiles l’école, les enseignants et les disciplines puisque « tout le savoir est accessible à tous… il est toujours et partout déjà transmis[12] ». Au niveau universitaire, d’aucuns en viennent à promettre « la fin des campus » et des enseignements en « présentiel » au profit de « cafés numériques » et d’un *light teaching*. Le Net ou la voie d’une éducation légère centrée sur les demandes et les appropriations individuelles, d’une formation sans professeurs, sans salle de classe, sans impositions disciplinaires.

C’est enterrer bien vite l’École « classique », laquelle n’a pas dit son dernier mot : bien au contraire. Plus que jamais nous aurons besoin d’enseignants pour acquérir les savoirs de base, apprendre aux jeunes à lire, écrire, compter, parler et même penser avec ce que cela comporte de rigueur, de raisonnement, d’argumentation, de formulation juste, de précision en matière d’usage des concepts. Et plus les contenus disponibles sont innombrables, plus est cruciale la manière de les interpréter, les trier, les organiser, les mettre en ordre : l’information « brute » n’est pas synonyme de connaissance vraie. L’univers du numérique peut « remplir » les têtes, mais il n’a pas, par lui-même, le pouvoir de créer des « têtes bien faites » : le progrès technologique n’est pas le progrès cognitif, être connecté ne suffit pas pour penser. Pour cela, il est nécessaire d’acquérir des principes de base, des repères fondamentaux, des « règles de la méthode ». Nous n’en avons nullement fini avec l’exigence des pratiques méthodiques d’apprentissage qui sont tout aussi indispensables que par le passé. De ce point de vue, point de mutation, la liberté de l’esprit requiert la perpétuation d’un certain nombre de méthodes classiques « lourdes » : répétition, mémorisation, transmission de repères fondamentaux, apprentissage linéaire, impositions normatives de différentes sortes. Beaucoup de choses vont inévitablement changer et l’École d’autrefois ne reviendra pas. Mais il est illusoire de croire que les jonglages sur les réseaux, l’autoformation et autres activités ludiques et personnelles soient suffisants pour former des

esprits structurés. Il ne peut y avoir de vraie liberté intellectuelle sans le poids de l'apprentissage ordonné et de la transmission du savoir[13].

Le désir de comprendre malgré tout

Face aux optimistes à tous crins, il ne manque pas de voix qui mettent en garde contre les dangers de la légèreté, qu'elle soit celle du consumérisme ou celle de l'apprentissage dit « informel ». On n'a pas cessé d'alerter l'opinion au sujet des méfaits de la télévision et à présent c'est l'Internet lui-même qui devient objet de méfiance et de critiques. Les écrans ne créent pas seulement de l'addiction, ils changent notre manière de penser et ce, non sans effets négatifs : il se pourrait ainsi qu'après la télévision, ce soit maintenant Google qui nous rende idiots[14]. Les inquiétudes s'affirment : la culture du clic affaiblit la vie intellectuelle, la réflexion, la concentration, le sens critique. La disparition des médiations conduit de fait les internautes à communiquer avec ceux qui pensent comme eux plutôt que de s'ouvrir aux débats contradictoires[15]. Il vient un moment où la profusion d'informations tue l'information en même temps que la vie de l'esprit : on ne réfléchit plus, on collecte, on accumule des données sans mise en perspective, sans travail d'interprétation. Que comprend-on dans ces conditions ?

Ces risques, indéniablement, existent et entraînent déjà des dégâts importants repérés par les enseignants (pratique du « copier-coller », déstructuration des disciplines, dépréciation de la lenteur des apprentissages et de l'image des professeurs). Reste que cette face négative de l'hypermodernité légère n'est pas seule en lice. Si notre époque connaît une dévalorisation de la vie de l'esprit, elle est également contemporaine d'une forte augmentation du nombre d'individus qui, s'exprimant sur une multitude de sujets, écrivent des livres et des articles, proposent des analyses et des interprétations, interviennent dans le débat public, soit dans leur strict domaine de compétence, soit sur des questions d'intérêt plus général. À cet égard, nous sommes autant témoins d'une professionnalisation de la vie intellectuelle (dont la figure exemplaire est l'expert) que d'une démocratisation de celle-ci, rendue possible par l'élévation du niveau d'études et l'essor du nombre des diplômés.

L'univers hypermoderne n'est pas synonyme de collapsus généralisé de la réflexion. La société légère de distraction et d'hyperconsommation n'a

pas détruit le désir de comprendre, de réfléchir et de s'exprimer, d'autant plus que l'éclatement des encadrements collectifs a fait monter un nouveau besoin de sens et d'intelligibilité d'ensemble. Dans les sociétés marquées par l'individualisation du rapport au monde, l'éparpillement du savoir et de l'information entraîne un immense flottement des esprits mais aussi l'exigence d'intelligence du « global », le besoin de « recoller les morceaux ».

Il n'est pas vrai que nous soyons dans une espèce de post-histoire dominée par la non-pensée et l'infantilisme généralisé. Il y a moins de réponses, mais plus de questions : l'appétit de comprendre n'est pas mort. L'éducation, les sciences, les techniques, l'information relancent sans cesse le questionnement, recréant le besoin d'appréhender le sens de ce que nous vivons. Du fait de la dissolution des encadrements religieux, de l'effondrement des idéologies englobantes et de la multitude d'informations dont ils disposent, les individus ont davantage de possibilités de se remettre en cause, de prendre un certain recul par rapport à leurs certitudes premières ; ils sont mieux à même d'être critiques à l'égard de tout un ensemble de problèmes, d'exercer ici et là leur libre examen, de sortir de leur « minorité », pour parler comme Kant. Et ce, malgré la puissance de la tendance contraire, celle qui conduit « à ne plus penser[16] », portée également par la révolution techno-culturelle du léger.

Par un côté, la civilisation du léger pousse à papillonner et à se distraire plus qu'à penser. Par un autre côté, elle permet plus qu'autrefois un usage libre de l'entendement. Si bien qu'en dépit de la crise réelle de l'enseignement et de la culture, il n'est pas acceptable de faire de la « barbarie » la marque de notre temps : tout n'est pas unidirectionnel, des logiques antagonistes sont à l'œuvre qui n'ont pas fini de faire bouger les lignes. Force est de constater que des crans d'arrêt à la légèreté consumériste existent : la volonté d'apprendre et de comprendre est toujours active, même si elle est très inégalement et très imparfaitement en acte dans nos sociétés.

Il est cependant clair que la culture et les instruments techniques de la légèreté ne réussiront pas, à eux seuls, à nous faire avancer dans la voie de la « majorité » ou de l'émancipation de l'esprit humain. Pour réaliser cette tâche, il est nécessaire de regarder en face les limites et les échecs du paradigme de la légèreté appliqué à la sphère éducative. Autoconstruire son

savoir, apprendre sans cadre réglé, sans professeurs, sans imposition ni autorité, cette utopie pédagogique mène à une impasse. Point d'éducation digne de ce nom sans le poids de tout un ensemble d'impositions et de transmission institutionnalisée.

Précisons-le, il ne s'agit en aucune manière de prôner le retour à l'École disciplinaire de jadis, au demeurant absolument impossible, insupportable, de nos jours. Ce modèle est perdu et il n'y a pas à verser de larmes sur son décès, d'autant plus que la révolution du léger est riche de potentialités encore largement inexplorées[17]. Ce qui importe maintenant est de construire une nouvelle synthèse qui garde du système traditionnel ce qu'il avait de positif tout en « exploitant » le positif de la dynamique du léger[18]. Si l'inculcation à l'ancienne est à bannir, cela n'implique pas le renoncement à tout cadre pédagogique structuré et contraignant. Et si, pour ne prendre que cet exemple, l'outil numérique est à valoriser comme accompagnement ou complément des cours « classiques », il ne saurait l'être comme substitut global à ceux-ci. Réconcilier le meilleur du nouveau et le meilleur de l'ancien, inventer une pédagogie nouvelle sans tomber dans les égarements d'un enseignement *light*, déstructuré et délinéarisé : tel est l'un des grands défis de l'éducation démocratique à l'âge hypermoderne.

Désir, liberté et singularité

La question de la liberté ne concerne pas seulement la citoyenneté politique et le fonctionnement de la démocratie. Elle touche la vie quotidienne des individus, de plus en plus tributaire, dans ses plus infimes détails, des normes de la consommation marchande. Tocqueville notait que « c'est surtout dans le détail qu'il est dangereux d'asservir les hommes[19] » : cette idée se vérifie de mieux en mieux à l'heure du consumérisme déchaîné. La liberté ne dépend pas seulement de la nature des grandes institutions politiques, mais aussi des systèmes qui encadrent les mille petites choses de la vie ordinaire. D'où l'utilité de revenir sur la question majeure du consumérisme et de ses effets sur la liberté des individus.

Une littérature immense s'est attachée, depuis des décennies, à clouer au pilori la légèreté consumériste décrétée responsable de l'aliénation des hommes dans tous les interstices de leur existence. Toujours plus de produits inutiles, toujours plus de gadgets : les sociétés d'abondance

reposent sur une fabrication illimitée de faux besoins. L'homme n'est plus seulement dépossédé de lui-même par le travail, il l'est par la démultiplication de pseudo-besoins qui ne répondent à rien d'autre qu'à la logique du profit et aux exigences du processus de production. Par le bombardement publicitaire et autres techniques de persuasion, la demande se trouve totalement dirigée et manipulée par l'offre marchande : le consommateur perd toute liberté et toute singularité, il devient étranger à lui-même tant il se trouve en état de consommation imposée et massifiée.

Asservissement complet des hommes par la consommation ? Si cette antienne doit être remise en cause, c'est d'abord parce que les effets du capitalisme de séduction ne se limitent pas au seul domaine de la consommation marchande. Les contempteurs du « totalitarisme » marchand n'ont pas été suffisamment attentifs au fait que c'est ce même univers qui, via la culture hédoniste et les changements perpétuels de l'offre, a contribué notablement à émanciper les individus des encadrements collectifs lourds, à les affranchir des anciennes formes d'obligations religieuses, familiales, sexuelles, politiques. La cage dorée de la consommation a fonctionné et continue de fonctionner comme un puissant vecteur d'autonomisation des individus et ce, en dehors même de la sphère consumériste. L'asservissement aux biens marchands a été paradoxalement le vecteur du règne de l'autogouvernement de soi dans des dimensions essentielles de la vie personnelle. L'hétéronomie de l'offre marchande a travaillé à dissoudre les pesanteurs collectives, ouvrant ainsi de larges espaces de libre détermination de soi. Les fameux « esclaves sans maîtres » (Raoul Vaneigem) de la consommation ont vécu en réalité de plus en plus dans un monde de choix et d'options libres touchant la vie privée et publique. Si le capitalisme de séduction crée de l'assujettissement aux biens marchands, il est aussi au principe d'une puissante vague de détraditionalisation et d'individualisation porteuse d'une plus grande indépendance des êtres vis-à-vis de l'englobant collectif.

Addiction et sagesse

Cela n'empêche pas que des analyses récentes sont encore montées d'un cran dans la stigmatisation du capitalisme de consommation, en soulignant comment ses technologies avaient le pouvoir de détruire les capacités

mentales, intellectuelles et même désirantes des êtres. La démonstration a le mérite d'être simple : parce que le capitalisme dirige toutes les consciences vers les mêmes objets et les mêmes images, l'individu se perd en tant que singularité. Dès lors que le Je n'est plus qu'un On grégaire et dépersonnalisé, il ne s'aime plus, le désir s'effondre, conduisant l'individu à la dépression, à l'anxiété, à l'anéantissement de soi. Et c'est pour compenser le manque et l'anxiété que les individus s'engagent encore et encore dans le cercle vicieux de la consommation. Par quoi l'addiction serait la réalité profonde du modèle faussement léger de la consommation. Un ordre totalitaire progresse qui, au final, génère honte de soi, addiction, « exténuation de l'énergie libidinale », perte de désir jusqu'au dégoût de la consommation. C'est ainsi qu'on nous assène que l'ordre consumériste n'est rien d'autre qu'un système de toxico-dépendance induisant une « insensibilisation littéralement catastrophique », une démotivation généralisée et finalement « le ralentissement à venir de la consommation par le dégoût du consommateur[20] ».

Le problème est que cet échafaudage théorique s'édifie sur un mirage. Où voit-on en effet la perte d'appétence du consommateur et la « prolifération des phénomènes de rejet » ? Si un certain nombre de « déconsommateurs » peuvent permettre d'étayer cette thèse, les comportements et désirs de l'écrasante majorité de la population témoignent manifestement du contraire, quelles que soient les méfiances et les peurs nouvelles qui montent. La télévision, la voiture ont-elles perdu une partie de leur ancien pouvoir d'attractivité ? C'est au bénéfice d'autres désirs et satisfactions : smartphone, musique, jeux vidéo, spectacles, concerts, voyages, sorties, restaurants, décoration du chez-soi. Et si les consommateurs se montrent plus méfiants à l'égard des produits qui leur sont proposés, cela ne signifie nullement un désinvestissement généralisé, mais une montée de l'aspiration à consommer « mieux ». L'ordre consumériste ne creuse pas la tombe de l'économie ultra-libérale par « baisse de l'énergie libidinale », le capitalisme de séduction faisant chaque jour la preuve de sa capacité à relancer les désirs par ses innovations technologiques et son ingénierie des émotions. Les industries de consommation entraînent le désir du toujours plus de léger, non l'effondrement du désir et « le règne généralisé du dégoût ». L'idée de banqueroute de la libido consumériste relève de l'affirmation creuse qu'une infinité de faits infirment chaque jour.

Les excès qui accompagnent le consumérisme ne sont évidemment pas niables : *fashion victims*, accros aux marques, obésité, surendettement des ménages, interdits bancaires en sont d'évidentes manifestations. Et dans une société dont les règles collectives n'encadrent plus les comportements individuels, il est probable que les dérèglements addictifs soient appelés à se multiplier. Pour autant, il n'est pas justifié d'assimiler la consommation à une addiction « mortifère », destructrice du désir et des singularités individuelles. Car la consommation dans nos sociétés est un système inséparable des logiques du choix et du changement perpétuel : tout le contraire de l'addiction. Dans la consommation, on n'est pas dépendant d'un « objet » bien délimité : on veut, au contraire, toujours du nouveau. Non pas une fixation compulsive sur une substance ou une conduite particulière, mais une recherche d'expériences et d'émotions perpétuellement renouvelées. L'addiction est une pathologie de la dépendance génératrice de souffrance, alors que la consommation est une activité récréative. Sans doute y a-t-il de la dépendance, mais toute dépendance n'est pas de type addictif : comment parler d'addiction au sujet de l'éclairage électrique, du réfrigérateur, de la salle de bains ? Parce qu'on vit dans son temps, on ne peut se passer de tout un ensemble d'objets et de services : cela ne constitue pas nécessairement des conduites de dépendance impliquant abus, escalade, sentiment de servitude, perte d'autonomie.

Si la consommation hypermoderne était globalement comparable à une « toxicomanie sans drogue », ce sont des centaines de millions de personnes qui, en Europe, devraient être surendettées : ce n'est pas le cas. Et l'épargne des ménages aurait dû cesser d'exister partout depuis longtemps : ce n'est pas ce que l'on voit[21]. Sans doute y a-t-il des manifestations de dépendance à la télévision, à Internet, aux jeux vidéo, parfois aux marques. Mais ces phénomènes ne disent nullement la vérité d'ensemble du rapport à la consommation. De fait, le plus grand nombre est parfaitement capable de résister aux désirs d'achat, de ne pas céder aux sirènes des marques, de faire la part des choses. Face à la crise, les ménages réduisent leurs dépenses, font des économies, jouent la carte de la prévoyance, cherchent à se désendetter et consacrent une part importante de leurs revenus à la constitution d'une épargne de précaution. Ils cherchent à se protéger, afin de faire face à une éventuelle dégradation de leur niveau de vie. L'asservissement n'est pas là.

Ajoutons que les exigences de restriction en matière d'achat, sauf en cas de grand dénuement, ne s'accompagnent généralement pas d'un sentiment de frustration insurmontable. Il y a, de fait, une formidable capacité d'adaptation à ce que nous avons, ce dont témoignent les déclarations du bonheur. Il est vrai, en même temps, que les dépressions, anxiétés et autres malaises n'ont jamais été aussi répandus. Mais la consommation ne peut être tenue pour le facteur central à l'origine de cette vague montante. Elle joue un rôle, mais qui n'est pas direct. Ce sont les relations problématiques aux autres (conflits, non-communication, déceptions) et à soi (chômage, faible estime de soi, désintérêt du travail) qui sont les plus déterminantes en ce qui concerne les blessures du bonheur. Elles le sont, de toute façon, de manière beaucoup plus intense que la spirale indéfinie des besoins. « L'enfer, c'est les autres », disait Sartre : on peut émettre des réserves au sujet de la fameuse formule existentialiste, reste qu'elle est plus exacte que la rengaine de « l'enfer de la consommation ».

Puissance du marché et autonomisation individuelle

Personne ne contestera le fait que les mêmes produits sont lancés par les mêmes marques et proposés dans les mêmes boutiques partout dans le monde ; les mêmes films sont affichés en même temps dans toutes les salles ; la jeunesse porte partout les mêmes marques de vêtements, pratique les mêmes sports, danse sur les mêmes rythmes. Ainsi assiste-t-on à l'émergence d'un monde planétarisé qui semble effacer les singularités. Pourtant, jamais la variété, la diversité, la personnalité n'ont été autant à l'honneur : ni l'homogénéisation ni la dépersonnalisation ne suffisent à rendre compte du travail effectué par l'économie de la légèreté séductrice.

S'il est vrai que les modes de vie sur le globe se rapprochent, il n'en va pas de même des comportements et des goûts individuels qui, de fait, s'hétérogénéisent en raison du recul des encadrements collectifs et de la multiplication des modèles et options de vie. Quelle que soit l'importance des modes et des tendances, des hits musicaux et des succès du box-office, les pratiques et goûts des individus se particularisent, se diversifient. Du fait de l'affaissement de la puissance régulatrice des institutions collectives, ce qui se dessine est un monde fait d'individus ayant des goûts, des aspirations et des personnalités de plus en plus dissemblables, alors même qu'ils

peuvent être des consommateurs de produits et programmes identiques. Les mêmes ordinateurs sont achetés aux quatre coins du monde, mais par des individus qui ont des systèmes de référence, des parcours de vie, des attentes, des comportements de plus en plus différenciés.

Une singularisation qui tient en particulier à une hétérogénéité intra-individuelle des goûts de plus en plus manifeste. Ce qui se déploie est non pas tant un individu standard que la non-cohérence des goûts culturels, l'hétérogénéité des préférences et des pratiques culturelles individuelles, les « profils dissonants » de consommateurs chez qui voisinent des orientations très dissemblables, les plus « dignes » et les moins « nobles[22] ». Où que l'on regarde, les consommateurs associent maintenant choix légitimes et moins légitimes, le design épuré et le kitsch, l'opéra et le funk, les grands restaurants et le fast-food, le prix Goncourt et les séries américaines.

Une autonomisation qui n'en est pas moins paradoxale, tant elle s'accompagne de l'emprise grandissante de l'univers marchand. Car si le consommateur hypermoderne est plus libre dans ses choix ponctuels, il est plus que jamais dépendant du marché en ce qui concerne la satisfaction de ses désirs. Moins prisonnier de cadres conformistes, il est de plus en plus sous la coupe du règne marchand de la consommation. De fait, le poids de la consommation sur les existences est d'autant plus lourd qu'elle contraint moins les comportements dans le détail des choix individuels. Plus le marché triomphe, plus l'autonomie personnelle s'accroît et plus l'univers commercial pèse sur nos vies.

Légèreté contre légèreté

Cet essai s'est attaché à souligner, en même temps que ses bénéfices, les échecs, les effets pervers et délétères de la légèreté-monde. Tout y est plus souple mais l'existence est désorientée, insécurisée, hautement fragilisée. Les hymnes au plaisir prolifèrent, mais l'anxiété et les dépressions sont sur une pente ascendante. La démultiplication des dispositifs légers ne parvient pas à éliminer le mal-être, le stress et la dégradation de l'estime de soi générés par l'emprise des normes performantielles. L'individualisation de la vie sociale s'accompagne de crises subjectives et intersubjectives à répétition. La révolution du léger progresse, mais l'harmonie dans nos vies est introuvable : elle ne nous a pas rendus plus heureux.

Tout est fluide, mais chacun court après le temps qui manque. L'obsession de la minceur fait des ravages. La consommation triomphe, mais le consommateur est tout sauf cool, tant se multiplient les messages sur les dangers des produits et tant il est engagé dans des opérations d'arbitrage et des calculs incessants d'économie. On vit à l'âge de la mobilité électronique, mais nous rêvons de détox. Nous n'avons jamais eu autant de possibilités de vivre léger, mais au final la joie de vivre ne progresse pas. Même la musique de variétés en témoigne : finies les chansons pleines d'entrain que chantaient Maurice Chevalier et Charles Trenet ou que rythmaient les opérettes de Vincent Scotto. Cette légèreté-là, bon enfant, s'est dissipée.

Nous avons gagné beaucoup en légèreté de faire, mais fort peu en légèreté intérieure. Plus que jamais, nous ressentons la difficulté à vivre léger. Notre univers social et culturel se veut léger, mais l'homme qui s'y déploie ne l'est pas : un rien l'accable, le déprime, le défait. Au cœur de la civilisation du léger renaît l'esprit de pesanteur. Et tout laisse à penser que demain, il en ira de même. Les progrès techniques, l'information, le savoir, tous ces dispositifs positifs ne font pas gagner en légèreté de vivre : ils ont tendance à la faire reculer. Le sentiment aérien de l'existence devient plus difficile à goûter à mesure qu'avancent les modes de vie hédonistes, réflexifs et mobiles. La légèreté partielle des plaisirs se répand, celle de la légèreté « entière » propre à la joie, elle, fait au mieux du surplace.

Ces propos ne doivent pas être entendus comme une nouvelle version de la stigmatisation de la légèreté. Il faut le redire : celle-ci n'est pas toute négative, tant pour la vie publique démocratique que pour la vie privée. Le danger n'est pas la légèreté frivole, mais son hypertrophie lorsqu'elle envahit l'existence et étouffe les autres dimensions essentielles de la vie : la réflexion, la création, la responsabilité éthique ou politique. La légèreté de frivolité n'est pas chose dramatique en elle-même, elle le devient lorsqu'elle s'impose comme mode de vie dominant au point d'abolir ce qui fait une vie humaine « riche ». Quoi de plus ennuyeux que la seule frivolité ? En même temps, la vie sans légèreté de superficialité est triste et étouffante. Ce qu'il faut dénoncer, c'est la légèreté futile érigée en idéal de vie suprême.

Par ailleurs, on ne doit pas assimiler la légèreté à la superficialité futile, à la facilité, à l'hédonisme des modes de vie. Nietzsche, dont toute la

philosophie vibre comme un hymne à l'allègement de la vie, a porté des coups sévères au culte de la légèreté définie par le bien-être, le moindre effort, la vie facile, le « laisser-aller ». La véritable légèreté exige au contraire le travail acharné, la discipline, le courage à endurer le malheur : elle consiste à savoir s'imposer des contraintes très strictes et à « danser dans les chaînes[23] ». Une légèreté-maîtrise qui n'est autre que celle de la création, du « grand style », de l'esprit libre, du « gai savoir ». Ce n'est pas en s'abandonnant aux plaisirs faciles que l'on devient léger, c'est en se libérant du poids des arrière-mondes, mais aussi en luttant contre l'agitation et la frénésie du monde moderne. La légèreté passe par l'esprit libre : finalement, conformément à la plus longue tradition philosophique, ce sont les pensées à qui revient le mérite de pouvoir alléger l'existence : « Une seule chose est nécessaire à avoir : ou bien un esprit léger de nature ou bien un esprit rendu léger par l'art et la science[24]. » La vie authentiquement légère, selon Nietzsche, est rendue possible par la doctrine de l'éternel retour qui enseigne à dire oui au destin, à aimer tout ce qui est, à adhérer au devenir de manière lucide et créatrice. « Les esprits libres sont les dieux à la vie facile », écrit encore Nietzsche[25] : c'est dire que l'allègement de la vie doit être rattaché à la pensée affranchie des illusions métaphysiques, seule capable de nous transformer en ce sens.

On peut avancer avec Nietzsche sur ce point qui montre l'impasse de la légèreté-spontanéité-absence de contraintes, incapable d'ouvrir les voies de la maîtrise, de donner la joie de la victoire sur les résistances, de l'élévation et de la construction de soi. La valorisation de la légèreté ne doit pas conduire à disqualifier les apprentissages difficiles, le travail structuré et maîtrisé, autrement dit les contraintes pesantes. La vie belle et légère ne saurait être enfermée dans les limites de l'hédonisme consumériste : c'est là faire injure à l'humanité de l'homme, appauvrir dramatiquement notre vision de l'homme et de sa dignité, tuer les conditions de l'invention, de la création, de la liberté de l'esprit.

Ce qui vaut pour la liberté créatrice, vaut-il pour l'existence ? Que le travail, les « chaînes », l'effort soient indispensables à une véritable éducation de soi afin de gagner une légèreté *active* est indéniable. Mais cela ne garantit en aucune manière une existence aérienne, c'est-à-dire la joie d'exister. La légèreté créatrice est une chose, celle d'exister en est une autre. Même si les effets de la raison et de la « vérité » sur notre vie sont

réels, rien ne dit qu'ils créent toujours une grande légèreté de vivre. Ce peut être, au demeurant, le contraire. Le sentiment de la vie ne s'aligne pas miraculeusement sur les pensées et la vérité. Le gai savoir n'est nullement la condition d'une vie ailée. Et l'on peut, évidemment, se sentir léger sans l'aide de la philosophie[26]. Nous avons, grâce au travail et à l'apprentissage, un pouvoir sur la légèreté du faire, mais très peu sur la légèreté vécue de l'existence. Celle-ci nous est plus « donnée » que construite par la raison critique et affirmative : elle est le résultat, non d'une « bonne » doctrine, mais de notre être intime ainsi que des expériences vécues, des circonstances et du hasard. Il y a beaucoup de voies qui donnent la légèreté-plaisir mais il n'y a pas de boîte à outils pour jouir de la joie d'exister.

C'est précisément parce que notre pouvoir sur la joie de vivre est des plus ténus qu'il est bon de travailler à être léger « ailleurs », que ce soit dans les activités artistiques, intellectuelles ou sportives. Si, à l'évidence, celles-ci ne sont pas synonymes de légèreté existentielle, comment nier qu'elles peuvent procurer de vraies satisfactions ? Faute de savoir comment parvenir à la conscience heureuse ou légère, il est bon d'essayer de gagner une légèreté dans les activités « pratiques ». La sagesse commence quand on réalise que notre raison et nos pensées conscientes ne peuvent nous mener là où nous souhaiterions arriver. Travaillons d'autant plus à obtenir une légèreté pratique que la légèreté-joie est une chose qui, en grande partie, ne dépend pas de la volonté ni de la liberté de l'esprit. Cette légèreté-là n'est pas à nos ordres, elle ne saurait résulter d'une éthique systématique ou d'un travail volontariste sur soi.

Sans doute, les offres spirituelles de félicité peuvent-elles aider les hommes, mais aucune n'est une garantie de succès tant la chimie du bonheur est singulière. Point de règle d'or : chacun cherche, comme il peut, par « essais et erreurs », à corriger le cours de son existence, à l'alléger, avec des résultats heureux et parfois moins heureux. Quoi qu'il en soit, la conquête de la légèreté est chose incertaine, fragile, toute personnelle : son secret ne réside ni dans les livres ni ailleurs, parce que ce secret n'existe pas. La légèreté se trouve en grande partie sans nous et elle se perd sans qu'on y puisse grand-chose. Comme les bulles de champagne, la légèreté de la joie est éphémère : inévitablement, le léger d'un moment s'alourdit sans qu'on y puisse rien.

Propos trop pessimiste ? Je ne le crois pas, car si toute légèreté est instable et finit par s'évanouir, il en va de même de l'expérience lourde de la tristesse, car « avec le temps tout s'en va ». La lourdeur de vivre, elle aussi, n'est pas éternelle, même s'il est vrai qu'elle s'évapore beaucoup moins vite que le léger. Si ni la légèreté ni la lourdeur ne sont tout à fait en notre pouvoir, cela doit nous aider à échapper à un pessimisme radical. Rien n'est pour toujours et la légèreté perdue refleurira un matin. L'esprit de légèreté n'annonce pas la grande victoire sur le lourd, il affirme contre l'âme tragique qu'une nouvelle légèreté est toujours possible. La légèreté-volatilité accable parce que rien ne dure, mais elle invite aussi bien à un certain optimisme car l'on sait que les bulles de champagne, après leur disparition, pourront un jour danser encore et encore.

---

1 Voir Régis Debray, *L'État séducteur*, Paris, Gallimard, 1993.

2 Pierre Rosanvallon, *La Contre-démocratie*, Paris, Le Seuil, 2006. Voir également, Loïc Blondiaux, *Le Nouvel Esprit de la démocratie*, Paris, Le Seuil, 2008.

3 Une défiance qui, au demeurant, n'est pas générale. Plus de deux Français sur trois sont satisfaits ou plutôt satisfaits de leurs maires et de leurs conseillers municipaux.

4 Tout invite, à cet égard, à penser que ce phénomène est appelé à se poursuivre, l'ordre hyperindividualiste et frivole créant un vide, une fragilité et une anxiété identitaires, conditions psychologiques d'une radicalisation extrémiste chez certains individus particulièrement « déboussolés » et déstructurés.

5 Pierre Rosanvallon, *La Société des égaux*, Points, Seuil, 2011, p.11-21.

6 Maryvonne de Saint-Pulgent, « Déclin de l'idée d'égalité ? », *Le Débat*, n° 169, mars-avril 2012, p. 131-132.

7 Éric Maurin, *Le Ghetto français*, Paris, Le Seuil, « La République des idées », 2004, p. 6.

8 Daniel Cohen, *Homo economicus : Prophète (égaré) des temps nouveaux*, Paris, Le Livre de poche, p. 70-71.

9 Jean-Pierre Stroobants, « Pays-Bas : la lecture en danger ! », *Le Monde*, 4 octobre 2013.

10 Les ventes moyennes diminuent depuis plus de vingt ans : en 1980, il se vendait la première année 2 200 exemplaires de ce type d'ouvrages ; en 1988 on en était à 1 200 et à 700 en 1999.

11 Marcel Gauchet, *La Démocratie contre elle-même*, Paris, Gallimard, 2002, p. 175.

12 Michel Serres, *Petite Poucette*, Paris, Le Pommier, 2012, p. 21.

13 Marie-Claude Blais, Marcel Gauchet, Dominique Ottavi, *Transmettre, apprendre*, Paris, Stock, 2014.

14 Nicholas Carr, *Internet rend-il bête ? Réapprendre à lire et à penser dans un monde fragmenté*, Paris, Laffont, 2011.

15 Azi Lev-On et Bernard Manin, « Internet : la main invisible de la délibération », *Esprit*, mai 2006.

16 Alexis de Tocqueville, *op. cit.*, p.19.

17 En particulier, les cours en ligne (MOOCs) semblent performants dans le domaine de la formation continue et professionnelle en entreprise. En revanche, en ce qui concerne la formation universitaire initiale, ils sont loin de se montrer à la hauteur des ambitions démocratiques affichées : seule une faible proportion des usagers va jusqu'au bout des cours proposés et, dans les pays en développement, les inscrits sont le plus souvent déjà détenteurs d'un diplôme universitaire. Cf. Antoine Compagnon, « MOOCs et vaches à lait », *Le Débat*, n° 180, mai-août 2014.

18 Sur cette question, voir Gilles Lipovetsky et Jean Serroy, *La Culture-monde*, Paris, Odile Jacob, 2008, p.165-180.

19 Alexis de Tocqueville, *op. cit*, p. 326.

20 Bernard Stiegler, *Aimer, s'aimer, nous aimer*, Paris, Galilée, 2003, p. 52 ; et *Mécréance et discrédit*, Paris, Galilée, 2004.

21 À présent, le taux d'épargne moyen des Français se situe aux alentours de 16 % et celui des Européens autour de 12 % de leur revenu disponible.

22 Bernard Lahire, *La Culture des individus*, Paris, La Découverte, 2004.

23 Nietzsche, *Le Voyageur et son ombre*, aphorisme 140.

24 *Humain, trop humain*, aphorisme 486.

25 Pour une interprétation détaillée de cet aphorisme, voir Olivier Ponton, Nietzsche, *Philosophie de la légèreté*, Walter de Gruyter, 2007, chap. V, livre numérisé par Google.

26 « Je connais tel paysan corrézien qui n'a rien à envier, à cet égard, à Épicure ou à Montaigne », remarque justement Marcel Conche, *Confession d'un philosophe*, Paris, Le Livre de poche, 2003, p. 18.

Ouvrage publié sous la direction
d'Alexandra Laignel-Lavastine

Illustration couverture :
© Maia Flore / Agence VU'

© *Éditions Grasset & Fasquelle, 2015.*

Tous droits de traduction, d'adaptation et de reproduction réservés
pour tous pays.

ISBN : 978-2-246-80661-5

Table of Contents

Page de titre
Introduction
- La légèreté comme monde et comme culture
- L’utopie de la légèreté
- La civilisation du léger et ses limites
- Archétypes de la légèreté
- Rouvrir la question de la légèreté

Chapitre I – Alléger la vie : bien-être, économie et consommation
- Légèreté des Anciens, légèreté des Modernes
- Le capitalisme de séduction : une économie de la légèreté
- Volatilité, mobilité et frivolité du consommateur
- La consommation comme fardeau
- Les nouvelles quêtes de légèreté
- L’insupportable légèreté de la consommation ?

Chapitre II – Un nouveau corps
- Un corps sans souffrance
- Détente et harmonie
- La glisse ou la revanche d’Icare
- De la finesse à la minceur
- L’obsession de la minceur
- Minceur et puissance sur soi
- Fin de la dictature de la minceur ?
- Un nouvel esprit de lourdeur

Chapitre III – Le micro, le nano et l’immatériel
- La légèreté comme monde matériel
- Alléger, miniaturiser, dématérialiser
- Révolution numérique et fluidité nomade
- Nuage numérique et Big Data
- Le poids des technologies légères

Chapitre IV – Mode et féminité
- De la légèreté aristocratique à la légèreté moderne
- Légèreté, féminité, masculinité
- Légèreté et anxiété des apparences

Chapitre V – De la légèreté dans l’art à la légèreté de l’art

La grâce et la pesanteur
Réjouissance et insouciance
Lumière, mouvement et ludisme
Le devenir mode de l’art
Le stade léger de l’art
L’art « intéressant »
Chapitre VI – Architecture et design : une nouvelle esthétique de la légèreté
Architecture et rationalisme moderne
De la maison au mobilier
Souplesse et fluidité
Minimalisme, spectacle et complexité
Expression et ornement
Transparence, lumière et dématérialisation
Légèreté responsable
Vers une architecture sensible
L’architecture comme alchimie
Chapitre VII – Sommes-nous cool ?
Couples du troisième type
Parents cool, enfants fragiles
Ludisme d’Éros ?
Le recul de la légèreté d’être
Chapitre VIII – Liberté, égalité, légèreté
La citoyenneté light
Faillite de l’égalité ?
Les idées : quel poids ?
Désir, liberté et singularité
Légèreté contre légèreté
Page de copyright